



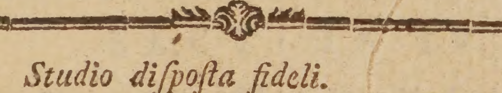


ECHERCHES
PHILOSOPHIQUES
SUR LES
AMÉRICAINS,
OU

émoires intéreſſants pour ſervir à l'Hiſtoire de l'Eſpece Humaine.

PAR MR. DE P***.

ec une Diſſertation ſur l'Amérique & les Américains, par DON PERNETY.



Studio diſpoſta fideli.

LUCRECE.

TOME II.



A LONDRES,

M. D. CC. LXX.

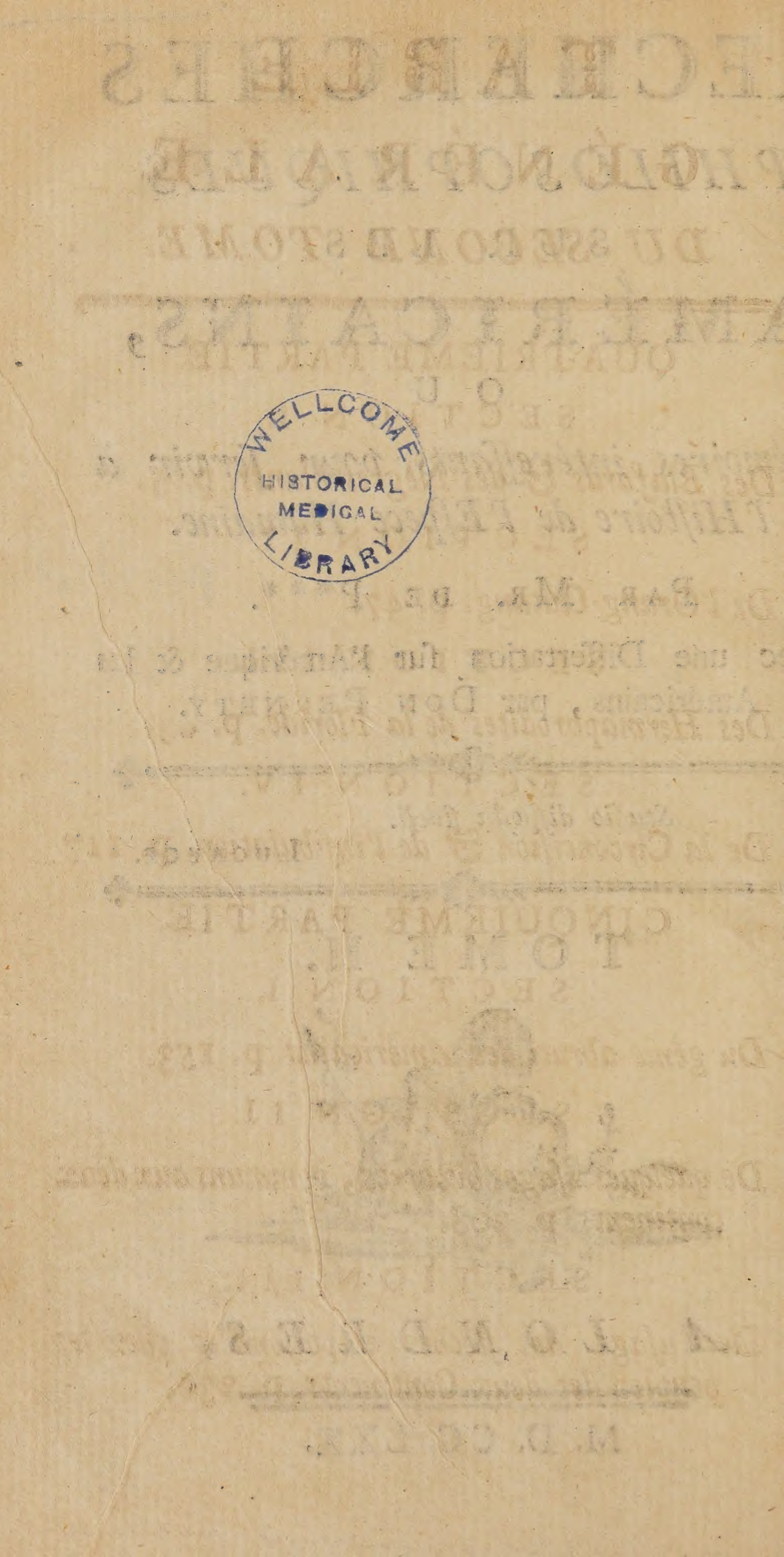


TABLE GÉNÉRALE. DU SECOND TOME.

QUATRIEME PARTIE.

SECTION I.

SECTION II.

SECTION III.

SECTION IV.

CINQUIEME PARTIE.

SECTION I.

SECTION II.

SECTION III.



RECHER-

RECHERCHES PHILOSOPHIQUES SUR LES AMÉRICAINS.

QUATRIEME PARTIE.



QUATRIEME PARTIE.

SECTION I.

Des Blafards & des Nègres blancs.

--- --- --- *Color deterrimus albo.*
Virgil. Geor.

LEs hommes les plus remarquables qu'on ait vus en Amérique sont, sans doute, les Blafards de l'Isthme Darien. Les Naturalistes n'ont commencé à les connoître que vers l'an 1680, quoique plus d'un siécle avant cette époque Fernand Cortez en eût parlé fort au long dans ses lettres à l'Empereur Charles-Quint; mais Cortez fut traité, de son temps, d'exagérateur & d'insensé; & tous

les Scholaſtiques d'Eſpagne rejetterent alors un fait exactement vrai, avec cette aveugle opiniâtreté qui leur fait défendre aujourd'hui des faits exactement faux.

Nous allons, à cette occaſion, entrer dans une diſcuſſion très-importante, où nous rapprocherons les différents objets qui intéreſſent cette partie de l'Hiſtoire de l'homme. Une étude réfléchie de toutes les Relations qui méritent d'être étudiées, nous a procuré ſur cette matiere des éclairciſſements qui ont manqué aux Auteurs qui nous ont dévancés dans cette carriere : quelques-uns n'ont qu'effleuré la difficulté : d'autres ont bâti des ſyſtêmes plus élevés que la difficulté même. En profitant de leurs fautes & de leurs lumieres, nous leur rendons la juſtice qui leur eſt due.

Les Blafards du Darien ont tant de reſſemblance, tant d'analogie, avec les Nègres blancs de l'Afrique, & de l'Aſie, qu'on eſt obligé de les réunir, d'expliquer les phénomenes des uns par ceux des autres, & de leur aſſigner à tous une cauſe générale, commune & conſtante.

Les Nègres ſont ſujets à de certaines indiſpoſitions qui leur font perdre en partie leur noirceur naturelle, & cette métamorphoſe eſt accompagnée de ſymptômes hideux : il leur reſte encore quelques traces d'un noir jauni à la naiſſance des ongles : leur corps ſe gonfle, & l'on diſtingue des taches livides ſur leur peau lavée : leur iris devient brouillé & nébuleux, & tous les objets leur apparoiſſent ternes, comme ils ſemblent jaunes aux Européans atteints de l'ictere. Ces noirs ainſi dénaturés ont, pour l'ordi-

naire, un dérangement dans les sucs nerveux, qui est plus ou moins mêlé d'hydropisie : quand ce mal n'est pas invétéré, ils en guérissent souvent en mangeant des serpents & des couleuvres, dont la chair recele abondamment du sel alkali, qui a la propriété singuliere de dissoudre le sang grumelé, & d'atténuer les fluides épaissis : alors leur corps se repeint en noir : sinon, la violence du mal les emporte vers la trentieme année ; & l'on a observé plus d'une fois que leur teint devient plus foncé après leur mort, qu'il ne l'étoit pendant le cours de leur maladie.

Ces Africains décolorés & languissants sont très-différents des vrais Blafards, qui n'ont jamais été noirs, quoiqu'ils soient nés de parents Nègres ou basanés : on les rencontre principalement vers le centre de l'Afrique & à l'extrêmité de l'Asie méridionale. Les Portugais établis sur les rives du Zaire leur ont donné le nom d'*Albinos*, quoiqu'il eut mieux valu de conserver le nom Africain de *Dondos* : dans les Indes orientales on les appelle *Kackerlakes* ; cette dénomination tirée de l'idiome Malay a paru si expressive, si énergique aux voyageurs Hollandais, qu'ils l'ont consacrée dans le style de leurs Mémoires & de leurs Relations : peut-être aussi leur a-t-il semblé contradictoire de nommer, comme nous *Nègres blancs* des hommes dont le teint n'a rien de commun ni avec notre blancheur, ni avec la couleur des Noirs.

Les Dondos de l'Afrique & les Kackerlakes de l'Asie sont premierement remarquables par leur taille qui excède rarement quatre pieds & cinq pouces : leur teint est d'un blanc fade, comme celui du papier ou de

la mousseline, sans la moindre nuance d'incarnat ou de rouge; mais on y distingue quelquefois de petites taches lenticulaires grises. Leur épiderme n'est point oléagineux; & quand on le considere avec une loupe, on n'y apperçoit pas cette poussiere dont est parsemée la peau des Nègres, en qui ce sédiment grenu est de temps en temps si sensible qu'on le voit à l'œil nu. Ces blafards n'ont pas le moindre vestige de noir sur toute la surface du corps : ils naissent blancs, & ne noircissent, ne changent en aucun âge : ils manquent de barbe & de poils sur les parties naturelles; leurs cheveux sont laineux & frisés en Afrique, longs & traînants en Asie, ou d'une blancheur de neige, ou d'un roux tirant sur le jaune : leurs cils & leurs sourcils ressemblent aux plumes de l'édredon, ou au plus fin duvet qui revêt la gorge des cignes. Leur iris est quelquefois d'un bleu mourant & singulierement pâle : d'autrefois, & dans d'autres individus de la même espece, cet iris est d'un jaune vif, rougeâtre & comme sanguinolent; ce qui a fait soupçonner à quelques observateurs, qu'ils n'avoient point, comme les autres hommes, la prunelle percée; mais en cela on s'est trompé, & cette erreur vient de l'épaisseur de la cornée & de la contractation que la lumiere directe & vive occasionne sur leur prunelle, qui se ferme presqu'entierement pendant le jour, mais au crépuscule elle s'ouvre; & quand on examine alors ces monstres du genre humain, on découvre qu'ils ont une très-grande ouverture à l'iris, & que c'est par ce moyen qu'ils rassemblent beaucoup de rayons ou de lumiere; d'où il résulte qu'ils voient moins bien que les autres

hommes en plein jour, & beaucoup mieux que nous dans les endroits ſombres : je tiens cette obſervation de Mr. B... qui a bien voulu me communiquer le réſultat des expériences qu'il a faites ſur un Kackerlake, ou un blafard Aſiatique, en 1762, à Batavia, qui paroiſſoit avoir, pendant le jour, des yeux poſtiches. Comme ces créatures dégénérées n'ont que peu d'idées & de conceptions, on n'a jamais pu les faire expliquer ſur la couleur dont les objets leur ſemblent peints, lorſqu'ils les voient le mieux; mais on préſume, & avec raiſon, qu'ils les apperçoivent tous indiſtinctement de la même nuance terne : leur vue eſt ſi débile que le moindre éclat leur tire des larmes de l'œil, & la moindre lumiere les fait clignoter : ils ſerrent alors tellement leur prunelle, pour intercepter le rayon, qu'ils ſemblent, comme on l'a dit, n'avoir pas de paſſages ſous la cornée, auſſi ne diſcernent-ils preſque rien en plein jour. Cette habitude de clignoter fait qu'ils regardent de travers, & louchent comme les chats ou les hiboux ; mais on n'a pu, par aucun moyen, s'aſſurer s'ils ont deux axes de viſion, ou s'ils ne voient qu'un ſeul point à la fois, en ſimplifiant les objets par la force du jugement. Une erreur eſſentielle, & qu'il eſt néceſſaire de détruire, c'eſt qu'on a prétendu que ces Albinos avoient une *membrane clignotante* comme les animaux : la vérité eſt, qu'ils n'ont pas la moindre apparence de cette membrane; mais que le diaphragme des paupieres eſt dans la plupart fort épanché, qu'il couvre ſans ceſſe une partie de l'iris & qu'on le croit deſtitué du muſcle élévateur, ce qui ne leur laiſſe appercevoir qu'une petite ſection de l'ho-

rizon ; & ils ne diſtingueroient pas un arbre planté à trente pas d'eux, s'ils n'inclinoient la tête en arriere pour agrandir l'angle viſuel.

Tout leur maintien annonce la foibleſſe & le dérangement de leur conſtitution extrêmement viciée : leurs mains ſont ſi mal deſſinées qu'on devroit les nommer des pattes, ſi l'on vouloit parler proprement : les articulations des doigts ſont comme nouées, au moins le mouvement en eſt-il lent & pénible. Le jeu des muſcles de la mâchoire inférieure ne s'exécute auſſi qu'avec difficulté ; d'où il arrive qu'ils ont beaucoup de peine à mâcher, & qu'ils mangent d'une façon fort dégoûtante. Leurs oreilles ſont autrement configurées que les nôtres : le tiſſu en eſt plus mince & plus membraneux : la conque manque de capacité, & le lobe eſt allongé & pendant.

Quoique la phyſionomie des Dondos ne reſſemble pas exactement à celle des Nègres, on reconnoît néanmoins à leurs traits à demi effacés, & aux linéaments de leur viſage, qu'ils ſont d'origine Africaine : ils ont de grands reſtes de l'air national. On diſtingue également, dans les Kackerlakes, le ſang Aſiatique.

Leur extérieur révolte, & effraye même ceux qui les voient pour la premiere fois, car leur teint eſt encore plus blanc & plus blême que celui des perſonnes les plus pâles d'entre les Européans, en qui le ſang des grandes veines & des capillaires tranſparoît toujours plus ou moins, & diminue le blanc inſipide de l'épiderme, en y mêlant une teinte de bleu ou de pourpre. Ces individus ſinguliers ne vivent exactement que la moitié de ce que vivent les autres Nè-

gres ; c'eſt-à-dire, qu'ils ne paſſent jamais la trentieme année, & les Nègres n'atteignent gueres à la ſoixantieme, quand ils ne s'expatrient pas.

Tels ſont les blafards de l'ancien continent : ceux qu'on a trouvés au nouveau monde, en different à de certains égards. Ils ont la taille un peu plus haute, quoique leurs membres ſoient également frêles & délicats : leur tête n'eſt pas garnie de laine ; mais de cheveux longs de ſept à huit pouces, peu friſés & d'une blancheur éblouiſſante : au lieu d'avoir l'épiderme uni & ras, comme les Albinos d'Afrique, ils l'ont tout chargé de poils follets, depuis les pieds juſqu'à la naiſſance des cheveux : ce poil n'eſt pas ſi touffu qu'on ne puiſſe voir au travers la ſuperficie de leur peau. Leur viſage eſt velu, & Waffer (*) croit qu'ils auroient même de la barbe, s'ils ne ſe l'arrachoient ; mais ce duvet court qui leur croît aux levres & au menton eſt fort différent de la barbe des hommes blancs. Ils ont les yeux ſi mauvais qu'ils ne voient preſque pas en plein jour, & que l'eau en découle auſſi-tôt que le ſoleil vient à les frapper : ils n'aiment pas à ſortir, hormis que le ciel ne ſoit voilé par des nuages noirs, car la lumiere eſt pour eux douloureuſe : elle leur occaſionne des vertiges & des éblouiſſements, parce que leurs organes optiques ne ſauroient ſoutenir le choc des rayons directs, à cauſe de leur relâchement & de leur déſordre.

(*) *Lionel Waffers New Voyage and deſcription of the Iſthmus of America. London* 1704. On a une traduction françaiſe fort foible, & aſſez incorrecte de l'ouvrage de Waffer, qui ſe trouve inſérée dans le Tome IV des *voyages du Cap. Dampiere.*

On n'a rencontré de ces monſtres qu'à l'Iſthme de Panama, & à la côte riche, où on les nomme les *yeux de lune*, ſoit parce qu'ils voient mieux à la lune qu'au ſoleil, ſoit à cauſe de la forme de leurs paupieres, qui étant retirées par les côtés, & allongées par le milieu, contrefont un croiſſant. Leur peau eſt d'un blanc de linge lavé; leurs ſourcils, leurs cils, & leurs oreilles reſſemblent à la deſcription qu'on a faite de ces parties en parlant des Nègres blancs: le mécaniſme de la viſion eſt auſſi le même dans les uns & les autres.

Ces Blafards Américains ſe tiennent, autant qu'ils peuvent, coi pendant le jour, & ne ſortent qu'au crépuſcule ou au clair de la lune : alors ils parcourent les forêts les plus épaiſſes & les plus entrelacées avec beaucoup de vivacité, & y chaſſent même le gros gibier. Ils meurent tous jeunes, & ordinairement entre la vingt-cinquieme & la trentieme année.

Ces hommes couleur de craie, avec des yeux de chat ou de hibou, n'exiſtent que dans la Zone Torride jusqu'au dixieme degré de chaque côté de l'Equateur, ou à-peu-près; à Loango, à Congo, à Angola en Afrique, à Ceylon, à Borneo, à Java en Aſie; à la nouvelle Guinée dans les terres Auſtrales, & au Darien en Amérique. Il eſt vrai qu'on pourroit encore prendre pour des blafards ces hommes que Pline & Solin placent entre le 45me & 50me degré de latitude Nord, dans l'ancienne Albanie, & qu'ils nous diſent avoir eu les ſourcils & les cheveux blancs, & les yeux remarquables par la couleur *glauque*, qui eſt un vert mêlangé d'un bleu foible : ces Albanois voyoient, au témoignage de ces deux Auteurs, mieux dans le cré-

pufcule qu'au foleil ; & leurs inclinations avoient beaucoup de rapport avec celles des blafards connus de nos jours : (*) ils étoient peut-être atteints de la même maladie, ce qui me paroît d'autant plus probable que Chardin, ce voyageur philofophe, affure que les peuples qui occupent maintenant l'ancienne Albanie, à l'oueft de la Mer Cafpienne, font naturellement bafanés, mais très-fujets à une certaine maladie des yeux, & à la jauniffe, ou au débordement de la bile. C'eft donc le climat qui a produit, du temps de Pline, comme aujourd'hui, par une immutabilité étonnante, cette défaillance dans le fang & dans les humeurs des indigenes.

Quelques Savans ont penfé que plufieurs cantons de l'ancienne Europe ont auffi contenu de ces Troglodytes & de ces Noctambules à face blême, & qu'ils ont donné lieu aux fables populaires fur l'exiftence des *Gobelins* & des *Drufions* en France, des *Gobalis* en Italie, des *Keilkraefs* en Allemagne, des *Troo's* en Suede, & des *Klabauters* en Hollande ; mais eft-il permis d'ignorer que tous ces farfadets rifibles font nés, comme les Démons métalliques, de l'effet que font

(*) Saumaife, dans fes *Exercitations fur Solin*, prouve que cet auteur s'eft trompé lorfqu'il affure que tous les habitants de l'ancienne Albanie étoient blafards : la vérité eft, qu'on en trouvoit feulement quelques-uns, parmi les autres, atteints de cette maladie, comme Pline le dit.

Saumaife ne paroît pas également heureux dans fes raifonnements, lorfqu'il ne veut point admettre qu'on avoit donné le nom d'*Albanie* à cette Province à caufe de ces hommes blancs qu'on y rencontroit. Que ce pays ait eu un autre nom, cela eft poffible ; mais celui que les Romains lui ont donné, a indubitablement du rapport aux blafards, comme Solin nous l'apprend.

ſur la foible imagination du vulgaire les feux follets, les vapeurs & les exhalaiſons ſenſibles qui ſortent des bouches des mines & des cavernes pendant la nuit? D'ailleurs la terreur qui regne, ou qu'on ſuppoſe regner dans les ſouterrains, bouleverſe l'eſprit des enfants & des hommes peureux, & les joue par de ſemblables illuſions, qui ne méritent pas qu'on en parle, ou qu'on en parle longtemps.

Ceux d'entre les Naturaliſtes qui ont le moins approfondi le phénomene des Nègres blancs & des Blafards, ont ſoutenu qu'ils conſtituoient une eſpece diſtincte, auſſi ancienne que le monde, permanente, immuable, & non dégénerée, par des cauſes fortuites, de la race des hommes noirs ou bruns : on a ajouté qu'ils vivoient réunis en corps de nation tant en Afrique qu'en Amérique, qu'ils ſe gouvernoient par des loix particulieres, & bizarres, que leurs mœurs & leur inſtinct étoient en ſens contraire de l'inſtinct & des mœurs des autres hommes, que les peuples qui les environnent, les maltraitent & les mépriſent; mais qu'eux ſe flattoient que la fortune, qui s'eſt plue à les tenir dans l'obſcurité & dans l'aviliſſement, leur rendroit un jour juſtice, & qu'on les verroit alors ſortir triomphants de leurs tanieres & de leurs forêts, exterminer les habitants des deux continents & ſe mettre eux-mêmes en poſſeſſion de tout le globe.

Ce conte a été accueilli par quelques philoſophes, à qui on ne reprocheroit pas d'avoir fondé des ſyſtêmes abſurdes ſur des fables ſi incroyables, s'ils avoient pris la peine de s'aſſurer avant tout de la vérité de faits qui auroient dû au moins leur paroître ſuſpects,

à caufe de l'excès de leur merveilleux. Nous fommes bien éloignés, & auffi éloignés qu'on peut l'être, de prefcrire, ou de fixer des bornes au pouvoir de la Nature créatrice : nous ne difons pas qu'il a été au-deffus de fes forces de former une forte d'hommes différente de la nôtre, deftinée à vivre dans des cavernes, & à fubjuguer un jour la terre ; mais il ne s'agit point d'exercer nos ftériles fpéculations fur ce que la Nature auroit pu faire fi elle avoit voulu : il ne nous convient que de confidérer ce qu'elle a fait en effet ; & fi l'on ne trouve nulle part, dans l'univers entier, ce peuple extraordinaire, il faut convenir que les Blafards ne font ni une race, ni une efpece, mais de fimples individus, nés de parents bruns ou noirs, par des caufes accidentelles, qui ont pour un inftant dérogé au plan primitif, & à la loi commune.

Aucun voyageur n'a jamais rencontré dix Nègres blancs raffemblés, & Battel n'en a vu que quatre à Loango, qui eft cependant l'endroit où ils font moins rares qu'ailleurs : ces naiffances monftrueufes font auffi extraordinaires en Amérique que dans notre hémifphere ; puifqu'on a compté que fur trois-cents Dariens bronzés on ne voit pas un blafard. Mr. l'Abbé de Manet, qui a fait depuis peu en Afrique toutes les recherches imaginables, pour favoir s'il y exiftoit, entre les Tropiques, une peuplade d'Albinos, s'eft convaincu, ainfi que tous ceux qui l'ont précédé dans cet examen, qu'il n'en a jamais été queftion, & que tous les blafards qu'on y connoît, font iffus de parents Nègres ou olivâtres, qu'ils ne conftituent point & n'ont jamais conftitué une efpece particuliere. On

les regarde, dans leur pays, comme des animaux ſacrés & rares, & les ſouverains de l'Afrique & des Indes croient qu'il y a de la magnificence & du mérite à nourrir quelques-uns de ces avortons dans l'enceinte de leurs palais : les Rois de Congo & de Loango en ont toujours quatre à cinq à leur cour, où ils ſont ſans comparaiſon plus reſpectés que les nains dans le ſérail de Conſtantinople; trop foibles pour qu'on les redoute, aſſez malheureux pour qu'on les plaigne, aſſez rares pour qu'on les recherche, ils ont plus à ſe louer du traitement que leur font les hommes, que de l'état où la Nature les a réduits.

Rien ne m'a plus ſurpris, pendant le cours de mes recherches, que de trouver dans les lettres de Fernand Cortez, (*) qu'on avoit préciſément la même idée de ces Blafards en Amérique, & que tous les Empereurs du Mexique en entretenoient quelques-uns: auſſi Montezuma avoit-il trois ou quatre de ces créatures à ſa cour, lorſque les Eſpagnols y arriverent; & Cortez, qui les avoit vues, les décrit auſſi exactement qu'elles l'ont été enſuite par Waffer.

En 1703, on montra au voyageur de Bruin une Kackerlake dans le palais du Roi de Bantam, qui l'avoit fait venir exprès d'une iſle ſituée au Sud-Eſt de Ternate, où ces perſonnes ſont moins rares que dans les autres Moluques : de Bruin dit que Sa Majeſté

(*) Voyez *Las Cartas de Dom Hernando Cortès, Marques del Valle; de la Conquiſta de Mexico al Emperador.* On trouvera une traduction latine de cet ouvrage Eſpagnol dans la Collection de Hervagio, ſous le titre de *F. Corteſii de inſulis nuper repertis narratio ad Carolum V.*

Bantamienne prenoit de temps en temps le plaisir de coucher avec cette Kackerlake; quoiqu'elle eût des yeux louches, à demifermés, & le visage si gonflé qu'on avoit de la difficulté à en distinguer les traits. (*) Ce Prince fit asseoir cette femme à sa table, & ordonna au voyageur Hollandais de la bien considérer, à cause de sa singularité; & il est surprenant qu'il ne nous en ait pas conservé un portrait, lui qui a dessiné, avec tant d'élégance & de vérité, des objets d'une bien moindre importance.

L'Empereur de Java, que les Hollandais tiennent en tutele à Jucatra, où ils le laissent jouir de toutes les décorations d'un pouvoir qu'ils lui ont ôté, possédoit en 1761 trois blafards; mais il fit tant d'instances auprès de son maître, le Gouverneur de Batavia, pour en avoir encore quelques-uns, qu'on les lui acheta à tout prix dans les isles voisines; & en 1763 on en avoit dejà fourni quatre autres, qui ne s'occupoient qu'à bourrer le tabac dans la pipe de ce prince, à y mettre le feu, à porter des jattes de pilau, à réciter des oraisons, & à rendre tous les petits services qui ne sont pas au-dessus de leurs forces: mais leurs fonctions se bornent à bien peu de chose, ou plutôt à rien; car leur débilité est telle qu'ils sont impropres à tout travail. Rien n'est plus ridicule que d'entendre dire à de certains écrivains de voyage, que ces Nègres

---

(*) *De Bruins Reizem pag. 380. in-fol. Amsterdam* 1714. Il y a toute apparence que cet écrivain s'est trompé, lorsqu'il s'est imaginé que cette femme blafarde étoit au nombre des concubines du Roi de Bantam : c'est comme s'il eût dit que les deux nains que ce prince avoit à sa cour, étoient ses ministres d'état.

blancs font la garde au palais des ſouverains de Loango, qui ſeroient bien mal défendus s'ils n'avoient d'autres ſatellites que de tels monſtres, incapables de commander & d'obéir, incapables de ſe battre, incapables enfin de diſcerner en plein midi les objets qui les environnent à la diſtance de dix pas. Il eſt également faux que les Portugais ayent acheté de ces Albinos en Afrique, afin de les employer aux plantations & aux mines du Bréſil : ils ſe connoiſſent trop bien en eſclaves pour faire de tels marchés. La vérite eſt que les vaiſſeaux Négriers en ont tranſporté quelques-uns, par curioſité, & qu'on les a montrés pour de l'argent dans les colonies Portugaiſes, comme on les montre en Europe. Le blafard qui a paru en France en 1747, étoit ſi défait, ſi petit, ſi délicat, ſi myope, qu'il lui eût été impoſſible de ſoulever le moindre fardeau, ou de marcher en plein jour ſans guide.

Quand on a interrogé l'Empereur de Java ſur les motifs qui lui faiſoient déſirer ſi ardemment de voir à ſa cour des Kackerlakes, ce jeune Prince a répondu que c'étoit une étiquette immémoriale, que ſes prédeceſſeurs en avoient eus, que tous les ſouverains des iſles en poſſédoient, & que leur religion promettoit une récompenſe à ceux qui ſe chargeoient de l'entretien de quelques-uns de ces malheureux. Le peuple les regarde du même œil, & les traite de la même façon que les Turcs & les Orientaux traitent les perſonnes tombées en démence, ou nées imbécilles, c'eſt-à-dire, qu'on a pour elles les plus grands égards ; on va même juſqu'à les canoniſer de leur vivant.

On

On ne sauroit mieux comparer les Blafards, quant à leurs facultés, à leur dégénération, & à leur état, qu'aux *Cretins* qu'on voit en assez grand nombre dans le Valois, & principalement à Sion capitale de ce pays, ils sont sourds, muets, idiots, presque insensibles aux coups, & portent des goîtres prodigieux qui leur descendent jusqu'à la ceinture : ils ne sont ni furieux ni malfaisants, quoiqu'absolument ineptes & incapables de penser : ils n'ont qu'une sorte d'attrait assez violent pour leurs besoins physiques, & s'abandonnent aux plaisirs des sens de toute espèce, sans y soupçonner aucun crime, aucune indécence. Les habitants du Valais regardent ces *Cretins* comme les Anges tutélaires des familles, comme des Saints; & ceux qui ont le malheur de n'en avoir pas dans leur parenté, se croient sérieusement brouillés avec le Ciel : * on ne les contrarie jamais, on les soigne avec assiduité, on n'oublie rien pour les amuser, & pour satisfaire leurs goûts & leurs appétits : les enfants n'osent les insulter, & les vieillards mêmes les respectent. Ils ont la peau très-livide, & naissent *Cretins*, c'est-à-dire aussi stupides, aussi simples qu'il est possible de l'être : les années n'apportent aucun changement à leur état d'abrutissement; ils y persistent jusqu'à la mort, & on ne connoît point de remede capable de les tirer de cet assoupissement de la raison, & de cette défaillance du corps & de l'esprit : il y en a des deux sexes, & on les honore également, soit qu'ils soient hommes ou

(*) La plupart de ces détails sur les *Cretins* sont tirés d'un Mémoire de Mr. le Comte de Maugiron, lu à la Société Royale de Lyon.

femmes. Le reſpect qu'on porte à ces perſonnes atteintes du *Cretinage*, eſt fondé ſur leur innocence & leur foibleſſe : ils ne ſauroient pécher, parce qu'ils ne diſtinguent pas le vice de la vertu : ils ne ſauroient nuire, parce qu'ils manquent de force, de vaillance, ou d'envie ; & c'eſt juſtement le cas des blafards, dont la ſtupidité eſt auſſi grande que celle des *Cretins* ; & ſi la violence de leur altération ne les a pas entierement privés du don de la parole ; ils ont d'autant plus ſouffert dans le ſens de la vue, & peut-être autant dans celui de l'ouïe ; car tous les Nègres blancs ont l'oreille dure, & la ſurdité les ſurprend quelque temps avant leur mort. Battel dit qu'à Loango ces Albinos font la priere devant le Roi : on les place immédiatement autour de ſon dais, où ils ſe tiennent accroupis ſur des nattes ou des tapis. Cette mode, ſi choquante à nos yeux, de faire réciter les prieres par des imbéciles, vient de l'opinion qu'on a de leur ſainteté : les Valaiſains feroient ſans doute auſſi prier Dieu pour eux par leurs *Cretins*, s'ils n'étoient muets. Ce préjugé n'eſt pas moderne : on en rencontre des traces très-marquées dans la plus haute antiquité, où l'on croyoit que le Ciel inſpiroit ſouvent les fous par préférence aux dévots : tous les prophetes avoient la réputation de n'être pas ſages, & cependant on les écoutoit & on les croyoit, ou dans leur pays ou ailleurs ; les prêtreſſes d'Apollon, en diſtribuant les oracles, imitoient, par leurs geſtes violents, les perſonnes frénétiques, & elles n'avoient jamais plus de crédit que quand elles paroiſſoient avoir perdu le ſens commun. Quoique les Chrétiens n'ayent pas, comme les Maho-

métans, la charité de bien traiter les imbécilles dans ce monde, ils ne doutent pas qu'ils ne feront très à leur aife dans l'autre. Tous ces différents préjugés fe rapprochent donc, & fe tiennent comme par la main, parce que le peuple eft le même d'une extrêmité de la terre à l'autre : fes opinions font immuables.

Il étoit néceffaire de rendre compte de ce que les Américains, les Africains, & les Indiens penfent de ceux qui naiffent blafards parmi eux ; & cette connoiffance, qui a manqué à la plupart des écrivains, fervira à développer les caufes de ce phénomene. S'il eft avéré qu'il n'y a pas de peuple entier de Nègres blancs ; s'il eft avéré qu'ils proviennent tous de parents noirs ou bafanés, fans conftituer une race ou une variété dans le genre humain, non plus que ceux qui ont la jauniffe ne forment une variété parmi les Européans, ou les *Cretins* & les goîtreux parmi les Suiffes ; il fera moins difficile de découvrir la fource de cette fingularité. Quoique l'explication que nous allons en donner, n'appartienne à aucun des Naturaliftes qui nous ont précédé, les principes fur lefquels elle eft fondée, ne fauroient être ni plus clairs, ni plus inconteftables.

Comme le fperme des Nègres & des bafanés eft plus ou moins teint, plus ou moins noirâtre ; il eft par là même plus fujet à s'altérer que celui des autres hommes, en perdant fa couleur propre & naturelle, ou en en prenant une autre par la décompofition de la fubftance colorante qu'on nomme *Aethiops animal*, ou par la diffipation totale de cet *Aethiops*. Cet accident furvenu à la liqueur féminale produit un enfant

dont le teint ne peut ressembler à celui de ses parents : cet enfant, soit mâle soit femelle, est ordinairement d'un blanc de lait : il peut aussi être couleur de garance, d'un rouge sombre, & orné de cheveux qui tirent sur le jaune. Margrave dit avoir vu une Africaine rouge, qu'on avoit amenée par curiosité au Brésil : (*) on ne put lui apprendre de quel canton cette femme extraordinaire avoit été tirée ; mais il est probable qu'elle étoit originaire d'une province du Royaume de Congo, où l'on rencontre plus qu'ailleurs des individus à criniere rousse, & dont la peau est bronzée, au lieu d'être couleur de suie.

Le même pere & la même mere qui ont eu un tel enfant rougeâtre, en engendrent quelquefois après lui un tout blanc, de la stature d'un nain, avec des yeux de perdrix : ces deux altérations semblent donc se rapprocher : la derniere n'est que la conséquence ou la suite de l'autre. Elles pourroient se combiner dans le même sujet, & produire un Nègre blanc à cheveux rouges : voilà exactement ce qui arrive de temps en temps parmi les Kackerlakes de l'Asie, & les Dondos d'Afrique, entre lesquels on en a vu dont l'épiderme étoit d'un blanc de neige, & la chevelure couleur aurore, ou de garance, ou de safran ; & ce phénomene est si peu nouveau que Pline, en parlant des Maures blancs, ajoute qu'il s'y en trouvoit à cheveux roux.

(*) Voyez *les Commentaires de Margrave sur l'histoire Naturelle du Brésil*, imprimés à la suite des Œuvres de Pison. Amsterdam 1658.

En 1738, une Négreſſe mit au monde, à Carthagene dans les Indes, à différentes couches, quatre enfants blafards, qui avoient tous quatre les cheveux d'un jaune d'orange vif, & la peau d'un blanc de papier fin, ſans le moindre mélange d'incarnat ou de pourpre ; un de ces Albinos a été montré à Madrid, où le Marquis de Villa Hermoſa, ex-gouverneur de Carthagene, l'avoit conduit : un ſecond a paſſé au ſervice de Dom Dionyſio de Alcedo y Herrera, & ils ſont morts tous deux jeunes ; on ignore le deſtin des autres.

Quelque multipliés que ſoient les ſyſtêmes ſur la génération, quelque prodigieux que ſoit le nombre des hypotheſes, des rêves, des paradoxes propoſés à ce ſujet ; il reſulte de toutes les expériences faites ſans partialité, ſans prévention, par des obſervateurs dont l'eſprit & les yeux étoient encore libres de préjugés, & capables de voir ; il réſulte, dis-je, de ces expériences que la ſemence des deux ſexes concourt également à l'ouvrage de la génération, quoique dans une proportion peut-être inégale : il réſulte encore de l'analogie, & de la couleur des métifs, que la liqueur prolifique eſt noirâtre dans la Négreſſe comme dans le Nègre, & que la décompoſition qui pourroit ſurvenir plus dans un ſexe que dans l'autre, produiroit un enfant pie ou tacheté de bandes blanches & noires, comme celui dont il eſt fait mention dans les *Tranſactions philoſophiques* de la Société de Londres à l'an 1766. (*) Ce prodige, obſervé par un Phyſicien

(*) Dans une Lettre de Mr. Parſon à Mr. le Comte de Morton, Préſident de la Société Royale.

très-éclairé, doit nous rendre moins ſuſpecte la peinture que Gumilla fait d'une fille qu'il avoit vue à la nouvelle Grenade en 1738. Née d'un pere noir, ſain, vigoureux, & d'une Négreſſe infirme, elle avoit la peau, depuis les pieds juſqu'à la tête, fouettée & mouchetée de grandes taches parfaitement noires & parfaitement blanches comme la robe du Zèbre : ſes cheveux étoient auſſi de ces deux couleurs : vers la partie ſupérieure de l'occiput, on remarquoit un bouquet de poils crépus d'une blancheur éblouiſſante, pendant que le reſte de la chevelure étoit ſimplement friſé & d'un noir obſcur : on n'admira pas longtemps cette créature ſi remarquable : la dépravation des humeurs, qui avoit produit en elle tant de ſingularités, l'emporta, & elle mourut encore à la mamelle.

On voit en Sibérie, dit Strahlenberg, & particulierement près de Craſnoyar ſur le fleuve Jeneſci, quelques hommes reſtés d'une horde ancienne de Tartares, jadis fort nombreuſe; on l'appelloit *Piegaga* ou *Pieſtra Horda*, qui veut dire la horde bigarrée ou tigrée : aujourd'hui elle eſt éteinte, & on n'en voit plus que quelques hommes diſperſés de côté & d'autre ſans demeure fixe. J'ai vu, continue-t-il, un de ces Tartares bigarrés à Tobolsk, qui auroit fait fortune à ſe montrer dans les grandes villes de l'Europe : ſes cheveux étoient coupés à un doigt près de la tête, qui étoit marquée de taches parfaitement blanches de la largeur d'une petite piece de monnoie : il étoit tacheté de même ſur le corps; mais les taches y étoient d'un brun noirâtre & moins régulieres que ſur la tête. En avançant dans la Sibérie, cet officier trouva plu-

ſieurs autres hommes bigarrés, mais différemment du premier, en ce que leur tête n'étoit pas marquetée comme la peau des tigres (il vouloit dire apparemment comme celle des léopards ou des pantheres) les taches formoient des marques irrégulieres, comme on en voit aux chiens & aux chevaux : il s'en rencontra un qui avoit la moitié de la tête blanche, & l'autre moitié noire. Quand on a demandé à ces Tartares, ſi ces taches leur venoient de naiſſance, ils ont répondu qu'il y en avoit qui les apportoient en venant au monde, & que chez d'autres c'étoient des ſuites de maladies.

Ce n'eſt point dans les faits atteſtés par Strahlenberg qu'il y a de l'exagération ou de l'erreur ; mais la tradition ſur l'exiſtence de la horde bigarrée eſt indubitablement fauſſe: l'auteur très-exact & très-inſtruit des *Notes ſur l'Hiſtoire généalogique des Tartares* dit que le réſultat des informations qu'il a faites dans le pays, & qu'il y a fait faire par d'autres, eſt que cette tribu n'a jamais exiſté, & qu'on en a, à cet égard, impoſé au priſonnier Suédois. Mr. Gmélin qui a parcouru la Sibérie avec de bons interprêtes, & tous les ſecours qu'un ſavant peut exiger pour voyager utilement, a auſſi entrepris des recherches ſur la *Pieſtra Horda* ; & quoiqu'il ſoit conſtaté qu'il y a eu une nation vagabonde de Sibérie qui a porté ce nom, (*) il

(*) Dans la plus ancienne carte de la Sibérie que nous ayons pu découvrir, & qui ſe trouve dans l'Atlas de Hondius & de Mercator, la *Pieſtra Orda* ou *Horda* eſt déja indiquée & placée au delà de l'Oby. Ce n'eſt donc pas dans la *Deſcription de l'Empire de Ruſſie par Strahlenberg*, qu'il eſt fait mention pour la premiere fois de cette Horde ; Mr.

n'eſt point vrai que les hommes qui la compoſoient, ayent été tous tachetés de noir & de blanc. Il faut donc réduire ce phénomene à ſes juſtes bornes, & en ſéparer le faux qui y eſt confondu avec la vérité. Comme les Tunguſes & les habitants des environs de Crasnoyar ſont naturellement baſanés, ainſi que les Kamſcharkadales, il n'eſt pas impoſſible qu'ils ſoient ſujets à la même indiſpoſition qui trouble les ſources de la génération, & décolore la liqueur fécondante parmi les Africains; de ſorte qu'il pourroit leur naître des enfants qui porteroient l'empreinte de cette altération. Quant à ceux qui deviennent bigarrés par la ſuite d'une maladie, cela n'eſt pas plus ſurprenant que de voir des Nègres blanchir pendant une fievre chaude.

Si l'on vouloit révoquer en doute que la ſubſtance qui ſert à la réproduction, puiſſe ou ſe charger, ou entraîner avec elle un levain vénimeux qui agiroit ſur le

Gmélin, qui a pris a tâche de contredire Strahlenberg à chaque page, eſt contraint néanmoins d'avouer que cet officier a pu voir des hommes bigarrés par les ſuites de quelque maladie. Quant à l'auteur des notes ſur l'Hiſtoire généalogique des Tartares ou des Tatars, il emploie, page 494, un argument qui ne paroît pas abſolument concluant : s'il y avoit, dit-il, des hommes pies ou tachetés de blanc & de noir en Sibérie, le Czar Pierre I. n'auroit pas manqué d'en avoir quelques-uns à ſa cour; puiſque c'étoit le Prince le plus curieux de ſon ſiecle & qui avoit un goût décidé pour l'Hiſtoire naturelle; mais du temps de Pierre I. on ne connoiſſoit pas encore toutes les ſingularités de la Sibérie, & ce n'a été que par le moyen des officiers Suédois qui y ont été envoyés priſonniers, qu'on a reçu les premiers éclairciſſements ſur l'intérieur de ce vaſte pays : c'eſt auſſi à eux, & ſur-tout à Mr. P. D. qu'on eſt redevable de l'Hiſtoire d'Abulgazi, qui ſeroit peut-être reſtée à jamais inconnue, ſi un Officier Suédois n'en avoit acheté une copie manuſcrite à Tobolsk d'un marchand Bukarois.

le fœtus dans le moment même qu'il ſe forme, & que ſon corps & ſon ame commencent, pour ainſi dire, à ſe réunir; on n'auroit qu'à citer cette longue & affligeante liſte de maladies héréditaires qui ſe perpétuent plus opiniâtrément dans les familles, qu'il ne ſeroit à ſouhaiter pour le bien de l'humanité : les vertus ſont paſſageres, le mérite eſt perſonnel; mais les vices, les excès, les débauches qui ont détruit le tempérament des parents, produiſent des individus dégradés, puſillanimes, & d'autant plus à plaindre que la Nature, toujours inexorable, les châtie pour les fautes d'autrui, qu'eux-mêmes ne ſauroient commettre. Enfin, on ne niera point que des germes corrompus ou corrupteurs ne pénetrent quelquefois l'eſſence de la liqueur prolifique, ſi l'on ſe rappelle qu'on voit des enfants qui, au ſortir du ſein de la mere, ſont atteints & tourmentés du mal vénérien provenu du pere.

La couleur de la matiere ſéminale dans les Nègres n'eſt pas une hypotheſe ſuſceptible de doutes ou de contradictions; c'eſt une vérité de fait, que les anciens connoiſſoient, & que les modernes ſe ſeroient peut-être obſtinés à méconnoitre, ſi les dernieres expériences de Mr. le Cat de Rouen n'avoient démontré que cette liqueur eſt noirâtre, dès qu'on la compare à celle des hommes blancs. (*) Si la nuance du teint n'étoit point préexiſtante & inhérente dans la ſubſtan-

(*) Voyez ſon *Traité ſur la couleur de la peau.*

S'il falloit prouver que les anciens avoient fait cette obſervation ſur la couleur du ſperme des Nègres, il n'y auroit qu'à citer le paſſage ſuivant d'Hérodote : *Genitura, quam in mulieres emittunt, non alba, quemadmodum cetero-*

ce ſpermatique, comment expliqueroit-on l'affoibliſſement de la couleur dans les métifs? comment concevroit-on que d'un Européan & d'une femme du Congo il provient un mulâtre, qui en ſe mariant avec une fille blanche, engendre un Quarteron baſané? En ce cas, la matiere colorante ſe délaye & ſe perd par le mélange continuel des ſpermes : le contraire arrive lorſqu'on admet, pendant quatre générations ſuivies, quatre peres noirs avec trois meres baſanées & une mere blanche : le dernier produit de cette filiation eſt comme on l'a fait voir, un Nègre véritable. On peut contempler ce même effet dans les animaux de différents poils qu'on croiſe; mais ce qu'il y a de bien ſurprenant, c'eſt que dans ces animaux le noir & le blanc forment ſur la peau & dans le poil des taches décidées, & comme circonſcrites par un contour; au lieu que dans l'homme tout le corps ſe peint exactement de la même nuance, ſans diſtinction de clair & d'obſcur : le métif iſſu de l'Africain & de l'Européane n'a pas une ſeule tache ſur tout ſon épiderme qui eſt, dans un endroit comme dans un autre, de la même teinte. (*) Le poulain de la jument blanche & de l'étalon noir, bai, ou alezan, n'eſt pas un mulâtre,

---

rum hominum, ſed atra, ut color corporis; quale virus Æthiopes quoque emittunt. Thal. N. 101. *in-fol. Amſtel.* 1763.

Ariſtote, qui avoit lu ce paſſage, nie la vérité du fait; parce que cette noirceur ne lui avoit peut-être pas paru auſſi ſenſible qu'Hérodote l'inſinue : peut-être auſſi avoit-il manqué d'occaſions pour faire des expériences.

(*) Les Nègres & les Mulâtres ont la peau de l'intérieur des mains, & de la plante des pieds, moins foncée que le reſte du corps; mais on ne peut nommer cela des taches,

comme sont les mulâtres de l'espece humaine ; mais il est pie, ou sa robe est bigarrée de marques qui tranchent les unes sur les autres. J'ignore les causes de cette différence ; car si l'on vouloit l'attribuer au poil qui est fort touffu, fort épais dans les bêtes, & infiniment plus rare dans l'homme ; il faudroit avoir oublié qu'il naît aussi des enfants pies ou tachetés, sans qu'ils ayent le poil plus dense que les mulâtres parfaits.

Si la couleur naturelle du sperme se perd par des vices de la complexion, on conçoit aisément que l'enfant procréé pendant cette défaillance doit s'en ressentir, & paroître d'un autre teint, & être d'un tempérament inférieur à celui des enfants nés de parents sains & vigoureux. Sans insister plus longtemps sur des conséquences, si sensibles, il suffit de dire que cette façon d'expliquer l'origine des blafards l'emporte sur l'explication proposée par Mr. le Cat de Rouen, qui admet la force active de l'imagination, par laquelle il prétend qu'une Négresse peut changer le teint du fœtus végétant dans son sein, & accoucher, par caprice, d'un de ces animaux Albinos.

Quel que soit le respect que nous ayons pour les vastes connoissances de ce savant, nous osons dire qu'il est impossible que *les yeux de lune* du Darien, les *Dondos* & les *Karckerlakes* de notre continent tiennent leur dégénération des fantaisies de leurs meres, ou de leurs nourrices. Qui auroit cru que l'envie peu louable de ressusciter d'anciens paradoxes, ou d'en soutenir de nou-

---

puisque la couleur va toujours en s'éclaircissant depuis les coudes jusqu'aux paumes, & ne forme pas des marques ou des bigarrures.

veaux, eût renouvellé, dans ce siécle, la puissance de l'imagination des meres sur l'existence de l'embryon? Qui auroit cru que des Anatomistes, si accoutumés à ne voir par tout que des ressorts qui en font mouvoir d'autres, eussent embrassé opiniâtrément un systême contraire à leurs principes? Il ne faut pas s'arrêter à démontrer l'absurdité de ce pouvoir des meres; puisque Mr. de Buffon a détruit jusqu'aux fondements de ce préjugé populaire, digne des sauvages de l'Amérique. (*) On demande s'il n'est pas plus raisonnable d'affirmer que les blafards sont redevables de leur abatardissement à des causes réelles, à des accidents physiques qui ont dérangé & corrompu les humeurs, le sang & la liqueur séminale de leurs parents. La débilité de leur organisation, la petitesse de leur taille dégradée de sept à huit pouces, la perte totale de leurs facultés intellectuelles, le relâchement de leurs nerfs optiques, l'obstruction de leur ouïe, la briéveté de leur vie qui n'atteint pas à la moitié du terme commun, le concours de ces symptômes dénote assez que le fluide nerveux a défailli dans ces hommes manqués. Or c'est de ce fluide que se forme le corps muqueux, d'où résulte la teinte apparente de l'épiderme & du poil: la couleur des yeux est pour l'ordinaire analogue à celle des cheveux: les yeux rouges des Nègres blancs

(*) Waffer rapporte que se trouvant au Darien en 1679, il demanda aux Sauvages ce qu'ils pensoient de la cause qui faisoit naître parmi eux des enfants blafards: ils lui répondirent qu'ils attribuoient généralement cet effet à l'imagination de la mere, lorsqu'elle regardoit la pleine lune pendant sa grossesse. Il est surprenant que Waffer se soit contenté d'une si mauvaise raison.

feroient une exception difficile à expliquer, fi l'on n'obfervoit la même chofe dans de certains oifeaux & de certains quadrupedes : plus les lapins font blancs dans leur fourrure, & les poulets dans leur plumage ; & plus leurs yeux font rouges & foibles à proportion. D'ailleurs il y a auffi des Albinois dont l'iris & la chevelure font également rouges ; de forte qu'ils fe rapprochent par là de la regle générale : cette finguliere nuance des yeux eft le caractere le plus infaillible d'une vue lâche & peu propre à réfifter au grand éclat. Les fucs nerveux, effentiellement viciés dans ces avortons, ont entraîné, par une conféquence néceffaire, le défaut des organes optiques, qui ne font que des nervéoles. Quant à leur chevelure rouffe, elle ne paroît être qu'une fuite de leur altération ; on peut même foupçonner que cette couleur de poil eft une forte de maladie dans les blancs, qui ne font point roux fans être pâles, & fans répandre une odeur défagréable : on leur remarque, entre l'épiderme & la peau, des fouillures & des taches lenticulaires, occafionnées par des matieres craffes & impures qui fe dépofent & s'accumulent à l'orifice des vaiffeaux exhalants, d'où le teint contracte une bigarrure qui fe manifefte davantage en été, lorfque la tranfpiration eft fenfible.

L'allongement des paupieres, qui caractérife également les Nègres blancs de l'ancien continent, & les Dariens de l'Amérique, provient d'un dérangement dans le corps muqueux : la membrane des paupieres eft un tiffu de la même fubftance que la pellicule du prépuce ; & Malpighi avoit déja découvert de fon temps, que l'épaiffeur du corps muqueux produifoit la

longueur du prépuce; d'où l'on infére qu'elle cause aussi l'excroissauce du diaphragme des paupieres. Malpighi avoit, à la vérité, une notion fausse de cette viscosité placée entre la peau & l'épiderme, qu'il prenoit pour un réseau organisé; mais son erreur à cet égard ne nuit point à la justesse de l'observation.

Je viens maintenant à la plus intéressante question qu'on forme sur les Albinos : on demande s'ils engendrent, ou s'ils sont impuissants dans l'un & l'autre sexe.

La force de la maladie nerveuse dont ces hommes sont attaqués, est susceptible de différents degrés : les uns sont plus dangereusement altérés que les autres : & de là sont venues les incertitudes & les rapports contradictoires des voyageurs sur la propagation de ces individus. A l'Isthme de Panama, un blafard & une blafarde peuvent engendrer; mais leur progéniture est, au témoignage de Lionel Waffer, basanée, couleur de cuivre jaune, ainsi que le reste de la nation; de sorte que la cause qui avoit corrompu le sang & le sperme des parents, disparoît à la seconde ou à la troisieme génération : il faut avouer cependant que cela n'arrive qu'aux blafards dont la constitution n'a pas tant souffert que celle des autres; car ceux qui ont éprouvé une forte métamorphose, une défaillance essentielle, sont à jamais condamnés à l'infécondité.

Ogilby dit, dans sa description de l'Afrique, qu'il est très-certain que les Nègres blancs des deux sexes ne peuvent y procréer entr'eux, & qu'ils sont respectivement stériles à tout âge; & il insiste tant de fois là-dessus, qu'on ne sauroit se dispenser de croire qu'i

étoit bien instruit, lorsqu'il a fait cette déposition, qui se trouve conforme avec celle de Merola & de Battel.

Mr. de Maupertuis cite, dans sa *Vénus Physique*, Mr. du Mas, qui lui avoit conté qu'ayant été aux Indes orientales il s'y étoit informé si les Albinos propageoient entr'eux, qu'on lui avoit répondu qu'ils multiplioient extrêmement, & se transmettoient de pere en fils leur blancheur fade, leurs yeux rouges, leur imbécilité & toutes les singularités monstrueuses de leur tempérament; mais le témoignage de ce voyageur, qui n'étoit qu'un négociant riche, & non un Naturaliste éclairé, n'est pas d'un grand poids dans une discussion sérieuse, où il ne s'agit pas de rassembler ce que les gens du peuple disent des Nègres blancs dans les Caffés de Pondichery ou de Madras. Ces contradictions perpétuelles m'ayant engagé à faire de plus en plus des recherches exactes, j'ai appris qu'on n'a jamais voulu permettre aux chirurgiens Européans d'ouvrir quelques-uns de ces blafards, ni en Afrique ni à Java; non plus que les habitants du Valais ne voulurent permettre à Mr. le Comte de Maugiron de faire anatomiser un de leurs *Cretins*, mort à Sion, il y a quelques années. (*) On ignore par-là si ces créatures sont viciées dans l'intérieur des vaisseaux sperma-

(*) Mr. de Maugiron attribue les causes du *Cretinage* des Valaisains à la malpropreté, à l'éducation, aux chaleurs excessives des vallées, aux eaux, & aux goîtres qui sont communs à tous les enfants de ce pays; mais il y existe probablement une autre cause plus spécifique, que l'on sera plus à portée de connoître quand on sera parvenu à obtenir la permission de disséquer un de ces *Cretins*.

tiques; car il eſt ſûr qu'au dehors leurs parties génitales ne préſentent rien d'extraordinaire, & l'organiſation en ſemble fort correcte. Nous aurions de grandes obligations à Guillaume Piſon, qui a diſſequé un Nègre blanc au Bréſil, s'il avoit entrepris la deſcription de ſon corps interne; mais s'étant uniquement borné à approfondir les cauſes de ſa blancheur dans le tiſſu de la peau, ſon travail eſt devenu inutile relativement à la difficulté qui nous occupe.

Il y a de grandes lacunes, de grands vuides dans toutes les parties de l'Hiſtoire Naturelle, qu'il n'eſt point permis de franchir par des conjectures téméraires; on manque abſolument, & on manquera encore long-temps de connoiſſances anatomiques ſur cette ſorte d'hommes ſi remarquables à mille égards. Ce que l'on peut ſavoir de leur propagation ſe réduit à ceci: en Afrique, un Nègre blanc & une Négreſſe blanche ne produiſent jamais enſemble; mais il eſt arrivé dans l'iſle de Biſſao, à onze degrés de l'Equateur, qu'un homme noir ayant eu à faire avec une blafarde, elle accoucha, en 1700, d'un enfant ſemblable à ſon pere, c'eſt-à-dire d'un Négrillon achevé. (*) Entre les Kackerlakes de l'Aſie, on en trouve quelques-uns moins blancs, moins défaits que les autres; & ceux-là paſſent pour être féconds. Au reſte on n'a jamais vu d'Albinos qui n'euſſent eu des Nègres ou des baſanés pour peres: s'ils procréoient entr'eux, s'ils formoient des filiations régulieres & ſuivies, ils ne feroient ni ſi

(*) *Relation du Sieur André de Brue: Hiſt. des Voyages Tome III, p. 380, in-4to.*

chers, ni rares au point que les ſouverains mêmes ne peuvent en acquérir autant qu'ils en ſouhaitent. Battel, qui avoit long-temps réſidé à la cour du Roi de Loango, ne ceſſe de répeter que rien n'eſt moins commun que de voir naître des Dondos; & qu'on eſt obligé de les offrir tous indiſtinctement au Prince, qui les retient dans ſon palais & à ſon ſervice.

On comprend que les vrais Nègres doivent éprouver une plus violente révolution d'humeurs pour blanchir que les baſanés; & de-là il s'enſuit que leurs blafards ſont plus impuiſſants & d'une complexion plus lâche que ceux qui ont été engendrés par des olivâtres : il ne faut donc pas s'étonner s'ils ſont conſtamment ſtériles en Afrique, quoiqu'ils ne le ſoient pas toujours ailleurs. En vain tenteroit-on de décrire la nature de la maladie qui décolore la ſubſtance prolifique : on n'a pas formé un aſſez grand recueil d'obſervations faites de ſuite & ſur un même plan, pour déterminer la cauſe premiere de ce phénomene : toutes les maladies dangereuſes font blanchir les Nègres; mais cette lividité eſt paſſagere, & ſe diſſipe par la convaleſcence, ou finit par la mort; mais les Nègres des deux ſexes à qui il eſt arrivé de procréer des Albinos, n'ont pas paru plus blêmes, ni plus pâles que les autres Africains. Quoi qu'il en ſoit, on ne ſauroit révoquer en doute que les aliments, les eaux, le terroir & le climat de certains cantons ne contribuent beaucoup à cette incommodité : pourquoi ne naît-il des blafards parmi les Américains qu'à Panama & à la côte riche, & jamais dans la Guiane, où les habitants ſont

auſſi bronzés que les Dariens? L'air eſt très-pernicieux dans toute l'étendue de l'Iſthme du nouveau monde; & ce qui prouve que cette inſalubrité a quelque influence ſur le changement du teint, c'eſt qu'on a remarqué que les Négreſſes d'Afrique qu'on tranſporte à Carthagene & à Panama, y accouchent plus ſouvent qu'ailleurs d'enfants blafards: le territoire de ces deux villes paſſe pour être le lieu le plus mal-ſain des Indes occidentales; la lepre, le mal vénérien, le *Paſme*, la *Culebrilla*, le *Vomito priéto*, ou la chapetonnade, y ſont endémiques: la tranſpiration des corps y eſt très-conſidérable, juſques-là que les habitants y ont tous une couleur plombée: leurs actions répondent à leur phyſionomie; leurs mouvements ſont mous & pareſſeux; cela paſſe juſqu'à leur ton de voix; ils parlent lentement & bas, & leurs paroles ſont entrecoupées. Ceux qui y arrivent d'Europe, ne conſervent leur coloris & leur vigueur que pendant trois mois; au bout de ce temps leur teint ſe flétrit, l'incarnat de leurs joues diſparoît à jamais, leurs forces ſe perdent, & ils n'ont plus rien qui les diſtingue extérieurement d'avec les indigenes. On peut juger quelle doit être la malignité de l'atmoſphere dans ce déplorable ſéjour, par les ſymptômes qui s'y manifeſtent dans les habitants, que l'avarice ſeule peut ſoutenir contre la fureur de tant de fléaux combinés.

D'un autre côté, on a obſervé en Aſie que de certaines petites iſles, ſituées autour de Java, fourniſſent plus ſouvent des Kackerlakes que Java même: les Dondos ſont moins rares à Congo, à Angola, à

Loango, que dans les états de Benin & de Muyac, placés de ce côté-ci de l'Equateur. Ces faits rapprochés forment une preuve qui deviendra plus convaincante encore, si l'on veut se ressouvenir de ce que l'on a dit du climat de l'Albanie, & du Valais, le seul canton de l'Europe où l'on connoisse les *Cretins*, qui ne naissent ni dans les montagnes du Tirol, ni dans les autres endroits de la Suisse, quoiqu'on y boive également des eaux de neige. Il faut supposer que ces causes générales n'agissent que sur de certaines personnes, dejà disposées & comme préparées par le vice secret de leurs humeurs, & dont le tempérament recele le principe de l'altération qui attaque de plus en plus leur progéniture.

Ce seroit s'imposer à soi-même une tâche trop pénible, que de réfuter toutes les hypotheses erronées, & tous les raisonnements sublimes & faux de tant de savants qui ont écrit sur les Albinos, qu'ils n'ont su définir, faute de les connoître; parce qu'ils ont pressenti l'ennui que leur feroit essuier la lecture d'une infinité de relations de voyages, ils n'ont pas eu le courage de puiser dans des sources si éloignées qu'on désespere d'y parvenir, quand on commence à les chercher. Un écrivain célebre avoit de son temps traité ce sujet : il supposoit que la couleur blanche étoit la couleur favorite de la Nature, & qu'elle y revenoit quelquefois, par prédilection, au milieu de l'Afrique : cette explication peu fondée renfermoit encore une pétition de principe ; car c'étoit dire, en d'autres termes, qu'il naît de temps en temps chez les peu-

ples noirs, des enfants blancs; ce que perſonne ne conteſte.

Il eſt dit dans le Dictionnaire Encyclopédique, à l'article *Nègres*, qu'on a ſoupçonné que les Albinos étoient des animaux mulets ou métifs, iſſus d'une femme & d'un Pongo, ou d'un Orang-Outang; mais ce n'eſt pas à des perſonnes inſtruites, ſans doute, que ce ſoupçon eſt venu; & ſi l'on vouloit, en un ſeul mot, démontrer que ce ſentiment eſt deſtitué même de vraiſemblance, l'on n'auroit qu'à répeter qu'il y a des blafards à l'Iſthme Darien, quoiqu'il n'y ait ni Pongo, ni Orang-Outang, ni Jocko, ni Barris, ni enfin aucun ſinge de la taille de dix-ſept pouces ſur toute cette langue de terre qui réunit les deux portions du nouveau continent: il eſt donc bien averé que tous les Albinos nés en Amérique ſous l'Equateur n'ont pas eu des magots pour peres. Quant aux Dondos & aux Kackerlakes de notre hémiſphere, ils ſont également engendrés par des hommes, & il n'y a jamais eu le moindre doute ſur leur origine dans leur pays natal. On verra, dans la Section ſuivante, que le métif de l'Orang & de la femelle humaine n'a jamais été obſervé, & que l'on n'a que des conjectures très-vagues, très-éloignées, ſur la poſſibilité de ſon exiſtence: & quand il exiſteroit en effet, la difficulté reparoîtroit ſous la même forme; puiſqu'il faudroit encore expliquer pourquoi cette créature ſeroit blafardée avec des yeux de hibou.

En réſumant tous les faits dont on vient de rendre compte, on peut établir les points ſuivants, comme autant de notions acquiſes, ou comme au-

tant de conséquences qui découlent d'un principe connu.

Les Albinos n'ont pas, comme l'a cru Vossius le jeune, une maladie cutanée, mais leur système nerveux, & toute leur constitution ont ressenti une défaillance si essentielle, si efficace, qu'il n'est pas possible qu'ils puissent jamais en guérir, ni redevenir noirs.

Ils ne forment, dans la totalité du genre humain, ni une espèce, ni une race, ni une variété, parce que ce sont des individus isolés, absolument privés de la puissance génératrice, ou qui n'engendrent pas des enfants qui leur ressemblent.

Mr. le Cat de Rouen soutient que le lapin blanc est le Nègre blanc de son espèce : il n'y a aucune justesse, ni même aucun sens dans cette fausse comparaison; puisque ces lapins ne sont ni malades, ni aveugles, ni stériles : au contraire ils produisent avec des femelles de leur couleur une infinité de petits du même poil, & ces petits reproduisent à leur tour des générations suivies & toujours semblables à elles-mêmes. Si Mr. le Cat a supposé qu'il en étoit ainsi parmi les Dondos de l'Afrique, il se dépouillera certainement de ce préjugé, en lisant les observations & les recherches que Mr. de Manet a faites entre les Tropiques.

Les petites gelées, dit Mr. de Buffon, décolorent quelquefois, en automne, les giroflées & les roses rouges; & leurs pétales deviennent alors d'un blanc fade : il auroit pu ajouter que les gelées beaucoup plus âpres font, dans les régions boréales, un effet encore plus surprenant sur les animaux fauves, qui y

acquierent un poil blanc; mais ces deux faits ne peuvent servir de termes de comparaison respectivement aux Nègres blancs, qui ne perdent pas leur teint naturel par des causes qui agissent immédiatement sur eux, puisqu'ils n'ont jamais été noirs. Il est bien vrai qu'on a observé, depuis plus de dix-huit-cents ans, que les quadrupedes dont la robe est blanche, sans bigarrure & sans mêlange, sont moins vigoureux, moins robustes que leurs analogues d'un poil peint ou bariolé; il n'y a pas tant de force vive, ni tant de résistance dans les muscles & les nerfs d'un cheval né blanc, que dans ceux d'un cheval noir ou bai. Il en est de même du reste des animaux soumis aux travaux, ou à la domesticité, que leurs talents & leur utilité ont fait étudier avec soin par ceux qui les emploient ou qui les achetent. (*)

La surdité, ou du moins l'affoiblissement de l'ouïe n'est, dans les blafards & les Albinos, qu'une suite de leur maladie, ou plutôt de leur couleur; car on a encore remarqué que les chiens blancs, sans taches, sont ordinairement si sourds qu'il faut les appeller par un son beaucoup plus aigu que les autres : indépendamment de plusieurs animaux sur lesquels nous avons fait des expériences, nous avons trouvé que la plupart de ces chats blancs, si recherchés, qu'on nous amene d'Angola en Syrie, n'entendent presque point;

(*) En Hollande on a reconnu, par une longue suite d'observations, que les vaches rouges sont d'un tempérament inférieur, & moins fécondes que les vaches noires ou tachetées de noir & de blanc : aussi l'espèce rouge a-t-elle été entiérement bannie des pâturages de ce pays.

ussi ne leur distingue-t-on pas un seul poil noir ou oloré dans toute leur fourrure, qui est soyeuse & l'une blancheur éclatante. Il est probable que les Naturalistes du Nord s'appercevront un jour que l'ouïe iminue dans les animaux de leurs climats, pendant a métamorphose de leur couleur au fort de l'hyver; & peut-être cet effet s'étend-il jusqu'aux hommes qui, par des causes fortuites, grisonnent à la fleur le leur âge.

La cause de la dégénération des Blafards, des Kackerlakes, & des Dondos réside dans la liqueur spermatique de leurs parents, en qui elle s'est corrompue, & a perdu, par une décomposition quelconque, cette substance noirâtre qu'on a nommé *Æthiops animal*, faute de pouvoir lui assigner un terme plus propre, ou un nom plus clair: on ne connoit pas l'essence de cet *Æthiops*; on sait seulement qu'il est le même dans la moelle, dans le cerveau, & dans la semence des Nègres; & que plus on l'examine au microscope, plus il semble composé de globules ou de petits grains noirs, qui sont distincts de la matiere qui les tient comme en infusion, ces globules étant plutôt mêlés que confondus dans les humeurs & les liquides où on les découvre. L'entiere dissipation de cette substance colorante ne peut être occasionnée que par un dérangement universel de toutes les parties animales: cependant plusieurs raisons, qu'il seroit trop long de déduire, me font croire que la défaillance provient bien plus souvent de la mere que du pere, & qu'elle peut même provenir de la mere seule.

Cette maladie est plus commune autour de l'E-

quateur que par-tout ailleurs, puiſque les endroits où on voit le plus d'Albinos ſont ou directement ſous cette ligne, ou ſeulement à quelques degrés de diſtance : elle n'eſt néanmoins pas tellement renfermée entre ces limites qu'elle ne ſe manifeſte, de temps en temps, dans des lieux voiſins des Tropiques. Non ſeulement les véritables Nègres ſimes, coiffés de laine, mais les Maures à cheveux flottants, & les baſanés couleur de cuivre, procréent quelquefois des blafards.

La nuance des cheveux ou de la laine marque le degré de l'altération que ces créatures ont ſoufferte : ceux qui ont des cheveux orangins ou roux, ſont moins viciés que les autres, dont la criniere eſt blanche ſans mêlange : Dapper rapporte qu'on rencontre des Dondos Africains qui ſont blonds, & qui ſemblent intermédiaires entre les blafards & les roux. On peut encore juger du plus ou moins d'affoibliſſement de leurs organes par leur taille, par leurs facultés morales, par la forme de leurs mains, par les bornes de leur vue & la ſagacité de leur ouïe.

Ceux qui penſent qu'il eſt permis d'interroger la Nature ſur ce qu'elle n'a point fait, demandent pourquoi elle n'a pas compenſé les phénomenes, en faiſant par un prodige contraire, naître des enfants noirs de parents blancs. Pour répondre à cette queſtion en peu de mots, il ſuffit de dire que cet *Æthiops*, cette ſubſtance colorante, néceſſaire à la formation des Négrillons, ne ſauroit ou s'introduire, ou croître ſubitement dans la liqueur ſéminale des blancs : il ne peut donc pas naître un enfant olivâtre ou

Nègre

Nègre d'une mere & d'un pere parfaitement blancs: une femme qui met un tel individu au monde, a eu quelque foibleffe pour des amants venus de la côte de Mélinde ou de Sierra-Leona; elle a donné un héritier à fon époux que fon époux ne devroit jamais voir en plein jour, *decolor hæres, nunquam tibi mane videndus.* Mais dira-t-on, faudroit-il foupçonner la fidélité d'une femme à qui un tel accident arriveroit, quoiqu'on fût d'ailleurs fuffifamment convaincu de la régularité, de la fainteté de fes mœurs? Il n'y a point de milieu : fi elle accouche d'un mulâtre, elle a aimé un Nègre : en vain allégueroit-on le pouvoir de fon imagination, & les fuites de la frayeur qu'ont produit fur fon efprit des Maures qu'elle a vus de loin; ces excufes feroient rejettées par des Phyficiens éclairés; quoiqu'un juge indulgent fît bien de s'en contenter.

Il y a une maladie rare, finguliere, long-temps inconnue, & qui commence à devenir plus fréquente dans ce fiecle: les Médecins la nomment tantôt l'*Ictere atre* & tantôt l'*Hydropifie noire*, parce qu'elle tient à la fois de la jauniffe & de l'eau intercutanée : cette incommodité peut, dans fon plus haut période, colorer la peau jufqu'au point de la faire paroître d'un noir de fuie. On a vu des hommes affligés de ce mal, engendrer des enfants qui n'en portoient aucune marque: & tous les journaux de l'Europe ont parlé de Madame la Comteffe de *** qui eft devenue deux fois, avant fes couches, auffi noire qu'une Mulâtreffe, fans qu'on ait obfervé dans les enfants dont elle s'eft délivrée, un changement notable de couleur.

S'il y a une indiſpoſition capable d'altérer, dans les hommes blancs, la matiere ſpermatique, & de lui donner une nuance, en y mêlant des atomes hétérogenes, noirs, ou noirâtres; c'eſt indubitablement cette ſorte d'ictere; mais s'il provenoit de l'union de deux perſonnes ainſi viciées un enfant dont l'épiderme ſeroit plus ou moins obſcur, on ne ſauroit dire qu'il eſt né de parents parfaitement blancs, puiſqu'ils avoient avant l'inſtant de la conception, perdu leur teint naturel par des cauſes réelles. Au reſte, en accordant que cette jauniſſe renforcée pourroit avoir quelque influence ſur la liqueur prolifique, il ne faut pas ſe hâter de conclure de la poſſibilité à l'effet; tous les faits connus, loin de prouver cette influence, ſemblent indiquer exactement le contraire.

On dit que la lepre, ce fléau amené d'Afrique en Europe par ces ſcélérats qui prirent le nom de Croiſés, s'étoit dans nos climats ſubdiviſée en différentes branches, & que celle qu'on nommoit la *Ladrerie blanche*, *Lepra alba*, ſe tranſmettoit aux enfants dans le ſein de la mere: ils naiſſoient livides, blêmes: quoique moins blafards que les Kackerlakes Aſiatiques, on leur diſtinguoit ſur le corps de certaines taches dont la pellicule étoit comme poudrée d'une matiere crétacée; mais loin d'être énervés dans les organes de la vue & de la génération, leur lubricité étoit exceſſive, & même plus dangereuſe que leur mal. (*)

(*) La lepre que les Européans ont tranſportée en Amérique, y produit les mêmes effets, & les mêmes ſymptômes qu'on lui a reconnus dans nos climats.

„ Quoique les lépreux des environs de Carthagene, dit „ Ulloa, ſouffrent les incommodités inſéparables de cette

Ainsi cette lepre épidémique qui survient aux hommes blancs, n'a pas le moindre rapport avec la défaillance des Dariens, des Kackerlakes, & des Dondos, dont la maladie n'est point contagieuse, sans quoi les Rois des Indes & de l'Afrique ne les admettroient pas autour de leurs personnes, & ne les toléreroient certainement point dans leurs appartements à coucher; car ce seroit un goût étrange que de choisir des pestiférés pour pages, ou pour aumoniers.

Comme dans une matiere si intéressante & si difficile que celle qu'on vient de traiter, il étoit possible, après tout, d'abonder en son sens, de se complaire en ses idées, de voir les objets sous un faux jour, & d'imaginer des rapports chimériques pour ramener tous les effets à une seule cause; j'ai consulté en 1767, sur ce fragment de mes écrits & de mes recherches, Mr. Meckel, un des plus habiles Anatomistes de l'Europe, & le seul qui ait disséqué avec les yeux d'un Physicien plusieurs cadavres de Nègres, pour reconnoître la source de leur noirceur : les grandes découvertes qu'il a faites dans cette partie de l'Histoire Naturelle, le mettoient en état de juger de la solidité de mes observations sur les Albinos.

Il me répondit *qu'il avoit vu avec plaisir que ses deux Mémoires, publiés en 1753 & en 1757, avoient un*

„ maladie, ils ne laissent pas que de vivre longtemps, de
„ sorte qu'on en voit qui meurent dans un âge avancé. Il
„ est étonnant combien ce mal excite le feu de la concu-
„ piscence, & combien il est difficile à ceux qui en sont
„ atteints de réprimer cette passion déréglée : aussi leur
„ permet-on de se marier pour prévenir les désordres qui
„ ne manqueroient pas d'en résulter. " *Voyage au Pérou T. 1, liv. 5. pag. 42.*

rapport décidé avec le mien, qu'ils se prêtoient une lumiere mutuelle & acquéroient une force nouvelle. Vous observez, dit-il, *la couleur du sperme des Nègres différente de celui des hommes blancs: vous attribuez au changement de ce sperme leur métamorphose de noir en blanc; si l'on ajoute à cela la couleur également différente de leur cerveau, de leur sang, & de la liqueur qui forme leur épiderme, l'on verra que l'effet qui blanchit les Nègres est, ainsi que vous le dites, fondé dans un changement des humeurs les plus essentielles du corps: les causes que vous assignez, sont donc vraies & vos recherches exactes.* (*)

Il seroit à souhaiter que tous ceux qui écrivent sur les différentes parties de la Physique, eussent toujours eu l'occasion ou la modestie de consulter sur leurs écrits les grands maîtres & les savants les plus distingués: leurs ouvrages acquerroient par là plus d'autorité, sans risquer de rien perdre de leur mérite; mais la précipitation avec laquelle la plupart des auteurs composent, ne leur laisse pas le temps de s'instruire: ils abusent étrangement de leur propre facilité: en vain protestent-ils qu'ils ont épuisé leur sujet, qu'ils se sont préparés, avant que d'écrire, par de longues lectures & de longues méditations, qu'ils ont pensé & réfléchi en écrivant: leurs livres, qui se multiplient à l'infini d'un jour à l'autre, sans que nos connoissances fassent un progrès sensible, prouvent assez quel cas l'on doit faire de ces promesses si solennelles & si vaines: l'empressement à publier rapidement plu-

(*) Extrait de la Lettre de Mr. Meckel, datée de Berlin, du 10 Juillet 1767.

ſieurs volumes ſous des titres faſtueux, les oblige à faire un uſage outré de leur imagination : on voudroit des recherches, des faits, des autorités, des obſervations; mais le temps leur a manqué : ils ne nous donnent que des peintures infideles, froides, & des raiſonnements vagues, qui s'étendent ſous leur plume. Cependant ce n'eſt rien dire que de raiſonner beaucoup dans des matieres où il faut inſtruire par des faits ceux qu'on croit aſſez habiles pour pouvoir ſe paſſer des ſyllogiſmes d'autrui.

SECTION II.

De l'Orang-Outang.

PLuſieurs raiſons m'ont déterminé à donner, dans cet article, une deſcription exacte de l'Orang-Outang, ou du Pongo.

On a ſoutenu long-temps, dans les Univerſités de l'Europe, que les habitants de l'Amérique n'étoient pas de véritables hommes; mais de véritables Orang-Outangs; & comme on leur refuſoit une ame immortelle, il fallut une Bulle comminatoire de Rome pour arrêter les progrès de cette opinion parmi les Théologiens, & peut-être auſſi parmi les Philoſophes du quinzieme ſiecle, qui ne ſavoient guères que de la Théologie : on verra ici la peinture de cet animal aſſez peu connu, avec lequel on confondit les Américains, qu'on ne connoiſſoit pas beaucoup mieux. Si

l'on prenoit à tâche d'excuſer cette mépriſe, quelque énorme qu'elle paroiſſe, je ne ſais ſi l'on ne pourroit y réuſſir : quand on vit un très-petit nombre de zélés Chrétiens aſſaſſiner de ſang froid, ſans motif, ſans beſoin, treize à quatorze millions d'Indiens qui ne ſe défendirent pas ; quand on vit que l'on chaſſoit ces Indiens avec des dogues Alains, (*) comme l'on chaſſe des ours & des loups ; quand on vit enfin qu'on découpoit ces Indiens en morceaux, pour repaître les chiens qui les avoient ſaiſis, il y eut, ſans doute, quelque docteur qui s'imagina qu'il étoit moralement impoſſible que des hommes pouvoient traiter ainſi d'autres hommes, dans un autre hémiſphere : il crut donc que ces êtres détruits par les Eſpagnols ne conſtituoient qu'une eſpèce mitoyenne, intermédiaire, qui n'avoit d'autre rapport avec nous que la faculté de marcher ſur deux pieds, & d'articuler des ſons qui reſſembloient à des paroles.

Cette premiere erreur en a entraîné une autre de la part des Naturaliſtes, qui ont à leur tour confondu le *Nègre blanc* qu'on vient de décrire, avec l'Orang-Outang, qu'on s'eſt propoſé de faire connoître : quelques auteurs qui ont ſu diſtinguer des individus ſi différents, ont ſoupçonné néanmoins que l'Albino

---

(*) Pierre d'Angleria, en parlant des chiens employés par les Eſpagnols à la deſtruction des Indiens Occidentaux, nomme toujours ces animaux *canes Alanos ;* parce qu'ils étoient d'une race particuliere, amenée en Europe par les Alains, qui s'en ſervirent auſſi à la guerre, & peut-être même contre les anciens habitants de l'Eſpagne, dont les deſcendants ſe ſont revanchés ſur les Américains. Il n'y a donc point de crime unique dans l'Hiſtoire.

pourroit bien être un métif provenu d'un Pongo & d'une Nègresse violée ou libertine. Ces deux sentiments, également opposés à la vérité, ne prouvent, dans ceux qui les ont avancés, qu'une connoissance très-superficielle & presque nulle de l'histoire des animaux de l'Amérique, où l'Orang-Outang n'existe pas de nos jours, & il n'y a pas de moyen pour savoir s'il y a jamais existé. Le singe du nouveau monde qui a la figure la plus humaine, est un petit Quadrumane qu'on voit courir dans les forêts du Brésil, & que les nomenclateurs Anglais appellent le *Mans-tegre* (*) Les Relations du Paraguai qui disent que cette province nourrit des singes de la taille de l'homme, ne méritent aucune confiance (**), les Naturalistes n'ayant jamais pû se procurer des sujets de cette espèce, ni vivants ni empaillés.

Le véritable Orang-Outang appartient uniquement à la Zone torride de notre Hémisphere; & encore y est-il très-peu nombreux, malgré sa posture droite, malgré la dextérité de ses mains, & les facultés intellectuelles d'un ordre supérieur dont il est doué. Il paroît, au premier coup d'œil, qu'il auroit dû envahir toutes les habitations les plus fertiles de l'Afrique, occupées par les petits singes, ou du moins se rendre dominant parmi eux; mais au contraire, les singes nains ont prévalu sur lui, & se sont multipliés au-delà de toute imagination, en sorte qu'on les voit marcher en troupes de quatre à cinq mille, qui maraudent dans les

(*) *Homme-Tigre. Voyez le Supplément aux trois-cents animaux. Londres 1736.*
(**) *Relations des Missions du Paraguai. p. 152.*

plantations, pillent les cafes des Nègres, &incommodent toute une contrée par leur nombre, leur voracite, & leur pétulance (*); tandis qu'on ne voit presque jamais trente Orangs affemblés; peut-être ont-ils été anciennement plus répandus, & que les hommes, en leur faifant la guerre, ont éclairci leur race comme celle du tigre & du lion; peut-être, font-ils de leur nature peu prolifiques. Quoiqu'il en foit, il eft certain que la population de ces animaux ne fauroit être plus foible qu'elle ne l'eft de nos jours; & ce

---

(*) Pour fe former une idée de la police que les finges obfervent entr'eux, il fuffit de citer un paffage fort curieux, tiré des Mémoires du Comte de Forbin, pendant fon féjour à Siam.

„ Je vis dans ce voyage, dit-il, une prodigieufe quan-
„ tité de finges de différentes efpèces; le pays en eft tout
„ peuplé. Ils fe tiennent affez volontiers aux environs de
„ la riviere, & vont ordinairement en troupes: chaque
„ troupe a fon chef, qui eft beaucoup plus grand que les
„ autres. Quand la marée eft baffe, ils mangent de petits
„ poiffons que l'eau a laiffés fur le rivage. Lorfque deux
„ différentes troupes fe rencontrent, ils fe rapprochent les
„ uns des autres, jufques à une certaine diftance, où ils
„ paroiffent faire halte: enfuite les gros *Macous*, ou chefs
„ des deux bandes, s'avancent jufqu'à trois ou quatre
„ pas, fe font des mines & des grimaces, comme s'ils
„ s'entreparloient: enfuite faifant tout à coup, volte-face,
„ ils vont réjoindre chacun la troupe dont ils font chefs,
„ & prennent des routes différentes. Au retour de la ma-
„ rée, ils fe perchent fur des arbres, jufqu'à ce que le pays
„ foit à fec. Je prenois fouvent plaifir d'obferver tout leur
„ manège: j'en vis un jour une douzaine qui s'épluchoient
„ au foleil: une femelle qui étoit en rut, s'écarta de la
„ troupe & fe fit fuivre par un mâle; le gros *Macou* qui
„ s'en apperçut un moment après, y courut; il ne put
„ rattraper le mâle qui fe fauva à toutes jambes; mais il
„ ramena la femelle, à qui il donna, en préfence des au-
„ tres, plus de cinquante foufflets, comme pour la châ-
„ tier de fon incontinence." *Tome I. p.* 194. *Amfterdam* 1736.

qui

qui prouve combien il y a de difficulté à en saisir quelques-uns, c'est qu'on n'en a montré que rarement en Europe, & à peine une fois dans un siécle : quoique les directeurs des ménageries & des cabinets d'Histoire Naturelle n'ayent rien négligé, depuis quelque temps, pour en faire venir des côtes de l'Afrique, leurs correspondants n'ont pû les satisfaire.

C'est à cette rareté qu'on doit attribuer le peu d'étude qu'on a fait d'un être qui paroît si intimement apparenté au genre humain, & qui, par le rang qu'il tient dans la nature animée, auroit mérité plus d'attention. Quelques Moralistes, pour faire ostentation d'une sévérité outrée, ont condamné d'avance tous les essais qu'on seroit tenté d'entreprendre dans la suite, en les déclarant criminels & attentatoires aux loix que chaque genre doit respecter, comme étant des limites que la Providence lui a fixées. On leur a répondu que l'indécision où l'on est à l'égard de l'Orang, excuseroit les moyens dont on se serviroit pour s'assurer de son caractere générique, & qu'aussi longtemps qu'on peut former sur ce caractere des doutes raisonnables, on ne violeroit aucune convention naturelle; puisque l'expérience seule nous apprendroit vers quel degré est tracée la ligne de séparation entre sa race & la nôtre. Enfin on leur a répondu que des observateurs microscopiques ont fait, en Italie, des essais & plus inutiles & plus indécents, sans qu'on leur ait imputé à crime des recherches philosophiques qui n'ont ni bouleversé l'ordre de la société, ni troublé le repos public, comme tant de vaines opinions, soutenues & attaquées par des Théologiens atrabilaires & implacables.

L'Orang-Outang, dont Bontius a le premier donné une figure assez exacte, quoique gravée en bois, à la suite des Oeuvres de Pison (*), a les os du *femur* & du *tibia* allongés, & ceux du tarse & du métatarse raccourcis, précisément comme nous; & c'est par cette raison qu'il se tient droit & érigé sur les pieds. En examinant la structure des jambes postérieures des singes, on apperçoit par quel mécanisme merveilleux la nature a passé insensiblement de l'espèce quadrupede à l'espèce réellement bipede : ce secret a consisté à raccourcir & à prolonger les os qu'on vient de nommer. (**) Les singes ont encore le tarse & le métatarse trop longs, la cuisse & la *tibia* trop courtes, pour pouvoir se tenir sur les pieds de derriere pendant un temps considérable : quand ils sont dans cette attitude, elle n'est jamais ni ferme ni assurée, mais forcée & violente ; parceque, pour roidir le genou, ils sont nécessités à marcher sur la pointe des pieds : alors l'angle du talon étant trop suspendu & sans appui, tout leur arriere-corps oscille & balance par un mou-

(*) *Amsterdam, chez Elsévir* 1658. *in-fol.* Bontius dit que les insulaires de Java, entre les mains desquels il vit un Orang-Outang, lui dirent que cet animal étoit le produit d'une Négresse & d'un Singe de la grande sorte ; ce qui est si faux que les Nègres eux-mêmes le nient, & on peut les en croire.

(**) Dans le genre volatile, la Nature a employé un autre mécanisme, parce que le corps des oiseaux est soutenu parallélement à l'horizon ; aucun ne l'a perpendiculaire, & pas même le *Pinguin des Terres Magellaniques*, qui s'écarte le plus de la forme ordinaire : les oiseaux ne sont donc pas des bipedes droits; aussi ont-ils l'inflexion des genoux tournés par derriere, & la plante ou le soutien du pied, sans comparaison, plus ample que l'homme.

vement perpendiculaire qui les fatigue extrêmement, & occaſionne aux nerfs trop tendus une eſpèce de ſpaſme. On ne peut donc compter pour de vrais bipedes que l'Homme & l'Orang-Outang; auſſi celui-ci marche-t-il continuellement debout, ſans gêne, ſans contorſion, ſans balancement: il eſt vrai que ſon équilibre ſeroit encore plus exact, & ſon port plus ſûr, ſi l'on lui donnoit une chauſſure platte & des talons artificiels, comme ceux que les hommes ont eu l'induſtrie de s'appliquer, afin d'égaliſer le plan de leur ſole, & de la faire porter également par tous les points de ſa ſurface. De deux lutteurs d'une même force, d'une même adreſſe, dont l'un ſeroit chauſſé à notre façon, & l'autre à pieds nuds, l'avantage ſeroit du côté du premier, parce que ſa démarche étant plus parfaite, ſa réſiſtance ſeroit plus grande contre le choc qui tendroit à détruire ſon équilibre.

Tous les Orangs qu'on a juſqu'à préſent offerts à des Phyſiciens & à des Anatomiſtes d'Europe, n'avoient pas encore atteint leur derniere croiſſance, en ſorte qu'on n'a pu rien décider ſur leur grandeur reſpective: ceux que Mrs. Tyſon, Cowper, Tulpe, Edward, & de Buffon ont décrits ou deſſinés, n'étoient que des adoleſcents à peine pourvus de toutes leurs dents, compoſées, à l'inſtar des nôtres, de trente-deux pieces, dont il y en a vingt molaires, huit inciſives, & quatre canines; mais il n'y a point de doute que ces animaux ne parviennent, en Afrique, à la taille de l'homme: Battel prétend même qu'ils ſont auſſi puiſſants, auſſi grands, auſſi robuſtes que les Nègres; & en général, tous les voyageurs s'accordent à nous repréſen-

ter l'Orang vivant dans ſa terre natale, dans ſon état de liberté, de la hauteur de cinq à ſix pieds.

Né dans un climat ardent, il ſemble que le changement d'air, l'impropriété de nourriture, & la privation de ſes ſemblables l'affectent au point de le précipiter dans une eſpèce de Phthiſie ou de conſomption: ceux qu'on a conduits en Europe, n'y ont guères vécu, & aucun n'a pu réſiſter pendant trois ans. On remarque dans leur phyſionomie un air fort ſauvage, qui eſt ſurtout relevé par la nuance de leur teint obſcurément baſané; ils ont le nez plus écraſé que les Ethiopiens, les yeux ronds & hagards, le corps plus velu que celui de l'Homme, ſans avoir cependant du poil dans la face, ſinon au menton: leur chevelure, ſuivant Bontius, devient longue & flottante, au moins dans l'iſle de Java; ceux des côtes occidentales de l'Afrique ont les cheveux plus courts, & on ne les diſtingue preſque pas du poil fauve qui couvre la peau du dos. Leur poitrine n'eſt pas faite en carene, comme celle des quadrupedes, mais de forme platte & large.

Les femelles ont le ventre rond, le nombril enfoncé, les mamelles circulaires, gonflées, l'aréole protubérante; elles eſſuient l'écoulement périodique; (*) & quoique M. Linneus ſemble douter qu'elles ayent un clitoris, on ſait que leurs parties génitales ſont configurées comme dans l'eſpèce humaine.

(*) Parmi les Singes il y a auſſi quelques races dont les guenons éprouvent l'écoulement menſtruel; & ces eſpèces paroiſſent être toutes celles qui ont l'arriere-corps naturellement dépilé, & qui ſont continuellement en chaleur.

Outre les réservoirs de la bouche que les Zoolographes nomment indifféremment salles & abajoues, & qui manquent à l'Orang-Outang, on compte encore quarante-neuf différences, palpables & décidées, entre son organisation interne & externe, & celles des singes (*) les plus Anthropomorphes; de façon qu'on peut mettre en fait qu'il ne sauroit, en s'accouplant avec une guenon, produire un métif, vu le peu de correspondance & de relation qui existe entre leur structure, & leur anatomie respective. Enfin, il differe aussi essentiellement du singe qu'il ressemble parfaitement à l'homme : les trois points dans lesquels il s'écarte de notre économie, ne sont pas de la derniere

(*) Pour ne pas entrer dans un détail trop prolixe, j'assignerai seulement six de ces différences palpables : on pourra par cet exposé juger des autres.

1. Les singes ont le foie divisé par lobes; tandis que ce viscere, dans l'Orang-Outang, est entier comme dans l'homme. 2. Les singes ont les vertebres percées pour le passage des nerfs; l'Orang a ces vertebres comme l'homme, solides & sans ouverture. 3. L'*os sacrum* est composé, dans les singes, de trois pieces, & dans l'Orang de cinq pieces, comme dans l'homme. 4. Les Orangs ont quatre os au *Coccix*; les singes en ont davantage. 5. Le crâne, le cerveau, les tempes des singes different des tempes, du crâne, & du cerveau de l'Orang, qui a ces parties essentielles parfaitement conformes à celles de l'homme. 6. Il résulte de la structure & de la position des os dans les singes, qu'ils sont destinés à marcher à quatre pattes; il résulte, au contraire, de la structure du squelette de l'Orang, qu'il est un vrai bipede, & le seul de cette espèce qu'on connoisse dans la nature, après l'homme : c'est un aveu que Mr. Tyson a fait lui-même, quoiqu'il pensât d'ailleurs que l'Orang n'étoit qu'un singe ordinaire, comme il tâche de le prouver dans son *Essai philosophique sur les Pygmées, les Cynocéphales, les Satyres & les Sphinx des anciens.* Voyez la suite de son Anatomie de l'Orang-Outang, ouvrage bien supérieur à son *Essai.*

importance, les deux côtes qu'il a de plus que nous, ne constituant pas un caractere effectif; puisque ces parties varient très-souvent dans les individus de notre espece, sans qu'il en résulte une difformité apparente, & les Anatomistes ont tant de fois disséqué des corps humains dans lesquels ils ont découvert onze côtes d'un côté, & douze de l'autre, que la fantaisie leur est venue de nommer ces personnes défectueuses des *Adamites*. L'excès n'est pas moins commun à cet égard que le défaut, car Fallope & Riolan conviennent qu'il leur est arrivé plusieurs fois d'ouvrir des cadavres pourvus d'une vertebre surnuméraire, & conséquemment de vingt-six côtes, c'est à dire d'autant qu'en a l'Orang-Outang.

La seconde différence qu'on lui observe, est d'avoir le prépuce naturellement débridé, par l'absence du ligament qu'on nomme le frein : cette configuration est encore plus légere que la surabondance des côtes, le même ligament manquant souvent aussi dans les hommes, en qui il n'y a point de partie sur laquelle la Nature ait plus exercé ses caprices que sur le prépuce.

L'Orang se distingue encore par la longueur des phalanges des doigts du pied, & surtout par l'écart que fait le pouce, qui au lieu de se joindre au second orteil, est dégagé comme le pouce de la main; ce qui lui donne plus de facilité qu'à nous pour gravir, & principalement pour grimper sur les arbres, parce qu'il saisit avec son pied, comme nous saisissons de la main. Quoique je regarde cette propriété comme un caractere plus marqué que les précédents, je n'ignore

point qu'il y a aux Indes, & furtout dans le Royaume d'Ava, quelques races d'hommes en qui les pouces du pied font également défunis d'avec le fecond orteil, & font le même écartement que celui dont on vient de parler.

Le Docteur Tyfon, qui a difféqué un jeune Orang à Londres en 1668, a voulu établir encore d'autres différences que celles dont on a fait mention; mais elles font fi imperceptibles qu'il ne vaut pas la peine de s'y arrêter, car on pourroit à la rigueur difcerner de femblables variétés d'un homme à un autre homme, foit dans l'appareil extérieur des membres, foit dans la forme & la difpofition des inteftins : j'omets donc l'examen de ces infiniment-petits qui ne changent rien au plan principal.

Les différents noms qu'on a donnés à ces animaux, & dont on voit de longues liftes dans les nomenclatures du regne animal, ne doivent pas non plus nous arrêter : ce que les Nègres nomment *Barris* ou *Pongos*, ce que les Hollandais appellent *Mandril*, les Anglais *Champanzee*, les Portugais *el Selvago*, les Français *homme des bois*, ne font que des appellations fynonymes, qui défignent le même être, le même Orang-Outang (*) qu'on trouve dans les forêts de l'Afrique & de l'Afie méridionale, où il fe nourrit de feuilles, de racines, & de fruits fauvages : il marche toujours armé d'un bâton, & fait en cas de befoin faire pleuvoir une grêle de pierres fur ceux qui l'atta-

(*) *Orang-Outang* fignifie, en langue Malaïe, homme fauvage, libre, indépendant; ce que les Portugais ont bien rendu par leur *El Selvago*.

quent; mais il n'inquiete jamais quiconque ne l'offenſe point.

Ces animaux aiment autant les femmes que leurs propres femelles; & Mr. de la Broſſe (*) aſſure qu'il a connu à Lowango une Négreſſe qui avoit demeuré trois ans parmi eux dans les bois, où ils l'avoient logée dans une caſe de feuillages, car ils cabanent auſſi proprement que les Nègres. Il eſt ſurprenant que ce voyageur, qui convient que les Orangs avoient joui de cette Africaine, n'ait fait aucune recherche ultérieure pour ſavoir ſi elle avoit conçu des ſuites de ſa débauche: la paſſion ardente qu'ont ces êtres ambigus pour les femmes, embarraſſeroit davantage celui qui en contemplant cet inſtinct, ou cet égarement de l'inſtinct, s'opiniâtreroit à vouloir l'approfondir; ſi l'on ne connoiſſoit le même penchant aux ſinges Pitheques & Cercopitheques. Ce n'eſt donc pas ici un réſultat de la réflexion que l'Orang ſeul pourroit faire ſur l'imitation & l'analogie de ſa race avec la nôtre; puiſque le plus vil babouin, & le moindre magot, élevé de 17 à 18 pouces, careſſent les femmes avec tendreſſe, les pourſuivent, les perſécutent & repouſſent les hommes d'un geſte acariâtre, & avec tous les ſymptômes de la jalouſie; tandis que les guenuches ont les femmes en averſion, & briguent les careſſes des hommes.

Cette inclination ſe manifeſte en général dans toute la famille des ſinges Knodalomorphes, ou Anthropomorphes, ſans qu'on en apperçoive la moindre

---

(*) Cité par Mr. de Buffon, dans ſon *Hiſtoire des Animaux*, Tome XIV.

apparence, la moindre trace, le moindre indice dans les autres animaux connus, dont aucun ne témoigne quelque affection physique pour les mâles ou femelles du genre humain. Ces considérations me portent de plus en plus à croire que la ressemblance est la seule cause qui abuse les singes, & l'on peut inferer de-là que cette similitude est infiniment plus frappante encore pour eux que pour nous; & il n'y a peut-être que cet unique moyen pour saisir une partie des perceptions de leur ame, s'il est permis de s'exprimer de la sorte; car il est certain que ces singes, en considérant des femmes, jugent du degré de conformité qu'elles peuvent avoir avec leurs propres femelles: & cela suppose en eux des idées de comparaison & un raisonnement supérieur à l'instinct machinal qu'on leur accorde: cela suppose qu'ils ont des notions de la beauté, & que l'élégance qui résulte d'un contour tracé sans rudesse, & avec régularité, fait en eux une impression très-sensible, jusqu'au point que des Naturalistes, dont nous ne voulons ni condamner ni adopter les opinions, soutiennent que ces animaux abandonneroient, même pendant le temps de leur effervescence, leurs propres femelles pour les nôtres, si malheureusement le choix en étoit à leur disposition. Il est certain encore qu'ils ont la sagacité singuliere de distinguer le sexe, de quelque façon qu'il se travestisse, quelque soin qu'il apporte à voiler son caractere; & une femme qui se présente devant eux en habits d'homme, en est sur le champ reconnue malgré son déguisement; ce qu'on attribue communément à l'extraordinaire subtilité de leur odorat, dont on croit que

le ſens eſt d'autant plus perfectionné qu'ils ont les organes du goût plus fins; mais ce n'eſt qu'une conjecture & une ſimple probabilité; car il eſt poſſible enfin qu'ils diſtinguent par la vue ce qu'ils paroiſſent diſcerner par l'odorat, qui ne me ſemble point devoir être auſſi parfait dans les ſinges qu'on le penſe, & ſurtout dans l'eſpece qui n'eſt pas cynocéphale, puiſque leur nez eſt trop écraſé pour que le cornet en ait beaucoup de longueur, & ſoit tapiſſé d'une grande membrane; d'où dépend, comme on ſait, la juſteſſe de ce ſens.

Quant aux inclinations de l'Orang-Outang dans ſon état de domeſticité, ou plutôt d'eſclavage, parmi les hommes, elles dépendent beaucoup de l'éducation; & ſi des perſonnes intelligentes, ſi des philoſophes prenoient à cœur de la diriger par des traitements doux & des manieres affables, on pourroit la pouſſer très-loin; mais juſqu'à préſent cette éducation n'a été confiée qu'à des matelots, ou à des ſaltimbanques Moreſques, qui ne lui ont enſeigné que peu de choſe, ou ce qu'il ne lui importoit point de ſavoir. Quelles que ſoient les impreſſions qu'on lui donne dans ſon enfance, de quelque façon qu'on l'endoctrine, ſes actions ſont toujours plus réfléchies que celles des ſinges : moins mièvre, moins pantomine, il ne s'abandonne pas à des tranſports bruſques, ni à des geſticulations impertinentes, ni au ton de la dériſion, comme les magots : il n'exprime pas ſes affections avec tant de vivacité, ne trépigne pas dans la joie, ne fremit pas dans la colere : plus triſte que grave, plus mélancolique que ſérieux, il ſemble regretter ſa liberté & ſa

patrie. Je sais qu'on a révoqué en doute ce que Bontius & le Guat disent de la pudeur des Orangs femelles qu'ils avoient vues aux Indes; mais au moins ces observateurs conviennent-ils que ces animaux, amenés en Europe, savent se contenir, & ne copient jamais la détestable lubricité du Papion.

„J'ai vu, dit Mr. de Buffon, l'Orang présenter „sa main pour reconduire les gens qui venoient le visi- „ter, se promener gravement avec eux, comme de „compagnie : je l'ai vu s'asseoir à table, déployer sa „serviette, s'en essuyer les levres, se servir de la cuiller „& de la fourchette pour porter à sa bouche, verser „lui-même sa boisson dans un verre, le choquer lors- „qu'il en étoit invité, aller prendre une tasse, une „soucoupe, l'apporter sur la table, y mettre du sucre, „y verser du thé, le laisser refroidir pour le boire; & „tout cela sans autre instigation que les signes ou la „parole de son maître, & souvent de lui-même. Il „ne faisoit du mal à personne, s'approchoit même „avec circonspection & comme pour demander des „caresses." (*)

Il est plus facile de décrire cette singuliere créature que de la définir : sa structure interne & externe, ses habitudes, son génie prouvent sans réplique que ce n'est pas un singe. Est-ce donc un homme moins parfait, moins achevé, d'un ordre secondaire, & placé au deuxieme rang dans l'universalité des êtres vivifiés? Voilà de quoi les Naturalistes ont disputé avec

(*) *Histoire naturelle*, Tome XIV. p. 53. in-4to, au Louvre 1766.

aigreur, & ſans ſuccès; mais ils différeroient moins dans leurs jugements, s'ils s'accordoient davantage ſur les faits conteſtés, que les uns rejettent & que les autres adoptent, ſelon qu'ils ſe plient & s'adaptent à leurs ſyſtêmes, ou à leurs préjugés, auſſi dangereux que des ſyſtêmes.

Il ſemble que Mrs. Tyſon, Klein (*), & de Buffon ont trop reculé cet animal, & que Mr. Linneus l'a trop rapproché de l'homme, non par le rang qu'il lui aſſigne dans ſon enclaſſement, mais par les propriétés qu'il lui attribue, & qu'il n'a réellement pas. Si c'eſt un intermede, il falloit tout au moins lui conſerver ſa place, & ne point le conduire à une extrêmité ou à une autre. Si la Nature ne fait point de ſauts, ſi elle ne coupe point bruſquement la trame de ſes ouvrages, ſi elle lie étroitement les productions de tous les regnes par une ſérie & un enchaînement ſenſibles; pourquoi n'auroit-elle pas gardé cette marche en allant du genre des ſinges au genre humain? Eſt-il donc ſi déraiſonnable de ſuppoſer que pour remplir ce vuide, elle y a confiné l'Orang-Outang à une diſtance égale, de ſorte qu'en lui l'homme commence, & le ſinge finit? Il fait la nuance entre deux grandes familles, comme le Zoophyte entre deux regnes.

Cet animal, dit le Pline de la France, a une langue comme nous, un cerveau organiſé comme le nôtre; mais il ne parle pas, ne penſe pas: ainſi l'intervalle qui le ſépare de notre race, eſt total, immenſe,

---

(*) *Theodori Klein Quadrupedum diſpoſitio*, *pag.* 86. *in-4to. Lipſiæ* 1751.

aussi grand, aussi réel qu'il peut être : la conformité de sa figure ne le rapproche ni de la nature humaine, ni ne l'éleve au-dessus de la nature des bêtes. En un mot, si l'on le dépouille de son masque, il ne reste de lui qu'un singe.

Quiconque liroit cette définition sans être prévenu, s'il est possible qu'on puisse ne point l'être, la trouveroit outrée; car si l'Orang-Outang parloit, il cesseroit d'être au-dessous de nous, abdiqueroit sa qualité intermédiaire, deviendroit notre égal; & l'on perdroit ses peines à lui disputer davantage son humanité, hormis qu'on ne veuille la disputer aussi aux Nègres blancs & noirs; parce qu'ils ont peu de mémoire, peu de jugement, moins d'esprit, & que des scélérats les achetent en Afrique pour les revendre à d'autres scélérats en Amérique, en vertu des loix équitables dictées par Sa Majesté Catholique Charles V, & Sa Majesté Très-Chrétienne Louis XIII, surnommé *le Juste*. (*)

Mr. Rousseau soutient que si les Orangs ne parlent pas, c'est qu'ils ont négligé leur organe vocal, & que la parole n'est pas même naturelle à l'homme; puisqu'on a tiré des bois du Hanovre, & des solitudes de la Lithuanie & des Pyrenées, des Sauvages

(*) On dit que Louis XIII eut d'abord quelques répugnance à permettre le commerce des Nègres à ses sujets; mais cela n'est gueres croyable, si l'on compte le grand nombre d'ordonnances & de réglements faits sous son regne, pour assurer aux acheteurs *la propriété légitime & légale de leurs esclaves*. Louis XIV fit rédiger ces différents édits, & l'on en compila ce qu'on ose nommer *le Code noir*, où l'on donne toujours le tort aux Africains.

muets. (*) Mr. Rouffeau auroit dû faire attention que ces fauvages étoient folitaires, & que la parole exigeant néceffairement une relation avec d'autres individus, elle leur étoit à la fois impoffible & inutile: il auroit dû, pour prouver fon paradoxe, nous marquer fur la circonférence du globe un endroit où l'on ait découvert des hommes affemblés au nombre de dix à douze, & deftitués en même temps du don de fe faire comprendre, de peindre leurs idées, & d'exprimer leurs befoins par l'articulation des fons de la langue. Comme on n'a jamais furpris, ni dans l'ancien monde, ni au nouveau continent, ni aux terres Auftrales, un troupeau de Sauvages dégradés & abrutis jufqu'au point d'avoir perdu la parole, lorfqu'ils avoient perdu prefque toutes leurs autres facultés morales, il s'enfuit que le talent de parler eft auffi naturel à l'homme réuni avec fes femblables, que le talent de voir & d'entendre eft naturel à l'homme ifolé, & abandonné, foit dans fa jeuneffe foit dans l'âge viril, parmi les bêtes; car nous avons déjà remarqué à l'article du voyage de Roggers, qu'un Profeffeur d'Eloquence, délaiffé dans l'ifle inhabitée de Juan Fernandez à la mer du Sud, oublieroit de parler pendant fept à huit ans d'exil & de folitude.

Ce n'eft donc pas raifonner conféquemment que d'objecter que les Orangs n'ont point cultivé la faculté de s'exprimer, car s'ils avoient jamais poffédé cette faculté, qui dépend bien moins de la puiffance de l'organe vocal que de la puiffance de l'ame, il

(*) Voyez *les notes fur le Difcours fur l'inégalité des conditions*, *p.* 227. *Amfterdam* 1755.

leur eût été impossible de l'oblitérer, dès qu'ils vivent en troupes de vingt à trente ensemble.

C'est une autre question de savoir, si avec un cerveau organisé comme le nôtre, ils ne pensent pas, ainsi que le veut Mr. de Buffon : il semble qu'en les rangeant parmi les singes, il auroit dû convenir qu'ils pensent autant que les autres êtres de la même classe. Refuser aux singes toute espèce d'idées & de conceptions, pour en faire des automates mus par un ressort grossier, c'est renouveller une ancienne prétention qui manifestoit peut-être plus de stupidité dans le premier Stoïcien qui la soutint, qu'on n'en observa jamais dans l'ame des bêtes.

Si l'on pouvoit traverser le centre des préjugés sans pencher d'aucun côté, si l'on pouvoit garder un juste milieu, ce qui doit être infiniment plus difficile en philosophie que par-tout ailleurs, on accorderoit à l'Orang-Outang moins d'intelligence qu'à l'homme & plus qu'aux autres animaux : on avoueroit que sa perfectibilité a été circonscrite par un cercle plus étroit que la perfectibilité humaine; & cet aveu feroit moins rougir notre raison que la folle présomption qui, en contrastant avec notre foiblesse, nous éleve à un degré d'où le créateur n'a pu descendre jusqu'aux animaux, qu'en franchissant un vuide immense; comme si l'on devoit compter pour infini l'espace qui sépare deux êtres plus ou moins bornés, plus ou moins imparfaits, persécutés par l'infortune & le besoin depuis l'instant de leur naissance jusqu'au bord du tombeau. Un Anglais reprochoit à Mr. Brookes, d'avoir, dans son *Systême d'Histoire naturelle*, mis l'hom-

me dans l'ordre des ſinges : je me rends, répondit-il, à la force de vos objections : je changerai en votre faveur mon arrangement, & placerai le ſinge dans l'ordre des hommes.

En faiſant paſſer les animaux en revue, on a, ſuivant ſes caprices ou ſes intérêts, donné la primauté tantôt à une eſpèce & tantôt à une autre : les quadrupèdes qu'on détruit, & qu'on gouverne le plus abſolument, ſans qu'ils ſe révoltent, ceux dont on fait les meilleurs eſclaves, tels que les chevaux, les bœufs, les chameaux, les brebis, les chiens, ont quelquefois obtenu le premier rang : on a jugé de leur valeur & de leur mérite par leur utilité, par leur obéiſſance. Les anciens, au contraire, ont cru que cette ſoumiſſion & ce goût pour la ſervitude, loin d'annoncer la nobleſſe de l'inſtinct, ne déceloit que de la puſillanimité : ils ont donc pris le lion pour le chef & le Roi des animaux ; parce qu'il eſt brave, deſtructeur, pourvu d'une force déméſurée, & d'une férocité indomptable, qu'on a comparée apparemment à celle des deſpotes Aſiatiques ; mais comme le grand tigre a le double de la férocité du lion, & des muſcles également robuſtes, des dents également tranchantes, il paroît qu'il auroit dû avoir la préférence, dès qu'on l'aſſignoit à un penchant invincible pour le carnage, à une ſoif inſatiable du ſang, & à une antipathie contre tout ce qui reſpire.

Enchantés de la docilité de l'éléphant, quelques nations des indes orientales ne connoiſſent point d'animal ſupérieur à celui-là, exagerent ſes vertus, le regardent comme un chef-d'œuvre d'intelligence, & lui attri-

ttribuent plus d'eſprit qu'à eux-mêmes : tandis que
'autres Indous, placés à côté des premiers, n'ont
e véritable reſpect que pour la vache dont ils ont
anctifié la race.

Ces opinions populaires, dont chacune renferme
ne abſurdité particuliere ne doivent ni ne peuvent
uider un Naturaliſte qui veut enclaſſer avec quelque
néthode les productions du regne animal, non dans
 vue d'ériger cette méthode en ſyſtême, mais afin
e mettre de l'ordre dans nos connoiſſances, qui en ont
n ſi grand beſoin. Ce n'eſt ni l'utilité reſpective de
haque genre, ni le génie plus ou moins indiſciplina-
le de chaque eſpèce qui doivent le décider : il faut
u'il choiſiſſe des caracteres plus exprimés, plus pal-
ables, plus fixes : il faut qu'il compare les affinités
e l'organiſation interne & externe pour réunir les
amilles, & pour marquer à chacune de leurs bran-
hes ſon rang & ſes limites. En introduiſant l'homme
ans la premiere claſſe, il faut qu'il mette l'Orang au
econd degré, parce qu'il ne voit rien, dans la nature
nimée, de plus approchant de la figure humaine ; &
uand même on lui prouveroit qu'il y a plus d'in-
uſtrie dans le Caſtor, plus de ſagacité dans l'élé-
hant ; cet enclaſſement, fondé ſur la reſſemblance &
analogie, n'en ſeroit pas moins exact. Mais on peut
outer qu'il y ait réellement un quadrupede pourvu
'un inſtinct ſupérieur à celui de l'Orang, puiſqu'au-
un n'a des organes d'une ſi grande ſubtilité : auſſi
luſieurs voyageurs aſſurent-ils que quand ces ani-
naux s'aſſemblent, ils défont aiſément un éléphant.
n vain objecteroit-on qu'éternellement enchaînés

par la Nature à leur terre natale, ils ne peuvent s'expatrier, & ne forment qu'une race obſcure, à peine connue en Europe, & dans une grande partie de l'Aſie. Le pouvoir de réſiſter indifféremment aux influences de tous les climats, & de propager depuis les Poles juſqu'à la Ligne, n'a été accordé à aucune eſpèce animale ni végétale : c'eſt la prérogative de l'homme, c'eſt le privilège attaché à ſa primauté ; encore ne peut-il en jouir qu'en ſouffrant une dégénération, une défaillance, & une ſorte de métamorphoſe, tant dans ſes facultés phyſiques que morales. Le véritable pays où ſon eſpèce a toujours réuſſi & proſpéré, eſt la Zone tempérée ſeptentrionale de notre hémiſphere : c'eſt le ſiége de ſa puiſſance, de ſa grandeur, & de ſa gloire. En avançant vers le Nord, ſes ſens s'engourdiſſent & s'émouſſent : plus ſes fibres & ſes nerfs gagnent de ſolidité & de force, par l'action du froid qui les reſſerre ; & plus ſes organes perdent de leur fineſſe ; la flamme du génie paroît s'éteindre dans des corps trop robuſtes, où tous les eſprits vitaux ſont occupés à mouvoir les reſſorts de la ſtructure & de l'économie animale.

Au-delà du Cercle Polaire, ſa taille ſe concentre, la belle proportion de ſes membres ſe perd, ſon viſage ſe ternit, il devient un avorton abruti, & d'autant plus chétif qu'il eſt incapable d'inſtruction. Sous l'Equateur ſon teint ſe hâle, ſe noircit ; les traits de ſa phyſionomie défigurée révoltent par leur rudeſſe : le feu du climat abrége le terme de ſes jours, & en augmentant la fougue de ſes paſſions, il rétrécit la ſphere de ſon ame : il ceſſe de pouvoir ſe gouverner lui-même,

ne sort pas de l'enfance. En un mot, il devient un
ègre, & ce Nègre devient l'esclave des esclaves.

Si l'on excepte donc les habitants de l'Europe ; si
on excepte quatre à cinq peuples de l'Asie, & quel-
ues petits cantons de l'Afrique, le surplus du genre
umain n'est composé que d'individus qui ressemblent
oins à des hommes qu'à des animaux sauvages :
pendant ils occupent sept à huit fois plus de place
r le globe que toutes les nations policées ensemble,
ne s'expatrient presque jamais. Si l'on n'avoit
ansporté en Amérique des Africains malgré eux,
n'y seroient jamais allés : les Hottentots ne voya-
ent pas plus que les Orangs ; mais ce qui est dans
ux-ci une impuissance de leur constitution, n'est
ans les autres qu'un effet de leur nonchalance: aussi
prétendons-nous point qu'en mettant cet animal
second rang, on doive l'envisager comme un être
oué des facultés de l'homme le plus dégénéré par
nclémence du climat.

Après avoir indiqué la définition de Mr. de Buf-
on, il convient d'examiner, avec la même impartiali-
, la décision de Mr. Linneus, qui en admettant
autres faits, & une autre description de l'Orang-Ou-
ng, en a jugé d'une façon bien différente.

„ Le genre humain est composé, dit-il (*), de
deux sortes d'hommes ; celui *du jour* qui est sage &

(*) *Homo diurnus, sapiens. Europæanus, Asiaticus, Afri-
nus, & Americanus.*
*Homo nocturnus, troglodytes, silvestris, Orang-Outang
ontii. Corpus album, incessu erectum, nostro dimidio minus.
li albi, contortuplicati. Oculi orbiculati, iride, pupillâque
reâ. Palpebræ anticè incumbentes cum membranâ nictitante.*

„ prudent, & celui *de la nuit* qui eſt fou, ſauvage, & „ troglodyte; c'eſt l'Orang-Outang de Bontius. Il a „ le corps blafard, une fois plus petit que le nôtre: il eſt „ couvert d'un poil blanc & friſé; ſes yeux ſont „ ronds; ſa prunelle & ſon iris ſont couleur aurore: il „ porte ſes paupieres rabattues par devant, ainſi que ſa „ *membrane clignotante*, regarde de travers, marche „ droit, & quand il eſt debout, les doigts de ſes mains „ arrivent à ſes genoux. Il vit vingt-cinq ans, eſt „ aveugle de jour, ſe tient alors coi, & caché dans un „ antre: pendant la nuit il voit, ſort, maraude, parle „ en ſifflant, penſe, raiſonne, & s'imagine que la terre „ a été créée pour lui: il croit qu'il en a été jadis le maî- „ tre, & qu'il l'envahira une ſeconde fois, quand le „ moment de cette étonnante révolution ſera arrivé.

Si un ſi étrange animal exiſtoit dans l'Univers, il faudroit ſans doute le rapporter, non à une eſpèce du genre humain, mais au genre même; car ce ne feroit pas une pellicule (*) de plus ou de moins, placée

---

Viſus lateralis, nocturnus. Manum digiti in erecto attingentes genua. Ætas XXV annorum. Die cæcutit, latet; noctu videt, exit, furatur. Loquitur ſibilo; cogitat, ratiocinatur, credit ſui cauſſâ factam tellurem, ſe aliquando iterùm fore imperantem. Caroli à Linné *Syſtema Naturæ*. Tom. I. p. 33. in-8vo. Editio duodecima, reformata. *Holmiæ* 1766.

Cette Edition differe des précédentes, en ce qu'on y a retranché l'épithete de *Stultus*, qu'on avoit donnée à *l'homme nocturne* dans les autres Editions.

(*) Mr. Linneus prétend que cette pellicule, que les Anatomiſtes nomment *Membrana nictitans*, & qui a de nos jours excité une diſpute immodérée entre Mrs. Albinus & Haller, eſt dans l'Orang-Outang retirée ou repliée ſous les paupieres, comme dans la plupart des animaux qui naiſſent aveugles, pendant que dans les enfants cette même membrane ſe réunit à l'iris; & il tire de cette différence un ca-

sous la paupiere, qui pourroit l'éloigner de la premiere famille du regne animal. Mais Linneus a décrit un être de raison : en confondant le Nègre blanc avec l'Orang-Outang, en empruntant des traits particuliers à l'un pour les appliquer à l'autre, en pervertissant les dénominations reçues, & les termes appellatifs consacrés dans le langage de la Physique & de la Physiologie, il a formé & dépeint une chimere risible. Et sur quoi fondé ? sur l'autorité presque nulle d'un voyageur presqu'inconnu, nommé Kjoep, qui a évidemment pris le Nègre blanc, l'Albino de Java, pour l'Orang-Outang, puisqu'il nomme ce dernier animal *Kakerlak*, qui est la véritable épithete qu'on donne, dans les Indes orientales, aux hommes nés blafards. Il ne faut qu'être superficiellement versé dans le style des relations, pour discerner cette méprise inexcusable, qui n'a pas laissé de séduire le Naturaliste Suédois, à qui on a reproché depuis si long-temps que sa méthode, qui substitue les axiomes aux discussions, ne peut que conduire à des erreurs incommensurables, dès que l'un ou l'autre de ces prétendus axiomes, sur lesquels tout l'édifice se repose, vient à être détruit ou démenti par une nouvelle découverte, par une vérité nouvelle ; & c'est précisément ce qui arrive dans le cas donné.

Les deux desseins produits par M. Linneus (*) pour former une idée de son monstre nocturne, sont

ractere de disparité entre l'homme & l'Orang ; mais le Docteur Tyson, qui a anatomisé un de ces animaux, ne lui a pas trouvé cette pellicule ; elle n'existe donc pas, on ne peut donc pas la citer comme un caractere.

(*) Je parle ici de l'Edition du *Systême de la Nature* in-fol. avec fig. à la Haye, chez Stadtman 1765.

ceux de l'Orang femelle qu'on voit dans Bontius, & du Champanzee qui se trouve dans les Glanures à estampes enluminées, de Mr. Edward de la Société Royale de Londres. Or ces deux animaux n'ont absolument rien de commun avec la chimere qu'il décrit : il n'y a pas la moindre ressemblance, ni la moindre conformité.

Dire que l'Orang-Outang est fou, & vouloir prouver par là que c'est un homme, c'est une idée si singuliere, si originale qu'elle n'a pu tomber dans l'esprit que d'un professeur d'Upsal, qui voit toute la Nature dans une petite ville de la Suede.

On a montré à Paris, à Londres, à Amsterdam, des Orangs qui n'étoient ni aveugles pendant le jour, ni clair-voyants pendant la nuit : ils n'étoient ni fous, ni blafards ; ils n'avoient ni l'iris doré, ni les paupieres rabaissées, ni le poil bouclé : ils ne siffloient pas, ne parloient pas, ne raisonnoient pas : Tulpe, Cowper, & Tyson, qui les ont examinés vivants, sont d'autres témoins que des marchands de Nègres & des écrivains de vaisseaux, qui se sont permis de publier les journaux de leurs voyages, sans être instruits, & sans avoir montré la moindre envie de le devenir.

Les Nègres qui sont voisins des Orangs, conviennent eux-mêmes que ces animaux ne parlent jamais, qu'ils ne logent pas dans des cavernes ou des souterrains, mais à l'ombre des arbres, sans faire la moindre disposition guerriere pour conquérir le globe, puisqu'ils n'ont point conquis un seul coin de l'Afrique, où ils menent une vie vagabonde & précaire. Il est vrai qu'Alexandre, qui en rencontra une grosse troupe dans les Indes, fit à la hâte marcher contre elle

a phalange rangée en bataille, croyant que c'étoit une armée ennemie, disposée à l'attaquer : les Macédoniens auroient donné le spectacle d'un combat dont on ne trouve qu'un seul exemple dans l'Histoire, si le Roi Taxile n'eût tiré le déprédateur de l'Asie de son erreur (*), en lui faisant comprendre que ces créatures, quoique semblables à l'homme, étoient infiniment moins insensées, moins sanguinaires, & que si l'on les voyoit assemblées sur des collines, c'étoit plutôt pour admirer la fureur de l'homme que pour l'imiter.

Trois-cents & trente-six ans avant notre ére vulgaire, les Carthaginois, sous la conduite d'Hannon, avoient réellement attaqué les Orang-Outangs dans une isle de l'Afrique Occidentale : on observa dès lors que ces animaux ne tinrent point en rase campagne contre leurs aggresseurs, mais qu'ils se sauverent avec beaucoup de précipitation sur des rochers, d'où ils se défendirent si vaillamment à coups de pierres que les Carthaginois ne purent prendre que trois femelles, qui se débattirent avec tant d'acharnement contre leurs vainqueurs qu'il fut impossible de les garder en vie. Hannon, qui les prit pour des femmes sauvages & ve-

(*) *Dicunt esse in eâ silvâ maximam ingentium cercopithecorum multitudinem, adeo ut, cum Macedones aliquando multos in collibus quibusdam apertis vidissent ordinibus stare instructis (nam id animal ad humanum accedit captum, non minus quam Elephantes) exercitum putaverint esse, & in eos tamquam in hostes contenderint; à Taxilo autem, qui cum Alexandro erat, re cognitâ cessasse. Strabo Lib. XV. Tom. II. pag.* 1023. Strabon, qui nomme ces animaux des cercopitheques, s'est vraisemblablement trompé, puisqu'il n'y a pas de cercopitheques si grands, & les plus grands même marchent à quatre pattes ; de sorte qu'on ne se feroit pas mépris si grossierement à leur égard que de les prendre pour des hommes.

lues, les fit écorcher (*), & rapporta leurs peaux à Carthage, où on les dépoſa dans le temple de Junon : on conſerva ces dépouilles avec tant de ſoin pendant deux ſiécles, qu'on les trouva encore en entier lors de la priſe de cette ville par les Romains.

Si Mr. Linneus avoit donc interrogé des relations plus véridiques ; s'il avoit puiſé dans des ſources moins altérées, & diſtingué ce qu'il ne falloit pas confondre, il eût mieux jugé des Orangs, ſans leur attribuer l'incompréhenſible emploi d'*Hommes nocturnes*. Il eſt contradictoire de vouloir réformer toutes les branches de la Phyſique, & d'introduire en même temps dans le regne animal des eſpèces imaginaires, qu'on devra réformer à leur tour.

Au reſte, il réſulte de l'examen de ces ſentimens oppoſés, & de nos propres obſervations, que les Pongos ou les Orangs, fonciérement différents des ſinges, ſont les premiers des animaux après l'homme, & que s'ils produiſoient avec lui, le métif iſſu de cette race croiſée ſeroit à tous égards ce que des yeux philoſo-

(*) „ Erant autem multò plures viris mulieres, corpo- „ ribus hirſutæ, quas interpretes noſtri Gorillas vocabant. „ Nos perſequendo virum capere ullum nequivimus ; „ omnes enim per præcipitia, quæ facilè ſcandebant, & „ lapides in nos conjiciebant, evaſerunt. Fæminas tamen „ cepimus tres, quas, cum mordendo & lacerando ab du- „ ctoris reniterentur, occidimus, & pelles eis detractas in „ Carthaginem retulimus. " *Hannonis Periplus : pag. 77. Hagæ 1674*, traduction de Van Berkel. Voyez auſſi le *Commentaire de Mr. Bougainville ſur le Periple d'Hannon* dans le *Tome XXVI des Mémoires de l'Académie des Inſcriptions.*

Ce paſſage, à tous égards très remarquable, paroît prouver que dans ce temps l'eſpèce humaine étoit moins répandue dans l'Occident de l'Afrique qu'aujourd'hui, & que celle des Orangs y étoit plus nombreuſe.

phiques

phiques pourroient contempler de plus remarquable dans l'univers; mais on n'a que des conjectures très éloignées ſur la poſſibilité de cette génération : car ce qu'on rapporte de quelques femmes expoſées ou délaiſſées dans des iſles déſertes de l'Archipélague Indien, où elles conçurent de leur commerce avec les Pongos qui les recueillirent, n'eſt qu'un bruit vague dont on fait mention dans des Relations ſans nom & ſans autorité. Si l'on connoiſſoit le temps de la geſtation des Orangs femelles, fécondées par des mâles de leur eſpèce, l'on ſeroit déjà fort avancé; mais, quoiqu'on n'ait que des notions incertaines ſur cet article; l'on peut ſoupçonner que le terme de leur portée, eu égard à leur taille, excede de beaucoup celui des guenons qui eſt connu.

Les obſervateurs qui parcourront dans la ſuite les rivages de l'Afrique, devroient rendre ce ſervice à l'Hiſtoire Naturelle d'étudier le temps de la geſtation, l'éducation individuelle & les habitudes de ces animaux, qui ne ſont aſſurément point ennemis de l'homme. Outre l'aventure de l'Africaine de Lowango, qu'ils avoient retenue ſi longtemps dans leurs habitations, Battel nous apprend encore qu'un Négrillon de ſa ſuite ayant été également emmené par les Orangs, vécut douze à treize mois parmi eux, & revint très-content, en ſe louant du traitement de ſes raviſſeurs. Ces deux faits, parvenus à notre connoiſſance, prouvent que ces enlevements doivent être fort fréquents en Afrique : ils prouvent que l'Orang eſt le ſeul animal qui dans ſon état de liberté, oblige quelque-fois l'homme à lui tenir compagnie; ce que l'on

ne sauroit attribuer uniquement à son incontinence; puisqu'il dérobe même de petits enfants, & les emporte pour les élever. (*) Il est vrai qu'on lit dans quelques voyageurs que les ours du Nord, en furetant dans les maisons des paysans mal gardées, saisissent aussi quelque-fois les enfants au berceau, les conduisent à leurs loges & les allaitent avec autant de soin & de sollicitude que leurs propres oursins. C'est à des aventures aussi incroyables qu'on a voulu rapporter l'origine de ces hommes sauvages, quadrupedes, muets, & solitaires qu'on a trouvés dans les plus vastes forêts de l'Europe, sans savoir comment ils y étoient venus. Je doute qu'aucune de ces créatures humaines ait jamais reçu le moindre secours, le moindre soulagement ni de la part des ours, ni de la part d'autres animaux quelconques : il semble au contraire, que ces enfants n'étoient plus à la mamelle, lorsqu'on les a perdus ou exposés dans des bois épais : il paroît, dis-je, qu'ils avoient au moins atteint alors la septieme ou la huitieme année, pour pouvoir vivre d'abord de feuilles & d'herbes : il faut que, par un hazard singulier, aucune bête carnassiere ne les ait rencontrés, pendant les deux premieres années de leur déplorable situation; sans quoi, foibles de corps & destitués de génie pour suppléer à la force, ils auroient été indubitablement mis en piéces & dévoré par le premier loup affamé. Parvenus à l'âge de dix à onze ans, ils ont pu déjà disputer leur nourriture, & défendre leur existence contre les assauts des bêtes féroces, comme on

---

(*) Voyez la *Relation du voyage de Mr. de Gennes aux Terres Magellaniques par Froger*, pag. 43.

en a eu un exemple de la petite fille ſauvage de Champagne, qui aſſomma un gros dogue qu'on avoit lâché pour la ſurprendre. Les faits allegués par Struys, & adoptés par Mr. Linneus (*), pour prouver que

(*) Mr. Linneus donne la liſte ſuivante des Sauvages de l'un & de l'autre ſexe, trouvés en différents temps dans les déſerts & les bois de l'Europe.

Juvenis Urſinus, Lithuanus. 1661.
Juvenis Lupinus, Heſſenſis. 1544.
Juvenis Ovinus, Hibernus. Tulp. Obſ. IV.
Juvenis Bovinus, Bambergenſis. Camerar.
Juvenis Hannoveranus. 1724.
Pueri duo Pyrenaici. 1719.
Puella Campanica. 1731.
Johannes Leodicenſis. Boerhaav.

En donnant aux deux premiers ſauvages les épithetes d'*Urſinus* & de *Lupinus*, ce Naturaliſte paroît convaincu que ces deux jeunes gens avoient été allaités & élevés par des ours & par des louves. En ſuppoſant même que ces Sauvages ſavoient contrefaire le grondement de l'ours & le hurlement du loup, s'enſuivroit-il de là qu'ils avoient reçu leur éducation parmi ces animaux? Non ſans doute, puiſqu'il eſt fort naturel, qu'ils ayent copié les ſons qu'ils étoient accoutumés d'entendre dans les bois, ſans avoir la moindre communication avec les bêtes féroces. Il eſt bien plus difficile d'expliquer comment quelques-uns de ces ſolitaires étoient devenus quadrupedes, comme celui trouvé dans le Hanovre en 1724.

Quant à ce jeune homme bêlant, montré à Amſterdam vers l'an 1647, Tulpe dit qu'il avoit été élevé en Irlande par des brebis ſauvages, quoiqu'il n'y ait jamais eu des brebis ſauvages en Irlande. Il étoit âgé de ſeize ans, & avoit été pris dans des fondrieres plantées de ronces où il s'étoit précipité pour éviter les chaſſeurs qui le pourſuivoient. Sa voix n'avoit rien d'humain, & ſon cri imitoit exactement le bêlement des moutons; auſſi Tulpe le nomme-t-il *Juvenis balans.* Sa langue paroiſſoit comme collée au palais: il ne mangeoit que du foin & de l'herbe, & ne buvoit que de l'eau & du lait, & jouiſſoit de la meilleure ſanté. Son teint étoit hâlé, ſon front applati, & ſon occiput pointu: il avoit la poitrine déprimée, & aucune protubérance au ventre, à cauſe de ſa façon de marcher à quatre pattes. Enfin, il reſſembloit moins à un homme,

les ours de la Moscovie & de la Lithuanie enlevent réellement des enfants, auxquels ils donnent l'éducation, sont, au rapport de toutes les personnes instruites, des fables grossieres & révoltantes.

On a déjà fait observer que les Orangs sont aujourd'hui peu nombreux, & que cette disette de l'espèce doit être une conséquence ou de leur infécondité naturelle, ou de la destruction qu'ils ont jadis essuyée de la part de l'homme : ce dernier sentiment est d'autant plus probable qu'ils paroissent avoir été plus répandus dans la haute antiquité, où ils ont indubitablement donné lieu à la superstition d'imaginer les Satyres, les Silvains, les Pans, les Egipans, les Faunes, les Tityres, & les Silenes, qui ne sont que des Orangs, tantôt embellis tantôt défigurés par les idées des Mythologues, des poëtes, des sculpteurs, & des peintres, qui n'ayant eu qu'un modele imaginaire, ont varié à l'infini dans leurs représentations : quelque-fois ils font ces animaux cornus, quelque-fois ils retranchent ce caractere, pour leur incruster dans le front & les joues de grosses verrues : on en voit de dessinés avec des pieds de chevres, une peau couverte d'un poil rare, avec des oreilles longues, une queue courte, & les parties génitales du bouc : dans d'autres, l'entrelas de ces

---

qu'à un animal sauvage : il étoit, dit Tulpe, *rudis, temerarius, imperterritus, & exsors omnis humanitatis. N. T. Ob. Med. L. IV. pag. 313. Amsterdam 1652.*

Quoique nous ne doutions ni de l'existence de ce sauvage, ni d'aucun des caracteres que l'observateur lui attribue, il nous semble peu vraisemblable qu'un enfant encore à la mamelle, perdu dans un bois, ait pû saisir des brebis sauvages pour les tetter, en admettant même qu'il y eût eu des brebis sauvages dans son voisinage.

traits monſtrueux eſt beaucoup adouci, au point qu'on rencontre des Faunes & des Satyres antiques qui ne ſont pas chèvre-pieds, mais parfaitement taillés comme des hommes, hormis que l'oreille, au lieu d'avoir un ourlet rond, ſe termine un peu en pointe, ſans former cependant une conque allongée & tubiforme. On en voit auſſi qui n'ont ni la queue, ni la barbe entortillée, ni les verrues dans la face; mais l'applatiſſement du nez eſt un caractériſtique immuable, que tous les ſtatuaires ont reſpecté.

L'invention de donner à ces animaux des pieds de chevre n'eſt pas de la plus haute antiquité; puiſque ſur des vaſes Etruſques, peut-être antérieurs à la fondation de Rome, on voit des Satyres très-remarquables qui n'ont rien qui les diſtingue de la figure humaine, qu'une très-longue queue, fort velue (*) : je doute qu'on les retrouve dans des monuments poſtérieurs; repréſentés ſous cette forme : auſſi la Mythologie fait elle mention de ce changement, & l'attribue à la colere de Junon qui donna aux Satyres des pieds fourchus, & des cornes recourbées, pour les châtier d'avoir mal gardé Bacchus. Le premier animal qui avoit ſervi de prototype à toutes ces copies ſi variées, ne portoit donc aucun des attributs dont on l'a paré dans la ſuite des temps : ce n'étoit donc qu'un Orang-Outang; & ſi la ſuperſtition n'avoit jamais fait d'autre mal que de ſanctifier un tel animal, la terre n'auroit pas été tant de fois teinte du ſang des ſectaires.

(*) Voyez *Recueil d'Antiquités Etruſques.* Tome II. planche XXIII & ſuivantes, in-4to, à Paris 1756.

Le culte des Faunes & des Satyres (*), dans la Grèce & l'Italie, avoit tiré ſon origine de l'Egypte où l'on adoroit de temps immémorial le (**) Cynocéphale, dont le principal mérite étoit, au rapport des Choëns, de naître circoncis, ou plutôt de n'avoir point de frein au prépuce, comme l'Orang-Outang n'en a effectivement pas; mais cette raiſon pitoyable & tant d'autres dont parle fort au long Orus Apollon dans ſes *Hiérogliphes déchiffrés*, n'étoient que de vains efforts pour pallier le Fétichiſme, qui conſtituoit la religion Egyptienne, & qui conſtitue encore aujourd'hui le culte de tous les peuples groſſiers & ſauvages, où chacun déifie, par lui-même ou par ſes prêtres, le

(*) Le mot de *Satyre* vient, ſelon quelques Etymologiſtes, de *Sathar* qui ſignifie *ſe cacher, être honteux*; ce qui ne renferme aucun ſens raiſonnable : il eſt plus naturel de dériver ce mot du Syrien *Saguir*, qui ſignifie un Orang-Outang. Iſaïe dit que quand les ruines de Babylone ſeront remplies de dragons, *les Saguirs viendront y exécuter une danſe en rond*; Mr. de Sacy rend ce *Saguir* par le mot François de *Satyre* Le même Iſaïe dit dans un autre endroit, *que ces Saguirs jetteront des cris les uns aux autres, en un lieu où s'aſſembleront les Sirenes, les Onocentaures, & les Démons.*

(**) *Effigies ſacri nitet aurea Cercopitheci,*
Dimidio magicæ reſonant ubi Memnone chordæ,
Atque vetus Thebe centum jacet obruta portis.

Il y a beaucoup d'apparence que Juvenal a ſubſtitué le cercopitheque au cynocéphale, uniquement pour favoriſer le métre de ſon vers hexamétre : cependant, en examinant dans différents cabinets d'antiquités, les figures Egyptiennes qui repréſentent le ſinge ſacré, il m'a paru que les artiſtes ont quelquefois employé les caracteres du cercopitheque, & quelquefois ceux du cynocéphale, c'eſt-à-dire, du Babouin qui a deux protubérances cannelées aux deux côtés du nez. Ceux qui ont vu ce vilain animal vivant, le reconnoîtront aiſément dans pluſieurs antiques Egyptiens.

premier objet qui frappe vivement ſon imagination, & c'eſt ainſi que la nature entiere a été transformée en idole. Au reſte, la lubricité des Satyres, leur goût pour le vin, & l'indépendance ſont des caracteres réels, pris de l'Orang, qui outre ſon appétit véhément pour les femelles de l'eſpece humaine, préfere les raiſins mûrs, & les vins ſans acide & ſans verdeur, à toute autre boiſſon. Dès que les anciens introduiſirent dans leur religion des demi-dieux ſi libertins, & ſi luxurieux, il dut s'y trouver des hommes & des femmes d'un tempérament mélancolique, qui, oppreſſés durant la nuit par le poids d'un ſang épais ou d'une indigeſtion, rêverent que les Faunes & les Satyres les violoient pendant leur ſommeil; & ce ſont ces ſonges, que les Latins nommoient *faunorum ludibria*, contre leſquels Pline conſeille ſagement la racine de la grande Péoine. Telle eſt l'origine des Incubes & des Succubes dont parlent les Démonographes modernes, qui rapportent aux génies immondes ce que les anciens attribuoient à leurs Satyres, & ce que les Phyſiciens n'attribuent ni aux uns ni aux autres.

Ces ſolitaires miſanthropes & ignorants qui ſe cacherent dans les rochers de l'Egypte pendant les premiers ſiécles du Chriſtianiſme, furent apparemment auſſi tourmentés de ces viſions paniques; puiſqu'on trouve dans St. Jerôme un dialogue entre un Hermite de la Thébaïde & un Satyre. Je ne ſuis pas ſurpris qu'un Pere de l'Egliſe qui s'étoit fait limer ſes dents pour prononcer l'Hébreu, ait pu croire que les Satyres parloient, & qu'ils avoient des pieds de bouc & des cornes au front; mais je m'étonne que St. Jerôme faſſe dire

de ſi grandes ſottiſes à ſon Satyre, pour ſéduire un Saint qui ſe piquoit d'être plus ſpirituel que le Démon même.

Les habitants d'Apollonie montrerent auſſi à Sylla un Orang-Outang, & voulurent lui perſuader que cet animal ſavoit parler, mais qu'on ne le comprenoit pas, faute de ſavoir de quel idiome il ſe ſervoit: Sylla employa un grand nombre d'interprêtes; & l'Orang, longtemps queſtionné, répondit ce qu'on vouloit lui faire dire. Ce général Romain ne veilla pas de plus près ſur le manege de ces interprêtes que le Comte Maurice de Naſſau, qui ſe laiſſa tromper au Bréſil, à peu près de la même façon, par des gens qui lui amenerent un perroquet qui répondoit en Bréſilien à toutes les queſtions qu'on lui faiſoit ſur toutes ſortes de matieres: les fourbes adroits qui traduiſirent les prétendues réponſes de cet oiſeau, répondirent pour lui, & le Comte ne s'apperçut pas de cette tromperie: il acheta le perroquet fort cher, le ramena en Hollande, & il s'y trouva, dit le Chevalier Temple, un Eccléſiaſtique très-éclairé qui ſoutint, juſqu'à l'article de la mort, que cet animal étoit poſſedé.

Comme on a dejà publié pluſieurs figures de l'Orang-Outang, on n'a pas jugé à propos de multiplier ici les copies d'un original tant de fois dépeint: d'ailleurs les deſſeins coloriés qu'on a bien voulu nous communiquer ne different pas eſſentiellement d'avec les eſtampes qu'on voit dans les *Glanures* de Mr. Edward, & dans le Tome XIV de Mr. de Buffon, de l'édition in-4to. Il ſuffira donc pour l'inſtruction des Lecteurs de leur indiquer les figures infideles, & qu'ils

doivent rejetter comme des croquis eſtropiés; tel eſt le Satyre de l'*Hiſtoria Animalium* de Geſner, gravé en bois, qui ne reſſemble à rien, & ſurtout pas à un Orang-Outang. Celui de Bontius vaut mieux; mais on y a oublié les proportions, & le deſſein original, en venant de Batavia, avoit beaucoup ſouffert. L'orang femelle publié par Tulpe a été gravé par un habile homme, mais qui n'avoit jamais vu l'original: le défaut le plus eſſentiel qu'il y ait dans cette figure, eſt l'allongement exceſſif de la levre ſupérieure, & de toute la partie inférieure de la face; ce qui a fait ſoupçonner à bien des perſonnes que cet animal n'étoit pas un véritable Orang. Le Pongo vu à Londres en 1738 a été gravé, copié & recopié différentes fois; mais la plus mauvaiſe figure qu'on en ait, ſe trouve dans l'*Hiſtoire générale* des Voyages de l'Edition Hollandaiſe in-4to. Enfin il faut rejetter les deſſeins du Quojou verou & de l'Orang qu'on a inſerés dans le *Syſtême de la Nature* de Mr. Linneus *in-folio*.

SECTION III.

Des Hermaphrodites de la Floride.

TOutes les anciennes relations de la Floride diſent que cette province de l'Amérique ſeptentrionale abondoit, au temps de la découverte, en Hermaphrodites, qu'on y condamnoit à la ſervitude chez un peuple libre & ambulant. Ce fait, ſuppoſé comme vrai, ſeroit d'autant plus remarquable, d'autant plus ſurprenant,

qu'on a obſervé la même ſingularité dans le Mogoliſtan, cette partie de l'ancien continent qui par ſa poſition correſpond à-peu-près à la Floride ſous les mêmes paralleles. Comme aux Indes orientales le plus horrible deſpotiſme a flétri la Nature entiere, & que tous les êtres y naiſſent eſclaves, on ne ſauroit affirmer que la condition des Androgynes y ſoit pire que celle des autres hommes; on ſait ſeulement qu'on y a pour eux de l'averſion, & qu'à cauſe de leur grand nombre on les a contraints à ſe ſervir de marques diſtinctives, comme de porter un turban, ou une autre coiffure d'homme ſur des habits de femme, l'expérience ayant appris aux peuples les plus groſſiers que le ſexe féminin prédomine preſque toujours dans les Hermaphrodites les moins manqués, ou les plus achevés en apparence.

En ſuppoſant encore une fois, que les premiers Hiſtoriens de l'Amérique ne ſe ſont pas trompés, il eſt certain que l'on ne ſauroit accuſer le hazard ſeul d'avoir multiplié ces créatures défectueuſes dans les parties reſpectives du nouveau & de l'ancien continent: il en faudroit donc chercher la raiſon dans le climat, où doivent exiſter les cauſes des vices & des perfections de tous les animaux en général. Il eſt ſûr que les pays chauds fourniſſent plus ſouvent des Hermaphrodites que les régions froides; & il en naît peut-être plus, en un an, aux environs de Surate, que dans toute la Suede en un demi-ſiecle : il s'en faut dejà de beaucoup qu'ils ſoient auſſi fréquents en France qu'en Eſpagne, ou au Sud de l'Italie. Il y a, à la vérité, une différence notable entre la tempéra-

ture du Mogoliſtan & celle de la Floride auſtrale, où l'on ne reſſent pas, en été, une chaleur comparable à celle qu'on éprouve à Dely en automne; mais les climats contiennent d'autres cauſes actives que celles que nous y appercevons. Au reſte, la ſéchereſſe, ou l'humidité de l'atmoſphere & du ſol, le froid ou le chaud, dont nous connoiſſons mieux les effets ſur les corps organiques, peuvent ſuffire pour expliquer une grande multiplicité de phénomenes : les aliments ont auſſi ſur ces corps une influence très ſenſible; & l'on conçoit aiſément que la ſubſtance nourriciere plus ou moins perfectionnée dépend, à ſon tour, de la qualité du terrain, de ſes ſels, de ſon expoſition, de ſa latitude, des eaux qui l'arroſent, de ſa culture qui en purifiant les ſucs des végétaux les rend plus propres à être convertis en chyle. Enfin, il y a à cet égard une infinité de gradations & de nuances qu'un habile Naturaliſte tâche de ſaiſir; pendant que le commun des hommes n'éprouve que les effets de ces cauſes dont il ignore l'action, & obéit toujours à des reſſorts dont il ne ſoupçonne point la poſſibilité.

Pour ce qui concerne la multiplication des Hermaphrodites, il ſuffit de dire qu'on a reconnu, par des obſervations très-anciennes & très-ſûres, que dans quelques contrées, ſituées entre le trentieme degré de latitude Nord & l'Equateur, les parties ſexuelles des femmes, telles que le Clitoris & les Nymphes, ſont plus épanchées que dans les autres pays du monde; auſſi y a-t-on eu recours à l'*Exciſion*, qui ſi l'on vouloit la pratiquer en Europe, ſeroit une opération ſouvent mortelle & toujours périlleuſe; vu que la Circonciſion

des hommes n'eſt pas exempte de dangers dans les régions les plus ſeptentrionales. Cet épanchement déſordonné des parties naturelles, occaſionné par la chaleur du climat qui relâche toutes les fibres, peut facilement entraîner des configurations bizarres qui ſemblent annoncer réellement une confuſion de ſexes, & de doubles organes; mais ce n'eſt que le dehors qui fait illuſion, & ce qu'on nomme un *Androgyne* n'eſt à la rigueur qu'un ſujet qui a quelque ſigne, quelque apparence d'Hermaphroditiſme, ſans en avoir les facultés, & qui eſt ordinairement infécond, & ſouvent même incapable d'uſer d'un ſexe ou de l'autre; de ſorte qu'il lui eſt également interdit de fertiliſer comme mâle, & de concevoir comme femelle : plus les deux ſexes ſont apparents, plus la monſtruoſité eſt radicale, & la ſtérilité certaine.

Il ne faut néanmoins pas préſumer qu'il ait été au-deſſus des forces de la Nature de former des Hermaphrodites accomplis & réels, qui peuvent par un double emploi engendrer & concevoir, & concevoir même ſans aucune copulation préalable; mais elle a réſervé ces merveilles pour le regne végétal, où les fleurs auxquelles les deux ſexes ont été refuſés ſont ſans comparaiſon plus rares que les fleurs douées d'étamines & de piſtils dans une même corolle (*). La Nature

(*) En faiſant quelques recherches ſur le ſexe des plantes, il m'a paru que ſur 1134 eſpèces génériques à fleurs Hermaphrodites, on ne trouve que 123 eſpèces dont les fleurs ſoient mâles ou femelles ſur une même tige, & ſeulement 48 eſpèces génériques dont les fleurs féminines ſoient ſupportées ſur une tige particuliere, & les fleurs maſculines ſur une autre tige particuliere. Il y a donc,

encore accordé ce prétendu avantage à quelques claſ-
es d'inſectes, à des vers renfermés dans des coquilla-
es, dont l'émail diapré n'étonne pas tant les obſerva-
eurs que les ſingulieres propriétés des animaux qui
habitent : les limaçons ont auſſi de doubles organes,
& l'uſage qu'ils en font, eſt amplement décrit dans les
Conchyliologies. On connoît une ſorte de mouche-
ons en qui les degrés de l'Hermaphroditiſme paroiſ-
ent être pouſſés preſqu'auſſi loin que dans les végé-
aux ; puiſqu'ils produiſent, ſans accouplement, des
générations qui en reproduiſent d'autres qui n'ont eu
ni peres ni ayeux, ou ſi l'on veut, ni meres ni ancê-
tres. Mais ce n'eſt que dans les Ovipares qu'on ren-
contre ce phénomene; car dans le genre humain &

ſuivant ce calcul, dans le regne végétal, entre le nombre des Hermaphrodites & celui des fleurs à ſexe ſimple, une proportion comme de 100 à 1000 ; & peut-être le petit nombre conſtitue-t il les végétaux les plus parfaits ; puiſqu'ils ſe rapprochent davantage du regne animal, où les eſpèces Hermaphrodites ſont auſſi les plus imparfaites; parcequ'elles ſe rapprochent davantage des végétaux, ou des Zoophytes ; auſſi Mr. Linneus compte-t-il les limaçons entre les véritables Zoophytes, & l'on ne peut gueres donner d'autre nom à ces vers à coquillage qui ſont également pourvus des deux ſexes.

Il réſulte de ces obſervations combinées, que l'Hermaphroditiſme, loin d'être une faculté ſupérieure d'un être excellemment organiſé, eſt au contraire un très-grand degré d'imperfection puiſqu'il ne ſe rencontre que dans les *plantes* & dans les *inſectes* les plus voiſins des plantes.

Si les hommes devenoient tout-à coup ce que Platon dit qu'ils ont été, s'ils devenoient de vrais Androgynes, cette métamorphoſe ſeroit une dégénération qui, en détruiſant les rapports & les paſſions, éteindroit tous les ſentiments dans tous les cœurs. Sans déſirs, ſans beſoins, ils ſeroient des végétaux : ils ſeroient bien éloignés d'être ce qu'ils ſont, s'ils ne connoiſſoient plus ni les biens, ni les maux de l'amour ;

Quod procul à nobis flectat Fortuna gubernans.

dans toutes les eſpèces vivipares ſans exception, où la puiſſance génératrice a été primitivement diviſée, répartie, & confiée à deux ſujets, il ne peut jamais arriver qu'elle ſe ſimplifie & ſe combine en un ſeul; & c'eſt peut-être là l'unique loi que la Nature n'a pas tranſgreſſée depuis que les Phyſiciens obſervent ſa marche.

Enfin, preſque tous les Hermaphrodites ne ſont que des filles en qui les organes du ſexe, en excédant les bornes ordinaires, ſe ſont trop développées; & cette extenſion, qui ſe manifeſte dès la naiſſance, loin de diſparoître ou de diminuer, croît & augmente avec l'âge; pendant que le contraire arrive ſouvent dans les garçons dont les marques viriles ſont reſtées cachées juſqu'à l'adoleſcence : ce défaut ſe corrige ordinairement; parce que la force du tempérament expulſe les parties qui doivent naturellement ſaillir : mais elle ne peut comprimer celles qui ſaillent contre l'ordre habituel. Pour comprendre comment cet excès des organes féminins peut occaſionner des configurations ſi trompeuſes qu'elles copient, pour ainſi dire, les qualités du mâle, il faut obſerver que malgré la diſtance très-réelle des ſexes, la conſtruction des parties ſexuelles ne differe pas tant qu'on ſe l'imagine communément; ce qui eſt très-frappant dans les fœtus femelles, dont la plupart portent juſqu'à l'âge de trois mois des ſignes de maſculinité ſi peu équivoques qu'on ne peut que très-difficilement les reconnoître (*) : les Ana-

(*) Ruiſch décrit auſſi un fœtus femelle dont il dit, *fœtum ſequioris ſexus, trium circiter menſium cum dimidio, membranâ amnio incluſum, in quo obſervandum, Clitoridem tantæ eſſe*

omiſtes même s'y laiſſent tromper, dit Mr. Ferrien, ſi célebre par les connoiſſances qu'il a acquiſes qu'on l'a conſulté ſur le ſexe ambigu d'un enfant aîné d'une illuſtre famille, dans un Royaume étranger : la fortune & les deſtins de cet individu ont dépendu de cette déciſion, ainſi que le ſort de ſon frere puîné, relativement à la ſucceſſion paternelle.

Ce n'eſt proprement que la matrice qu'on peut nommer le véritable caractere diſtinctif du ſexe; encore préſume-t-on que ce viſcere eſt repréſenté, dans l'homme, par le ſcroton, tout le reſte de l'appareil des vaiſſeaux ſpermatiques étant parfaitement ſemblable dans l'un & l'autre ſexe.

L'énormité du Clitoris trop allongé peut donc tellement contrefaire les parties génitales du mâle, qu'il ne faut pas tant s'étonner ſi l'on a vu deux Tribunaux de France déclarer un même Hermaphrodite homme à Toulouſe, & femme à Paris, où l'on a,

---

magnitudinis ut penem exilem inter pedes repræſentet. Theſaur. K. VI. p. 38.

Ces faits feroient ſoupçonner que ce n'eſt que vers le quatrieme mois, que la Nature décide du ſort & du ſexe du fœtus, & qu'elle en fait alors, à ſon gré, un mâle ou une femelle; ſi l'on n'étoit contraint d'avouer que la matrice étoit déjà ébauchée dans le ſein de l'embryon féminin : ſon ſexe eſt, par conſequent, déterminé long-temps avant le troiſieme mois. Au reſte, la grandeur du Clitoris ne conſtitue pas ſeule ce que nous nommons un Androgyne : cette partie peut devenir exceſſive, ſans qu'il en réſulte un défaut d'organiſation. Les anciens croyoient que les femmes qui ont l'*Œſtrum Veneris* déméſurée, étoient ſans comparaiſon plus voluptueuſes que les autres; & ils ſuppoſoient qu'il étoit toujours tel dans celles qu'ils nommoient *Fricatrices* & *Tribades* : on ne connoît pas de fait plus ſingulier par rapport à cette eſpèce de femmes que celui qu'on trouve dans les *Obſervations de Tulpe. Lib. III. cap. XXXV. p. 253. Amſtelredami*, 1652. *Ed. nova.*

pour l'ordinaire, de meilleurs Anatomiſtes que dans les provinces, & auſſi quelquefois des juges plus éclairés; on a eu un exemple encore plus ſingulier dans la perſonne de *Grand-Jean*, qui, après avoir été baptiſé à Grenoble comme fille, s'eſt marié à Chamberry comme garçon, & qui a été reconnu femme à Paris, où ſon mariage a été déclaré nul.

Plus le Clitoris eſt prolongé dans les femmes & plus leur naît de poil follet au menton & à la levre ſupérieure; & voilà pourquoi les Hermaphrodites, quoiqu'eſſentiellement femelles, ont tous de la barbe tant en Europe qu'en Aſie; mais dans la Floride ils n'en avoient point, dit-on, parce que les hommes eux-mêmes en manquoient. Il ſeroit difficile de découvrir quel rapport il peut y avoir entre l'épanchement de l'*oeſtrum veneris*, & la végétation de la barbe; puiſqu'aucun Naturaliſte, que je ſache, n'a jamais fait cette obſervation : on a été, par conſéquent, bien éloigné d'expliquer un fait dont on ne s'étoit ni apperçu ni douté. Cependant le duvet du menton s'épaiſſit même dans les femmes âgées, à meſure que le Clitoris croît & ſe roidit avec les années; auſſi quelques matrones font-elles diſparoître cette difformité de la vieilleſſe par les artifices de la toilette.

On ſait que les enfants qu'on châtre, ſoit qu'on leur retranche les teſticules, ſoit qu'on les écraſe avec un bâton fendu, ſans ouvrir le ſcroton, n'acquierent jamais de la barbe en aucun âge; & cette ſeconde obſervation peut réfléchir quelque jour ſur le rapport dont on vient de parler; car on n'éclaircira peut-être jamais entièrement les cauſes de la correſpondance

ſance qu'entretiennent les organes de la génération avec les organes de la voix & les autres parties de la tête; pendant que ces cauſes agiſſent avec tant de force que les chevreuils & les cerfs qu'on coupe avant la premiere pouſſe des cornes, n'en gagnent pas: & ſi l'on exécute la caſtration au moment même que les cornes ont déjà commencé à végéter, la croiſſance du bois s'arrête tout-à-coup, ne ſe ramifie point; & l'on voit ſouvent venir en ſa place deux houppes de cheveux, ou de poils durs, rigides, entortillés, & qui reſſemblent à un entrelas de fibres corneuſes (*).

Il faut donc ſuppoſer que dans ces animaux eunuques tout le ſyſtême nerveux ſe relâche, perd ſa cohéſion, & tombe comme en défaillance, faute d'être nourri & arroſé par le ſuc ſéminal ſuffiſamment élaboré. Le ton de la voix, devenu plus aigu par la violence de cette opération, indique encore qu'elle diminue

(*) Ce phénomene n'a pas lieu dans les animaux à cornes creuſes, permanentes; puiſque loin de tomber dans les jeunes bœufs, elles croiſſent plus que dans les taureaux, parce qu'elles ne tirent pas leur nourriture de la même façon que les bois du cerf, qui ne ſont pas emboîtés dans l'os du crâne, & dont la ſubſtance eſt toute autre.

Quant à l'Hermaphroditiſme dans les animaux, nous obſerverons, en paſſant, qu'il n'y a aucune eſpèce où il ſoit plus fréquent que dans les vaches, qui ſont très-ſujettes à engendrer des monſtres, ou par ſurabondance, ou par défaut, ou par cohéſion. Les vaches qu'on nomme Hermaphrodites, ou celles dont les parties génitales mal conſtituées entraînent la ſtérilité, ſont fort communes en Hollande, où l'on fait grand cas de leur chair.

Parmi les lapines & les haſes, on en trouve qui ont le clitoris ſi énorme que l'on a longtemps ſoupçonné que tous les lapins étoient de vrais Hermaphrodites accomplis; mais c'eſt une erreur.

le jeu & l'élasticité du poulmon, affoiblit les rubans de la glotte, & rétrécit la circonférence du Larinx : & comme l'ouverture de ce conduit est très-peu considérable dans les coqs, ils perdent presqu'entièrement la voix lorsqu'on les chaponne.

Les Hermaphrodites sont des monstres, lors même que l'on donne à ce terme la signification la plus absolue, parce qu'ils s'écartent de la configuration de leur espèce dans des parties principales ; & l'on dit que c'est sous ce prétexte qu'on les étouffoit à Rome, selon un ancien édit de Romulus qui ordonnoit la mort des monstres : on ajoute que cette loi, ainsi que toutes les loix Italiques, étoit originaire de la Grece, où l'on massacroit non-seulement les Androgynes, mais aussi les enfants nés contrefaits, par une égale injustice à l'égard des uns & des autres. On ne sauroit découvrir les sources de l'affreux préjugé qui a pu inspirer à un homme d'égorger son semblable, parce qu'il avoit la colonne vertébrale faite en angle obtus, ou le clitoris irrégulier, si l'on ne concevoit que la nécessité a pu dicter de pareils décrets à des peuples sauvages qui, sans agriculture comme sans industrie, avoient peine à subsister sur un terrain ingrat, & qui se débarrassoient de ceux à qui le défaut de leurs membres ôtoit la ressource de pouvoir se nourrir : ces pratiques de la vie agreste & de la vieille nature auront été transplantées & consacrées dans les premieres sociétés, avec les autres erreurs politiques.

En faisant des recherches plus précises, je n'ai pu trouver aucune loi expresse qui condamnât, chez les Romains, les Hermaphrodites à la mort. Pendant

les guerres Puniques, temps auxquels la plus grande crainte alluma la plus grande superstition dans les esprits consternés, il naquit en Italie trois Androgynes, qu'on dénonça comme des prodiges au college des Pontifes : Tite-Live ne dit rien du sort des deux premiers; mais il s'étend fort au long sur le troisieme, dénoncé sous le Consulat de C. Claudius Néron, & de Marcus-Livius : on fit venir des Aruspices Etrusques pour les consulter sur les signes de cette naissance. Ces charlatans répondirent que c'étoit un prodige immonde & funeste, & conclurent que pour l'expier il falloit d'abord exiler cet Hermaphrodite de la Campagne de Rome, & ensuite le noyer à une grande distance de la côte. (*) Ce décret atroce & insensé fut mis en exécution : on renferma l'enfant dans un coffre, qu'on embarqua, & qu'on jetta à la mer quand le vaisseau fut avancé. Cet événement semble prouver qu'il n'y avoit alors à Rome aucune loi particuliere qui sévissoit contre les Androgynes; puisqu'on fit venir des étrangers pour les consulter sur un cas qui n'eût exigé aucun éclaircissement, si le Législateur eût prononcé préalablement; & alors ce prétendu délit n'eût

(*) *Sinuessæ natum ambiguo inter marem & fœminam sexu infantem, quos vulgus (ut pleraque faciliore ad duplicanda verba græco sermone) Androgynos appellat........*

Liberatas superstitione mentes turbavit rursus nunciatum, Frusinone infantem natum esse quadrimo parem, nec magnitudine tam mirandum, quam quod is quoque, ut Sinuessæ biennio ante, incertus mas an fœmina esset, natus erat. Id verò Aruspices ex Etruriâ acciti fœdum ac turpe prodigium dixere : extorrem agro Romano procul terræ contactu alto mergendum, vivum in arcam condidere, provectumque in mare projecerunt. Tit. Liv. lib. XXI. p. 453 & 492. Tom. II. Elsevir. 1634.

pas été du ressort du college pontifical, mais de la compétence du Préteur, ou des Consuls.

Je ne sais si l'on peut citer encore d'autres exemples d'Androgynes mis à mort par les anciens Romains; mais je suis très-porté à croire qu'ils ont été plutôt exterminés par le fanatisme que par la loi: car l'édit attribué à Romulus, & qui condamnoit indistinctement tous les monstres à périr, manque d'authenticité, vu que le code d'où l'on l'a extrait, contient des réglements trop bizarres, trop singuliers pour avoir été dictés par un chef de brigands attroupés. (*)

Dans les siécles d'ignorance qui ont suivi la décadence de l'Empire Romain, la Religion Chrétienne a quelquefois employé, contre les Hermaphrodites, l'Anathême & quelquefois l'Exorcisme, avec autant de raison que de succès: il est vrai que la primitive Eglise n'a guères mieux traité les eunuques, à qui on défendoit l'entrée des temples, où ils sont aujourd'hui employés pour la musique; mais elle a eu raison de s'op-

(*) Opmeier dit qu'en creusant aux environs du Capitole, on a déterré une table de bronze sur laquelle étoient écrites vingt-deux loix attribuées à Romulus; & ce sont ces préceptes, qui peuvent se combiner en vingt, que quelques écrivains nomment *le double Décalogue de Romulus*. L'article XV dit, *Monstruosos partus quisque, sine fraude, cædito*: & c'est de cette loi qu'il est question, & qui semble condamner en effet les Androgynes à la mort. L'article IX dit, *Deorum fabulas ne credunto*, & l'article X; *Deos peregrinos præter FAVNVM ne colunto*. Ces deux dernieres sanctions suffisent, me paroît-il, pour démontrer que tout ce prétendu code est apocryphe; puisque le Polythéisme étoit établi avant le regne de Numa: & Faune ne semble jamais avoir été adoré par les Romains comme une grande Divinité, il étoit entre le vulgaire des Dieux

-ofer de tout ſon pouvoir aux progrès d'une certaine
ngeance d'hérétiques qui, en interprétant à la lettre
uelques paſſages obſcurs de l'Evangile, ne ſe con-
entoient pas de ſe châtrer eux-mêmes, mais qui, par
ne fureur très-dangereuſe au repos public, préten-
oient châtrer tous ceux qui leur tomboient entre les
nains: ce ſont ces ſcélérats mélancoliques à qui l'Hi-
oire Eccléſiaſtique donne le nom d'*Origéniſtes*.

Il ſemble que preſque tous les peuples du monde
nt eu de l'averſion pour les Hermaphrodites, ſans
u'on puiſſe en alléguer le motif : en ſuppoſant que
es créatures, prétendues doubles, fuſſent en état
e jouir d'elles-mêmes, ſelon la vaine opinion du
ulgaire, cela ſuffiroit-il pour les haïr? ou les haïroit-
n par envie? Il faut plutôt croire que l'antipathie
ient des traits de la phyſionomie, qui eſt ordinaire-
nent peu gracieuſe dans ces êtres mal conſtitués: on
ait juſqu'à quel point la configuration des parties gé-
itales ſe retrace ſur le viſage, & influe, comme on
a dit, ſur le reſte de l'économie animale.

On conſerve à Rome une figure de marbre an-
ique, repréſentant un Hermaphrodite couché, qui,
uoique reſtauré par le Chevalier Bernin, d'une façon
ouche & abſolument contraire au coſtume des Ro-
nains (*), laiſſe encore entrevoir les ruines d'une
elle ſtatue; mais on peut douter qu'elle ait été co-

(*) Le Chevalier Bernin a couché cette ſtatue ſur une
linthe formée en matelas picqué en carreaux, & a fait
aſſer un pan de draperie ſur l'une des jambes de la figure,
our couvrir la reſtauration faite dans cet endroit, où il a
jouté un nouveau pied. Les parties ſexuelles de cet
Iermaphrodite ſont peu exprimées, & ſon attitude les

piée ſur un ſujet vivant, & qu'il y ait jamais eu un Androgyne ſi bien réuſſi, ſi parfait dans la Nature. Le ſtatuaire, en voulant produire un compoſé voluptueux, ſi l'on peut parler de la ſorte, aura travaillé d'imagination, en réuniſſant ſous ſon ciſeau des traits empruntés de ce que les deux ſexes, dans la fleur de l'âge & dans la vigueur des paſſions, offrent de plus animé & de plus ſéduiſant; quoique le bon goût, auſſi ſévere que le génie des Artiſtes eſt hardi, n'autoriſe pas ces productions combinées, qui malgré leur degré de perfection apparente, n'en ſont pas moins des beautés monſtrueuſes.

Je n'ignore point que Pline dit que les Hermaphrodites étoient, de ſon temps, très-recherchés, & qu'on les comptoit entre les délices & les derniers raffinemens du luxe (*).

D'où l'on peut juger juſqu'à quel point les débauches les plus effrénées avoient, après les regnes des Tibere & des Néron, perverti les mœurs, en étouffant les derniers germes de la liberté & de la pudeur, parce que le Deſpotiſme eſt ennemi de toute vertu, & l'eſclavage incapable de tout ſentiment honnête.

— — — — O pater urbis!
Undè nefas tantum Latiis paſtoribus? undè
Hæc tetigit, Gradive, tuos urtica nepotes?

---

cache encore davantage. Le Comte de Caylus fait mention d'une autre ſtatue antique qui repréſente auſſi un Androgyne; mais elle n'eſt pas ſi célèbre que celle de Rome.

(*) *Gignuntur & utriuſque ſexus, quos Hermaphroditos vocamus, olim Androgynos vocatos, & in prodigiis habitos, nunc vero in deliciis. Hiſt. Nat. Lib. VII. cap. III.*

Que des hommes livrés à des vices presqu'in-
croyables ayent caressé des monstres pour satisfaire
les goûts bizarres, cela est possible; mais il ne s'en-
suit nullement que du temps de Pline les prétendus
Hermaphrodites étoient plus accomplis & plus gra-
cieux que ceux que les Anatomistes ont successivement
décrits de nos jours, & qu'ils nous dépeignent com-
me des sujets d'un extérieur révoltant. Celui qu'on
montra à Paris en 1751, avoit la voix grave, la phy-
sionomie effrontée & impudente, la démarche d'un
homme; il avoit beaucoup de barbe, beaucoup de
poil sur tout le corps, qui étoit décharné ainsi que la
poitrine, où rien n'annonçoit une gorge naissante; il
n'éprouvoit aucun écoulement périodique. Enfin,
c'étoit une fille âgée de seize ans, & très-hideuse,
soit qu'elle prît les vêtements de l'un ou de l'autre sexe
qu'elle s'arrogeoit tous deux, quoiqu'elle n'en eût au-
cun en état de concevoir, ou de procréer, & elle
étoit, malgré la surabondance supposée de ses orga-
nes générateurs, condamnée à la stérilité, ne pou-
vant faire aucun usage des parties viriles dont elle pa-
roissoit pourvue, à cause d'un double ligament qui
les empêchoit de se relever, quoiqu'elles fussent d'ail-
leurs susceptibles d'érection. L'Hermaphrodite Nègre
qu'on a fait voir à Londres, il y a quelques années,
ne différoit point de celui dont on vient de parler,
sinon que la nuance de son teint couleur de suie
ajoutoit beaucoup à sa laideur. Plus l'Hermaphrodi-
tisme paroît donc décidé, & plus l'individu en qui
il se rencontre, doit-il sembler monstrueux, & par
conséquent défiguré.

Après cet exposé, qui peut donner une notion satisfaisante de la nature des Androgynes & de leurs qualités, il faut reprendre l'article de la Floride où les premieres relations disent que ces personnes étoient fort fréquentes : ces relations assurent qu'on les y contraignoit à porter des habits de femmes, qu'on ne leur permettoit point de se couper les cheveux, qu'on les forçoit à voiturer les bagages & les vivres lorsque la horde alloit en course, ou à la guerre ; qu'on les chargeoit de boucaner la chair du gibier, & d'exprimer le suc du Mays pour la boisson des guerriers ; qu'on leur faisoit soigner les blessés, & tirer les morts de la mêlée ; en un mot, qu'on avoit tellement aggravé le joug de leur esclavage qu'on s'en servoit, comme on se sert ailleurs de bœufs & de chevaux, pour les plus durs travaux & les plus vils besoins (*).

Nous n'avons jusqu'à présent parlé de ce phénomene que dans la supposition qu'il a été bien observé ; car si l'on consulte les voyageurs plus modernes, on les voit rejetter tous ces faits, & accuser les écrivains du seizieme siécle de s'être trompés sans réserve. Il n'est pas facile de démêler la vérité au milieu de ces contestations de différents témoins dont les rapports varient du tout au tout, & dont les continuelles contradictions

(*) *Abundat Floridia Hermaphroditis, quorum servili operâ mancipiorum jumentorumque loco utuntur incolæ. Hist. Indiæ Occid. Lib. 2. p. 163. Aut. Jasp. d'Ens.* Ce passage a été copié par un grand nombre d'écrivains : l'Abbé Lambert, dans son *Histoire de tous les peuples*, parle de l'existence des Hermaphrodites de la Floride comme d'un fait indubitable : le Géographe Robbe ne la révoque point en doute, non plus que Dapper dans sa *Description du nouveau Monde.*

radictions auroient pu pouſſer notre patience à bout, i, en entreprenant ces Recherches ſur l'Hiſtoire natu- elle des Américains, nous n'avions prévu les difficul- és qu'on auroit à y eſſuyer, & ſi l'on ne s'étoit réſigné 'avance à entrer dans tous les détails & toutes les diſ- uſſions que des ſentiments ſi oppoſés ſur de mêmes aits exigent néceſſairement de celui qui, après avoir éſeſperé de découvrir la vérité, cherche le plus grand egré de probabilité poſſible.

Les relateurs modernes conviennent qu'on a trou- é, & qu'on trouve encore dans la Floride, dans la Loui- ane qui y eſt limitrophe, chez les Illinois & les Sioux, n grand nombre d'hommes habillés en femmes : ils onviennent que ces perſonnes traveſties ſont réelle- nent eſclaves, qu'elles ne ſe marient jamais, & qu'on ur impoſe tous les fardeaux dont on a déjà fait l'énu- eration; mais cette coutume inouïe de déguiſer des ommes & de les tyranniſer eſt, à mon avis, auſſi ſur- enante dans l'ordre moral, que la quantité d'Her- aphrodites dans l'ordre phyſique.

Le Pere Lafiteau, qui expliquoit tous les uſages, mme le Pere Kircher déchiffroit tous les Hiérogly- es, eſt le premier qui ait ouvertement nié l'exiſten- des Androgynes Américains, & il s'eſt permis à tte occaſion le raiſonnement le plus étrange du onde. On ſait, dit-il, que les prêtres de Cybèle abilloient en femmes, ainſi que les ſacrificateurs Vénus Uranie : or comme les Cariens ont indubita- ment peuplé les iſles Caraïbes, il eſt très-certain 'ils ont amené avec eux en Amérique le culte de la éeſſe adorée en Phrygie; car après tout la Carie &

la Phrygie n'étoient point des pays fort éloignés les uns des autres ; il est très-certain encore que ces Asiatiques, d'abord établis dans les Antilles, ont passé, dans la suite, au continent, & qu'ils ont répandu leur Religion dans la Floride ; & voilà pourquoi on a rencontré, parmi les peuples de cette partie du nouveau Monde, tant d'hommes habillés en femmes, que des voyageurs qui ignoroient à la fois la liturgie des Anciens & l'histoire de leurs voyages & de leurs émigrations, ont pris pour des Hermaphrodites ; mais c'étoient des prêtres.

Quand on s'efforceroit d'imaginer une explication moins vraisemblable, ou plus absurde, ou plus ridicule, il ne seroit pas possible d'y réussir, & je doute que ce rêve de Lafiteau mérite une réfutation sérieuse ; car enfin ces hommes travestis ne faisoient, chez les Florides, aucune fonction sacerdotale ; ils ne se mêloient ni des Idoles ni des autels, desservis uniquement par les *Javas*, qui sont les véritables prêtres de la Floride ; & ces *Javas* ne portent pas les vêtements d'un sexe différent du leur, & la Déesse de Phrygie leur est aussi inconnue que le Dieu Rubigo.

Si Lafiteau avoit effectivement étudié, comme il le prétend, la Liturgie des Anciens, il n'auroit pu ignorer que les *Galles*, ou les prêtres de Cybèle, étoient tous châtrés en l'honneur d'Atis, & que les Américains dont il s'agit, n'ont garde de se faire une opération de cette force. D'ailleurs le voyage des Cariens aux isles Caraïbes n'a pu venir dans l'esprit que d'un écrivain qui sans respect pour la vérité, & pour la vraisemblance, prodiguoit à chaque page les paradoxes & les fables les plus mal-adroitement imaginées. Le

om de *Vénus Uranie* n'a jamais été prononcé parmi es barbares du nouveau Monde; & les *Galles* n'ont jamais été possédés de la manie d'aller au delà des mers, our contraindre qui que ce soit à adorer Cybèle.

Charlesvoix, qui n'a pu se dispenser d'abandoner en partie les opinions de son confrere, qu'il ose ommer un homme docte, n'a pas été plus heureux ans ses propres conjectures; au moins est-il difficile e se contenter de ce qu'il a écrit à ce sujet dans son tyle missionnaire. „ On voyoit, dit-il, chez les Illi„nois, des hommes qui n'avoient pas honte de pren„dre l'habillement des femmes, & de s'assujettir à tou„tes les fonctions propres au sexe, d'où il s'ensuivoit „une corruption inexprimable: on a prétendu que cet „usage venoit de je ne sais quel principe de reli„gion; mais cette religion avoit, comme bien d'autres, „pris sa naissance dans la corruption du cœur; ou si „l'usage dont nous parlons, avoit commencé par „l'esprit, il a fini par la chair. Ces efféminés ne se „marient point, & s'abandonnent aux plus infames „passions; aussi sont-ils souverainement méprisés (*)."

On pourroit répondre à cela qu'il n'est pas dans es mœurs des sauvages de se gêner, afin de mériter e dernier mépris de leurs compatriotes; une telle onduite seroit même contradictoire chez un peuple ivilisé, où l'on ne parvient à s'avilir que quand on esse de se contraindre, que quand on secoue le joug es loix, ou celui des préjugés & des opinions. S'il toit question de cet amour pervers, & de ce désordre

(*) *Histoire de la nouvelle France. Tome VI. p. 4.*

I 2

contre nature que l'Hiſtorien de la Nouvelle France croit pieuſement entrevoir ſous cet uſage, on pourroit répondre encore qu'il ſeroit contradictoire de maltraiter ſi injurieuſement ceux qui auroient tant de droit à la reconnoiſſance : car enfin tous les hommes vicieux ne ſont pas des hommes ingrats. On ne comprend pas d'ailleurs pourquoi des ſauvages, adonnés à de telles débauches, ſeroient obligés de prendre des accoûtrements de femme; ce qui ſuppoſeroit parmi eux une police incompatible avec les droits, & l'indépendance de la vie ſauvage & errante.

Il eſt vrai que les Américains ont été livrés, comme on ne l'a que trop prouvé, à cette corruption du goût & de l'inſtinct; mais il eſt vrai auſſi que le Baron de la Hontan, qui avoit long temps vécu chez eux, & qui ne manquoit pas de génie pour faire des obſervations ſérieuſes, aſſure poſitivement que ces Illinois, pris par Charlesvoix pour des hommes efféminés, étoient de vrais Hermaphrodites.

Le compilateur la Martiniere, qui a rédigé, dans ſon Dictionaire Géographique, le voyage de Coreal pour remplir l'article de la Floride, rejette auſſi la réalité des Androgynes de cette province; & accuſe tous ces ſauvages maſqués en femmes d'être adonnés à la Sodomie : il a, par conſéquent, ſuivi le ſentiment des Jéſuites, c'eſt à dire le plus inſoutenable.

La derniere relation tant ſoit peu détaillée que nous ayons de ces pays, eſt un Mémoire de Mr. du Mont que nous avons déjà eu occaſion de citer, & qui écrivoit vers l'an 1750. Il dit qu'ayant parcouru un terrain de neuf-cents lieues ſur les bords du Miſſiſſipi,

n'a rencontré, parmi les différentes nations qui y
abitent, aucun ſujet Hermaphrodite, mais un nom-
re aſſez conſidérable d'hommes vêtus en femmes, &
ffublés d'un *Alconand*, ou d'une ſorte de jupe pa-
eille à celle que portent les ſauvageſſes. Mr. du Mont
e répond pas que les naturels de la Louiſiane n'abuſent
ès ſouvent de ces individus traveſtis, qu'ils traînent
ar-tout avec eux, & qu'ils accablent de corvées
omme des ſerfs attachés à la glebe : ils n'entrepren-
ent jamais d'expédition, ne vont jamais en voyage;
ns ſe faire accompagner par ces hommes poſtiches;
endant qu'ils obligent leurs femmes à ſoigner leur
ménage, & à garder la cabane.

On pourroit demander à un voyageur qui parle ſi
ertinemment, s'il a eu aſſez de crédit, ou d'autorité
our ſe faire montrer les parties ſexuelles de ces êtres
certains, & ſi avec cela les connoiſſances anatomi-
ues ne lui ont pas manqué pour juger du degré de
ur Hermaphroditiſme? Il auroit dû dire pourquoi
n voit entre les indigenes de la Louiſiane, des hom-
es qui nés auſſi libres que leurs compatriotes, con-
ntent néanmoins à paſſer, toute leur vie, pour fem-
es, & qui s'acquitent volontairement des devoirs ré-
rvés au dernier des eſclaves. Il faut avouer que
eſt un grand problème, & qu'en comparant ce qu'on
écrit pour & contre l'exiſtence des Androgynes
méricains, on ne ſait quelle opinion l'on doit ac-
ueillir, ou rejetter.

Si l'on ſuppoſe que les anciens relateurs ſe ſont
ompés, ce qui eſt poſſible, on ne diminue pas ſenſi-
ement la ſomme du merveilleux; puiſque la coutu-

me que les modernes y ſubſtituent, offre un exemple de la plus grande dépravation & de la derniere bizarrerie dont le cœur & l'eſprit de l'homme ſoient capables, ou ſuſceptibles.

D'un autre côté, il eſt permis de préſumer que les voyageurs de ce ſiècle ſe ſont trop hâtés d'expliquer, ſelon leurs propres idées, un uſage qu'ils n'avoient obſervé qu'en paſſant, & qui auroit exigé de leur part des recherches plus exactes & plus préciſes; ils ont d'ailleurs varié ſur la véritable patrie des Androgynes, & ne s'accordent nullement avec les premiers Hiſtoriens du nouveau Monde, qui ne font aucune mention ni de la Louiſiane, ni du pays des Illinois, ni de celui des Sioux.

Dans une ancienne deſcription de la Floride, compoſée originairement en Anglais, & traduite en Latin par le Géographe Mercator, qui l'a employée dans le troiſieme volume de ſon grand Atlas, il eſt dit que les habitants de cette province attendoient un âge très-avancé pour ſe marier. Si cette circonſtance étoit vraie, elle feroit ſoupçonner que l'indéciſion du ſexe y étoit réelle; & ce ſoupçon acquerroit encore plus de force, ſi à la relation de Mercator on ajoutoit celle qui a été publiée depuis, dans les ouvrages périodiques de Mr. Tenſel, & dont l'auteur aſſure que toutes les filles de la Floride ſe font circoncire, vers la vingtieme année, par la main de quelques matrones qui ont une connoiſſance particuliere de pluſieurs eſpèces d'herbes de la claſſe des Sanguiborbes, qu'elles appliquent ſur la plaie pour étancher le ſang: cette Circonciſion, exercée ſur les filles, indique ſans doute qu'elles y ſont

jettes à quelque excroiſſance ; & en ce cas, on pourroit expliquer pourquoi on y ſoumettoit celles en qui ce défaut ne ſe corrigeoit pas, à la ſervitude perpétuelle ; puiſqu'on les regardoit comme des individus d'une nature inférieure, & d'une race abatardie ; tandis que les Mexicains, par un préjugé encore plus barbare, dévouoient tous les Hermaphrodites à la mort.

Pour réunir, dans un ſeul article, deux faits ſingꞇuliers, qui ne ſemblent d'abord avoir d'autre rapport que leur ſingularité même, mais qui ont effectivement quelque analogie entr'eux, nous jetterons un coup d'œil ſur la prétendue hiſtoire des Amazones du Nouveau Monde, qui avoient fondé, dit-on, un Etat puiſſant ſur les rives du Maragnon, dans l'Amérique méridionale, où elles n'admettoient des hommes, ou plutôt des proletaires, qu'une fois par an. Mr. de la Condamine a recueilli les preuves que fourniſſent & les écrivains & la tradition encore ſubſiſtante, pour démontrer que cette république de femmes n'eſt pas une chimere enfantée par l'imagination romaneſque des premiers conquérants Eſpagnols.

„ Je reviens, dit-il, au fait principal. Si pour „ le nier on alléguoit le défaut de vraiſemblance, & „ l'eſpece d'impoſſibilité morale qu'il y a qu'une pa„ reille république de femmes pût s'établir & ſubſiſter, „ je n'inſiſterois pas ſur l'exemple des Amazones Aſia„ tiques, ni des Amazones modernes d'Afrique ; puiſ„ que ce que nous en liſons dans les Hiſtoriens an„ ciens & modernes, eſt au moins mêlé de beaucoup „ de fables, & ſujet à conteſtation. Je me contente„ rois de faire remarquer que s'il y a pû avoir des

„ Amazones dans le monde, c'eſt en Amérique, où „ la vie errante des femmes, qui ſuivent ſouvent leurs „ maris à la guerre, & qui n'en ſont pas plus heureu- „ ſes dans leur domeſtique, a dû leur faire naître l'idée, „ & leur fournir des occaſions fréquentes de ſe déro- „ ber au joug de leurs tyrans, en cherchant à ſe faire „ un établiſſement où elles puſſent vivre dans l'indé- „ pendance, & du moins n'être pas réduites à la con- „ dition d'eſclaves & de bêtes de ſomme. Une pareil- „ le réſolution priſe & exécutée n'auroit rien de plus „ extraordinaire, ni de plus difficile, que ce qui arrive „ tous les jours dans toutes les colonies Européennes „ en Amérique, où il n'eſt que trop ordinaire que des „ eſclaves, maltraités ou mécontents, fuient par trou- „ pes dans les bois, & quelquefois ſeuls, quand ils ne „ trouvent pas à qui s'aſſocier, & qu'ils y paſſent ainſi „ pluſieurs années, & quelquefois toute leur vie dans „ la ſolitude (*)."

Le ſentiment de cet Académicien, qui pendant ſa navigation ſur le fleuve Maragnon a interrogé pluſieurs Américains, qui lui ont d'une commune voix affirmé l'exiſtence des Amazones, eſt d'une grande autorité; mais cette autorité n'empêche point qu'on ne puiſſe former ſur ce fait tant de doutes raiſonnables, qu'il ſeroit ennuyeux de les propoſer tous. Quand on auroit trouvé un nombre ſuffiſant de femmes mécontentes pour en compoſer une République entiere, on n'auroit encore que la moindre partie d'une ſociété en état de ſubſiſter : la difficulté ſeroit de prendre des hommes aſſez

(*) *Voyage de la Riviere des Amazones, p. 109. Paris 1745.*

poltrons pour se laisser contraindre à faire des enfants, malgré eux, à des femmes qui les chasseroient, dès que l'ouvrage de la génération seroit achevé: & comme on ne procédoit, selon Mr de la Condamine, qu'une fois par an à la propagation, il faut que ces Amazones ayent, même pendant leur grossesse, fait une chasse d'hommes, pour les avoir tout prêts quand l'année étoit révolue; car ces hommes ne venoient point se présenter d'eux mêmes chez des femmes qui les haïssoient mortellement. Quant aux enfants nés de ces mariages momentanés, qu'en faisoit-on s'ils avoient le malheur d'être garçons? On me dira qu'il n'y avoit rien de plus commode que de les massacrer au sortir de la mere, ou enfin de les élever jusqu'à l'âge de cinq à six ans, pour les exiler de l'état comme des criminels. Dans l'imagination cela est aussi possible que la République de Platon, ou celle de Thomas Morus; mais si on veut faire quelque usage du jugement & de la réflexion, tout cet édifice s'abyme, & il n'en reste que des absurdités qui révoltent la Nature, ou qui l'anéantissent. Il seroit contradictoire qu'une femme eût une aversion violente pour les hommes, & qu'elle consentît à la fois à devenir mere: il seroit monstrueux qu'une mere égorgeât ou exposât ses enfants, sous prétexte que ces enfants ne sont pas des filles. Est-il si aisé après cela de rassembler vingt à trente mille femmes insensées, homicides, & guerrieres? Le caractere du sexe le plus doux, le plus compatissant, & enfin, si l'on veut, le moins méchant, pourroit-il se démentir jusqu'au point de commettre régulierement, d'un commun accord, & de sang froid, des crimes qui ne se

commettent que rarement par quelques individus qu'agitent la rage & le désespoir ?

Æneas Silvius dit qu'une fille, nommée Valesca, qui avoit lu des livres de chevalerie & d'anciens Romans, attroupa, dans la Boheme, un nombre assez considérable de femmes dont elle forma une espece de république ; & l'on regarde comme un prodige que cette bande de Bohémiennes ait pû subsister pendant neuf ans. Elle périt faute de pouvoir se propager ; & voilà exactement ce qui a dû arriver par-tout à de tels établissements, faits en dépit de la Nature, s'il est vrai qu'on en ait faits, & que le défaut de gouvernement & de police ne les ait pas dissipés encore avant la neuvieme année. Quoiqu'un état monarchique ou despotique puisse être régi par une femme, on peut douter qu'un état aristocratique se laisseroit régir de même ; au moins n'y en a-t-il aucun exemple averé dans l'histoire du monde : & il est très surprenant que les nations qui se sont tant de fois soumises, & qui se soumettent encore à l'empire d'une femme, ne se soient jamais soumises au gouvernement de plusieurs femmes ; quoiqu'il paroisse absurde de supposer plus de lumieres, plus de capacité dans un individu qui commande arbitrairement que dans plusieurs qui partagent l'autorité, & qui la moderent. Si dans le premier cas on n'a non seulement dégénéré de la liberté, mais même de la servitude, il n'étoit pas possible aux hommes de s'avilir davantage dans le second : ce n'est donc pas le mépris qu'ils ont craint sous une telle forme de gouvernement ; mais ils ont vu que pour mouvoir les ressorts d'une Monarchie, ou d'un Em-

pire despotique, il ne falloit être capable que de vouloir, & que pour conduire un Etat Aristocratique il falloit être capable de gouverner : & en effet, si l'on y fait attention, on voit que le plus souvent là où les femmes regnent, les hommes gouvernent (*).

Si après cela, on venoit alléguer les témoignages d'Herodote, de Diodore de Sicile, d'Arrien, de Justin, on répondroit que ces témoignages ne peuvent prouver ce que la raison réfute; & quand Quinte-Curce dit que l'Amazone Thalestris, qui commandoit à d'autres Amazones, vint des confins de l'Hircanie solliciter Alexandre à coucher trois nuits avec elle, je n'admire ni ne crois ce conte insipide, écrit en latin.

Que des Nègres, maltraités par ceux qui prétendent être leurs maîtres, s'échappent des colonies, s'enfuient dans des déserts & s'y cachent, cela est naturel : que ces Nègres déserteurs consentent plutôt à rester toute leur vie parmi les bêtes féroces, qu'à retourner aux pieds de leurs tyrans, cela est encore naturel. Mais y a-t-il le rapport le plus éloigné entre ces esclaves fugitifs, & des Amazones qui se perpétuent pendant plusieurs siecles ? Car Mr. de la Condamine est

(*) On connoît l'extravagance de cet Empereur qui créa à Rome un sénat de femmes. Le peuple qui avoit souffert jusqu'alors, avec une patience presqu'incroyable, ce qu'il y a d'extrême dans la servitude sous un prince furieux & avare, ne put se contenir à la vue de ce Tribunal ; il se révolta & massacra son tyran pour avoir abusé excessivement de son pouvoir, en confiant les destins de l'Etat à des mains incapables de le gouverner. Cependant ce même peuple a été plusieurs fois gouverné par des Impératrices très-despotiques, sans qu'il ait montré le moindre mécontentement ; & en cela il n'étoit pas en contradiction avec lui-même.

très-porté à penſer que cette confédération de femmes Indiennes, loin d'avoir fini au temps d'Orellana, a perſiſté juſqu'à nos jours, & qu'elle ſubſiſte encore au centre de la Guiane, c'eſt-à-dire dans un endroit où jamais les Européans ne pénetrent, & dont on ne peut, par conſéquent, avoir aucune nouvelle.

Il n'eſt que trop vrai que les Indigenes de l'Amérique outrageoient ſingulierement leurs épouſes, & qu'ils avoient rendu leur condition auſſi dure, auſſi malheureuſe qu'elle pouvoit l'être : je conviens après cela, qu'il n'eſt pas impoſſible que quelques-unes de ces femmes, fatiguées de la ſervitude, n'ayent pu ſe ſéparer de leurs maris, pour aller vivre à l'écart dans des lieux inhabités, en s'y ſuſtentant de fruits ſauvages & de gibier. Si l'on veut nommer ces créatures errantes & ſolitaires des Amazones, on changera du tout au tout l'état de la queſtion, en donnant à des termes reçus un ſens nouveau ; puiſque nous ne prétendons rien dire d'autre, ſinon qu'il n'y a jamais eu, ni au nouveau Monde ni ailleurs, une véritable république de femmes confédérées, & unies par un pacte ſocial, par des loix & des conſtitutions particulieres, qui ayent propagé leur race & leur empire pendant pluſieurs âges, en n'admettant parmi elles des hommes qu'une fois par an.

Si toutes les fables n'ont pas tiré leur origine de la vérité ou de la vraiſemblance, au moins y en a-t-il beaucoup qui ont eu leur ſource dans un fait vrai mal interpreté. On trouve dans pluſieurs anciennes relations, & même dans les Lettres de Fernand Cortez à Charles-Quint, que les Eſpagnols, en pénétrant dans

de petites isles situées à la plage orientale de l'Amérique, y virent quelques troupes de femmes, qu'on prit fort mal à propos, dit Pierre d'Angleria, pour des Amazones : c'étoient des prêtresses ou des Religieuses, qui, en vivant dans le célibat strictement dit, avoient, par leurs austérités réelles & leurs prétendus sortileges, acquis tant de considération & de crédit qu'on venoit les consulter comme des oracles, ou comme des Sibylles; & les Indiens labouroient gratuitement leurs champs, y plantoient le Manihot, & en faisoient pour elles la récolte, ce qu'on peut nommer un excès de dévotion dans des hommes si paresseux. On ne sera pas tenté de former des doutes sur l'existence de ces Vestales Américaines, si l'on se rappelle que Strabon rapporte qu'il y avoit de son temps, sur les côtes de France, une isle habitée par des Druidesses, ou des femmes Gauloises qui avoient fait vœu de chasteté : les Chroniques septentrionales font aussi mention de quelques isles de l'Angleterre & de la Suede, occupées anciennement par des vierges sacrées. Il y a eu de ces vierges parmi les anciens Bataves (*), parmi les Germains, & en géneral parmi

(*) Picart, dans ses *Antiquités du pays de Drenthe & de la Frise*, dit que les gens de la campagne s'imaginent que les *vierges blanches*, qui ont été les prêtresses des anciens Bataves, reviennent encore, toutes les nuits, errer autour des vieux tombeaux qu'on rencontre dans le pays : ils en sont si fortement persuadés qu'il n'est pas possible de les guérir de cette superstition, qu'on retrouve chez différentes nations de l'Allemagne, & à plus de deux-cents lieues de la Hollande : ce qui n'est pas surprenant, puisque les Germains paroissent avoir fait encore plus de cas de leurs Prêtresses que les Bataves mêmes, comme nous l'avons remarqué en parlant de Velleda.

tous les Sauvages du monde, qui, par un consentement universel & incompréhensible, ont supposé la plus haute vertu, & le mérite le plus éminent, dans les personnes de l'un & de l'autre sexe qui embrassoient volontairement la vie célibataire, pour se dévouer au service des autels : il paroît néanmoins que dans l'antiquité les femmes se sont, par ce sacrifice, attiré encore plus de respect que les hommes; leur foiblesse a donné de l'éclat à leur courage, & leurs efforts ont paru plus qu'humains. Le préjugé sur l'excellence du célibat n'est donc qu'une opinion imaginée au fond des bois, par des barbares, & adoptée par les peuples civilisés sans savoir pourquoi : car pourquoi y avoit-il des convents de filles parmi les Péruviens & les Mexicains avant l'arrivée des Espagnols? On pourroit demander pourquoi il y en a dans l'Europe, si c'étoit l'usage d'exiger la raison d'un abus que la Religion autorise, que les loix tolerent, & que la Nature reprouve. Prudence a fait une Satyre Chrétienne contre les Vestales qui étoient encore à Rome de son temps, à qui il fait un crime d'avoir conservé leur virginité : si ce pieux déclamateur avoit pû prévoir alors que la Chrétienté seroit un jour surchargée de Religieuses, il se seroit tû. Cependant les anciens avoient des raisons fort plausibles qui ne subsistent plus : ils admettoient les femmes aux premieres fonctions sacerdotales; & c'est à ce titre qu'ils exigeoient d'elles la continence aussi longtemps qu'elles étoient employées dans la prêtrise, qu'il leur étoit libre d'abdiquer, & ensuite de se marier quand elles en avoient l'inten-

tion (*). Or, comme les Chrétiens du troisieme siècle jugerent à propos d'exclure à jamais les femmes des premieres & des secondes fonctions sacerdotales, en réformant les Diaconesses qui subsistoient encore alors dans l'Eglise, ils anéantirent, par cette sanction, toutes les raisons qu'on pourroit alléguer pour défendre le célibat monastique des filles, qui souffrent dans leurs cloîtres ce qu'aucune femme n'a jamais souffert dans les sérails de l'Orient; & le fanatisme les fera

(*) Chez les Romains les prêtresses des différentes Divinités avoient le droit d'abdiquer le sacerdoce, hormis les Vestales, qui devoient accomplir le terme prescrit par les statuts liturgiques de Numa : une fille pouvoit entrer dans le College de Vesta à l'âge de sept ans, & se retirer à l'âge de trente. Après vingt-trois ans de service, elle étoit réputée émérite, & acquéroit la liberté de se marier, comme on peut s'en convaincre en lisant, dans les Poësies de Prudence, la Satyre qu'on vient de citer : il est assez surprenant que cet écrivain dise, dans son libelle, que les Ex-Vestales qui entroient dans le lit conjugal, n'y apportoient plus une seule étincelle du feu de l'amour, que les désirs & la vieillesse avoient éteint dans leur cœur usé : une Ex-Vestale qui se marioit à trente ans n'encouroit certainement pas ce reproche ; puisqu'il y a tant de filles qui, sans avoir été Religieuses, ne se marient pas avant ce temps-là, & qui donnent des preuves fréquentes de fécondité chez tous les peuples de l'Europe.
Cette liberté de se marier, accordée aux Vestales, est sans doute la cause du peu de désordres éclatants dont leur College a été accusé, même par les premiers Chrétiens. L'Abbé Nadal, qui n'avoit apparemment rien de mieux à faire, a calculé que pendant onze-cents ans que l'ordre de Vesta a subsisté, il n'y a eu que dix huit à vingt Vestales punies publiquement pour crime de chasteté violée au premier chef. On peut juger après cela s'il n'est pas vrai, comme nous l'avons dit, que les anciens n'exigeoient la continence qu'aussi long-temps que duroient les fonctions sacerdotales. Et nos Religieuses modernes de quelles fonctions s'acquittent-elles ? De pleurer peut-être l'indiscrétion de leurs vœux & la barbarie des hommes.

fouffrir auffi long-temps que la barbarie des hommes laiffera fubfifter de tels établiffements ; c'eft aux hommes qu'il faut s'en prendre. Les peuples barbares en témoignant tant de refpect pour la virginité de leurs Prêtreffes, font partis d'un principe faux ; mais ce principe une fois reçu, ils en ont tiré des conféquences juftes : ils ont fuppofé que ceux qui avoient affez d'empire fur eux-mêmes pour étouffer leur inftinct, feroient fans paffions ; & c'eft dans cette fuppofition qu'eft l'erreur & la fource du préjugé : c'eft un fophifme de la Superftition, qu'il feroit aujourd'hui inutile de réfuter, puifque l'expérience de tous les fiècles a dû convaincre les hommes que le célibat n'a rien de commun avec la vertu, ni la vertu avec le célibat.

Si ce ne font pas ces efpèces de vierges facrées de l'Amérique dont nous venons de parler, qui ont donné lieu à la fable des Amazones, il eft poffible encore que François Orellana, en voulant prendre terre fur l'un ou l'autre rivage du Maragnon avec un brigantin qu'il avoit volé à Gonzale Pizarre, trouva en 1541 quelques Indiennes effrayées, qui dans la crainte d'être égorgées, tâcherent de s'oppofer à fon débarquement : cet aventurier, de retour en Europe, exagéra fon hiftoire qui auroit pû lui arriver par tout ; & la Chancellerie Efpagnole, à qui les titres les plus outrés n'ont jamais rien coûté, le nomma, par des Lettres patentes, *Gouverneur-Généraliffime du fleuve des Amazones, pour le récompenfer de les avoir fubjuguées au nom de Sa Majefté Catholique.* Les Hiftoriens Turcs auroient bien plus de raifon de donner le nom d'Ama-

d'Amazones à quelques femmes Italiennes, excessivement fanatiques, qui au temps des Croisades allerent par troupes pour conquérir la Terre Sainte, & furent prises par les Sarrasins qui les violerent.

Il reste à observer qu'Orellana est le seul des conquérants d'Europe qui ait prétendu avoir trouvé en Amérique des femmes armées : il n'en a été question ni avant ni après lui. Et quoiqu'on ait acquis infiniment plus de connoissances sur les différents peuples des Indes Occidentales qu'on n'en avoit en 1541 ; quoiqu'on ait pénétré dans toutes les terres qui bordent le Maragnon, & parcouru tout l'espace occupé par l'ancienne nation des Yurimaguas, on n'y a découvert aucun vestige d'une telle République : on n'en a jamais rencontré un individu. Si l'on examinoit donc ce fait suivant les loix de la Critique historique, il faudroit encore rejetter l'existence des Amazones comme une fable, malgré l'autorité du Jésuite d'Acugna, qui sans avoir jamais vu des Amazones, dit que celles de l'Amérique se coupoient une mamelle; ce qui n'est pas plus dangereux, selon lui, que de se couper les cheveux ou les ongles.

Quant à la tradition des Indiens, elle n'est d'aucun poids; quoiqu'ils ayent, dans leur langage, un mot exprès pour signifier des femmes qui n'ont pas de maris; car si ces Indiens étoient venus voyager en Europe pour y recueillir à leur tour les traditions, on leur auroit attesté des absurdités semblables parmi les gens de la campagne, qui ont dans leur langage des mots exprès pour signifier des spectres, des Wampi-

res & des revenants : on leur auroit dit, nous tenons de nos peres, & nos peres tenoient de nos ayeux que l'enchanteur Merlin transporta des Montagnes pour faire sa digestion, & que le diable fit en Angleterre la chaussée des Géants, pour chagriner St. George. Si ces Indiens avoient continué leur route jusqu'en Espagne, que ne leur eût-on pas dit avant de les bruler ? Le peuple est par toute la terre le même, c'est un enfant incapable de témoigner, & les Philosophes ne devroient non plus s'arrêter à son témoignage qu'un juge à la déposition d'un imbécille.

Les noms imposés aux rivieres, aux montagnes, aux monuments, aux bras de mer, aux provinces, ne sont rien moins que des autorités historiques qui prouvent que les personnes & les faits auxquels ces noms font allusion, soient des faits & des personnes réelles : ce seroit un raisonnement étrange que de dire, il y a en Amérique un fleuve immense que quelques Européans nomment le fleuve des Amazones; donc il y a, ou il y a eu des Amazones en Amérique. Autant vaudroit-il dire qu'il y a eu jadis en Italie un homme dépourvu de tous biens, nommé Pierre, qui acheta du Sénat Romain toute la Campagne de Rome, puisqu'elle porte encore, après dix-sept-cents-ans, le nom de patrimoine de St. Pierre.

Il n'y a pas en Amérique de province, où il y ait des maisons d'émeraudes & des montagnes d'or : il faut cependant, dira-t-on, qu'il y ait un *Eldorado*, puisque les Jésuites & un philosophe Anglais l'ont cherché. Enfin, si l'on admettoit la méthode de démontrer la nature des choses par les noms qu'elles

portent, il faudroit renoncer au ſens commun : il n'y auroit plus rien de réel dans l'univers ; & notre globe deviendroit un ſéjour enchanté, habité par l'illuſion & l'erreur.

SECTION IV.

De la Circonciſion & de l'Infibulation.

AVant que de décrire quelques uſages bizarres, communs aux peuples des deux continents, on traitera ici plus en détail de tout ce qui concerne la Circonciſion, que l'on a auſſi trouvée en Amérique ; & cet article nous fournira pluſieurs obſervations relatives à l'Hiſtoire naturelle de l'homme, que nous tâchons de ne pas perdre de vue dans les matieres les plus ſtériles en apparence.

Les arguments employés par Mrs. Marsham & Ludolph, pour démontrer que les Hébreux avoient pris en Egypte la mode de ſe circoncire, ont en leur faveur la vraiſemblance, & des autorités d'écrivains anciens, qui me ſemblent former une preuve hiſtorique irrécuſable ; mais on pourroit demander d'où les Egyptiens étoient venus eux-mêmes à cette idée extraordinaire de ſe retrancher une membrane du membre génital : & en remontant ainſi à l'origine de cette pratique, on découvriroit, non le nom de ſon auteur qui ne nous intéreſſe point, mais la ſituation des contrées où la Circonciſion a commencé, & c'eſt indubitablement entre l'Equateur & le trentieme degré

de latitude ſeptentrionale : auſſi cette vaſte portion du Globe contient-elle encore aujourd'hui plus de nations circonciſes que le reſte de la terre habitée. Il eſt vrai que les Siamois, les Tunquinois, les Pégüans, & les Chinois répandus entre ces latitudes ſont reſtés incirconcis; ce qu'on doit uniquement attribuer à la différence de leur climat. Car on ſait que de certains pays, quoique ſitués ſous les mêmes paralleles, peuvent varier extrêmement entr'eux, par rapport à la température & à d'autres cauſes actives.

Si l'on ne découvre donc aucune apparence de circonciſion parmi aucune nation du Nord, & ſi l'Hiſtoire nous apprend qu'elle a été, de temps immémorial, pratiquée dans quelques pays voiſins de la Ligne & du Tropique du Cancer; il faudra convenir que c'eſt là où elle a pris naiſſance, ſoit que les Egyptiens en ayent été les inventeurs, ſoit qu'ils l'ayent reçue des Ethiopiens, qui paroiſſent en effet avoir peuplé primitivement les rives du Nil ſituées dans la Zone Torride, & s'être étendus, dans la ſuite, vers le *Delta*, qu'ils auront tiré des eaux en élevant des digues, & en creuſant des foſſés pour ſaigner les marais de la baſſe Egypte. Cependant on ne doit attribuer à aucun peuple en particulier, ce que le beſoin a pu enſeigner à pluſieurs à la fois; puiſque l'amputation du prépuce eſt moins un acte religieux qu'une néceſſité phyſique. J'avoue que le fanatiſme, ayant trouvé cette cérémonie établie, s'en eſt comme emparé, & en a fait une application outrée & déraiſonnable, parce qu'il n'y a point de raiſon dans les fanatiques. J'avoue encore que les auteurs modernes ne s'accor-

dent pas sur les véritables causes qui ont porté les premiers Orientaux à se circoncire, & que la plupart rejettent tout ce que Philon, le moins ignorant des Juifs, a écrit à ce sujet. Ce Philon, qui allioit un peu de philosophie à beaucoup d'absurdités, assure que la Circoncision favorise à la fois la population dans l'Orient, & y exempte les hommes d'une sorte de charbon qui naît, selon lui, indistinctement au bas du gland de tous les incirconcis; mais les Médecins Arabes ne parlent pas de ce charbon dans leurs écrits que le temps a épargnés; & il n'est pas vraisemblable qu'ils auroient négligé de décrire une maladie endémique. Si la Palestine seule engendroit cette indisposition, tous les Gentils & tous les Chrétiens qui ont habité & propagé dans ce malheureux coin de l'Asie, s'en seroient apperçu, comme ils se sont apperçu de la Lèpre qui y tient au climat, & de la Phlyctene, ou de la fausse Gonorrhée, qui n'a pas respecté les Hébreux circoncis, puisqu'ils s'en plaignent dans leurs anciens livres.

Affirmer avec Philon que le retranchement du prépuce accélere la propagation de l'espèce humaine, c'est affirmer une erreur, parce qu'on donne un sens illimité à une proposition qui ne peut être vraie que par hazard. Dans l'Arabie, dans la haute Egypte, la Perse méridionale, & l'Abyssinie, les hommes ont le prépuce fort long; & cet accroissement s'y étend aussi sur les femmes, dont les nymphes s'épanchent encore davantage à proportion: cette longueur du prépuce, lorsqu'elle est la plus excessive, pourroit dans quelques sujets empêcher le libre exercice

de la copulation, & ce n'eſt que dans de tels cas particuliers, qu'il eſt poſſible que la Circonciſion faciliteroit la reproduction, comme le dit Philon (*). Mais le plus grand motif, & le ſeul peut-être qui a contraint les premiers habitants de ces contrées à ſe circoncire, c'eſt qu'ils ont voulu ſe garantir des vers qui s'y engendrent entre les replis du prépuce & ſous le gland ; ce qui ne doit pas plus nous étonner que de voir des inſectes énormes naître, croître, & propager dans les inteſtins, dans le ſang & les ſucs du corps humain, dont il n'y a aucune ſubſtance qui ne puiſſe entretenir & ſuſtenter des quantités innombrables d'animalcules. Les ablutions que tous les Légiſlateurs Orientaux ont, dans tous les temps, non-ſeulement recommandées comme un conſeil de ſanté, mais preſcrites comme une loi inviolable de l'état, prouvent combien la propreté eſt néceſſaire aux peuples de ces climats; mais il faut que les ablutions & les frictions avec le ſable, dont on ſe ſert au défaut de l'eau, ne ſuffiſent pas pour déraciner & détruire ces ſortes de vers, dont on ne peut peut-être arrêter entièrement la multiplication qu'en retranchant la partie même où ils s'attachent pour multiplier : & cela eſt d'autant plus probable que les Chrétiens de l'Abyſſinie ont combiné la Circonciſion avec le Baptême : des moines, envoyés dans ce pays par la Propagande, furent très-ſcandaliſés de ce contraſte,

(*) L'on eſt auſſi quelquefois obligé en Europe de circoncire de certains individus en qui l'organiſation du prépuce eſt ſi vicieuſe qu'ils ne ſauroient engendrer ſi l'on ne leur faiſoit une amputation, ou tout au moins une inciſion.

& vinrent, pleins de zele & de charité, accuser à Rome les Abyssins de judaïser ; & on alloit les excommunier, lorsqu'ils présenterent au Pontife Latin une confession de foi dans laquelle ils assurent qu'ils n'usent de la Circoncision que comme d'un remede physique, & du Baptême comme d'un remede spirituel ; & un Evêque d'Abyssinie qui se trouvoit à Lisbonne, fut fort indigné de ce qu'on ne voulut pas lui permettre de lire une messe dans la Patriarchale, parce que le Clergé Portugais lui objectoit d'être circoncis, & par conséquent hérétique : je vous déclare à mon tour, répondit-il, ennemis de Dieu, parce que vous vous coupez la barbe, & que vous brulez des hommes qui se coupent le prépuce.

Il est facile de distinguer les pays où la Circoncision est indispensable, d'avec ceux où elle est inutile. Par-tout où cette opération a été pratiquée de temps immémorial, comme en Arabie, en Egypte, sur les côtes du Golfe Persique, sur les rivages de la mer d'Ormus, dans l'Ethiopie &c, on peut assurer qu'elle y sert à corriger les inconvénients qui résultent de l'organisation vicieuse du prépuce, qui, selon les observations du Docteur Drake, est la partie la plus sujette à s'écarter des proportions ordinaires, & à pécher par surabondance, & par cohésion avec d'autres parties dont elle doit être naturellement dégagée dans les hommes bien constitués. Quant aux contrées où la Circoncision peut être réputée comme superflue, ce sont toutes les provinces de l'Europe, de l'Asie, & de l'Afrique, où le Mahométisme l'a introduite, depuis le commencement du septieme siècle jusqu'au milieu du dix-

ſeptieme, temps auquel les Turcs ont ceſſé de conquérir.

Les anciens Indous adonnés au culte de Bra & de la vache, & les anciens Perſans adonnés au culte du feu & de Mithra, ne ſe circoncifoient point : il ſeroit donc abſurde de ſuppoſer que le climat de la Perſe & de l'Inde eût tellement changé depuis Porus & Xerxès, que cette opération, inconnue & par conſéquent inutile alors, ſeroit devenue néceſſaire maintenant. On peut faire la même obſervation à l'égard de la Grèce, où il n'y a plus d'habitants incirconcis, tandis que les anciens Grecs avoient la circonciſion en horreur : elle n'y tient donc ni à la qualité du ſol, ni à la conſtitution des Indigenes : c'eſt donc le produit du fanatiſme que des étrangers y ont répandu & maintenu par la force des armes. C'eſt à l'aveugle obſtination des Orientaux, qui ne veulent rien innover, ni dans les mœurs ni dans les coutumes, qu'on doit attribuer l'acharnement avec lequel les zélateurs Muſulmans ont de tout temps, & contre leurs intérêts, exigé de leurs Proſélytes le retranchement du prépuce, que leur loi & leur prophete n'ordonnent pas. Mahomet avoit été circoncis dans ſon enfance, avant que d'avoir conçu la moindre idée de s'ériger en réformateur ou de contrefaire l'inſpiré : en adoptant un uſage établi en Arabie, la penſée ne lui vint point de le preſcrire par une ſanction particuliere de ſon Koran, parce qu'il ne put prévoir alors juſques où ſa ſecte, en devenant religion, s'étendroit un jour : il comptoit que le dernier effort de ſa politique étoit de convertir ou d'aſſaſſiner, avant ſa mort, tous les idolâtres de la Péninſule Arabique, &

& ces idolâtres mêmes étoient circoncis. Il ne s'agissoit donc pas d'imaginer une nouvelle loi pour ordonner un usage si universellement reçu qu'il ne souffroit pas la moindre contradiction de la part de ceux qui disputoient sur tous les autres points de leur croyance, par une malheureuse foiblesse, commune aux peuples barbares & aux nations civilisées, *magnis parvisque civitatibus commune vitium.*

Si, par la derniere des fatalités, les Juifs étoient devenus conquérants, ils auroient eu plus de raison d'insister sur la Circoncision, qu'ils regardent comme une institution divine, pendant que les Turcs ne l'envisagent que comme une tradition pieuse; mais les uns & les autres l'ont reçue d'un pays où l'on se circoncisoit pour des causes naturelles, les Juifs de l'Egypte où la propreté l'exigeoit, & les Mahométans de l'Arabie où la longueur du prépuce la rendoit nécessaire. L'excrescence de cette membrane dans des climats chauds ne doit pas plus surprendre que le goître des Tirolois dans des climats tempérés, & en général tous les Orientaux ont le tissu des paupieres plus mince & plus étendu que les Septentrionaux. C'est sans raison que quelques auteurs rejettent ce que les relations disent de l'excès du prépuce parmi plusieurs nations de l'Asie & de l'Afrique; puisque ces auteurs sont contraints d'avouer que cette excrescence y a lieu dans les femmes, qu'on n'y circonciroit point sans cela: il me paroît contradictoire de prétendre que le climat ne sauroit produire dans un sexe ce qu'il produit dans l'autre de l'aveu de tous les voyageurs; aussi l'Histoire ne fournit-elle aucune raison de croire que

la circonciſion des mâles ſoit un uſage plus récent, plus moderne que l'*Exciſion* des femmes (*), qui ſe fait par le retranchement des Nymphes, vers la trentieme année, comme Belon & Chardin l'aſſurent poſitivement; parce qu'avant cet âge, les ailes ne débordent pas encore aſſez pour qu'on puiſſe en détacher les extrêmités. Il y a des pays où on y applique un fer rouge, afin que la peau, une fois criſpée, ne recroiſſe plus; ce qui arrive, dit-on, lorſqu'on ſe contente de la couper. Cette opération, uniquement inventée pour faire diſparoître la difformité la plus dégoûtante qu'on puiſſe imaginer, n'a rien de commun avec la Religion; & elle ſe pratique dans tout l'Orient, non par la main des Imans, des Moulahs, des Marabous, mais par celle des matrones : les femmes ainſi *exciſés* n'acquièrent d'autre privilege que celui d'oſer entrer dans les Moſquées; d'où elles ſont exclues, avant cette cérémonie, par une indulgence ſinguliere du Mahométiſme, qui les diſpenſe d'aller au ſermon & au Paradis.

Les anciens Médecins, comme Aetius & Paul Aeginete, qui parlent de l'*exciſion*, diſent que de leur temps on coupoit non ſeulement les Nymphes, mais qu'on enlevoit tout le prépuce avec une partie du cli-

---

(*) Nous nous ſommes ſervis du terme d'*Exciſion* pour ſignifier l'opération qu'on fait aux femmes; nous l'avons emprunté des anciens traducteurs de Strabon, qui ont très-bien rendu le texte grec par la phraſe de *mulieres judaicè exciſæ*, pour ſignifier des femmes circonciſes à la façon des Juifs; quoique les Juifs modernes proteſtent qu'ils n'ont jamais adopté cet uſage Egyptien : cependant il eſt très-vraiſemblable qu'ils l'ont pratiqué.

toris. Quoique cette partie soit spongieuse, & qu'elle ne contienne pas un grand concours de vaisseaux, il n'en est pas moins vrai que l'amputation en est périlleuse, lorsqu'on n'y emploie pas des personnes versées dans la Chirurgie, que les Orientaux n'ont jamais cultivée : & ce n'est qu'en égorgant une infinité d'enfants, qu'ils parviennent à faire quelques eunuques coupés à ras : d'ailleurs le retranchement de la partie supérieure de l'*Oestrum Veneris* seroit plutôt une véritable castration qu'une simple *excision* ; puisqu'elle détruiroit la sensibilité dans l'endroit où elle est la plus vive ; ce qui me porte à penser qu'Aeginete & Aetius ont été mal instruits dans ce qu'ils rapportent de cette opération, qu'ils semblent avoir outrée pour la rendre ridicule, parce qu'ils ignoroient apparemment qu'elle est très-souvent nécessaire. Quoi qu'il en soit, il est certain qu'on ne circoncit pas aujourd'hui autrement les femmes en Abyssinie, qu'en leur raccourcissant les Nymphes avec une espèce de ciseaux bien aiguisés : on ne touche pas au clitoris, & la plaie se guérit par le moyen des poudres astringentes & des gommes, qu'on y répand pour étancher le sang. Les Abyssins nomment cette cérémonie *la régénération de la virginité*, parce que les femmes qui l'ont essuyée, leur paroissent avoir quelque foible ressemblance avec les vierges.

Quant à cette opération dont parle Mr. Thevenot, qui prétend que les Egyptiennes sont sujettes à une callosité qui se manifeste au-dessus de l'*Os pubis*, & qu'on enleve avec des cauteres, il n'y a aucun auteur qui en fasse mention : si non-obstant ce silence uni-

verſel, les femmes d'Egypte ont ce caractere ſingulier; ce doit être le même que celui qu'on remarque dans les Hottentotes, à qui le Jéſuite Tachard donne un tablier naturel; & ce tablier dont on a enſuite exagéré la longueur & la forme, eſt, dit-on, une membrane flottante qui pend depuis le bas de l'abdomen, & ſelon d'autres, depuis le nombril, juſqu'à la moitié des cuiſſes; & l'on ajoute que les Hottentots ſont, à cauſe de cette défectuoſité, contraints de procéder à la copulation comme les crapauds; mais il y a trop de voyageurs qui en paſſant au Cap de bonne Eſpérance, y ont vu, dans la maiſon de correction, des Hottentotes faire oſtentation de leurs appas, dans la vue de gagner deux à trois piaſtres, pour qu'on ne ſoit pas mieux inſtruit là-deſſus de nos jours. Cet appendice n'eſt ni détaché, ni membraneux, ni auſſi étendu qu'on l'a cru: c'eſt une excreſcence calleuſe, dure, & qui, loin de deſcendre ſur les cuiſſes, ne recouvre que la moindre partie des organes de la génération, & ne gêne en rien les maris Caffres dans leurs fonctions. Nous ſavons d'une perſonne qui a vécu cinquante trois ans à la pointe de l'Afrique, que les femmes, en s'y ſervant de bandages dans leur jeuneſſe, pourroient prévenir cette difformité, ſi elles en avoient la moindre envie: elles ont auſſi les nymphes fort épanchées, & ignorent la méthode de l'*Exciſion*, dont elles auroient bien plus beſoin que n'avoient les anciens Hottentots de l'amputation d'un teſticule, qu'ils ne ſe ſont jamais retranché, comme le dit l'exagérateur Kolbe, afin de ſe faire initier dans une confrérie, mais dans l'idée de ſe rendre plus légers à la courſe;

& il n'étoit pas rare alors d'y voir des hommes qui s'étant fait ôter un testicule à dix ans, se privoient du reste de leur virilité à quarante. Aujourd'hui cette bizarrerie a absolument fini, & de tous les Hottentots qui habitent autour du Cap, il n'y en a plus qui soient *Monorchis* (*), & ils n'en courent pas moins

(*) On nomme *Monorchis* les hommes qui n'ont qu'un testicule, & *Triorchis* ceux qui en ont trois; ce qui arrive fort rarement; & les sujets en qui cette surabondance se rencontre, ne sont pas plus puissants que les *Monorchis*, & ceux-ci ne sont pas plus foibles que les hommes ordinaires. L'Histoire nous apprend que Sylla & Tamerlan étoient nés *Monorchis*.

Quant aux anciens Hottentots, ils s'ôtoient un testicule dans l'idée que cette espèce de castration les rendoit plus habiles à la course & à la chasse; car les autres motifs que différents Voyageurs ont allégués pour expliquer cet usage, sont faux & ridicules. On a dit, par exemple, que ces sauvages se mutiloient de la sorte, parcequ'ils craignoient de faire des enfants gémeaux; ce qui n'est pas, puisque l'expérience leur a continuellement démontré que leurs épouses accouchoient très-souvent de deux enfants malgré l'amputation d'un testicule du pere, ainsi que les Hollandais, établis depuis si long-temps à la pointe de l'Afrique, l'ont observé plusieurs fois. Pourquoi se seroient-ils donc opiniâtrés à se servir d'un remede dont ils connoissoient l'inutilité?

Il est vrai que, parmi les sauvages, la mere ne pouvant allaiter deux enfants à la fois, se défait quelquefois de celui qui paroît être le plus infirme: & cette coutume barbare avoit été adoptée par les Hottentots, comme par la plupart des peuples errants. En Amérique la mere étouffoit la fille gémelle; & quand les gémeaux étoient mâles, on étouffoit celui qui paroissoit le moins bien portant. La mere disoit qu'il lui étoit impossible de porter sur son dos deux enfants à la fois, lorsque la horde alloit en course, ou qu'elle changeoit simplement de demeure; & le mari, occupé à la chasse ou à la pêche, ne pouvoit pas non plus se charger de porter un enfant, de sorte que cette barbarie d'égorger un d'entre les gémeaux résulte moins du caractere impitoyable des sauvages que de leur façon de vivre ambulants & dispersés.

bien : chez eux la raiſon a prévalu, & on peut dire même dans un ſens phyſique, qu'ils ont commencé à devenir des hommes.

Après avoir donné une légere idée de l'*Exciſion* ; il reſte à parler de la maniere de circoncire les garçons, qui varie en pluſieurs points, tant par rapport à l'âge que par rapport aux médicaments dont on uſe pour arrêter le ſang & conſolider la plaie : les Muſulmans n'y emploient que des cendres de papier, & ne fixent pas cette exécution à un an ou à un jour ; mais leur rituel exige que l'enfant qu'on coupe, ait un parrain qui réponde que cet enfant ſera fidèle à l'Alcoran ; & ce qu'il y a de bien étonnant, ce répondant peut être choiſi dans une autre religion : il peut être Chrétien, ce qu'on ne croiroit pas ſi Henri III n'eût été ſolemnellement requis d'être parrain d'un fils du Grand Seigneur, par une lettre d'invitation qu'on conſerve encore dans les archives de France, & qui peut aller de pair avec la lettre écrite par l'Empereur Turc Bajazet II au Pape Alexandre VI, dans laquelle il ſupplie Sa Sainteté de donner un chapeau de Cardinal à l'Archevêque d'Auvergne, dont il connoiſſoit, diſoit-il, le penchant ſecret à ſe faire Muſulman.

Sil eût été poſſible aux Juifs, toujours diſperſés & toujours fanatiques, de conſerver leurs rits primitifs, ſans y faire des innovations eſſentielles, on pourroit encore ſavoir, par leur moyen, de quelle façon on circonciſoit en Egypte dans la plus haute antiquité : on ſait ſeulement qu'on s'y ſervoit, ainſi que dans le procédé des embaumements, d'un couteau de pierre que les Lithologiſtes modernes nomment *pierre de la*

Circoncision, & qui est quelquefois d'une substance argileuse, & quelquefois de la nature des Pyrites, comme les haches des sauvages. Cette coutume d'employer la pierre feroit presque soupçonner que la Circoncision a précédé de longtemps la naissance des sociétés politiques, tant dans les pays chauds de notre continent que dans ceux du nouveau Monde.

Les Juifs modernes circoncisent d'une façon très-dégoûtante, & qui seroit seule en état d'inspirer de l'horreur pour leurs absurdités religieuses : un Mohel, qui jouit de la prérogative de ne jamais couper ses ongles, & qu'on respecte infiniment à cause de cette sainte difformité, commence d'abord par examiner si les testicules sont réellement présents dans le Scroton : ensuite, il arrache & découpe le prépuce à l'enfant qui ne doit être âgé que de huit jours, & qui crie comme si on l'égorgeoit (*). Quand la membrane est emportée, le Circonciseur fait quelques grimaces, applique sa langue sur les parties génitales du Néophyte, fait entrer ces parties dans sa bouche, & se met à les sucer de toutes ses forces & avec beaucoup d'onction, de sorte qu'il tire de la plaie tout le sang qui en découle; & il crache ce sang dans une écuelle : ayant une seconde fois déchiré, avec le tranchant de son ongle, la peau fine qui reste autour du gland, il y verse de la poudre de corail, du sang de dragon broyé, y applique une compresse d'huile rosat, & jette le prépu-

(*) Comme il arrive quelquefois qu'il naît des enfants qui n'ont point de prépuce, le Mohel ne renonce pas pour cela à son opération, & fait où il peut une petite incision d'où doivent découler quelques gouttes de sang ; cela suffit pour satisfaire à la loi.

ce dans un baquet plein de ſable, pendant qu'il ne tiendroit qu'à lui de l'avaler, comme font les circonciſeurs de l'iſle de Madagaſcar.

On s'attendroit naturellement à voir cette exécution finir par l'appareil mis ſur la bleſſure; mais la Superſtition a encore ſuggeré une clauſe que les piétiſtes regardent comme indiſpenſable : le Mohel prend ce ſang qu'il a ſucé & rejetté dans un vaſe, & il en oint les levrès de l'enfant, qui ainſi enſanglanté & mutilé croît en vertu & en ſageſſe. Les Turcs circonciſent plus proprement, & quoiqu'ils faſſent l'inciſion un peu plus haut, leurs Imans n'ont pas l'indécente coutume de ſucer les initiés, ni leur déchirer la pellicule fine avec les ongles.

Piſon dit que les poudres aſtringentes, compoſées de corail moulu, & les liniments d'huile ont été trouvés inſuffiſants pour étancher le ſang des enfants qu'on circoncit en Hollande, & que les Juifs s'y ſervent de la réſine Copale, dont ils ont appris l'uſage en Amérique, où pluſieurs de leurs familles paſſerent au commencement du dix-ſeptieme ſiècle pour y jouir de la tolérance que les Hollandais leur accorderent dans le Bréſil, conquis par une compagnie de marchands ſur la plus puiſſante Monarchie de l'Europe. Si ces Hébreux tranſplantés avoient eu quelque ombre de courage & la moindre élévation dans l'eſprit, ils auroient pu, dans les immenſes ſolitudes des Indes Occidentales, former un petit état indépendant comme celui des Jéſuites & des Penſilvaniens, & adorer leur Dieu, dans un autre Hémiſphere, ſans ramper dans l'humiliation & la ſervitude. Ce projet étoit

plus praticable sans doute que celui de Langallerie, qui vouloit réunir toute la nation Juive dans l'isle de Chypre, après avoir volé, pour faire les frais de cette Théocratie, les trésors de la Chapelle de Lorette (*), dont le pillage étoit assez du goût du Sanhédrin des Juifs d'Allemagne, qui croyoit retrouver dans cette piraterie l'ordre que donna Moyse d'emporter la vaisselle des Egyptiens avant que de sortir de l'Egypte.

La plus singuliere observation qu'un Physicien puisse faire sur la Circoncision, c'est que pendant tant de races suivies & circoncises sans interruption, la membrane du prépuce n'a point décru; ce qui prouve que la Nature, malgré les entraves qu'on veut lui donner, ne se laisse pas subjuguer, & que ni la diete, ni les mutilations réiterées à l'infini ne sauroient, comme quelques Naturalistes l'ont cru, produire, dans les hommes & les animaux, le caractere forcé qu'on souhaiteroit de leur imprimer (**). Les Chinois sont

(*) Il étoit fait mention de ce pillage de la chapelle de Lorette dans le traité que Langallerie conclut à la Haye avec l'Envoyé de Turquie; ce qui allarma tellement la cour de Vienne qu'elle fit enlever ce prétendu nouveau Moyse, & l'empêcha de conquérir sa Terre de promission. Cet aventurier, qui n'eut jamais de la conduite, mourut dans la prison de St. Paul à Vienne, où il se laissa mourir de faim, lorsqu'il vit que les Juifs ne s'armoient pas pour le délivrer; à quoi il s'étoit attendu, parce qu'il espéroit que les Juifs d'Allemagne feroient plus braves que les Juifs de l'Hircanie, qui s'étant révoltés avec beaucoup d'éclat pour délivrer leur Messie Sabataï-Zevi qu'on avoit mis aux petites-maisons à Constantinople, se laissèrent calmer par une trentaine de dragons que le Gouverneur de cette province envoya pour punir ces fanatiques, qui payerent sept-mille Tomans d'amende.

(**) On pourroit faire la même observation, dira-t-on, sur les ongles des pieds & des mains; mais il faut remarquer

aujourd'hui obligés, comme ils l'ont été de tout temps, d'écraser les pieds à leurs filles ; sans quoi les femmes Chinoises seroient capables de marcher, & ne se ressentiroient pas de la violence que l'empire de la mode a exercée sur leurs meres & leurs ayeules.

Les Juifs de l'Asie mineure, qui ne se sont jamais mésalliés, & qui n'ont jamais omis la Circoncision, comme ceux de l'Espagne & de Portugal l'omettent de nos jours, assurent qu'ils ont fourni, depuis leur expulsion d'Egypte, cent & vingt-deux générations, sans que les enfants de la derniere race ayent le prépuce diminué. Ainsi le fanatisme qui depuis plus de trois-mille ans s'opiniâtre à faire disparoître cet appendice du corps humain, n'a pu y réussir, & la Nature a maintenu son ouvrage contre les attentats des hommes.

C'est une autre question de savoir si l'on peut parvenir à obliterer, par artifice, les traces de cette incision, ou si la cicatrice en est indelébile. Sous les premiers Empereurs Romains, les Juifs établis en Italie devoient payer une capitation arbitraire, qui haussoit suivant que l'avidité du Fisc & l'avarice des princes croissoit : enfin, on poussa la rigueur jusqu'au point de deshabiller publiquement dans les rues ceux qu'on soupçonnoit, à leur physionomie Asiatique, d'être adonnés aux superstitions de la Palestine, pour les convaincre par le sceau de la Circoncision (*).

---

que les ongles & les cheveux repoussent toujours après avoir été coupés ; & que le prépuce au contraire ne recroît pas après la circoncision ; il n'est pas même constaté que les nymphes des femmes s'allongent une seconde fois, après l'Excision.

(*) Cette façon de déshabiller ceux qu'on soupçonnoit d'être Juifs ou de judaïser, ce qui étoit fort commun,

Les Juifs, pour oppoſer la fraude à la force, & combiner leur religion avec leur intérêt, ce qui étoit très-difficile, tâcherent de ſe faire recroître le prépuce avec un inſtrument inventé exprès pour forcer la peau à recouvrir le gland; & cet inſtrument ne paroît pas avoir été différent de cet énorme étui de cuivre dans lequel tous les Juifs de Rome portoient alors leur membre génital, & que Martial nomme *Judeum pondus* : le poids de cette muſeliere, en étendant continuellement l'épiderme, l'allongeoit conſidérablement. Il eſt vrai que cette méthode d'effacer la Circonciſion avoit dejà été employée long-temps avant le premier ſiècle, par quelques Aſiatiques qui ayant embraſſé la loi de Moyſe par enthouſiaſme, l'avoient abjurée par legereté, & c'eſt à cette vile eſpece de Rénégats que les Ecritures Hébraïques reprochent de s'être fait de nouveaux prépuces. On cite auſſi une Lettre de Paul aux Corinthiens, pour prouver que les Apoſtats Hébreux ſavoient rétablir la partie emportée par le Mohel : & quoique l'Apôtre des Gentils eût lui-même circoncis un garçon de vingt-quatre ans, il ne put ſe diſpenſer de réprouver hautement cette fraude des déſerteurs d'une loi qui n'étoit plus la ſienne. Il faut convenir néanmoins que malgré l'artifice que des hommes une fois circoncis pourroient employer pour cacher l'amputation, d'habiles Anatomi-

---

entraîna enfin tant d'inconvénients, & excita tant de plaintes qu'on fut contraint d'y renoncer, & c'eſt à cette occaſion qu'a été frappée la Médaille dont la légende du revers porte FISCI. IVDAICI. CALVMNIA. SVBLATA. Veſpaſien fit ceſſer les plaintes en exilant les Juifs en Eſpagne & en Portugal.

ſtes s'appercevroient bientôt de la ſupercherie, s'il étoit queſtion de la conſtater juridiquement. Comme les Turcs & les Arabes circonciſent plus tard que les Juifs, il leur ſeroit auſſi plus difficile d'effacer l'empreinte de leur initiation.

L'origine de la Circonciſion en Amérique a excité des diſputes très-vives & très-peu intéreſſantes entre Laët, Grotius, & Arias Montan, qui vouloit démontrer que les Américains ſont iſſus de quelques matelots, qui ayant refuſé de ſervir plus long-temps ſur les flottes de Salomon, aimerent mieux s'établir à Ophire, & d'y fonder la ville de Cuſco, que de retourner dans les ſtériles rochers de la Paleſtine : & cet Ophire eſt, ſelon ce ſavant Critique, le Pérou; puiſqu'il n'y a rien de plus aiſé que de déduire *Pérou* de *Piru*, & *Piru* d'*Opir* : il auroit dû ajouter que la bourgade de *Cuſco* ne pouvoit avoir été bâtie que par des gens venus du Pays de *Cus ;* & cette aſſertion n'auroit pas été plus ridicule que la recherche d'une étymologie imaginaire ; puiſque ce ſont les Eſpagnols qui ont impoſé au pays des Incas le nom de Pérou, abſolument ignoré avant l'arrivée des Européans. D'ailleurs on n'a pas découvert, dans tout ce pays des Incas, une ſeule peuplade circonciſe, ni la moindre analogie avec les Rits Moſaïques. Quelques adverſaires de Montan, qui ne voulurent pas lui accorder qu'un petit prince Iduméen eût pu envoyer une eſcadre au nouveau Monde par le détroit de Magellan, ou par la mer du Sud, avant la découverte du nouveau Monde, ne laiſſerent pas que de s'imaginer que les Tribus Hébraïques, menées en captivité dans la Chaldée, & dont

on n'a jamais plus entendu parler, avoient pénétré par la Chine jusqu'au Mexique : & ils citerent, à cette occasion, un passage très-peu concluant d'un livre Apocryphe, attribué à Esdras, qui dit que ces captifs allerent un jour, sans en demander la permission, vers un grand fleuve qui doit être le fleuve de St. Laurent, d'où il n'est pas difficile d'aller, par un chemin de trois à quatre-cents lieues, jusqu'à la Nouvelle Espagne; & cela est d'autant plus vrai, ajoutoit-on, qu'on a remarqué que tous les circoncis de l'Amérique avoient un penchant singulier pour sacrifier des hommes, comme les Juifs ont eu un penchant singulier pour sacrifier des enfants : donc ces Juifs ont peuplé les Indes Occidentales, & ont été les ayeux des Iroquois.

Il faudroit plaindre celui qui se fatigueroit à réfuter tant de chimeres qui n'en valent pas la peine; puisqu'il suffit de dire que la Circoncision a eu en Amérique la même origine que dans notre continent : cet usage n'y a pas été importé par un peuple étranger; il y est né d'un besoin physique.

Chez les Mexicains, les Prêtres faisoient aux parties génitales des garçons une incision d'où découloient quelques gouttes de sang; & quoique le P. Acosta ne se soit pas expliqué fort clairement là-dessus, il est croyable qu'on retranchoit le ligament qui attache le prépuce au bas du gland, à peu près comme les accoucheuses font en Italie à tous les enfants mâles; & cette opération y suffisoit peut-être, si l'on n'avoit d'autre vue que de prévenir la naissance des Insectes qui pouvoient s'engendrer dans cet endroit. On ne sauroit se

difpenfer de relever ici une faute bien étrange où eft tombé feu Mr. Mallet, qui a inféré une *Diatribe fur la Circoncifion* dans le Dictionnaire Encyclopédique: où nous favons très-bien que chaque auteur eft ref-ponfable de fes propres articles. Mr. Mallet affure que *les Mexicains coupoient à leurs enfants le prépuce & les oreilles*; & il demande férieufement, *s'il en échappoit beaucoup de cette terrible opération?* Il y a dans cette affertion, une furabondance d'erreurs; puifqu'on ne coupoit ni le prépuce ni les oreilles, auffi n'a-t-on point vu de Mexicain qui ne les eût très-longues. On y faifoit feulement aux oreilles, ainfi qu'au prépuce, une légere incifion d'où devoient fortir quelques gouttes de fang, comme Herrera & Acofta le difent. Si Mr. Mallet eût donc daigné confulter ces deux Hiftoriens, il fe feroit épargné une abfurdité, & n'eût pas accufé, fans la moindre preuve, un peuple entier de couper les oreilles à tous les enfants: il n'eût pas recherché s'il en échappoit beaucoup de cette terrible opération, qu'on n'a jamais entrepris de leur faire. On auroit négligé cette faute groffiere fi elle avoit appartenu à quelque obfcur compilateur; mais, comme on la rencontre dans un ouvrage auffi refpectable que l'Encyclopédie, il ne convenoit pas de la méprifer.

Il eft vrai qu'à la rigueur on ne peut donner le nom de Circoncifion à la pratique des Mexicains Occidentaux, telle qu'on vient de la décrire: mais Pierre d'Angleria (*), & plufieurs autres écrivains contem-

(*) Voyez fon Ouvrage *de infulis nuper repertis*, & fes *premieres Décades*.

porains de la découverte du nouveau monde rapportent qu'à l'isle de Cosumel, à la péninsule de Jucatan, sur les bords du Golfe de Mexique, & à la pointe de la Floride, les sauvages s'ôtoient le prépuce tout entier avec un couteau de pierre; & cet usage ne s'étoit non plus introduit dans lè Nord de l'Amérique, que dans le Nord de notre Hémisphere; d'où il s'ensuit que la Circoncision avoit été adoptée, sous les mêmes paralleles des deux continents, par des peuples qui ne paroissent jamais avoir eu la moindre correspondance entr'eux. Cette observation sert donc encore à démontrer que le climat occasionne l'accroissement de la membrane du prépuce, & favorise la propagation des vermisseaux qui s'y logent dans les pays chauds.

Les excellents Mémoires de Pison, de Margrave & de Neuhof sur les mœurs des Brésiliens, nous apprennent que les peuplades situées au midi du Para ne se circoncisoient point : on sait aussi, à n'en pas douter, que cette coûtume étoit inconnue au Pérou du temps des Incas : elle ne s'étoit, par conséquent, étendue depuis la Riviere d'Apure, qui coule sous l'Equateur, que jusqu'au trentieme degré de latitude Nord, le long de la côte orientale de l'Amérique, & finissoit à la Floride, où, au rapport de quelques relations particulieres, on circoncisoit aussi les filles; de même que parmi les Salivas de l'Orenoque, qui non contents de

Il est surprenant que Laët, dans sa dispute contre Grotius, assure que la Circoncision étoit inconnue en Amérique : il avoit apparemment oublié ce qu'il en avoit lu dans Acosta & dans P. d'Angléria; ou la mauvaise foi, qui n'accompagne que trop souvent les querelles littéraires, lui a fait dissimuler des passages favorables à son adversaire.

déchausser entierement le prépuce à leurs enfants, leur ciseloient encore la peau, à peu près comme l'est celle des Nègres tailladés dont on a parlé dans le Tome précédent, à l'endroit où l'on expose les motifs de cette bizarrerie; car il est certain que Gumilla (*) a exagéré, à bien des égards, la façon atroce dont les Indiens méridionaux se circoncisoient : & la peinture que ce moine Espagnol fait de cette cérémonie barbare, laisse assez entrevoir, qu'il étoit encore entêté de l'opinion de quelques rêveurs du seizieme siècle, qui en

(*) „ La Circoncision, dit-il, cette marque distinctive „ du peuple que Dieu s'étoit réservé, quoique pratiquée „ avec la variété qu'un long espace de temps introduit „ dans les usages & les coutumes, est encore en usage „ parmi ces nations idolâtres. Les Salivas, dans le temps „ qu'ils la pratiquoient, & ceux qui vivent dans les bois, „ circoncisoient leurs enfants le huitieme jour, sans en „ excepter les filles, & cela d'une maniere si cruelle qu'il „ en mouroit plusieurs de l'un & de l'autre sexe. Les dif- „ férentes nations de Cuiloto, & d'Uru, & des autres „ rivieres qui se jettent dans l'Apure, avant d'avoir em- „ brassé le Christianisme, pratiquoient cet usage avec le „ plus de cruauté & d'inhumanité, y joignant des bles- „ sures considérables aux bras & dans toutes les parties „ du corps, dont on voit encore les cicatrices sur ceux „ qui vivent aujourd'hui, & qui descendent de ces sauva- „ ges : ils n'exerçoient cette boucherie sur leurs enfants „ que lorsqu'ils avoient atteint l'âge de dix à douze ans, „ pour qu'ils eussent assez de forces pour supporter la perte „ de sang qu'occasionnoient plus de cent blessures qu'ils „ faisoient à ces victimes de leur ignorance.

„ Je trouvai, en 1721, dans les bois, un enfant mori- „ bond, dont les plaies s'étoient envénimées, & dont „ tout le corps étoit couvert d'une matiere dégoûtante. „ Pour que ces enfants ne sentissent pas l'instrument „ avec lequel on leur perçoit les chairs, on avoit soin de „ les enivrer; parceque personne n'étoit exempt de cette „ sanglante cérémonie."

„ Les marques de la circoncision ne sont pas moins cruel- „ les chez les Indiens Guamos & les Othomacos." *Traduction d'El Orinoco illustrado, Tome I, p. 183 & suivantes.*

voulant,

voulant, comme on l'a dit, faire descendre les Américains des Juifs, voyoient la ressemblance la plus marquée entre les mœurs de ces deux nations, qui, de quelque côté qu'on les considère sans prévention, ne sauroient être plus différentes. D'ailleurs, les Juifs, ennemis de l'agriculture & de tout travail honnête, n'ont jamais envoyé des colonies régulieres à dix lieues de la Judée : & si l'on les a vu se répandre en Egypte, après la mort d'Alexandre, qui avoit fait de cette province l'entrepôt des marchandises de l'Orient, c'étoit bien plutôt pour s'y enrichir que dans la vue d'y former un corps de peuple. Enfin, ils ont de tout temps préféré à leur stérile patrie le séjour des villes étrangeres où le luxe & la misere encourageoient la population des usuriers; & l'on peut leur appliquer ce que Tacite disoit des Astrologues, *on les proscrira toujours, & on les tolérera toujours.*

Comme on a trouvé en Amérique quelques Sauvages tellement équipés qu'ils sembloient réellement être infibulés, on tâchera de découvrir les causes de cet usage singulier qui est l'opposé de la Circoncision.

Les Médecins Latins ont donné le nom de *fibula* à un anneau ou à une boucle qu'on insere dans les parties génitales des garçons & des filles; & delà est dérivé le mot d'*Infibulation*, pratique si ancienne qu'on ne sauroit ni en marquer le commencement, ni en connoître l'auteur : il n'y a néanmoins aucun doute sur la situation du pays d'où elle est originaire; puisque l'Histoire nous apprend que cette coûtume est venue de l'Orient dans la Grèce, & de la Grèce en Italie, vers la fin de la République Romaine : c'est-

à-dire dans un temps où les mœurs Aſiatiques commençoient à ſévir parmi un peuple d'Europe qui avoit conquis l'Aſie pour ſon malheur.

L'Infibulation des femmes eſt due uniquement à la jalouſie des hommes, qui dans des climats brulants, où toutes les paſſions ſont extrêmes, & la raiſon impuiſſante, ont été aſſez inſenſés, aſſez impitoyables pour faire à la nature humaine le dernier des outrages, en exerçant ſur leurs ſemblables une violence injurieuſe, qu'on pardonneroit à peine ſi l'on ne l'exerçoit que ſur les animaux (*). Ces barbares ont cru qu'en donnant des entraves au corps, ils ſubjugueroient auſſi les volontés, les idées, & l'ame même: ou, s'ils ont ignoré que la pudeur ne conſiſte que dans la pureté de l'imagination & l'intégrité des ſentiments, leur abſurdité a été encore plus impardonnable, puiſqu'ils ont employé tant d'inutiles moyens pour s'aſſurer la poſſeſſion d'un bien qu'ils ne connoiſſoient point. La maniere d'infibuler le ſexe eſt encore en vogue de nos jours; & on ſe ſert de trois méthodes différentes quant à la forme, mais dont le but eſt à peu près le même. En Ethiopie, dès qu'une fille eſt née, on réunit les bords de ſes parties ſexuelles, on les coud enſemble, non avec un fil de lin incombuſtible comme quelques voyageurs le diſent, mais avec un ſimple cordon de ſoie, & on n'y laiſſe d'ouverture

(*) Entre les animaux, il n'y a que les juments de bonne race qu'on infibule, quand on ne veut point qu'elles conçoivent; & c'eſt ce qu'on nomme en termes propres *boucler les cavales*. On ſe ſert ordinairement, pour cette opération, d'un inſtrument de cuivre blanc qui a pluſieurs pinces & pluſieurs crochets, qu'on inſere dans le vagin afin d'en boucher l'approche.

qu'autant qu'il en faut pour les écoulements naturels. On peut s'imaginer combien une couture, faite dans un endroit si sensible, doit occasionner de douleurs aux victimes d'une si monstrueuse opération, dans laquelle on déteste à la fois le despotisme & la jalousie de ceux qui l'ordonnent, & de ceux pour qui on la fait. Cependant les chairs, rejointes par art, finissent par adhérer naturellement : & vers la seconde année, il ne reste plus qu'une cicatrice difforme : le pere d'un tel enfant possede, à ce qu'il croit, une vierge, & il la vend pour vierge au plus offrant, comme on en agit dans tout l'Orient. Quelque temps avant les nôces, on rouvre les parties fermées par une incision assez profonde pour qu'elle puisse détruire la réunion faite par la couture.

Cette façon d'infibuler, la plus affreuse & la plus cruelle, est aussi la moins pratiquée, & il semble qu'on l'a inventée plutôt pour s'assurer de la virginité des filles que pour se garantir de la fidélité des femmes. Parmi d'autres nations de l'Asie & de l'Afrique, on fait passer par les extrêmités des nymphes opposées un anneau, qui dans les filles est tellement enchassé qu'on ne peut le déplacer qu'en le limant, ou en le coupant de force avec des ciseaux : on conçoit qu'on ne sauroit ajuster ces entraves qu'en y faisant une soudure, afin d'unir les deux branches de la boucle après qu'elle a été enfoncée dans les chairs, & cette soudure n'est praticable que par le moyen d'un fer rouge qu'on applique sur la boucle même, pour fondre l'étain, ou le plomb dont on se sert dans cette opération, dont l'appareil seul inspireroit de l'horreur, ou de

la commiſération, dans des ames ſenſibles. Quant aux femmes, elles y portent un cercle de métal où il y a une ſerrure, dont la clef eſt entre les mains des maris, à qui cet inſtrument tient lieu de ſérail & d'Eunuques, qui exigent tant de dépenſes, & qui coûtent ſi cher en Aſie qu'il n'y a abſolument que les Seigneurs & les princes qui ayent de ces eſclaves faits pour en garder d'autres : les ſcélérats d'entre la populace ſe ſervent de ces anneaux dont on vient de parler.

La troiſieme maniere d'infibuler, quoique moins ſanglante que les autres, eſt encore un horrible reſte de barbarie : elle conſiſte à mettre aux femmes une ceinture treſſée de fils d'airain, & cadenacée au-deſſus des hanches, par le moyen d'une ſerrure compoſée de cercles mobiles, où l'on a gravé un certain nombre de caracteres ou de chiffres entre leſquels il n'y a qu'une ſeule combinaiſon poſſible pour comprimer le reſſort du cadenat; & cette combinaiſon eſt le ſecret du mari. On accuſe les Italiens modernes de faire uſage de ces inſtruments que les anciens Romains n'ont jamais employés, même dans le temps de la plus grande dépravation des mœurs : chez eux on n'infibuloit ni les femmes ni les filles, mais les garçons : on reſpectoit le ſexe le plus foible, & l'on enchaînoit le ſexe le plus fort, le plus entreprenant; parce qu'on ſavoit que la pudeur ne ſauroit être dans les femmes une ſuite de la contrainte, & qu'en leur ôtant la liberté on les diſpenſe d'une vertu incompatible avec la ſervitude. Quand nos Veſtales font, au pied des autels, vœu de chaſteté, elles ont peut-être envie de le tenir; mais ceux qui les renferment dans des cachots dès qu'elles

ont prononcé ce ferment, leur ôtent le mérite de la continence : on les tient, par conféquent, incapables d'exécuter ce qu'elles ont promis fi folemnellement : ou il ne faudroit pas les renfermer, ou il ne faudroit pas exiger d'elles un vœu qui devient inutile dans une prifon & parmi des efclaves. Les Veftales Romaines jouiffoient de la même liberté que les autres femmes de la Capitale : fi on les avoit reléguées dans un couvent, elles auroient ceffé d'être vierges.

Le Médecin Celfe, qui a décrit en fort beau Latin la façon dont on infibuloit les garçons chez les Romains (*), dit qu'on leur faifoit cette opération pour des raifons de fanté, & il ajoute qu'on n'en obtenoit pas toujours l'avantage qu'on s'en étoit promis. Si cette précaution n'a pu prévenir tous les inconvénients, il faut avouer néanmoins qu'elle a dû, dans bien des cas, garantir la jeuneffe, & l'empêcher de s'énerver dans l'âge des défirs, qui ne précede que trop fouvent l'âge des forces, & furtout dans les grandes

---

(*) *Infibulare quoque adolefcentulos interdum valetudinis causâ quidam confuerunt : ejufque hæc ratio eft. Cutis, quæ fuper glandem eft, extenditur, notaturque utrinque à lateribus atramento, quâ perforetur, deinde remittitur. Si fuper glandem notæ revertuntur nimis apprehenfum eft, & ultra notari debet : fi glans ab his libera eft, is locus idoneus fibulæ eft. Tum, quâ notæ funt, cutis acu filum ducente tranfuitur, ejufque fili capita inter fe deligantur, quotidieque id movetur, donec circa foramina cicatriculæ fiant ubi hæ confirmatæ funt : excepto filo fibula inditur, quæ quò levior, eò melior eft; fed hoc quidem fæpius inter fupervacua quam inter neceffaria eft; Corn. Cels. Lib. 7. cap. 25. De infibulandi ratione.*

Il eft furprenant que, dans cette defcription fi détaillée, Celfe ne dife pas un mot de la façon dont on foudoit l'anneau après l'avoir mis dans fa place, ce qui étoit fans doute le plus difficile dans toute cette opération.

villes, où les débauches prématurées font dégénérer l'espèce humaine. Quoiqu'en dise Celse, l'infibulation avoit été généralement adoptée à Rome, tant pour les jeunes gens qu'on envoyoit aux écoles publiques, que pour les comédiens & les chanteurs, qui s'étant vendus aux Directeurs des spectacles, devoient se soumettre à la loi qu'on leur imposoit pour conserver leur voix, qui se perd d'autant plutôt que les mœurs du musicien sont plus débordées (*). Pour brider les garçons, on leur mettoit dans le prépuce un anneau d'or ou d'argent, tellement rejoint par les extrêmités qu'on ne pouvoit plus l'ouvrir qu'avec une lime; & c'est ce que les Romains nommoient *refibulare* (**), mot qu'on ne peut rendre en français que par le terme de *désibuler*. Avant que d'adapter cette

---

(*) Juvenal dit dans sa Satyre contre les femmes,
Si gaudet cantu, nullius fibula durat
Vocem vendentis prætoribus — — — —
Voyez la même Satyre, v. 74.
Entre les différents antiques qu'on conserve dans le cabinet du College Romain, il y a deux petites statues de bronze qui représentent des musiciens Romains infibulés: ils sont remarquables par la grandeur de l'anneau inséré dans leur prépuce, & par la maigreur excessive de leurs corps. Ces deux morceaux très-curieux passent pour être uniques, & l'on en a donné les figures pour la premiere fois dans les *Monumenti antichi, inediti. Tab.* 188. *de Mr. l'Abbé Winkelman*, qui viennent de paroître. On peut consulter ces figures pour se former une idée plus nette de la façon dont on infibuloit les garçons chez les anciens Romains. Au reste il est difficile de savoir pourquoi le corps de ces musiciens bouclés est si décharné : Mr. Winkelman soupçonne qu'ils ont pu servir de mannequins; ce qui n'est pas vraisemblable.

(**) *Occurrit aliquis inter ista si draucus,*
Jam pædagogo liberatus, & cujus
Refibulavit turgidum faber penem.
Martial. Lib. IX. Epig. 28.

boucle, on perçoit les bords du prépuce avec une aiguille, & on y paſſoit un fil qu'on y laiſſoit pendant quelques jours, afin qu'il s'y formât une cicatrice, & que la peau ne fût pas, dans la ſuite, déchirée par l'anneau, qui gênoit d'autant moins qu'il étoit plus léger. Auſſi les Cailloires, ou les Moines Grecs, qui font des pénitences preſque auſſi outrées que les Faquirs & les Bonſes, ſe piquent-ils d'être infibulés avec la plus groſſe boucle qu'un homme puiſſe endurer : on rencontre de ces frénétiques qui ont dans le prépuce un cercle de fer de ſix pouces de circonférence, & qui peſe au-delà d'un quart de livre : ils conviennent que le fanatiſme n'a pu rien imaginer de plus cruel, & qu'il faut une réſignation parfaite, & une patience plus qu'humaine pour ſupporter ces entraves qui prouvent combien il ſeroit difficile à ces célibataires Aſiatiques, de garder leur vœu de chaſteté, s'ils n'avoient ſoin de ſe garotter eux-mêmes. On lit dans quelques relations, qu'entre les Moines Turcs, il y a des Kalenders, des Derviches, & des Santons qui portent auſſi de ces muſelieres, & que le peuple juge du degré de leur ſainteté par la grandeur de leur chapelet & de leur anneau, ce qui eſt d'autant plus ſurprenant que ces miſérables ſont circoncis : ils défont apparemment ces anneaux lorſqu'ils commettent ce péché énorme dont on les accuſe (*) : pour mortifier leur chair & leur ſens,

(*) Nous ne ferions point cette horrible imputation au Clerge Turc, ſi Mr. Locke, dans ſon *Eſſai philoſophique ſur l'Entendement humain* (Liv. I. p. 28. in-4to. Amſterdam

ils s'accouplent quelquefois avec des mules & des ânesses, pendant que le muletier, dévotement à genoux, remercie ces saints de l'honneur qu'ils font à ses bêtes.

Les Anciens parlent encore d'une autre espèce d'infibulation qui se pratiquoit avec un tuyau dans lequel on faisoit entrer le membre génital, & qu'on attachoit avec un ceinturon. Quoique les Scholiastes, tels que Farnabe & Ferrarius, ne soient pas exactement

---

1755.) ne l'avoit fait avant nous : il cite un passage du voyage de Baumgarten, qu'il n'a pas jugé à propos de traduire pour des raisons que nous ignorons. Il est dit dans cet extrait que Baumgarten vit, auprès de Belbes en Egypte, un dévot Sarrasin, assis entre des monceaux de sable, il étoit nu comme au sortir du sein de sa mere, & jouissoit dans tous le pays de la plus grande réputation : on le regardoit comme un homme *integre, saint & divin*; parce qu'il n'avoit jamais eu à faire avec des filles ou des garçons, mais simplement avec des ânesses & des mules.

Ibi (*scilicet propè Belbes in Ægypto*) *vidimus sanctum unum saracenicum inter arenarum cumulos, ita ut ex matris utero prodiit, nudum sedentem. Mos est Mahometistis, ut eos, qui amentes & sine ratione sunt, pro sanctis colant & venerentur : insuper & eos, qui, cum diu vitam egerint inquinatissimam, voluntariam demum pœnitentiam & paupertatem, sanctitate venerandos deputant. Ejusmodi verò genus hominum libertatem quandam effrenem habent, domos quas volunt introndi, edendi, bibendi, &, quod majus est, concumbendi; ex eo concubitu, si proles secuta fuerit, sancta similiter habetur. His ergo hominibus, dum vivunt, magnos exhibent honores; mortuis verò vel templa, vel monumenta extruunt amplissima, eosque contingere ac sepelire maximæ fortunæ ducunt loco. Audivimus hæc dicta, & dicenda per interpretem à Mucrelo nostro : insuper sanctum illum, quem eo loci vidimus publicitùs apprime commendari eum esse hominem sanctum, divinum, ac integritate præcipuum; eo quod, nec fœminarum unquam esset, nec puerorum, sed tantummodo asellarum concubitor atque mularum. Perogr. Baumgarten. Lib. II. cap.* 1 *p.* 73.

Mr. Locke cite ce passage pour prouver qu'il n'y a pas de Morale universelle ni d'idées innées.

d'accord

d'accord en expliquant un paſſage de Martial où il eſt fait mention de cet étui (*), on ne peut nier qu'on ne s'en ſoit ſervi pour infibuler les mâles, & c'eſt cette opération qui a le plus de rapport avec l'uſage qu'on a retrouvé chez les Sauvages du nouveau Monde, qui ſe retiroient, autant qu'ils pouvoient, le membre, pour lier le prépuce, & une partie du conduit, avec un ruban d'écorce nommé dans leur langue *Tacoynhaa*; de ſorte que le muſcle érecteur étoit, malgré ſa force, entièrement aſſujetti par ce bridon (**). Cabral ramena, de ſon premier voyage, un Bréſilien ainſi infibulé à Lisbonne, où l'on ne vit qu'avec la plus grande ſurpriſe ce barbare endurer patiemment cet étrange accoûtrement : ce lien eſt, chez quelques peuples méridionaux, très-large, comme un bandage, qu'ils doivent ſe défaire lorſqu'ils quittent l'eau.

(*) *Menophili penem tam grandis fibula veſtit,*
Ut ſit Comœdis omnibus una ſatis,
Hunc ego credideram (nam ſæpe lavamur in unum)
Sollicitum voci parcere, Flacce, ſuæ:
Dum ludit mediâ, populo ſpectante, palæſtrâ,
Delapſa eſt miſero fibula; verpus erat
Martial. Lib. 7. Epig. 82.

Ferrarius, dit que Martial s'eſt trompé, lorſqu'il donne le nom de *Fibula* à cet étui : il prétend, que pour être infibulé il falloit avoir néceſſairement un anneau dans le prépuce. La diſcuſſion de ce ſentiment nous intéreſſe très-peu : nous ajouterons ſeulement ici, que les Juifs de Rome portoient de ces étuis décrits par le Poëte Latin.

(**) *Viri membri ſui fiſtulam in ſe contrahunt, & involvunt tæniolâ quâdam; vocantque id, quo ligant membrum, Tacoynhaa; religant autem, quando opus eſt ut mejant.* Margrave *Hiſt. Nat. Braſiliæ p.* 14.

Pierre Martyr dit à peu près la même choſe en ces termes. *Alibi in eodem tractu, intra vaginam mentularem nervum reducunt funiculoque præputium alligant.* Decad. Ocean.

Linſcot dit que les habitants du Cumana ne ſe ſervent point de cordon, mais d'un étui de jonc fort étroit : ceux de l'Iſthme Darien ont, au rapport de Waffer, un petit vaiſſeau d'or ou d'argent, ſelon leurs moyens, ou un morceau de feuille de Plantin qui eſt de figure conique, & qui reſſemble à un éteignoir : ils font entrer leur membre avec force dans ſon enveloppe, & ils le couvrent enſuite avec cette eſpèce d'entonnoir qu'ils attachent ferme, par le moyen d'un cordon, autour de leurs reins : pour le ſcroton, il eſt expoſé à la vue de tout le monde.

Les premiers Eſpagnols qui s'apperçurent de cette coûtume parmi quelques peuplades du Sud de l'Amérique, n'ayant pû en deviner la cauſe, crurent que c'étoit une ſorte de parure barbare, comme de ſe ficher de longues aiguilles dans la carnoſité des cuiſſes, & de s'incruſter des cailloux ou des oſſelets dans la peau des joues & du front : Margrave & Waffer (*) ſont les ſeuls qui ayent ſoutenu que ces Indiens s'infibuloient, parce qu'ils avoient une averſion ſinguliere à ſe voir dans un certain état de vigueur; mais il ne paroît pas que la pudeur eût pû ſoumettre les mâles à une telle cérémonie dans un pays où les femmes n'ont point de pudeur : elles s'y couvrent d'un petit bouquet d'herbes, qu'elles perdent la plupart du temps. D'ailleurs, ſi les Bréſiliens & les Dariens avoient ſimplement voulu cacher leur nudité, ils auroient pris des tabliers, comme tant d'autres ſauvages en ont, ſans recourir à l'infi-

(*) *Deſcription de l'Iſthme Darien.*

bulation qui ne cache que le gland du membre : ils ne pourroient même la ſupporter, s'ils n'étoient énervés dans les parties de la génération. En Europe c'eſt un châtiment : en Aſie c'eſt un ſupplice.

Plus donc on réfléchit ſur les motifs de cet uſage, & plus il ſemble que quelques Américains avoient imaginé cet expédient pour prévenir l'épuiſement total de leurs forces, & pour corriger le défaut de leur organiſme, en ſe faiſant eux-mêmes avec moins de riſque ce que Veſpuce dit que les femmes pratiquoient avec des inſectes vénimeux, opération ſi violente qu'elle entraînoit quelquefois l'impuiſſance & la mort : c'étoit un remede de furieux.

Au reſte, on n'a trouvé aucune trace de cette pratique parmi les Américains du Nord, qui moins abatardis que les méridionaux, n'avoient apparemment pas beſoin d'une ſi grande retenue ; & ce qui eſt plus remarquable encore, c'eſt qu'on n'infibuloit les femmes chez aucun peuple de tout le nouveau Monde ; la jalouſie des hommes, qui n'aimoient que foiblement, n'y étoit pas aſſez outrée pour employer ce ſtratagème affreux.

Quoique les Inſulaires de la mer du Sud ſoient une race d'hommes très-diſtincte de la race Américaine, nous ne pouvons nous diſpenſer, en terminant cet article, de décrire la maniere bizarre dont s'infibulent les habitants de l'iſle de Capul, qui gît entre les Ladrones & les Philippines ; ils paſſent un clou d'étain dans la verge de chaque enfant mâle ; la pointe de ce clou eſt fendue & rivée, & la tête en eſt comme une petite couronne : la bleſſure que cette pointe fait aux

enfants ſe guérit avec beaucoup de peine : ils retirent ce clou lorſqu'ils ont envie de quitter l'eau. Pour mieux s'aſſurer de la vérité de ce fait, quelques gens de l'équipage de Thomas Candish tirerent un de ces inſtruments du gland d'un garçon âgé de dix ans, & fils du Cacique qui étoit venu à bord pour faire les honneurs de l'iſle. Le Commodor Anglais s'étant informé des motifs de cette invention, le Cacique lui dit qu'elle étoit venue des femmes, qui voyant les hommes fort adonnés à la Sodomie, porterent leurs plaintes aux Régents, & obtinrent que, pour empêcher ces abus, on s'y ſerviroit dans la ſuite de ces clous (*). A juger de cette méthode d'après la deſcription que le Chevalier Pretty nous en a conſervée, il eſt impoſſible de concevoir qu'elle ait pu produire l'effet qu'on s'en étoit promis. Tant il eſt vrai que les hommes ſont également en contradiction lorſqu'ils font mal, & lorſqu'ils veulent bien faire.

(*) *Hiſtoire des Navigations aux Terres Auſtrales, par Mr le Préſident des Broſſes.* Tome 1. p. 227. in 4to Paris 1756.

Fin de la quatrieme partie.



RECHERCHES PHILOSOPHIQUES SUR LES AMERICAINS.

CINQUIEME PARTIE.

CINQUIEME PARTIE.

SECTION I.

Du génie abruti des Américains.

Frigidus obſtiterit circum præcordia ſanguis.
Virg. Georg. II.

NOus n'avons conſideré juſqu'à préſent les peuples de l'Amérique que du côté de leurs facultés phyſiques, qui étant eſſentiellement viciées, avoient entraîné la perte des facultés morales : la dégénération avoit atteint leurs ſens & leurs organes : leur ame avoit perdu à proportion de leur corps. La Nature, ayant tout ôté à un hémiſphere de ce globe pour le donner à l'autre, n'avoit placé en Amérique que des enfants, dont on n'a encore pu faire des hommes. Quand les Européans arriverent aux Indes occidentales, dans le quinzieme ſiecle, il n'y avoit pas un Américain qui ſût lire ou écrire : il n'y a pas encore de nos jours un Américain qui ſache penſer.

Si le lecteur a jetté un regard rapide ſur la multitude des faits dont on lui a rendu compte juſqu'à préſent, ce Chapitre exige de ſa part la plus grande attention : il s'agit ici de décider ſi nous avons été conſéquents, & ſi nos obſervations concourent à prouver en général ce qu'elles prouvent en particulier.

L'esprit n'a point été également partagé à tous les peuples de notre continent : les Nègres brulés dans la Zone Torride, & les Lappons glacés sous le Cercle Polaire, n'ont jamais écrit des Traités de Philosophie, & n'en écriront jamais; mais on n'a pas trouvé dans toute l'étendue du nouveau Monde, malgré la grande diversité des climats, un homme d'une capacité supérieure à un autre.

Une insensibilité stupide fait le fond du caractere de tous les Américains : leur paresse les empêche d'être attentifs aux instructions : aucune passion n'a assez de pouvoir pour ébranler leur ame, & l'élever au-dessus d'elle-même. Supérieurs aux animaux, parce qu'ils ont l'usage des mains & de la langue, ils sont réellement inférieurs au moindre des Européans : privés à la fois d'intelligence & de perfectibilité, ils n'obéissent qu'aux impulsions de leur instinct : aucun motif de gloire ne peut pénétrer dans leur cœur : leur lâcheté impardonnable les retient dans l'esclavage où elles les a plongés, ou dans la vie sauvage dont ils n'ont pas le courage de sortir. Il y a près de trois siecles que l'Amérique est découverte ; on n'a cessé depuis ce temps d'amener des Américains en Europe : on a essayé sur eux toute espece de culture, & aucun n'a pu parvenir à se faire un nom dans les sciences, les arts, & les métiers.

Garcilasso de la Vega, qu'on prend ordinairement pour un Américain, n'étoit qu'un Métif, né à Cusco d'un pere Espagnol & d'une Péruvienne : ayant hazardé d'écrire l'histoire de son pays, il a produit un ouvrage si indigeste, si pitoyable, si foncièrement mal

raiſonné, que trois Auteurs Français qui ont tenté de le rédiger & de le mettre en ordre, n'ont pu y réuſſir (*). Dans la derniere Hiſtoire des Incas, qui a paru à Paris, en 1744, & qu'on attribue à Garcilaſſo, on n'a pas conſervé une phraſe de l'original. Enfin, on peut juger de ſon peu de capacité, par là même qu'il a été incapable de faire un mauvais livre; ce qui eſt ſi facile & ſi aiſé, dans tous les pays, à tous ceux qui oſent l'entreprendre. Quelque borné qu'ait été ce métif, il eſt certain qu'un véritable Américain n'auroit jamais été en état de compoſer une page dans le ſtyle & dans le goût de ce Garcilaſſo, qui n'auroit point écrit, s'il n'avoit eu un Européan pour pere. Les vrais Indiens Occidentaux n'enchaînent pas leurs idées, faute de réfléchir ſur ce qu'ils ont dit, & ſur ce qu'ils diront dans la ſuite : ils ne méditent point, & manquent de mémoire. Ce défaut leur eſt commun avec les Nègres, qui doivent quelquefois ſe tenir longtemps la tête entre les mains, & s'ôter la lumiere pour ſe reſſouvenir le matin de ce qu'ils ont fait la veille : ils travaillent de l'eſprit, pour ſe rappeller des idées mal imprimées, & preſqu'auſſitôt effacées que conçues : ce qu'on doit attribuer aux humeurs viſqueuſes & groſſieres qui circulent dans leurs cerveaux; puiſqu'il eſt démontré que la faculté mémorative peut être reſtituée ou aidée par des ſternutatoires violents, tels que la Ptarmice, l'Euphorbe, & l'huile du tabac, qui occaſionnent de conſidérables évacuations de flegmes : les patients tourmentés par l'oubli, à qui

(*) Ces trois auteurs ſont Baudouin, Ricaut, & un Anonyme.

on adminiſtre ces drogues, conviennent qu'elles diſſipent une eſpece de brouillard qui abſorbe les images des choſes paſſées dont ils tâchent de renouveller le ſouvenir. Les liqueurs ſpiritueuſes & fermentées produiſent, dans de certains hommes, des effets fort analogues, & leur ramenent des idées qu'ils croyoient perdues.

Comme on s'eſt imaginé que le tranſport des Américains en Europe étoit contraire à leur tempérament, on a éprouvé d'en inſtruire quelques-uns chez eux : cette tentative n'a pas mieux réuſſi que les autres; mais le réſultat des obſervations qu'on a faites à cette occaſion, eſt très-ſingulier : on avoue que les enfants de cette nation donnent quelques lueurs d'eſprit juſqu'à l'âge de ſeize ou de dix-ſept ans : ils apprennent, dans cet intervalle, un peu à lire & à écrire, & font aſſez pour promettre à leurs précepteurs qu'ils ne perdront pas entierement leurs peines, s'ils continuent à les cultiver; mais vers la vingtieme année, la ſtupidité ſe développe tout d'un coup : alors le mal eſt fait : ils reculent au lieu d'avancer, & oublient tellement ce qu'ils avoient appris, qu'on eſt obligé de renoncer à leur éducation, & de les abandonner à leur fatalité (*).

(*) *Pueri illorum ingenio ſunt ſatis docili : verùm quando adoleſcentiam ingrediuntur, fiunt hebetiores, ita ut paucos videre liceat literis inſtructos, aut qui artem ſcribendi norint, aut alias artes Europæas, à quibus quodammodo abhorrent laborum impatientiores.* G. Marcgravii *de Braſiliæ regione & indigenis pag.* 14.

Tous les voyageurs conviennent que cette obſervation de Marcgrave ſur les enfants Bréſiliens peut s'appliquer à tous les enfants des autres nations de l'Amérique.

Je ne me ſuis pas propoſé d'éclaircir, avec toute l'exactitude poſſible, les cauſes ſecrettes d'un effet ſi étonnant : j'obſerverai ſeulement que la ſtupidité ſemble les accabler vers l'époque de la puberté : or il eſt certain qu'on voit, en Europe même, beaucoup de jeunes gens dont l'intelligence décline dans cet âge-là : ce période de la vie eſt un inſtant critique & terrible qui confirme, ou qui détruit tout ce qu'on avoit eſperé de la vivacité de l'enfance. Il ſe peut que le premier épanchement de la liqueur prolifique obſtrue, dans de certains ſujets, quelques conduits & épaiſſit leurs eſprits vitaux. Auſſi eſt-il prouvé par l'expérience que l'uſage, même immoderé, des femmes n'eſt pas contraire au développement de l'eſprit; tandis que la caſtration faite dans le berceau lui eſt manifeſtement nuiſible, & ne produit que des hommes puſillanimes, indolents, ſans vivacité, & dont l'ame eſt autant dégradée que le corps, parce que la violence de cette opération répercute la matiere ſéminale, & fait détonner les fibres. D'un autre côté, le degré de l'intelligence dépend de la marche réguliere du ſang, & de la ſubtilité des fluides qui arroſent les parties intérieures de la tête où ſont les bouts des nerfs & les commencements des idées : dans les impuberes le ſang coule trop impétueuſement, pour que leur eſprit brillant ait de la conſiſtance : dans les vieillards il s'affoiblit à meſure que leur ſang devient froid & ſtagnant (*). Il y a donc un terme intermédiaire depuis la puberté

(*) Dans les petits enfants bien portants, le pouls bat ordinairement cent & huit fois, en une minute : il ne bat que ſoixante & douze fois, chez les perſonnes en ſanté

jusqu'à la vieillesse, qui est le vrai temps de la vigueur & de la force de l'imagination. Si, dès l'adolescence, des humeurs impures & superflues viennent se mêler aux fluides vitaux & engourdir les fibres, l'esprit se retrécit, ou s'échappe totalement. Si le tempérament des Américains est constitué ainsi que nous l'avons décrit, s'il est corrompu par les causes que nous avons assignées, la foiblesse de l'entendement doit leur être naturelle; ils y sont condamnés. Cette clarté passagere qu'on remarque dans leurs enfants, dure autant que la circulation accélerée de leur sang, qui en se rallentissant vers l'âge de la virilité, les étourdit, & prive leur ame de cette activité qui lui avoit été communiquée par le feu de la jeunesse.

Comme l'on ne peut, par aucun moyen, les engager à être attentifs aux instructions, l'on ne sauroit leur faire retenir aucune chaîne d'idées abstraites : ils ont oublié les principes, lorsqu'on veut leur en montrer les conséquences : dans les Mécaniques, où chaque piece & chaque instrument les appellent à leur but, ils manquent de patience pour copier un modele; & c'est un prodige qu'un naturel du Paraguai soit parve-

---

jusqu'à l'âge de cinquante ans. Dans les vieillards il diminue insensiblement, & au-delà des 70 ans il ne bat communément que cinquante-cinq fois en une minute.

Ce qu'on nomme l'*Enthousiasme* n'est qu'une accélération du sang qui se porte vers la tête : les savants disent que le sang leur monte à la tête, lorsqu'ils redoublent d'application. Quelques-uns, pour calmer cet accident, se frottent le front & les tempes avec un linge mouillé d'eau froide, ce que les médecins condamnent généralement : il vaut mieux rester coi, & fermer ses livres. Les bons & les mauvais Poëtes sont plus sujets à ce mal que les autres gens de lettres, qui s'enthousiasment moins en composant.

nu à faire un très-mauvais tableau d'après un bon original; quoiqu'il eût employé plusieurs années à le peindre. Quelle que soit l'excessive présomption qu'ont ces barbares d'eux-mêmes, ils reconnoissent secrètement la supériorité des Européans, & craignent tout homme qui a de la barbe. Lorsqu'on amena les premiers Américains en France, sous la minorité de Charles IX, on observa très-bien qu'ils ne firent aucun cas de la personne du Roi, qu'ils prirent pour un Indien, parce qu'il n'avoit pas de barbe; pendant qu'ils tremblerent devant les Gardes-Suisses, pourvus d'énormes moustaches; par une méprise bien moins pardonnable que celle d'un Hollandais qui s'imaginoit que la Fontaine le Fabuliste étoit le prédicateur de Louis XIV, & Pierre Corneille son ministre d'état, parce qu'il faisoit parler si noblement les princes dans ses Tragédies.

J'ai déjà fait remarquer qu'au premier Concile de Lima on disputa, avec beaucoup de chaleur, pour savoir si l'on devoit admettre les naturels de l'Amérique aux sacrements de l'Eglise, à cause de leur stupidité : plusieurs prêtres s'obstinerent à les leur refuser, & cette méthode a prévalu aujourd'hui; car le nombre des Indiens du Pérou qu'on fait communier, est très-petit en comparaison de ceux qu'on exclut: ils ont si peu d'esprit & de mémoire qu'ils manquent d'adresse pour se confesser : le pénitencier est obligé de leur demander s'ils n'ont pas commis telles & telles fautes, & ils répondent simplement, oui ou non: d'autres protestent qu'ils ne se souviennent de rien, & l'on doit leur prouver qu'ils sont tombés, par

exemple, en adultere; ſans quoi ils perſiſtent à le nier (*).

Je ſuis bien éloigné de ſuppoſer que le zele des miſſionnaires n'a point toujours été auſſi fervent qu'ils nous le diſent; mais je me flatte que la plupart d'entr'eux, s'ils veulent être de bonne foi, ne me contrediront pas, ſi je mets en fait qu'aucun indigene de l'Amérique n'a jamais ſu comprendre un mot de la religion Chrétienne. Les femmes & les enfants ſe rendent régulierement aux égliſes, & s'y amuſent beaucoup à chanter des cantiques: quant aux hommes, ils ne prennent plaiſir qu'à ſonner la cloche, ſans prêter la moindre attention aux paroles du Catéchiſte; ſi l'on leur ôtoit ces cloches, ils ne viendroient jamais à la meſſe, comme Mr. du Pratz l'a remarqué dans la Louiſiane : auſſi dans les Colonies Eſpagnoles, l'Inquiſition eſt-elle continuellement occupée à contraindre les Indiens à aſſiſter au ſervice divin, & il faut que les piquets de la Sainte Hermandad gardent les portes des égliſes, auſſi long-temps que dure l'office ou le ſermon. On pourroit réfuter, avec raiſon, ce que Mr. de Monteſquieu rapporte de l'attachement des ſauvages de l'Amérique au Chriſtianiſme: on ne s'attache pas ſincérement à une religion dont on ignore les dogmes & les myſteres: or les myſteres des Chrétiens contiennent trop de Métaphyſique pour plaire à des Américains qui ne les comprennent pas, comme le dit très-bien Thomas Gage, miſſionnaire de ſon métier.

(*) *Voyage au Pérou*, *de* Dom Juan & Ulloa. *l. c.*

Les Jésuites, qui se sont apperçus de ce dégoût, ont pris un chemin qui les a conduits sûrement à leur but : ils ont changé le culte extérieur en spectacles qui divertissent les Indiens oisifs. On fait, au Paraguai, des processions si comiques, & où il entre une telle profusion de petites statues remuées par des cordes, que les sauvages viennent maintenant de fort loin pour les voir : tous les actes de dévotion y sont accompagnés d'une Tragicomédie qu'on ne sauroit mieux comparer qu'à la représentation des *Mysteres* qu'on a joués en Europe, & où Dieu & les anges se donnoient la torture pour faire rire les auditeurs.

On ne s'est jamais mieux apperçu du peu de succès qu'ont eu les missions parmi les sauvages, que quand les Anglais se sont emparés du Canada : on en a interrogé plusieurs sur les articles de foi, qui leur étoient absolument inconnus : quoiqu'on eût prêché ces dogmes dans leur pays, depuis deux siècles : d'autres avoient une notion très-confuse de l'histoire du Christ, & quand on leur a demandé qui étoit le Christ, ils ont répondu que c'étoit un jongleur, Français de nation, que les Anglais avoient pendu à Londres, que sa mere étoit Française, & *Pontious Pilatous* avoit été Lieutenant au service de la Grande-Bretagne. Mr. Douglas, qui cite ces faits, en infere que les prédicateurs Catholiques, pour inspirer de l'aversion contre les Anglais aux Iroquois, leur avoient appris ces choses de travers ; mais je ne puis croire qu'on ait fait un abus si criminel de la religion, & j'aime mieux imputer ces répliques puériles au peu

de conception des Américains qu'aux intrigues sacrileges des missionnaires.

On a inséré dans les Mémoires du Baron de la Hontan un dialogue entre lui & un naturel du Canada, sur des matieres de Controverse : il est superflu d'avertir que cette pièce est supposée, & que jamais aucun Canadien n'a eu assez d'esprit ou de patience pour argumenter contre les Théologiens du Séminaire de Québec ; mais il est surprenant qu'un auteur moderne, ayant pris ce dialogue au pied de la lettre, se soit chargé de le réfuter, & de composer un traité sur la Philosophie des Iroquois, qu'il a fait imprimer dans le Dictionnaire Encyclopédique. Les Langues de l'Amérique sont si bornées, si destituées de mots, qu'il est impossible de rendre par leur moyen un sens métaphysique : il n'y a aucune de ces langues dans laquelle on puisse compter au-delà de trois (*) ; & les Sauvages, de quelque façon qu'on les endoctrine, ne parviennent pas à parler médiocrement un idiome Européan. On ne sauroit traduire aucun livre, non seulement en Algonquin ou en Brésilien, mais pas même en Péruvien ou en Mexicain, faute d'une quantité suffisante de termes propres à énoncer les

(*) „ *Poettarraroincouroac* signifie dans la langue des „ Yameos, peuple de l'Amérique méridionale, le nom- „ bre de *trois* ; heureusement pour ceux qui ont à faire à „ eux, leur Arithmétique ne va pas plus loin. Quelque „ peu croyable que cela paroisse, ce n'est pas la seule na- „ tion Indienne qui soit dans ce cas. La langue Brasilienne, „ parlée par des peuples moins grossiers, est dans la même „ disette, & passé le nombre *trois*, ils sont obligés, pour „ compter, d'emprunter le secours de la langue Portu- „ gaise. " *Voyage de Mr. de la Condamine p.* 66. & 67. *Paris* 1745.

notions

notions générales, comme on le démontrera plus amplement dans la ſuite. Cette diſette de mots indique la diſette des idées, & prouve que les Américains ne ſont point ſortis de l'enfance : auſſi ne perfectionnent-ils rien, & perſiſtent opiniâtrement à courir dans les bois, au lieu de les déraciner pour en faire des campagnes riantes & fertiles : tandis qu'ils voient les colons Européans jouir des douceurs de la vie, & des fruits de l'induſtrie, dans les logis commodes ; ils ſe tapiſſent, au ſein de la miſere, dans d'affreuſes cabanes, qu'ils conſtruiſent auſſi mal-adroitement que faiſoient leurs ayeux au temps de Chriſtophe Colomb ; & leur architecture n'a point fait plus de progrès que celle des Caſtors de leur pays.

Si l'on avoit rencontré, au nouveau Monde, des hommes remplis de ſentiments généreux, capables de ſentir l'aiguillon de la gloire, & avides de s'inſtruire dans les ſciences & dans les arts, tout l'avantage de la découverte de l'Amérique eût été de leur côté : en échangeant leur or, leurs perles, leurs émeraudes, leur cochenille, contre nos connoiſſances & nos ſecrets ; en profitant de nos lumieres, de nos découvertes, de nos inventions, de nos inſtruments, ils euſſent béni le deſtin de leur avoir amené des maîtres ſi habiles, qu'on pouvoit payer avec des inſectes, des cailloux luiſants, & de la terre jaune. Pluſieurs peuples de l'ancienne Europe ont reconnu qu'en tombant ſous le joug de l'Empire Romain, ils avoient ceſſé d'être barbares ; parce que leurs vainqueurs leur avoient enſeigné les lettres & les arts qui leur manquoient, & en cela ils ne ſe ſont pas trompés ; mais

la ſtupidité & la pareſſe des Américains leur ont fait perdre l'unique fruit qu'ils pouvoient retirer de l'arrivée des Européans.

S'ils s'étoient tant ſoit peu défendus contre les premiers uſurpateurs, on ne ſe feroit pas enhardi à les maſſacrer comme des animaux : s'ils avoient montré le moindre goût pour les ſciences, on ne ſe feroit pas accoutumé à les mépriſer comme le rebut de l'eſpèce. Dire à un Eſpagnol, né en Amérique, qu'il eſt un *Américain*, c'eſt l'injurier ſi cruellement qu'on eſt ſûr d'avance qu'il ne pardonnera jamais à celui qui oſe lui faire ce reproche : les Créoles Portugais, Français, & Anglais ſe tiennent également offenſés, quand on les nomme des Américains, tant ils ſe croient ſupérieurs aux hommes de cette race ; & ils le ſont en effet à bien des égards, mais pas tant qu'ils ſe l'imaginent.

Comme c'eſt principalement au climat du nouveau Monde que nous avons attribué les cauſes qui y ont vicié les qualités eſſentielles de l'homme, & fait dégénérer la nature humaine, on eſt, ſans doute, en droit de demander, ſi l'on a apperçu quelque dérangement dans les facultés des Créoles, c'eſt-à-dire des Européans nés en Amérique de parents originaires de notre continent. Cette queſtion curieuſe, & très-importante par elle-même, mérite bien qu'on s'y arrête un moment. Tous les animaux, conduits de l'ancien monde dans le nouveau, ont eſſuyé, ſans en excepter aucun, une altération ſenſible, ſoit dans leur forme, ſoit dans leur inſtinct ; ce qui doit d'abord nous faire préſumer que les hommes ont reſſenti un effet quelconque par les influences de l'air, de la terre, de l'eau

& des aliments ; mais comme ils ont ſu, beaucoup mieux que les animaux, ſe garantir contre la puiſſance immédiate du climat, on n'a pas ſitôt reconnu le changement de leur conſtitution & l'affaiſſement de leur ame ; cependant, en les comparant enſuite aux Européans nouvellement débarqués, on a cru entrevoir quelque différence entre les uns & les autres ; & à force de réitérer les obſervations à ce ſujet, on s'eſt convaincu que la dégénération qu'on avoit crue poſſible, étoit réelle. Enfin, on eſt venu au point d'affirmer hardiment que les Créoles de la quatrieme, & de la cinquieme génération ont moins de génie, moins de capacité pour les ſciences que les vrais Européans ; & ce ſentiment étoit univerſellement adopté, lorſque le P. Bénoit Feyjo, ſi connu par les monſtrueux paradoxes qu'il a ſoutenus dans ſon *Theatro Critico*, s'eſt élevé contre cette opinion, & a tenté de faire l'apologie des Créoles Américains, accuſés d'être abrutis (*).

En reſpectant dans le P. Feyjo un moine ſupérieur aux moines d'Eſpagne, l'on ne ſauroit diſconvenir qu'il n'ait été induit en une infinité d'erreurs groſſieres, tant par ſa paſſion de ſe ſingulariſer que par ſon penchant pour le merveilleux ; il a écrit pluſieurs Diſſertations en forme pour prouver qu'il y a des hommes marins, doués d'une ame immortelle, ce qui ſuffit, à mon avis, pour faire récuſer ſon témoignage & ſon autorité dans toutes les matieres qu'il a traitées ; car il vaut mieux aſſurer qu'il s'eſt toujours trompé, que de dire qu'il a toujours eu rai-

(*) Voyez le *Diſc. 6. du Tome IV du Theatro Critico.*

ſon, comme a fait le P. Sarmiento, qui eſt venu en vain au ſecours de ſon maître (*) : l'on ne peut défendre un auteur qui croit aux hommes marins.

Il réſulte des expériences faites ſur les Créoles, qu'ils donnent, dans leur tendre jeuneſſe, ainſi que les enfants Américains, quelques marques de pénétration qui s'éteint au ſortir de l'adoleſcence : ils deviennent alors nonchalants, inappliqués, hébétés, & n'atteignent à la perfection d'aucune ſcience ni d'aucun art : auſſi dit-on, par forme de proverbe, qu'ils ſont déjà aveugles, lorſque les autres hommes commencent à voir, parce que leur entendement baiſſe & décroît dans le temps même que celui des Européans tend à ſa plus grande vigueur. Que le Pere Feyjo ſe fatigue à prôner l'eſprit ſublime des Américains, & à citer des faits qu'il croit être en ſa faveur ; il n'en eſt pas moins vrai que les univerſités de l'Amérique n'ont produit aucun homme de réputation de la race des Créoles : il n'eſt ſorti de l'Académie de St. Marc à Lima aucun ſujet qui ait été capable de faire un mauvais livre : cependant cette école a joui de plus de célébrité que les autres univerſités Américaines : quand Mr. Godin fut élu profeſſeur de Mathématiques & d'Aſtronomie au Pérou, il ne trouva pas un étudiant capable d'entendre ſes leçons & ſes leçons n'ont jamais été compriſes dans ce coin du monde. Les Jéſuites ont publié des relations impoſantes de leur

(*) Le P. M. Sarmiento eſt auteur de la *Démonſtration critique & apologétique du Theatro Critico du F. Feyjo* dont il avoit été le diſciple, il auroit dû ſe reſouvenir de la maxime *nullius addictus jurare in verba magiſtri*.

College de Santa Fé, où ils disent qu'on a souvent compté deux mille écoliers; ce qui est d'autant plus surprenant que de cette foule de disciples il ne s'est formé aucun grand maître, aucun Philosophe, aucun Médecin, aucun Physicien, aucun savant dont le nom ait passé les mers & retenti en Europe. Inutilement m'objecteroit-on que c'est à l'ignorance, à la barbarie des professeurs, & au déplorable état où les sciences sont réduites dans les colonies des Indes occidentales, qu'on doit attribuer cette disette absolue d'hommes célebres : ceux qui ont reçu de la Nature l'heureux don du génie, surmontent aisément les obstacles d'une malheureuse éducation, & s'élevent par leurs propres forces, comme tous les grands hommes se sont élevés, au-dessus de leur siècle, & au-dessus de leurs maîtres, à qui ils ne doivent presque jamais la moindre partie de leurs talents & de leur renommée. C'est donc à un vice réel & à une altération physique du tempérament, sous un climat ingrat & contraire à l'espèce humaine, qu'il faut rapporter le peu de succès qu'ont eu les Créoles, envoyés par leurs parents dans les différents colleges du nouveau monde : il en est venu quelques-uns étudier en Europe, dont les noms sont restés aussi inconnus que s'ils avoient fait leur cours de Philosophie à Mexico, ou à Lima : ils n'ont jamais donné aucun ouvrage sur les animaux, les insectes, les plantes, les mineraux, le climat, les singularités, & les phénomenes de l'Amérique. C'est aux Botanistes & aux Physiciens Européans qu'on est redevable de toutes les connoissances que l'Histoire Naturelle a acquises aux Indes : que saurions-nous

ſans Oviédo, Piſon, Margrave, Benzo, Cluſius, Merian, Leri, Clayton, Cornut, Barrere, Catesby, Hans-Sloane, Feuillée, Plumier, la Condamine, Bouguer, Juſſieu, Calm, Browne, & tant d'autres qui pour nous inſtruire, ont voyagé dans un pays que les Créoles auroient pu décrire ſans ſortir de chez eux, s'ils avoient eu la moindre capacité, le moindre goût, la moindre intelligence. On les juge, ſans partialité, d'après ce qu'ils n'ont pas fait ; car comme ils n'ont jamais rien écrit, l'on ne ſauroit les juger d'après leurs ouvrages ; & je penſe que cela ſuffit pour détruire l'opinion embraſſée par le Pere Feyjo.

Les Métifs, inférieurs aux Créoles, ſurpaſſent néanmoins de beaucoup les naturels de l'Amérique dont le ſang n'a pas été mêlé avec celui des Européans ; d'où l'on peut inférer que ces derniers méritent à peine le titre d'hommes raiſonnables.

Si l'on pouvoit croire tout ce que la plupart des Hiſtoriens Eſpagnols ont écrit de l'état politique du Pérou avant l'arrivée des Pizarres, on ſeroit contraint d'avouer qu'il y avoit, dans cette partie du nouveau continent, un empire puiſſant & formidable, où l'on rencontroit une infinité de villes ſpacieuſes & ornées d'édifices ſuperbes, où l'on voyoit des campagnes fertiles, peuplées de beſtiaux & de cultivateurs plongés dans l'abondance. Les loix ſurtout, nous dit-on, y étoient admirables, & ce qui eſt plus rare encore, elles y étoient reſpectées. Enfin, ſi l'on en croyoit ces écrivains, aucun peuple ſur la terre n'auroit joui d'une auſſi grande félicité que les Péruviens ſous le gouvernement juſte & paiſible de leurs Incas: Mais malheu-

reusement tout ce tableau, lorsqu'on l'examine avec attention, n'est qu'une fiction, & un tissu de faussetés & d'exagérations que nous avons entrepris de réfuter, pour nous conformer aux loix de l'Histoire, qui veut que l'on détruise toutes les erreurs spécieuses, qui pourroient devenir des vérités historiques, si l'on continuoit à les adopter aveuglément. Il est dans l'esprit de l'homme de vanter ce qui n'est plus, pour déprimer les temps présents, & rabaisser les établissements qui subsistent, & ceux qui les gouvernent; mais les Espagnols n'ont pas tant été conduits par l'envie que par la vanité, lorsqu'ils nous ont donné une si haute & si fausse idée des empires du Mexique & du Pérou, qu'ils ont anéantis presqu'en un instant. Pour couvrir de gloire leurs conquérants, qui n'étoient proprement que des bandits heureux & cruels, plus dignes de l'indignation que des applaudissements de la postérité, ils ont feint d'avoir trouvé, en Amérique, des peuples policés qui savoient combattre, & des princes sages & magnanimes qui savoient commander. Cependant ce que Blas de Varera, Acosta, &Ciéca de Léon ont rapporté des anciens Incas, ne mérite pas qu'on le réfute; puisqu'aucun de ces auteurs n'a jamais compris un mot de la langue du Pérou, qu'ils méprisoient trop pour l'apprendre. Garcilasso veut nous persuader qu'il a tiré des instructions particulieres, & fort détaillées, d'un de ses oncles maternels, Américain d'extraction, & qui savoit un peu d'Espagnol : c'est sur la foi de cet homme, absolument inconnu, qu'il a composé l'histoire des douze Empereurs du Pérou, dont le premier ne commença de regner, selon lui, qu'en

l'an 1131 de notre ére vulgaire : Blas de Valera met cette époque à l'an 931, & d'autres la reculent encore davantage. Mais comment ces auteurs ont-ils osé fixer la date de l'origine d'un peuple qui n'a jamais su ni lire ni écrire, tandis que la Chronologie historique des nations de notre ancien continent est encore ténébreuse long-temps après l'institution des Olympiades, quoique l'invention des lettres soit de la plus haute antiquité ? Tous les historiens Romains n'ont pu dévoiler les véritables commencements de Rome : on a su lire & écrire en Italie avant Romulus & avant Numa : cependant ce qu'on rapporte du regne de Numa & de Romulus est visiblement fabuleux. Qu'on juge après cela, s'il a été possible aux Espagnols de connoître l'époque de la fondation de l'empire Péruvien par un barbare, nommé, dit-on, Manco-Capac, qui civilisa d'autres barbares qui n'ont jamais eu des annales; car l'on ne peut donner ce nom à de petites cordes de coton ou de laine, dans lesquelles ils faisoient des nœuds, pour se ressouvenir le soir de ce qu'ils avoient fait le matin. Ces instruments, qu'ils appelloient des *Quipos*, ne pouvoient contenir aucun sens moral, ni aucun raisonnement suivi, & de quelque façon qu'on combinât & les nœuds & les couleurs de ces cordelettes, elles ne pouvoient servir qu'à faire des calculs, & à renouveller la mémoire d'un simple événement (*). Je sais qu'un Italien, nommé San Severo, a soutenu depuis peu qu'il avoit retrouvé le se-

(*) L'auteur de l'*Histoire des Incas* donne la description suivante des *Quipos*. „ Quand les Indiens vouloient faire „ leurs comptes, ils prenoient de petites cordes de diffé-

cret des anciens Péruviens, d'écrire par le moyen de quelques ficelles diverſement nouées & coloriées; mais il eſt ſûr que les Indiens n'ont jamais écrit comme San Sévero ſe l'eſt imaginé; auſſi Garcilaſſo convient-il que les *Quipos* devenoient muets & inutiles, lorſqu'ils n'étoient pas interprétés & aidés par la tradition verbale des *Cayamos*; de ſorte que les loix & les ordonnances, s'il eſt vrai qu'on en ait fait beaucoup dans ce pays là, devoient être appriſes par cœur, par quelques perſonnes qui en conſervoient la mémoire; puiſqu'il n'étoit pas poſſible d'énoncer le contenu d'une ſanction ou d'un pacte civil par le moyen des cordons; comme l'on peut aiſément ſe le figurer, pour peu qu'on ait une idée juſte de ces inſtruments informes. On pourroit mettre ici en queſtion ſi un

„ rentes couleurs, & différentes en nombre. Chacune
„ de ces couleurs, ſimple ou mêlée, avoit ſa ſignifica-
„ tion. Ces cordons tors & gros comme de la moyen-
„ ne ficelle, & longs d'environ trois pieds, étoient at-
„ tachés comme une eſpèce de frange le long d'une
„ autre ficelle Les couleurs leur indiquoient ce que
„ contenoit chaque filet; comme, par exemple, l'or
„ par le jaune, l'argent par le blanc, & les gens de
„ guerre par le rouge. S'ils vouloient déſigner des cho-
„ ſes dont les couleurs ne ſont pas remarquables, ils
„ les mettoient chacune ſelon leur rang, commençant
„ depuis les plus hautes juſqu'aux moindres...... L'on
„ gardoit toujours l'unité dans ces filets, comme dixai-
„ ne, centaine, mille, dixaine de mille &c. Ils paſ-
„ ſent rarement la centaine de mille.... Ils mettoient
„ au plus haut des filets le plus grand nombre: les
„ nœuds de chaque filet & de chaque nombre étoient
„ égaux les uns aux autres, comme un bon Arithmé-
„ ticien les poſe, quand il veut faire une grande ſup-
„ putation."

Il réſulte de cette deſcription fort obſcure, que les *Quipos* ne ſervoient qu'à faire des calculs tels que nous en faiſons avec l'inſtrument de Paſcal.

peuple qui ne ſait ni lire ni écrire, peut être à la fois un peuple bien policé; & comme on n'en a aucun exemple dans l'ancien continent, je ſuis très-porté à croire que ſans le ſecours des lettres, des hommes attroupés ne ſauroient atteindre à une forme de gouvernement excellemment conſtitué, comme l'on nous dépeint celui des Incas.

S'il eſt vrai que les Eſpagnols n'ont pu rien apprendre de poſitif ſur l'origine des Péruviens, il ne faut pas trop ſe fier à ce qu'ils ont écrit de Manco-Capac, & de Coya-Mama, ſa ſœur & ſa femme. Suivant Garcilaſſo (*), ce Manco-Capac entreprit de raſſembler les Péruviens errants & abrutis; & il parvint à en former un corps de nation, qu'il logea dans une petite ville. Il faut obſerver à cette occaſion, qu'il n'eſt pas vraiſemblable qu'aucune ſociété civile ait été aſſemblée par un ſeul homme, qui ait tout à coup, & comme par preſtige, tiré de la barbarie une multitude de ſauvages: les légiſlateurs les plus célèbres, tels que Phaleas, Phidon, Minos, Dracon, Charondas, Zaleucus, Androdame, & Licurgue, n'ont point été les fondateurs des nations auxquelles ils ont dicté leurs loix: ces nations avoient ſubſiſté depuis pluſieurs ſiècles avant que d'avoir un Code; & la raiſon nous dit qu'il n'y a aucun peuple au monde qui ne ſoit plus ancien que ſon légiſlateur. Les Jéſuites ont dû travailler pendant plus de cinquante ans, pour fixer en un ſeul endroit quelques Paraguais; & ils ne ſeroient jamais venus à bout d'en compoſer une peuplade ſédentaire, s'ils n'avoient eu la précaution de

(*) *Tome I. p.* 17. *chap.* I.

faire enlever de force plus de soixante-mille hommes cantonnés sur les bords de Uraguai, du Parana, & au Nord-Ouest du Guayra : ces Américains captifs furent transférés au centre du Paraguai; & comme on leur avoit fermé tous les passages pour retourner dans leur patrie, ils se virent contraints de s'établir dans les endroits qu'on leur avoit marqués; & à force de les faire jeûner, on les contraignit encore à labourer la terre qu'on vouloit qu'ils cultivassent. C'est par cette méthode qu'on a enfin créé un corps de nation qui n'est pas encore sorti de l'enfance; puisque les Jésuites gouvernent leurs Indiens, comme ils ont gouverné leurs écoliers en Europe.

On conçoit, pour peu qu'on veuille y réfléchir, que les sociétés ont dû se former successivement d'elles-mêmes : quand il y a eu un assez grand nombre de familles rapprochées en un canton propre à la culture, il a pu s'y élever alors un homme qui doué de plus de génie, de plus de courage, de plus d'ambition que ses compatriotes, leur a suggéré de se conduire selon de certaines régles, qui ne sont devenues des loix que quand elles ont été généralement adoptées; ce qui a dû demander beaucoup de temps. Si un seul homme n'est pas en état de procurer la subsistance à plusieurs sauvages cachés dans des bois, il est par là même incapable de les réunir en société; puisqu'aucune société ne peut subsister, sans miracle, dans un lieu donné, hormis qu'on ne lui fournisse avant tout les vivres. Que Romulus ait attroupé les premiers Romains, que Thuiston ait tiré les Germains de la barbarie, qu'Orphée ait policé les Thraces, que Fohi ait

été le fondateur des Chinois, Odin des peuples Scandinaviens, Mongol des Tatars ou des Tartares, Zamol des Getes, Zerduſt des Parſis ou des Perſes, Deucalion des Grecs, Samothès des Galles ou des Gaulois; cela ne peut être vrai dans le ſens qu'on le dit, & qu'on le croit communément: auſſi l'hiſtoire de tous ces héros eſt-elle obſcure & confuſe; & nous ne ſavons pas mieux qui étoient Orphée & Thuiſton, que nous ne ſavons qui a été ce Manco-Capac célébré parmi les Péruviens; mais il y a beaucoup d'apparence que les nations, très-incertaines de leur origine, ont pris leurs premiers légiſlateurs pour leurs véritables fondateurs; ce qui a induit les Chronologiſtes dans un labyrinthe d'erreurs & de ſupputations fauſſes. Au reſte, on aſſure que Manco-Capac ſe diſoit inſpiré du Ciel, & fils du Soleil, comme tous les légiſlateurs de l'ancien monde avoient fait avant lui: il n'y en a aucun qui en dictant ſes propres volontés, n'ait annoncé qu'il dictoit les loix de Dieu: ces hommes, ſi ſupérieurs aux autres, ont connu les beſoins & les foibleſſes du cœur humain, & ſe ſont ſervis adroitement des organes du fanatiſme pour prêcher la raiſon.

Je n'inſiſterai pas davantage ſur l'incertitude des prétendues annales du Pérou; il doit nous ſuffire de ſavoir qu'elles ne contiennent aucun fait avéré, ou ce qui eſt la même choſe, aucune vérité inconteſtable. Quant à la vie des Empereurs qui ont ſuivi Manco-Capac juſqu'au temps d'Atabaliba, il eſt manifeſte que Garcilaſſo nous en a impoſé groſſiérement, lorſqu'il aſſure que onze Incas qui ont regné de ſuite, ont été

des princes bons, justes, modérés, & adorés de leurs sujets, qu'ils aimoient en peres : c'est un prodige qui ne s'est jamais vu parmi les habitants de notre hémisphere qu'une succession de onze Rois despotiques, & équitables. Je ne dis point qu'il soit moralement impossible qu'un même trône soit occupé, onze fois de suite, par autant de souverains philosophes: mais je dis que ce n'est pas sur la foi d'un Garcilasso de la Vega, que des lecteurs sensés admettront un tel phénomene. Il n'y a aucun de ces Incas qui n'ait fait des conquêtes sur ses voisins: il n'y en a aucun qui n'ait regné sur ses sujets avec beaucoup de hauteur : ils gouvernoient leur empire, dit Zarate (*), d'une maniere absolue, & il n'y a peut-être jamais eu de pays sur la terre où l'obéissance & la soumission des sujets ayent été plus loin : le prince n'avoit qu'à tirer un fil de son bandeau, & le mettre entre les mains de quelqu'un des *Ringrims*, qui chargé de ce fatal cordon, étoit si aveuglément obéi qu'il pouvoit, seul & sans aucun secours de soldats, exterminer une province & y faire mettre à mort les hommes & les bêtes. Je cite ici Zarate qui plus ancien que Garcilasso, a exercé au Pérou, en 1544, la charge de Trésorier général, & qui a été aussi à portée que personne de s'instruire de l'ancien état de cette partie de l'Amérique, où il n'arriva que douze ans après qu'on l'eût envahie au nom de sa Majesté Catholique. Or je demande maintenant si ce n'est pas une contradiction formelle que d'affirmer qu'il y avoit des loix merveilleuses chez un

(*) *Histoire de la Conquête du Pérou, chap. XIII. p. 60. T. I. Amsterdam* 1700.

peuple d'efclaves, qui, en rampant fous un fceptre de fer, trembloit au moindre mouvement d'un barbare qui avoit le privilege d'être tyran ? Eft-il probable que toujours occupés à faire la guerre, les Incas ayent fu mettre des bornes raifonnables au pouvoir arbitraire dont ils étoient armés ? Eft-il probable qu'en combattant fans ceffe, ils n'ayent entrepris que des guerres juftes ? Il eft fi rare, il eft fi difficile que des princes guerriers & defpotes foient de bons princes, que nous ne trouvons encore dans l'hiftoire de l'ancien continent que le feul Marc-Aurele qui ait fu vaincre & regner en philofophe.

Je rejette non feulement, comme un roman infenfé, le récit que Garcilaffo nous fait du regne des Incas; mais je fuis encore porté à croire qu'il n'a pu s'affurer, par aucun moyen, qu'il n'y avoit eu au Pérou que onze Empereurs, depuis Manco-Capac jufqu'à la mort de Huayna-Capac. Pour déterminer le nombre des princes qui avoient regné fur ces contrées, il faudroit connoître l'époque de la fondation de l'Empire Péruvien, & l'on a déjà fait voir que, faute de pofféder des régiftres & des mémoires, aucun Efpagnol n'a pu fixer cette date, fur laquelle tombe toute la difficulté. S'il s'étoit écoulé fix-cents ans depuis le premier Incas jufqu'en 1531, comme le veut Blas de Valera, il eft indubitable que le Pérou a dû être gouverné au moins par trente fouverains pendant ce laps de temps; puifque chaque regne doit équivaloir à vingt ans, & non pas à trente-trois, comme le prétend Garcilaffo, qui ne compte que douze rois en quatre fiècles : cependant la vie des hommes n'excé-

doit pas dans ce pays les bornes ordinaires de la nature. Je conviens qu'en confrontant les différentes rélations de l'état du Pérou avant l'arrivée des Européans, on ne sauroit accorder aucune antiquité à l'Empire des Incas : ce qui est d'autant plus remarquable que le terrain est extrêmement exhaussé dans ce district de l'Amérique méridionale, & la ville de Quito est la ville du globe la plus élevée au-dessus du niveau de la mer. Ce qui confirme de plus en plus que le nouveau Monde avoit essuyé, plus tard que notre hémisphere, une combustion générale & d'épouvantables vicissitudes; puisque les Péruviens, la nation la plus anciennement formée en Amérique, n'étoient qu'un peuple nouveau, respectivement aux Indous, aux Ethiopiens, aux Egyptiens, aux Tartares, aux Chinois, & même aux Germains.

Garcilasso nous représente tout le Pérou, au moment de la venue des Pizarres, rempli de grandes villes, très-peuplées : cependant il est sûr qu'il n'y avoit qu'une seule bourgade dans cette misérable contrée en 1531, lorsqu'on en fit la découverte. On peut juger par-là, quel crédit mérite cet exagérateur, qui, par un fol amour pour sa malheureuse patrie, n'a respecté aucune vérité : il n'y a aucun fait qu'il n'ait falsifié pour l'embellir : ses descriptions manquent de vraisemblance. *Il n'y avoit sous les Incas*, dit Zarate (*), *dans tout le Pérou, aucun lieu habité par les Indiens, qui eût forme de ville; Cusco étoit la seule.* Si l'on demandoit pourquoi on défere ici au témoignage

(*) *Chapitre IX. p. 44. T. I.*

de Zarate, plutôt qu'à celui de Garcilaſſo; c'eſt que la raiſon & l'évidence ſont en faveur du premier. Si les Eſpagnols avoient trouvé tant de villes dans ce pays, il en reſteroit au moins l'emplacement & les ruines, il en reſteroit les noms; mais on n'y apperçoit les débris d'aucune cité bâtie ſous les Incas: les villes qui y exiſtent de nos jours, ont été, ſans exception, fondées & peuplées par les Européans, qui ſe ſeroient épargné tant de travaux & de conſtructions, s'ils avoient rencontré, chez leurs nouveaux eſclaves, des logements propres & des édifices commodes. Ce qui indique encore que cet état n'avoit point de villes, c'eſt la rapidité preſqu'incroyable avec laquelle on l'a conquis d'une extrêmité à l'autre. Si les Indiens avoient pu ſe cacher derriere des murailles, les Eſpagnols auroient dû les abattre, pour défaire les garniſons: tant de ſiéges & de blocus auroient exigé du temps & du monde; & il eût été impoſſible au brigand Pizarre d'envahir le Pérou hériſſé de fortereſſes, avec deux cents hommes qui ne firent que ſe montrer. Quant à Cuſco, la réſidence ordinaire des Incas, il eſt très-vraiſemblable qu'elle méritoit à peine le nom de bourgade dans les temps de ſa plus grande ſplendeur; ce ne peut avoir été qu'un amas de petites cabanes, ſans lucarnes & ſans fenêtres, dont la conſtruction étoit inconnue aux Péruviens: auſſi les Eſpagnols, ne pouvant ſe loger dans ces huttes baſſes & enfumées les ont-ils fait démolir, & l'on ne voit plus à Cuſco de maiſon qui n'ait été bâtie par les Européans. Il y ſubſiſte ſeulement un pan de muraille, reſté, dit-on, de l'ancien temple du Soleil, dont les écrivains ne comptent les merveil-

les qu'en s'extaſiant. Je doute néanmoins que ce temple ait été de beaucoup plus ſpacieux, & plus orné que celui dont on découvre des veſtiges plus entiers au village de Cayambe, dans la province de Quito, & qui n'a que huit toiſes de diametre : c'eſt une muraille circulaire, élevée de quarante-huit pieds, bâtie de briques crues, maçonnées avec de la terre glaiſe, car le ſecret de faire de la chaux ou du ciment étoit abſolument ignoré dans toute l'Amérique. On entre dans ce miſérable édifice par une très-petite porte, & l'on n'y découvre aucune ouverture, ni aucune fenêtre; de ſorte que la lumiere a dû y entrer par l'endroit où auroit été le toit, ſi l'on avoit voulu y en faire un. Il conſte, par la tradition unanime des Indiens, que cet oratoire de Cayambe a été anciennement auſſi renommé, auſſi fameux que la chapelle de Cuſco; & l'on peut juger par la peinture qu'on vient de donner de ce bâtiment, s'il étoit auſſi merveilleux qu'on le penſe.

Mr. de la Condamine a fait inſérer dans les Mémoires de l'Academie de Berlin la deſcription d'un ancien logis des Incas dont on voit encore les ruines près d'Atun-Cannar, dans le Corrégiment de Cuença, province de Quito : il convient qu'il n'y a jamais eu, ni pu y avoir de fenêtres dans ce prétendu palais à un étage; ce qui ſuffit, ſelon moi, pour prouver que l'Architecture Péruvienne n'étoit pas beaucoup plus perfectionnée que celle des Hottentots & des Iroquois : & il eſt naturel de préſumer que les habitations des particuliers n'étoient que des baraques, puiſque les princes ſe nichoient entre des tas de pierres, où il y a quelques

vuides qu'on veut bien nommer des chambres. Comme on n'y apperçoit ni voute, ni aucune trace de soutien qui ait pu supporter un comble, il y a toute apparence que ces édifices n'ont jamais été couverts, & que ceux qui y logeoient, devoient y essuyer la pluie & les injures de l'air : on y étoit seulement à l'abri des bêtes féroces, & des incursions subites de quelques partis ennemis. Il importe d'observer que l'Espagnol Ulloa, en parlant de ces masures d'Atun-Cannar, en donne un dessein magnifique; parce qu'il a fait représenter ce chétif monument comme il a cru qu'il devoit être, & non comme il est en effet. Il n'y a, pour se convaincre de cette falsification, qu'à confronter les estampes & les plans publiés par Mrs. de la Condamine & Bouguer, qui n'ayant eu aucun motif pour servir la vanité des Espagnols, ont fait dépeindre les ruines de Cannar, sans les embellir.

On rencontre encore un *Inca-Pirca*, ou un bâtiment désolé des Incas, à Callo, au Nord du bourg de Latacugna, dont l'aspect est plus misérable que celui du précédent : ce ne sont que des cailloux dressés sur d'autres cailloux, plâtrés d'une argile rougeâtre. S'il y a jamais eu un toit sur ce logis, on n'a pu y voir en plein midi qu'à l'aide de plusieurs flambeaux, les portes étant trop étroites pour avoir donné assez de passage à la lumiere qui auroit dû éclairer les appartements intérieurs, destitués d'embrasures. Il n'y a donc point de milieu; ou les Péruviens n'ont pu voir dans leurs maisons; ou ils ont logé dans des maisons découvertes par le haut, & cela pour n'avoir point eu l'esprit d'imaginer des fenêtres. Il y a dans ces dé-

combres de Callo, quelques taudis auxquels Ulloa a donné le nom imposant de ménagerie; mais il n'est pas probable qu'on ait eu des ménageries dans un pays où l'on avoit à peine des cabanes.

Ce qu'on vient de dire des temples & des palais, doit s'entendre aussi des forteresses, qui, au rapport de quelques relateurs, étoient très-multipliés dans le Pérou : on nous vante sur-tout la citadelle de Cusco comme un chef-d'œuvre de fortification; tandis qu'on sait que François Pizarre s'est emparé de la capitale & de son fort en un seul jour, sans tirer un coup de fusil. On a soutenu, à la vérité, qu'il avoit été favorisé dans cette expédition par une sœur d'Atabaliba, le dernier des Incas : il est difficile d'admettre, dira-t-on, que la sœur d'un prince que les Espagnols venoient d'étrangler avec autant d'injustice que d'ignominie, auroit pu avoir l'imprudence ou la foiblesse d'aimer le chef des bandits Européans; cependant, malgré le peu de vraisemblance de cette anecdote, il est certain que cette sœur d'Atabaliba a été publiquement la maîtresse de François Pizarre, & qu'elle a eu de lui deux enfants, nommés, Dom Gonsale & Donna Francisca : tant il est vrai que l'histoire de la découverte de l'Amérique est remplie de faits si singuliers qu'ils paroissoient incroyables : (*).

Les Péruviens ne savoient pas forger le fer, & l'on n'a pas trouvé, dans tout leur pays, un seul instrument de ce métal, l'ame des métiers & des

(*) Si l'on avoit été tenté de ne point croire ce que j'ai rapporté, dans le volume précédent, du singulier attachement des femmes de l'Amérique aux conquérants

arts; (*) mais en revanche, ils poſſédoient le ſecret que nous avons laiſſé perdre dans notre continent, de donner au cuivre une trempe pareille à celle que reçoit l'acier. Mr. Godin envoya en France, en 1727, au Comte de Maurepas, une vieille hache de cuivre Péruvien endurci; & par l'examen qu'en fit Mr. le Comte de Caylus, il reconnut (**) que cet inſtrument égaloit preſque la dureté des anciennes armes de cuivre dont ſe ſont ſervis les Grecs & les Romains, qui n'ont pas employé le fer à une infinité d'ouvrages où nous l'employons aujourd'hui; ſoit qu'il fût plus rare

---

de notre Europe, cet exemple de la ſœur d'Atabaliba ſuffiroit pour lever tous les doutes à cet égard. Pizarre eut un troiſieme enfant d'une Péruvienne de Cuſco: quant à la maîtreſſe d'Almagre, c'étoit une fille Américaine, née à Panama, qui lui reſta fidelle juſqu'à la mort.

Les Péruviens ne furent pas longtemps à s'appercevoir de cet attachement de leurs femmes aux Eſpagnols: Ruminagui, Général d'Atabaliba, ayant fait, après la bataille de Caxamalca, aſſembler toutes ſes femmes, leur dit, *Mesdames, vous aurez bien-tôt le plaiſir de vous divertir avec les chiens de Chrétiens*; & comme elles ſe mirent à rire, il en fut ſi indigné qu'il les fit décapiter.

(*) Il y a peu de mines de fer dans toute l'étendue de l'Amérique; & ce qui eſt encore plus étonnant, c'eſt que le fer qu'on y exploite, eſt infiniment inférieur à celui de notre continent, de ſorte qu'on n'en ſauroit fabriquer des clous: malgré ce défaut, il ſe vend fort cher, & coûte un écu la livre au Pérou: l'acier y vaut un écu & demi.

La nouvelle Eſpagne eſt la province où on a trouvé le plus de fer: on croît que le Pérou n'en a qu'une ſeule mine, que les anciens Péruviens connoiſſoient; mais faute d'induſtrie, ils ne purent l'exploiter. Le Chili n'a abſolument aucune mine de ce métal.

(**) Voyez *Recueil d'Antiquités, par Mr. le Comte de Caylus, in-4to. T. I. p. 168 & 250.* On y trouvera le réſultat de toutes les expériences qu'a faites l'auteur, pour reſſuſciter l'art d'endurcir le cuivre, que les Grecs & les Romains ont indubitablement connu; les armes antiques en font foi.

alors, ſoit que leur cuivre trempé eût des qualités ſupérieures à celles de leur acier. Le Comte de Caylus après avoir conſidéré cette hache envoyée de Quito, a cru que c'étoit un monument d'un peuple plus ancien que les Incas, & qui avoit occupé le Pérou longtemps avant cette race d'Indiens abrutis que les Eſpagnols y détruiſirent au commencement du ſeizieme ſiècle. Ayant lu, avec toute l'attention dont je ſuis capable, les différents Hiſtoriens du nouveau Monde, je n'ai pas été aſſez heureux pour découvrir un fait capable de favoriſer ce ſentiment, & il me paroît très-vrai que les Péruviens ont eu le ſecret d'endurcir le cuivre; ſans quoi ils n'auroient point été en état de creuſer la terre, d'exploiter les mines d'or, de percer les émeraudes, & de détacher de grands éclats de rocher, pour bâtir les cabanes murées dont on vient de faire mention; & qu'ils ayent eu des haches de cuivre, à l'arrivée des Eſpagnols, c'eſt un fait dont on ne peut abſolument douter; puiſqu'on prit quelques-uns de ces inſtruments, au combat de Caxamalca, aux principaux d'entre les officiers, qui jetterent leurs armes pour être plus légers à la courſe. Il faut avouer néanmoins qu'ils n'avoient pas tant de cuivre qu'ils ne fuſſent encore obligés de faire des haches de pierres aiguiſées, & d'armer la pointe de leurs flêches, & de leurs javelines, d'os & de dents d'animaux. Enfin, ce qui prouve évidemment que ce que nous nommons l'Empire des Incas, n'étoit qu'une région preſque ſauvage, habitée par des barbares, c'eſt qu'il n'en eſt reſté aucun monument, aucun débri de quelque importance. Les moines de Cuſco & de Lima ſe ſont

long-temps occupés à fouiller les *Guaques*, ou les anciens tombeaux des Indiens, dans l'espérance d'y déterrer des trésors & des raretés; mais après bien des recherches, pouffées auffi loin que l'avarice a pu les pouffer, on n'en a encore extrait que quelques morceaux de la *Pierre des Incas*, & de la *Pierre de Gallinace* (*), qui a fervi, dit-on, à faire des miroirs.

Comme les peuples de ces provinces n'ont jamais eu de monnoie, ni rien qui en ait tenu lieu, on peut bien fe figurer qu'ils ne connoiffoient d'autres richeffes que le Mays dont ils fe nourriffoient, & la laine des petits chameaux Glamas, deftinée à fabriquer des vêtements. Ils n'employoient l'or que comme nous employons l'étain : s'ils avoient fait un cas particulier de ce métal, ils en auroient frappé des jettons & des fignes pour les payements & les achats (**). Ignorant à la fois l'ufage du fer forgé, de la monnoie, de l'écriture, ignorant, dis-je, l'art de bâtir des navires & des ponts, de faire des fenêtres à leurs logis & des cheminées à leurs foyers, il s'enfuit qu'ils devoient être inférieurs, en fagacité & en induftrie, aux nations les plus groffieres de notre continent; & la raifon nous avertit de n'ajouter aucune foi aux hyperboles des écrivains Efpagnols.

(*) *La pierre de Gallinace* n'eft autre chofe qu'une lave fine, jettée par les volcans du Pérou : elle eft d'un noir foncé, & reçoit aifément un beau poli. On croit que la *pierre Obfidienne* de notre continent eft le vrai analogue de la Gallinace du Pérou. Quant à la *pierre des Incas*, c'eft une efpèce de pyrite blanche, arfénicale, luifante comme de l'étain, ou du fer recuit, dont l'analogue eft inconnu dans notre continent.

(**) On n'a pas trouvé, dans toute l'Amérique, un feul peuple qui eût inventé une monnoie.

J'ai réellement été révolté, en lisant dans Garcilasso (*) qu'il y avoit, du temps des Incas, une Université dans la bicoque de Cusco, où des ignorants titrés, qui ne savoient ni lire ni écrire, enseignoient la Philosophie à d'autres ignorants qui ne savoient pas parler. Si l'on m'objectoit que l'on peut enseigner la Morale sans le secours de l'Alphabet, & des écrits de Platon & de Socrate, je répondrois que la langue du Pérou n'étoit pas assez riche en mots simples & abstraits, pour servir à expliquer une science abstraite : & afin d'ôter toute espéce de doute à ce sujet, je citerai un passage remarquable du voyage de Mr. de la Condamine.

„ La Langue du Pérou manque de termes, dit-il, „ pour exprimer les idées universelles, preuve éviden- „ te du peu de progrès qu'ont faits les esprits de ces peu- „ ples. *Temps*, *durée*, *espace*, *être*, *substance*, *matiere*, „ *corps*, tous ces mots, & beaucoup d'autres n'ont pas „ d'équivalent dans leurs langues : non-seulement les „ noms des êtres métaphysiques, mais ceux des êtres „ moraux, ne peuvent se rendre chez eux qu'imparfai- „ tement, & par de longues périphrases. Il n'y a pas „ de mot propre qui réponde exactement à ceux de „ *vertu*, *justice*, *liberté*, *reconnoissance*, *ingratitu-* „ *de* (**)."

Les professeurs, nous dira-t-on, ou les *Amantas* dont parle Garcilasso, se servoient, dans leurs leçons, de la langue sacrée, inconnue au peuple; mais comment fait-on qu'il y a eu au Perou une langue sacrée?

(*) *Tome II. p. 139. Chap. XXVII.*
(**) *Voyage à la Riviere des Amazones p. 54.*

Cela n'eſt pas probable; puiſque l'idiome vulgaire étoit ſi ſtérile, ſi pauvre en mots, qu'il eût été impoſſible de traduire le jargon ſavant par le jargon populaire. Qu'on accorde, ſi l'on peut, ces contradictions palpables qui ſe heurtent de front: quant à moi, je regarde tout ce qu'on rapporte de l'Univerſité de Cuſco, & des grands hommes qui y enſeignoient les belles-lettres & les ſciences ſublimes, comme un conte plus que ridicule, inventé en dépit du ſens commun; & j'aimerois autant croire qu'il y a eu des Académies chez les Juifs, chez les Tunguſes, chez les Germains, dans la forêt noire, du temps de Jules-Céſar.

Les métiers ont, dans tous les pays, devancé les ſciences, parce que l'eſprit humain ne fait point de ſauts, non plus que la Nature: il doit s'élever par degrés, & ne ſauroit atteindre au premier rang, s'il n'a paſſé par le ſecond; & cette marche eſt toujours auſſi lente que pénible. Quand un peuple parvient à avoir des philoſophes, c'eſt une marque certaine qu'il a déjà des arts, & que ſon idiôme s'eſt accru d'une infinité de termes propres à énoncer les notions morales, les idées métaphyſiques, les mouvements des paſſions, & toutes les nuances des ſentiments: or cette création de mots abſtraits exige les efforts de pluſieurs grands hommes, & une très-longue ſuite de ſiècles. En vain le vulgaire des Chronologiſtes veut-il nous perſuader que les Grecs étoient encore une nation récente du temps d'Homere; la langue harmonieuſe & riche dans laquelle ſont écrites l'Iliade & l'Odiſſée, prouve exactement le contraire, & l'on conçoit qu'une foule preſque innombrable de chétifs verſificateurs & de Trouba-

Troubadours ont dû précéder, dans l'ordre des temps, le chantre immortel de la guerre de Troie; car l'on ne sauroit faire un bon poëme dans une langue qui n'a jamais servi à faire des vers (*).

Il vaut donc mieux accorder quelques milliers d'années d'antiquité de plus au globe terrestre, & à l'espèce humaine, que de suivre servilement les calculs faux & absurdes d'une Chronologie démentie par les faits. C'est un préjugé que de soutenir qu'on est uniquement redevable au hazard des grandes découvertes, & des inventions utiles : s'il n'y avoit pas eu des Chimistes en Europe, au quatorzieme siècle, la découverte de la poudre à canon ne se feroit point faite dans ce siècle-là : si du temps de Custer on n'avoit senti le besoin d'avoir des imprimeries, on n'eût pas inventé l'imprimerie du temps de Custer; on ne l'eût pas cherchée. Il falloit avoir la boussole, pour naviguer en Amérique, il falloit avoir observé la propriété de l'Aiman pour construire des boussoles, il falloit

(*) Ovide nous apprend qu'il avoit composé un poëme dans la langue des Getes, pendant la sixieme année de son exil à Tomes.

Ah pudet! & Getico scripsi sermone libellum;
Structaque sunt nostris barbara verba modis.
Et placui (gratare mihi), cœpique poetæ
Inter inhumanos nomen habere Getas.
de Ponto IV. E. 13.

Si Ovide a le premier essayé de faire des vers dans cette langue, son poëme a dû être détestable; mais il faut que les Getes n'ayent pas été aussi barbares qu'il nous les dépeint : il faut même que leur idiome ait été très perfectionné, puisqu'on y connoissoit déjà une espece de Prosodie, car il résulte de l'expression *nostris modis*, qu'Ovide n'avoit pas fait des vers rimés, mais des vers pourvus d'un metre : on y connoissoit, par conséquent, les syllabes longues & brèves, ce qui est bien singulier.

ſavoir couler le verre pour faire des lunettes ; il falloit avoir des lunettes pour perfectionner l'Aſtronomie. Ce n'eſt donc que chez des peuples dont le génie & les arts ont déjà fait des progrès immenſes, que les grandes découvertes peuvent avoir lieu : elles ſont donc bien moins les dons du hazard que les fruits des travaux & des recherches ; ſans quoi les ſauvages auroient pu être auſſi heureux, & plus heureux que les hommes les plus éclairés : cependant le hazard n'a jamais fait faire à tous les ſauvages du monde une ſeule découverte de quelque importance. C'eſt dans le ſein des ſociétés bien policées, & par conſéquent très-anciennes, que l'eſprit humain a déployé toute ſa force : c'eſt là qu'il a appris à connoître ſes reſſources, & qu'il a ſoumis, pour ainſi dire, l'univers entier à ſa puiſſance.

Je ſuis ſi peu enclin à croire que le hazard ait eu beaucoup de part aux inventions, que j'oſe mettre en fait que deux peuples égaux en induſtrie, & à climat égal, qui n'auroient entr'eux aucune communication, parviendroient, à peu près dans le même temps, aux mêmes découvertes ; quand même ils n'atteindroient point à un degré égal de perfection. Les Chinois ont trouvé la bouſſole, l'imprimerie, la poudre à canon, la porcelaine, ainſi que les Européans ; quoiqu'il n'ait exiſté aucune correſpondance entr'eux & nous dans ce temps là. Les moines Bacon & Swartz, qui les premiers ont connu les effets du ſalpêtre en Europe, étoient ſi mauvais Géographes qu'ils ignoroient qu'il y eût un pays nommé la Chine.

La découverte à jamais mémorable du nouveau Monde a ſi peu été l'effet du hazard que Chriſtophe

Colomb avoit promis de le découvrir, sept ans avant la date de sa premiere navigation en 1492 : il employa tout ce temps à solliciter en Espagne l'équipement d'un vaisseau, qui ne lui eût pas été accordé de sitôt, s'il ne lui étoit venu dans l'esprit de promettre une somme considérable à un moine intriguant & avare, qui confessoit le Roi Ferdinand, & la Reine Isabelle. Cet événement m'a toujours tellement frappé que je ne puis omettre ici une observation singuliere à ce sujet. Les Européans sont les seuls qui ayent voyagé en Amérique : les Africains & les Asiatiques ont été si stupidement indifférents à la nouvelle de la découverte d'un autre hémisphere qu'ils n'y ont jamais envoyé une barque. Les Japonois & les Chinois, qui auroient pu y aller par la mer du Sud, ainsi que le gallion des Manilles, ont constamment refusé de l'entreprendre. Les Maures, les Barbaresques, les Turcs, dans le temps que leur marine pouvoit quelque chose, n'ont pas fait la moindre tentative pour conquérir un pouce de terre en Amérique, où il n'aborde point d'autres étrangers que des hommes nés en Europe (*). Que nous nous soyons emparé d'une moitié de cette planète, cela est étonnant; mais que ni l'intérêt, ni la curiosité n'ayent pu engager les autres nations de l'univers à y voyager, cela est plus étonnant encore, au moins à mes yeux.

Le commentateur anonyme des volumineux & obscurs écrits de Garcilasso convient que son auteur, en parlant de l'Astronomie des Péruviens, est tombé

(*) Les Nègres ne font pas une exception à ce que je viens de dire ; puisque c'est malgré eux qu'on les entraîne

dans plusieurs absurdités inexcusables (*) ; & c'est un aveu singulier de la part d'un commentateur. Quarante ans après que ces peuples furent sortis de la vie sauvage, on érigea, selon Garcilasso, seize tours pyramidales à l'Orient & à l'Occident de la magnifique ville de Cusco, pour déterminer les points de l'Horison où le soleil se leve & se couche aux Solstices. Des hommes bruts & nouveaux, qui ne font que de quitter l'obscurité des forêts, ne sauroient construire de semblables observatoires, ni recourir à de telles inventions pour régler leur calendrier. S'il étoit vrai que ces tours ou ces colonnes eussent été élevées sous le troisieme Inca, il s'ensuivroit nécessairement que les Péruviens étoient alors très-anciennement policés, ce qui est contredit par l'exposition qu'on vient de faire de leurs instruments imparfaits, & par leur ignorance dans les arts utiles. Qu'on ait entassé quelques pierres aux environs de Cusco, cela est croyable ; mais que ces buttes ayent servi à faire des observations Astronomiques, qui n'ont été tentées en Europe que du temps de Galilée ; cela n'est pas croyable.

Les *Amantas* du Pérou, qui se méloient, dit-on, d'étudier le Ciel où ils ne comprenoient rien, n'avoient imaginé aucun mot pour distinguer les planètes d'avec les étoiles : ils ne connoissoient que *Vénus*, à laquelle ils avoient donné un nom propre & caractéristique. Ils étoient persuadés que les taches noires qu'on apperçoit dans la lune, avoient été faites par un renard

au nouveau Monde, où ils n'auroient jamais voyagé, si on leur avoit laissé la liberté qu'ils tenoient du Ciel.

(*) *P.* 39. *& suiv. T. II.*

devenu amoureux d'elle, & qui ayant monté au ciel pour en jouir, l'embrassa si étroitement qu'à force de la serrer, & de la baiser, il lui fit les souillures qu'on y voit. Ne savoir pas distinguer les planètes, ignorer la cause des éclipses, & dire de si grandes puérilités sur les taches de la lune, cela n'annonce rien moins que des hommes consommés dans l'Astronomie, ou bien je me trompe. Tous les sauvages connoissent l'étoile polaire & les Pleïades, ils savent où est le Nord & le Sud; mais cela ne suffit point pour assurer que ces sauvages sont des Astronomes, hormis qu'on ne veuille faire l'abus le plus étrange des termes.

Garcilasso nous en a donc encore imposé, lorsqu'il a parlé, avec tant d'emphase & si peu de vérité, des progrès qu'avoient faits les Péruviens dans une science qui ayant été cultivée dans notre continent pendant une infinité de siècles, n'a pas encore été portée au point de perfection où elle pourra atteindre chez les générations futures, si elles ne sont pas prédestinées à essuyer des temps d'ignorance, & des révolutions qui engloutiront les arts & les artistes.

En réfutant, dans le premier volume de ces Recherches, les rêveries du calculateur Riccioli, j'ai déjà fait voir, en passant, qu'on a excessivement exagéré la population des Péruviens. Premierement, la ville de Cusco est plus grande d'une moitié que n'étoit l'enceinte ancienne sous les Incas; & l'on n'y compte aujourd'hui que quarante mille hommes : elle ne pouvoit, par conséquent, contenir qu'environ vingt-mille habitants, au moment qu'elle tomba sous le joug des Européans, ce qui est bien peu de chose pour la capi-

tale de tout un empire, qu'on nous dit avoir fourmillé de monde. En second lieu, le Pérou étoit rempli d'une infinité de landes & de bruyeres, où les Espagnols s'égarerent pendant cinq à six jours, sans voir une habitation, sans rencontrer une cabane. On n'apperçut un grand nombre d'hommes assemblés qu'au combat de Caxamalca : par-tout ailleurs les Indiens ne se présenterent que par détachements & par pelotons, qu'on défit en détail. Si cet état avoit eu de grandes armées sur pied, une bataille n'eût pas suffi pour dissiper toutes les forces des Incas en un lieu & en un jour ; car après la victoire de Caxamalca, Pizarre & Almagre ne furent plus inquiets sur le succès de leur entreprise : l'unique obstacle qu'ils eurent à surmonter, ce fut la disette des vivres & des fourrages ; d'où l'on peut conjecturer que le pays étoit extrêmement dépeuplé, puisqu'une poignée d'ennemis eut beaucoup de difficulté à s'y nourrir avec ses chevaux & ses esclaves.

Gonzale Pizarre, qui fit l'expédition de la Canella avec deux-cents hommes, fut à son retour tellement persécuté par la famine qu'il fit tuer ses chevaux pour sustenter ses compagnons : on mangea ensuite les lévriers & les chiens-dogues qu'on avoit amenés pour dévorer les Indiens : on vendit un chat sauvage pour vingt écus à un officier mourant : les soldats, décharnés & abattus, brouterent les feuilles & les écorces des arbres, & expiroient en les broutant.

Si un malheur de cette nature étoit arrivé à une armée de soixante mille hommes, dans un pays ennemi, je n'en tirerois pas les mêmes conséquences ; mais qu'une petite troupe d'aventuriers n'ait trouvé ni

vivres, ni beſtiaux, ni aucune reſſource, en faiſant un trajet de quatre-cents lieues, depuis Quito juſqu'à la Canella, cela démontre que toute cette partie étoit vuide & deſtituée d'habitants & de cultivateurs: auſſi les Eſpagnols n'y marcherent que par des lieux remplis de chardons, de ronces, de brouſſailles: ils pénétrerent par des forêts & des ſolitudes, & ne virent, ſur toute cette route, que des cantons où la terre en friche ne paroiſſoit jamais avoir reçu le moindre labour. Un grand peuple ſans agriculture eſt un être de raiſon: un pays peut, à l'inſtar du Portugal & de l'Eſpagne, avoir beaucoup de villes, & manquer à la fois d'habitants; mais on n'a jamais vu de pays ſans villes, où la population ait été conſidérable. Les Péruviens n'avoient conſtruit d'autre bourgade que celle de Cuſco; d'où j'infère qu'ils ne compoſoient qu'une petite nation diſperſée ſur une ſurface immenſe; & je ne m'arrêterai pas davantage à réfuter ce que tant d'écrivains ont dit de leur induſtrie, de leurs arts, de leur génie, de leur police, de leurs loix, de leur gouvernement, & de leur bonheur. L'auteur d'un ouvrage moderne, intitulé l'*Analyſe du Gouvernement des Incas*, a lu leur hiſtoire, ſans ſe défier de ſon autenticité: s'il avoit employé la moindre critique, il eût brulé ſon manuſcrit; s'il avoit voulu être raiſonnable, il ne l'eût jamais commencé. On n'a pu faire de bonnes loix dans un état deſpotique; & quand il ſeroit vrai qu'on y avoit des loix, il nous ſeroit impoſſible aujourd'hui de les analyſer, faute de les connoître; & nous ne ſaurions les connoître, parce qu'elles n'ont jamais été écrites, & que la mémoire a dû s'en perdre à la mort

de ceux qui les avoient apprises par cœur. D'ailleurs les traces des anciennes coutumes qui subsistent encore parmi les Péruviens modernes, ne s'accordent en aucune maniere avec ce qu'on écrit de leur législation sous les Incas : on dit, par exemple, qu'ils n'épousoient anciennement que des filles vierges, & qu'ils châtioient avec la derniere rigueur celles qui se prostituoient; tandis que les *Landinos*, ou les Péruviens soumis aux Espagnols, ne se marient aujourd'hui qu'avec des filles qui ne sont plus vierges: ils se croiroient deshonorés, si leurs femmes n'avoient couché avec plusieurs amants avant leurs nôces (*). On a employé tous les moyens imaginables pour les corriger de ce préjugé; mais ni les curés, ni les Corrégidors, ni les officiers de l'Inquisition n'ont pu vaincre leur entêtement, & ils se laisseroient plutôt couper par morceaux que de consentir à prendre une femme qu'ils soupçonneroient d'être pucelle. D'où l'on ne sauroit conclure autre chose sinon qu'un usage si enraciné doit être très-ancien, & qu'il a été pratiqué sous les Incas, comme on le pratique encore maintenant.

Après avoir considéré l'ancien état du Pérou, nous nous contenterons de jetter un coup d'œil sur le Mexique, dont on a conté autant de faussetés & de merveilles que de l'empire des Incas; mais la vérité est que ces deux nations étoient à peu près égales, soit qu'on compare leur police, soit qu'on examine leurs arts & leurs instruments.

(*) Voyez le *Voyage au Pérou*, *par* Dom Juan & Ulloa.

Les

Les Mexicains avoient la méthode de repréſenter
es objets en les deſſinant groſſierement, & ce ſont ces
deſſeins informes que les Hiſtoriens ont jugé à propos
le nommer des caracteres hiéroglyphiques; mais en
cela ils ſe ſont trompés, car la maniere des Mexicains
lifféroit eſſentiellement de l'écriture Egytienne, en
e qu'ils n'avoient pas déterminé des ſymboles ou des
mblèmes pour remplacer les objets: ils copioient les
bjets mêmes; de ſorte qu'ils faiſoient un tableau
omplet, & peignoient un arbre pour repréſenter un
rbre; ils vouloient parler aux yeux. Par le moyen
es Hiéroglyphes des Choëns on pouvoit énoncer un
ens moral, & il n'y a aucun doute entre les ſavants
ue la Table Iſiaque, & les aiguilles Egyptiennes dreſ-
ées à Rome, ne contiennent des ſentences & des
naximes philoſophiques; ce qui n'étoit point prati-
able dans la méthode des Mexicains, trop mauvais
eintres pour imprimer à leurs figures les différents
ons des paſſions, & des attitudes caractériſtiques:
ailleurs manquant abſolument de ſignes fixes pour
repréſentation des êtres moraux & métaphyſiques,
urs peintures ne pouvoient être que très-bornées.

Ils ſe ſervoient de peaux d'animaux, & d'écorces
our y deſſiner les choſes dont ils vouloient conſerver
ſouvenir: on trouva chez eux une aſſez grande
antité de ces volumes peints, que les ſoldats, qui
cherchoient que de l'or, mépriſerent trop pour les
nporter; mais un barbare, nommé Sumarica, qui
t, par malheur, le premier Evêque de Mexico, fit,
rs le commencement du ſeizieme ſiècle, recueillir
us les tableaux hiſtoriques qu'on put déterrer dans

cette partie de l'Amérique; & ayant fait allumer un feu au nom du Seigneur, il y jetta ces monuments singuliers, après les avoir préalablement exorcisés; car il soutenoit qu'il falloit bruler les livres de tous les peuples qui ne sont pas Chrétiens (*). On ne sauroit comparer l'horrible fureur de ce fanatique qu'à celle du Pape Grégoire, & du Musulman Omar, qui fit consumer la Bibliotheque d'Alexandrie, pour mieux conserver l'Alcoran.

Il n'est échappé des mains de ce Sumarica qu'un seul exemplaire qu'on avoit destiné à remplir la curiosité de l'Empereur Charles-Quint, qui auroit dû envoyer au nouveau monde des Evêques plus éclairés. Le navire chargé de porter cet ouvrage à Cadix fut pillé par un armateur Français; & le manuscrit indien, avec l'interpretation Espagnole, tomba, par un

---

(*) Cette manie de bruler des livres a toujours caractérisé le génie intolérant du Clergé Romain; mais elle ne sévit jamais tant qu'au sixieme & au quinzieme siècle. Le Pape Grégoire, surnommé si injustement le Grand, fit bruler dans toute la Chrétienté les Oeuvres de Cicéron, de Tite-Live, & de Corneille-Tacite; & depuis cette funeste époque, on n'a jamais plus retrouvé un exemplaire complet d'un de ces trois auteurs. Ces persécutions contre l'esprit humain nous ont fait perdre les Poësies de Ménandre, de Bion, d'Apollodore, d'Alcée, de Philémon, & de Sappho, dont les fragments ne servent qu'à nous faire comprendre que notre perte a été inestimable. Il n'y a pas jusqu'aux Juifs dont on n'ait brulé les livres, & l'on assure que dans la derniere persécution, qui leur avoit été suscitée par un scélérat connu sous le nom de Pfeffercorn, on brula le dernier exemplaire de l'ouvrage hébreu intitulé *Toldos Jescut.*

On accuse la cour de Rome d'avoir détruit beaucoup de livres trouvés au Malabar & aux Indes Orientales, dont les Missionnaires de la Propagande avoient fait la recherche.

bonheur ſingulier, entre les mains du voyageur Thevet, dont les héritiers le revendirent, pour une ſomme conſidérable, au fameux Raleig, qui, dans l'eſpérance aſſez fondée d'en tirer des éclairciſſements capables de jetter quelque lumiere ſur l'Hiſtoire des Mexicains, fit traduire l'interprétation en Anglais par Mr. Locke (*); & on la publia dans la collection de Purchas. Mr. Thevenot la retraduiſit en Français, la fit imprimer dans ſon grand *Recueil des Voyages*, & en donna les figures gravées en bois ſur des pages *in-folio*, qui contiennent trois-cents-ſoixante tableaux détachés & encadrés. Comme je ſais que ces images ont été copiées, avec un ſoin infini, d'après l'original Mexicain, je les ai conſidérées pluſieurs fois avec attention; mais j'avoue qu'on ne ſauroit deſſiner d'une façon plus louche & plus rude : il n'y a aucune trace de clair-obſcur, aucune idée de perſpective, aucune imitation de la Nature; & les objets ſont ſans vérité comme ſans proportions. D'où on peut conclure que les Mexicains n'avoient fait preſque aucun progrès dans l'art par le moyen duquel ils tâchoient de perpétuer la mémoire des choſes paſſées & des événements hiſtoriques.

L'ouvrage que le hazard a garanti du bucher & du naufrage, renferme à ce qu'on croit, l'hiſtoire de tous les Rois de Mexique, dont le premier n'avoit commencé de regner, dit-on, que vers l'an 1391 de notre ére vulgaire, ou cent & trente ans avant l'arri-

(*) Il ne faut pas confondre ce Mr. Locke avec l'auteur de l'*Eſſai ſur l'Entendement humain*; ce ſont deux hommes différents. Celui dont il s'agit a inventé, ſi je ne me trompe, cet inſtrument de Marine qui porte encore ſon nom.

vée de Fernand Cortez; mais comme il eſt impoſſible de déchiffrer ce livre myſtérieux, trouvé dans l'Amérique Septentrionale, je ne conſeillerois à perſonne de s'en rapporter à l'interprétation qu'en ont donnée les Eſpagnols, qui n'ont pu expliquer les tableaux du Mexique ſans interroger les Mexicains, & les Mexicains n'ont jamais ſu aſſez d'Eſpagnol pour traduire un livre. Si l'interprétation a été mal faite, que deviennent alors & les dates, & les époques, & la ſuite chronologique des ſouverains, dont on n'en compte que huit avant Montezuma ſecond du nom, qui regnoit en 1520? On n'eſt pas certain que le manuſcrit Mexicain renferme un ſeul mot de ce qu'on croit y entrevoir; & il s'agit peut-être de huit maîtreſſes de Montezuma, là où l'on ſuppoſe qu'il eſt queſtion de huit princes qui l'avoient précédé ſur le trône: l'erreur pourroit être encore plus grande, & la mépriſe encore plus ridicule; car en confrontant, à différentes fois, les images Indiennes & le ſens qu'on veut y lire, je n'ai pas découvert le moindre rapport, & tous ceux qui entreprendront cet examen ſans être prévenus, ne ſe convaincront jamais qu'on ait deviné le mot de cette énigme. On doit en dire autant des *Roues ſéculaires* dont Carreri donne ſi hardiment l'explication d'après un profeſſeur Caſtillan, nommé Congara, qui n'a point oſé publier l'ouvrage qu'il avoit promis ſur cette matiere; parce que ſes amis & ſes parents lui ont garanti qu'il abondoit en abſurdités. En conſidérant ces inſtruments qu'on appelle, dans le ſtyle des Relations, des *Roues ſéculaires* du Mexique, il y a beaucoup d'apparence que ce n'étoient que des Alma-

nacs, semblables à ceux dont on s'est servi en Europe du temps des Goths, & qu'on imprime encore aujourd'hui, dans quelques provinces, à l'usage de ceux qui ne savent ni lire ni écrire, les jours de travail y étant désignés par des points noirs, les dimanches & les fêtes par des points rouges, & les rêves des Astrologues par des emblèmes. Que les Mexicains ayent célébré un grand Jubilé à la clôture de chaque siècle, & qu'ils ayent compté les siècles par des roues, à qui on faisoit faire un tour au bout de cinquante ans (*), c'est ce que j'ai peine à me persuader; parce que cet usage supposeroit une longue suite d'observations astronomiques, & des connoissances fort précises pour régler l'année solaire, ce qui n'est pas compatible avec l'ignorance prodigieuse où ce peuple étoit plongé. Comment auroit-il pu perfectionner sa Chronologie, lorsqu'il manquoit de mots pour compter au-delà de dix?

L'Histoire des huit Rois du Mexique me semble aussi fabuleuse que celle des douze Incas du Pérou, j'y rencontre les mêmes incertitudes, les mêmes ténebres. On assure qu'une nation, nommée les Chichimeis, vint l'an 772, des parties Septentrionales du nouveau continent, s'établir à peu près au centre du

(*) On dit que leurs siècles étoient de cinquante ans, & que leurs années étoient composées de dix-huit mois, à vingt jours chacun, au bout desquels ils en ajoutoient cinq, afin de completter l'année solaire. Cela s'accorde-t-il avec ce qu'on rapporte du temps où ils s'étoient formés en société, c'est à dire 130 ans avant l'arrivée des Espagnols? peut-on, en si peu de temps, trouver l'année solaire, & inventer des calendriers pour compter les jours & les siècles?

Mexique, d'où elle chassa les anciens habitants dont on n'a jamais plus entendu parler : ce peuple, arrivé du Nord, étoit barbare, persista dans la barbarie pendant six-cents ans, & ne commença à s'humaniser, & à adopter un régime politique, que vers l'an 1391 (*). Voilà ce que les historiens nous répètent continuellement d'un ton affirmatif; parce qu'ils s'appuyent, disent-ils, sur les monuments mêmes des Indiens : ils se fondent, il est vrai, sur les tableaux dont on vient de prouver l'impénétrable obscurité. D'ailleurs ces tableaux, quels qu'ils soient, ne remontent pas au-delà de la fondation de la Monarchie Mexicaine; puisque le bon sens nous apprend que les annales d'aucun peuple ne sauroient être plus anciennes que lui. D'où donc a-t-on pris tout ce qu'on rapporte de l'invasion des Chichimeis ? Par quel moyen s'est-on assuré que ces Chichimeis étoient venus du Nord, & non du Sud ? Sur la foi de quels documents a-t-on fixé la date de leur arrivée ? Réellement, on ne discerne pas un rayon d'évidence dans ces conjectures si témérairement hazardées.

Que les Mexicains n'eussent commencé à recevoir une forme de Gouvernement que cent-trente ans avant la funeste apparition des Espagnols, cela n'est point probable : leurs arts, quelque imparfaits qu'ils

---

(*) *Cum Montezuma Mexicanorum regum familia intercidit : regnatum in Mexicanâ urbe omnino sub regibus novem, per annos CXXX, post DCXIX annos, quàm à Chichimeicis Mexicana terra primum occupata fuit.* Hist. Occident. Indiæ, Lib. I. p. 73.

Cette supputation a été adoptée par tous les historiens qui ont écrit sur le Mexique ; & aucun n'a jamais été en état de la vérifier.

fussent, annoncent une plus haute antiquité; mais il ne faut pas exagerer cette antiquité, comme a fait l'imprudent Carreri, qui suivant une Table Chronologique, découverte par le professeur Congara, soutient que les Mexicains s'étoient assemblés en corps de peuple, l'an du monde 1325. La rudesse extrême de leur langage, que jamais aucun Européan n'a su prononcer, & qui manque d'une infinité de mots propres à rendre les idées, l'imperfection de leurs instruments, le peu de découvertes qu'ils avoient faites dans les Mécaniques, le défaut du fer, l'atrocité de leur culte sanguinaire, l'anarchie de leur gouvernement, la disette de leurs loix; rien de tout cela ne caractérise un peuple réuni avant le déluge. Il faut donc encore se défier ici des Auteurs Espagnols, d'autant plus suspects qu'ils sont en contradiction avec eux-mêmes. Antonio Solis, dans son *Historia de la Conquista de la America septentrional, conocida por el nombre de Nueva Espanna* (*), n'a tâché que de briller par l'éclat des pensées & des images gigantesques, & la pompe de la narration : il y a indignement sacrifié la vérité de l'Histoire aux vains agréments d'un style ampoulé : il ose nous dire qu'il y avoit deux-mille temples dans la capitale du Mexique, au moment qu'un usurpateur venu d'Europe s'en déclara le maître. Il n'y a jamais eu un tel nombre d'édifices publics dans aucune ville du monde, depuis Rome jusqu'à Pekin : aussi Gomara,

(*) On en a une traduction Française par Mr. Citri de la Guette. Un autre auteur a cru que l'Histoire de Solis ne pouvoit plaire si on ne la réduisoit à la moitié de l'original Espagnol; & d'un énorme *in-Folio* il a fait deux petits volumes dont la lecture est supportable.

moins hardi ou plus sensé que Solis, convient-il qu'en comptant sept petites chapelles, on n'a trouvé que huit endroits destinés à loger les idoles de Mexico. Montezuma, premier du nom, avoit donné à cette bourgade la forme d'une cité : or, depuis le regne de ce Prince jusqu'à la venue de Cortez, il ne s'étoit écoulé que quarante-deux ans qui n'auroient certainement pas suffi pour bâtir deux-mille Eglises.

Le prétendu château où cabanoient les Rois Mexicains, étoit une grange : aussi Fernand Cortez ne découvrant aucune habitation propre dans toute la capitale de l'état qu'il venoit de conquérir, y fit-il construire, à la hâte, l'hôtel qui y subsiste encore; ce qui doit nous désabuser sur la peinture outrée & extravagante qu'on fait de cette ville Américaine, qui contenoit, selon quelques auteurs, soixante & dix-mille maisons sous le regne de Montezuma second; ce qui supposeroit qu'elle avoit alors trois-cents-cinquante-mille habitants; tandis qu'il est notoire que Mexico, considérablement agrandi sous les Espagnols, ne renferme de nos jours que soixante-mille ames, y compris vingt-mille Nègres & Mulâtres. Comme on ne découvre, dans tout le Mexique, aucun vestige d'anciennes villes Indiennes, il est sûr qu'il n'y avoit qu'un seul endroit qui eût quelque apparence de cité; & cet endroit étoit Mexico, qu'il a plu aux écrivains Castillans de surnommer la Babylone des Indes; mais les noms magnifiques, donnés par les Espagnols à de misérables villages de l'Amérique, ne nous en imposent plus depuis longtemps.

La facilité & la promptitude avec laquelle on dépouilla l'infortuné Montezuma de tous ses états, décele la foiblesse de ces états mêmes : je conviens que l'Artillerie étoit un instrument destructeur & tout-puissant qui devoit nécessairement dompter les Mexicains ; mais si ces Mexicains avoient eu des villes murées, comme on le répete si souvent, ils se seroient mis à l'abri de la mousqueterie, & les six mauvais canons de fer que Cortez traînoit avec lui, n'auroient pas foudroyé en un instant tant de remparts & de retranchements : d'ailleurs il est averé, par le témoignage de tous les historiens, que les Espagnols sont entrés, pour la premiere fois, dans Mexico sans faire une seule décharge de leur artillerie.

Si le titre de Héros compete à quiconque a eu le malheur de faire égorger un grand nombre d'animaux raisonnables, Fernand Cortez pourroit y prétendre : du reste, on ne voit pas quelle gloire réelle il a acquise en renversant une Monarchie chancelante, que le premier brigand, venu de notre continent, auroit renversée avec la même facilité. On a composé sur cet événement un Poëme Epique (*) qui n'a joui d'au-

(*) Ce Poëme, intitulé le *Mexique conquis*, est monstrueux par là même qu'il est en prose : cette invention des modernes est si bizarre qu'on a peine à se persuader qu'elle ait été adoptée par un homme sensé. Au reste tous les Poëtes qui ont choisi leur sujet dans l'Histoire de l'Amérique, n'ont presque eu aucun succès : la *Colombiade*, la *Tragédie de Fernand Cortez* par Mr. Piron, le *Poëme de Jumonville*, & l'*Arancana* de Alonzo n'ont pu forcer la Renommée à les prôner comme des chef-d'œuvres : ce qu'on doit plutôt attribuer à la nature même du sujet qu'à l'inhabileté des auteurs ; puisque Mr. Piron a employé toutes les ressources de son génie pour faire de son *Fernand*

cun ſuccès, parce que le lecteur, prévenu d'avance de la puſillanimité des Américains, ne prend pas le moindre intérêt à des défaites où il voit ſans ceſſe maſſacrer des ſauvages qui ne ſe défendent point contre des ſoldats furieux, à qui l'abondance de l'or & la diſette du fer avoient donné le cœur d'Alexandre & la férocité de Tamerlan. Si le Poëte, convaincu du défaut d'intérêt, oſe porter la fiction juſqu'à donner du courage aux Américains; alors il contredit l'Hiſtoire, & change la nature même des événements, qui ſont encore trop récents, pour qu'on puiſſe les déguiſer impunément.

Les Péruviens & les Mexicains, n'ayant jamais eu aucune communication entr'eux, avoient ſuivi des routes diamétralement oppoſées pour atteindre à l'art de l'écriture : mais je ſuis perſuadé que les Péruviens y ſeroient parvenus plutôt par le moyen de leurs cordons, que les Mexicains par celui de leurs peintures parlantes, qui ne les auroient conduits qu'au caractere hiéroglyphique, tel que l'ont eu les Egyptiens, & non à un Alphabet tel que le nôtre.

Toutes les nations ont, au ſortir de la vie ſauvage, eſſayé l'une ou l'autre de ces méthodes employées en Amérique : ou ils ont deſſiné les objets; ou ils ont fait uſage de cordons, de pierres, & de morceaux de bois, qui, par un certain arrangement, rappelloient à leur eſprit l'idée de tel ou de tel objet. On retrouve des traces manifeſtes de ce procédé dans la langue

---

Cortez une bonne pièce de Théâtre. *Alzire* n'eſt qu'une fiction heureuſe, dont on ſuppoſe que la ſcene eſt en Amérique.

Allemande, où les Lettres ſont nommées *Bucſtaben*, ce qui ſignifie de petits bâtons de bois de hêtre: leurs livres ſont nommés *Bücher*, comme qui diroit un aſſemblage de pièces de hêtre. Les Runes tirent également leur étymologie de la racine Scandinavienne *Rönne*, qui ſignifie le ſorbier ſauvage, arbre indigene du nord, dont on s'eſt ſervi pour faire des coupeaux qui par leur combinaiſon exprimoient un ſens ſuivi, ainſi que nos lettres (*).

Les Chinois ont éprouvé les deux méthodes dont on vient de parler : leurs premiers *Kins*, inintelligibles aujourd'hui, furent écrits avec des cordelettes ou des courroies nouées : ils abandonnerent enſuite

---

(*) *Literas Runicas ſaxis, ærique inſcripſerunt, & fago uſi ſunt, vel ſorbo aucupariâ*: Ronne *vel* Runeboërs Troee (bois portant des Runes) *nomen ſuum à Runis ipſis obtinens, magni ſemper æſtimatum eſt: propterea quod præ aliis lignorum ſpeciebus eam habet indolem, ut, cum literæ in cortice ejus exarantur, arbor confeſtim ſuccum ad cujuſvis literæ ductum protrudat, qui deinceps lapidis inſtar indureſcit.* Rudbeck.

Il ſemble que Rudbeck veuille faire entendre, par ce paſſage, qu'on a commencé d'abord à graver les Runes ſur des arbres; mais avant que d'être parvenus aux inſcriptions, les Scandinaviens n'avoient d'autres lettres que de petits bâtons qu'ils rangeoient dans un certain ordre, pour rendre un certain ſens : auſſi les Runes écrites ſont-elles tracées en ligne droite comme des baguettes, ce qui décele leur origine. Il ſe peut que l'uſage de graver les Runes ſur des rochers & des arbres ne remonte pas au-delà d'Odin. Quoi qu'il en ſoit, les plus anciens monuments de cette eſpèce, reconnus pour autentiques, ſont du troiſieme ſiècle. Il y en a quelques-uns de ſuſpects, & d'autres dont on vante mal à propos la vetuſté. Si la pierre, trouvée au fond de la Lapponie par les Académiciens François, contient en effet une inſcription, elle eſt probablement beaucoup plus ancienne que celle de Hyldetant; mais cette pierre de la Lapponie n'eſt, à mon avis, qu'un jeu de la Nature, pris pour un monument des hommes.

cette invention pour adopter les peintures parlantes; d'où il a résulté que leur caractere, participant à la fois de notre Alphabet & des Hiéroglyphes, est absolument unique dans son espece. S'ils avoient perfectionné leur premiere écriture par les cordons de Fohi; il y a toute apparence qu'ils seroient arrivés à un procédé beaucoup moins compliqué, beaucoup plus facile que celui dont ils usent de nos jours.

Je n'ignore pas que les Egyptiens, outre leurs figures allégoriques, ont eu un caractere épistolaire ou Alphabétique, à-peu-près semblable au nôtre; mais il ne s'ensuit point qu'ils avoient inventé ce caractere en perfectionnant leurs Hiéroglyphes, comme quelques savants l'ont prétendu : il est plus probable qu'ils avoient emprunté cet Alphabet d'un autre peuple; puisqu'ils n'ont commencé à s'en servir que fort tard, & peut-être pas avant l'invasion de Smerdis.

Il est du ressort de la philosophie de l'Histoire de marquer par quels degrés l'esprit humain s'est élevé aux grandes inventions, & d'expliquer pourquoi les mêmes découvertes ont été portées à un plus haut point de perfection dans un pays que dans un autre; mais ces discussions, quoique relatives à mon sujet, me conduiroient au-delà des bornes où je me suis proposé de m'arrêter, comptant d'avoir satisfait au titre de cette Section, & d'avoir mis dans tout son jour ce qu'il m'importoit de prouver.

N'est-il pas surprenant qu'on n'ait trouvé sur une moitié de ce globe que des hommes sans barbe, sans esprit, atteints du mal vénérien, & tellement dé-

chus de la dignité de la nature humaine qu'ils étoient indiſciplinables, ce qui eſt le complément de la ſtupidité? Le penchant que les Américains ont toujours eu, & qu'ils ont encore pour la vie ſauvage, prouve qu'ils haïſſent les loix de la Société, & les entraves de l'éducation, qui, en domptant les paſſions les plus intemperées, peuvent ſeules élever l'homme au-deſſus de l'animal : il faut lui ôter une partie de ſa liberté pour ennoblir ſon être, & cultiver ſon génie; & ſans cette culture il n'eſt rien. L'arbre qu'on ébranche, qu'on déchire pour l'enter, qu'on aſſujettit, donne des fruits délicieux : le ſauvageon qui n'a jamais été touché par la main du jardinier, ne végete que pour lui ſeul; ſes productions ſont ou nuiſibles, ou inutiles, ou nulles. L'homme ſauvage vit ainſi, uniquement pour lui-même : il n'aide perſonne, & perſonne ne l'aide : aucun lien, aucun pacte de fraternité ne le rapproche de ſon ſemblable : il eſt ſeul au monde, & ignore qu'on peut être bienfaiſant, charitable, & généreux : On ne ſauroit imaginer un plus grand aviliſſement de notre nature que cet état d'indolence & d'inertie où l'on ne connoît pas la vertu de faire du bien, & où l'on ne s'occupe jamais qu'à penſer pour ſoi, ou pour ſes maîtres. Il eſt triſte que cet état ſoit néanmoins celui où végètent les deux tiers du genre humain; car la portion d'hommes qui vit ſous des loix tant ſoit peu équitables, eſt plus petite qu'on ne le penſe. L'Amérique & l'Afrique ne ſont preſque peuplées que de ſauvages : le deſpotiſme a accablé & accable l'Aſie, & pénetre par mille endroits dans l'Europe, qui ſemble être menacée de ce fléau, dans le temps même que les philoſo-

phes élèvent de toute part leurs voix contre le defpotifme, & contre la tyrannie des princes qui font à leurs fujets les mêmes maux qu'ils feroient à leurs ennemis, s'ils les avoient vaincus; & cependant ils s'imaginent qu'ils règnent, comme fi l'on pouvoit règner fur ceux dont on n'eft pas aimé, & qu'on n'aime point : on peut les contraindre, on peut les immoler; mais il y a moins de diftance du ciel à la terre que d'un Roi à un tyran.

Quel qu'ait été, au refte, l'abrutiffement où l'on a furpris les habitants de l'Amérique, il eft certain qu'on n'auroit pas dû les maffacrer en leur prêchant un Dieu de paix, ni les bruler pour n'avoir pas pu croire des myfteres incompréhenfibles. Au contraire, leur extrême foibleffe auroit dû exciter la plus grande compaffion dans l'ame de leurs conquérants, fi ces conquérants avoient eu une ame. Le fang Indien que les Efpagnols ont verfé avec profufion, crie encore vengeance, & auroit été vengé fans doute, s'il y avoit quelque vérité dans le fentiment de Tacite, qui croyoit que les Dieux ne fe mêlent jamais des hommes, finon pour les châtier, *non effe curæ deis fecuritatem noftram, effe ultionem.*

SECTION II.

De quelques ufages bizarres, communs aux deux continents.

En abordant, pour la premiere fois, à cette terre malheureufe & inconnue qu'on a nommée le nou-

veau Monde, on y a retrouvé des coûtumes barbares, atroces, & ſingulieres, qui avoient été, de temps immémorial, en vogue chez les habitants de l'ancien continent, & dont quelques-unes ont été extirpées par les efforts de la Philoſophie, & dont d'autres ont triomphé de la Raiſon.

L'examen de ces uſages ſi ſemblables dans des climats ſi différents, & entre des nations qui ne ſe connoiſſoient pas, prouve que l'homme eſt comme prédeſtiné à commettre les mêmes fautes, dans quelque region du globe qu'il habite; & qu'il y a des erreurs & des abſurdités qui malgré la reſſemblance la plus marquée, n'ont pas été copiées les unes ſur les autres: parce que la ſuperſtition, les préjugés, l'amour propre, l'oubli de ſes ſemblables, l'ignorance de ſes devoirs, & toutes les paſſions & tous les vices ont dû néceſſairement produire les mêmes effets, & par conſéquent les mêmes déſordres dans des ſociétés qui n'ont jamais eu la moindre communication entr'elles.

Je ſais avec quelle précaution, avec quelle défiance on doit lire ce que des voyageurs ivres du merveilleux, & par là incapables de bien voir, ont rapporté des mœurs des peuples ou mal policés, ou entierement ſauvages, chez qui chaque famille & chaque tribu obéit à des impulſions particulieres, & ne ſe gouverne pas par des maximes univerſelles & immuables. On a ſouvent pris les égarements de quelques individus pour des uſages conſtants & conſtamment reçus : on a confondu les loix avec les abus des loix, & les excès qu'on tolère, avec les excès qu'on autoriſe.

Ces tableaux infidèles ont féduit des écrivains célebres qui uniquement frappés de la fingularité des faits expofés dans un certain jour, n'ont pas pris la peine de s'affurer d'avance de la bonne foi des obfervateurs, & ils ont raifonné, ou déraifonné, à pure perte fur des rapports démentis par des rélations plus finceres, écrites avec plus de bon fens, dans des temps poftérieurs, par des témoins ou moins enthoufiaftes ou plus éclairés. Pour éviter un reproche fi juftement mérité, je ne ferai l'expofition que des coutumes bizarres, bien avérées, & fur lefquelles on n'a jamais formé de doute, & dont on ne pourroit douter fans introduire dans l'Hiftoire un Scepticifme abfurde, qui entraîneroit en fens contraire les mêmes inconvénients que la trop grande crédulité; puifqu'il eft également extravagant de douter de tout, ou de croire tout. Il y a un milieu où il faut chercher la vérité, comme la vertu.

Je commencerai cette Section par l'examen de l'ufage fanguinaire & infenfé d'enfevelir des perfonnes vivantes avec les morts. On fait que cette barbarie a été pratiquée dans l'ancienne Europe, qu'elle étoit à peine abolie dans les Gaules du temps de Jules Céfar, & que les colonies fi multipliées des Scythes l'avoient introduite dans toutes les contrées où elles s'étoient fixées : on fait qu'elle fubfifte encore dans quelques cantons de l'Afie méridionale, fur les côtes de l'Afrique, qu'on l'a retrouvée tant dans le Sud qu'au Nord de l'Amérique, chez des peuples fi éloignés les uns des autres, & féparés par tant de barrieres infurmontables, qu'on ne fauroit raifonnablement fuppofer qu'ils ayent eu quelque correfpondance; puifqu'ils différoient

roient par tant d'endroits, & ne ſe reſſembloient, pour ainſi dire, que par cette ſeule atrocité.

Quoiqu'il ſoit poſſible que ce n'eſt pas une ſeule & une même cauſe qui a enfanté un cérémonial ſi cruel chez les diverſes nations qui l'ont adopté, il y a cependant beaucoup d'apparence que le dogme de la réſurrection des corps, & d'une vie à venir, a produit, par un malheur ſingulier, cette déplorable erreur, & que l'idée de ſe faire ſervir dans l'autre monde par ceux à qui on avoit commandé dans celui-ci, a fait immoler les eſclaves ſur le tombeau de leurs maîtres, les femmes ſur le corps mort de leurs époux. Auſſi en liſant l'Hiſtoire, obſerve-t-on que c'eſt principalement aux funerailles des Rois & des Souverains que ces homicides ont été les plus fréquents. A la côte de Guinée on n'enterre des femmes qu'avec le corps des ſeigneurs, & jamais avec celui des perſonnes d'une condition ſervile ou d'une fortune médiocre. A la mort de Trimpong, Roi d'Akin, dit Mr. Roemer dans ſa relation de 1764, on inhuma avec lui trois cents femmes, & un beaucoup plus grand nombre d'eſclaves, à qui on briſa auparavant les membres. Quelques voyageurs qui ont attentivement conſidéré la conſtruction intérieure des Pyramides d'Egypte, ont ſoupçonné que les principaux officiers des Pharaons étoient condamnés à reſter toute leur vie auprès du cadavre embaumé de leurs ſouverains, dans des chambres murées où on leur faiſoit entrer quelque nourriture par différents conduits, dont on remarque encore les traces aujourd'hui dans le corps de ces immenſes Mauſolées. Cependant on ne pratiquoit rien de ſemblable dans

toute l'Egypte à la mort des ſimples particuliers, à qui l'on ſe contentoit de mettre ſous la langue, ou ſur la poitrine, une pièce de monnoie d'or ou d'argent, qu'on retrouve encore dans les Momies, lorſqu'on les dépouille de leurs maillots & de leurs langes gommés.

On a différemment interprété la loi Indienne qui ordonne aux veuves ſans enfants (*) de ſe jetter ſur le bucher où l'on brule leurs maris; mais il eſt très-faux que cette loi ait été ſuggérée par un Bramine, mauvais Philoſophe, qui vouloit empêcher les empoiſonnements: il prétendoit, dit-on, qu'aucune femme ne ſeroit tentée de donner du poiſon à ſon époux, ſi elle ſavoit d'avance qu'elle mourroit avec lui. Il ne faut pas croire que pour prévenir un crime, on en ait commis mille de ſang froid: c'eſt comme ſi l'on bruloit ſa maiſon pour la garantir des voleurs. D'ailleurs les Indiennes n'empoiſonnent pas plus ſouvent leurs maris, que les autres femmes de l'Aſie & de l'Europe, & ſi l'eſprit du légiſlateur eût été tel qu'on le ſuppoſe, il n'auroit pas exempté les veuves qui ont des enfants, de la peine commune.

Comme les Indous ſont polygames, c'eſt la femme qu'ils ont le plus aimée pendant leur vie, que la loi fait périr avec eux; d'où l'on peut ſûrement inférer que la ridicule prétention de vouloir coucher en-

(*) Il eſt important d'obſerver que les veuves Indiennes qui ont des enfants, ne peuvent ſe bruler avec le corps de leurs maris; & loin que la coutume les y oblige, il leur eſt ordonné de vivre pour veiller à l'éducation de leurs enfants, d'ailleurs les gouverneurs des provinces ne le leur permettroient pas, parce que les orphelins multipliés ſeroient un fardeau pour l'état, qui devroit leur ſervir de pere.

core avec sa maîtresse dans l'autre monde a fait adopter cette folie cruelle à des hommes qui avoient l'espérance d'une vie à venir, mais qui étoient aveuglés par la volupté. Il ne faut pas oublier ici deux contradictions horribles dans le systeme des anciens Brachmanes & des Bramines modernes : entêtés jusqu'à la fureur de la Metempsycose, cette hypothese favorite des Orientaux, ils croient qu'il n'est pas permis d'ôter volontairement la vie à une mouche, à un ciron, ni à rien de tout ce qui respire sur la terre : tandis qu'ils exigent que les femmes soient brulées solemnellement aux obseques de leurs maris, & en craignant de blesser un insecte, ils font essuyer à leurs semblables le plus affreux des supplices : On ne sauroit imaginer une plus grande discordance dans les idées, ni une extravagance comparable à celle-là. D'un autre côté, on ne peut concevoir comment ils prétendent rejoindre leurs épouses dans l'autre monde ; puisqu'ils soutiennent que les ames voyagent & passent, sans relâche & sans repos, d'un corps dans un autre au moment de la destruction de l'être animé ; de sorte que l'ame du mari pourroit entrer, selon eux, dans l'embryon d'une souris, & l'ame de la femme, dans celui d'un chat. Ainsi les Indous, qui ne devroient point bruler leurs femmes, s'ils vouloient être conséquents dans leurs principes, sont les seuls Asiatiques méridionaux qui ayent opiniâtrément retenu cette abominable coutume ; ils payent même un tribut annuel au grand Mogol & aux Nababs & aux Rajas Mahometans, pour avoir la permission de commettre de temps en temps de semblables parricides ; & il leur en coute fort cher

pour tranfgreffer le précepte pofitif de leur Védam qui défend l'homicide.

Il ne faudroit pas plus s'étonner de voir des Chrétiens bruler leurs femmes que de voir des Banianes bruler les leurs, fi les maximes des hommes n'étoient presque toujours en contradiction avec leurs actions, ou leurs actions avec leurs maximes. On trouve dans un Mémoire Académique de Mr. Fréret, que fes confreres avoient foutenu que les anciens Gaulois n'immoloient pas des victimes humaines, parce que de femblables facrifices, difoient-ils, n'auroient pu s'accorder avec leurs dogmes, tels qu'on les expofe dans Céfar, dans Strabon, & dans Diodore; mais le feul exemple des Indiens auroit dû les défabufer; puifque cet exemple démontre de la façon la plus évidente que les dogmes religieux & les fyftêmes Théologiques peuvent être en oppofition avec les pratiques & les ufages; & on ne voit pas pourquoi on exigeroit des anciens Gaulois d'avoir été moins inconféquents que les autres nations contemporaines.

Le fanatifme a quelquefois tellement fubjugué la raifon & la nature qu'on a vu aux Indes des femmes forcenées fe bruler volontairement; mais ces fuicides font rares, & il eft certain que la plupart des veuves tâchent d'échapper au bucher, & elles échapperoient en effet, fi les Bramines ne les contraignoient, en les menaçant de l'implacable courroux de Brama (*).

(*) On brule les femmes aux Indes Orientales de trois façons différentes. Dans le Royaume de Guzerate, jufqu'à Agra & Delhy, on les fait affeoir dans une hutte de Bambous & de rofeaux fecs, où on applique le feu au dehors.

Lorſqu'on lit avec attention les Voyages de Tavernier, de Thevenot, de Bernier, & de Chardin, on s'apperçoit qu'on donne à ces miſérables victimes de la mode & de la ſuperſtition un breuvage qui en étourdiſſant leurs ſens, leur ôte la frayeur que l'appareil de la mort inſpire. En faiſant des recherches plus préciſes ſur la qualité des ingrédiens dont on extrait cette liqueur enivrante, j'ai découvert qu'on ſe ſert principalement d'une forte infuſion de ſafran, qui a la vertu ſinguliere de porter à la tête des vapeurs fort agréables, & plus vives que celles que procurent l'Opium, le Solanum, la graine du chanvre vert, & les autres Narcotiques (*).

Dans le Bengale la veuve dévouée ſe tient accroupie ſur un bucher, qu'on allume lorſqu'elle prend le corps de ſon mari pour le mettre ſur ſon giron : ceux qui ont des lettres ou des préſents qu'ils veulent faire tenir à leurs parents de l'autre monde, les lui donnent avant que le feu ait pris. Sur un diſtrict de la côte de Coromandel, on fait un feu dans une grande foſſe de la profondeur de dix pieds : quand la flamme commence à s'élever, les prêtres-bourreaux conduiſent la femme à reculons, & le dos tourné vers le feu où on la précipite en arrivant ſur le bord du foſſé. C'eſt la mode de jetter dans ces buchers funebres pluſieurs vaſes remplis d'huile & de réſine : mais on ne ſauroit dire ſi cela contribue à abreger ou à augmenter le ſupplice : les muſiciens, qui ſavent leur métier, ont ſoin de faire un ſi grand bruit avec leurs tambourins, & leurs flûtes, qu'on n'entend jamais les cris de la victime. Dans un autre endroit de cette côte de Coromandel, on enterre les femmes vivantes, & chaque aſſiſtant a la charité de leur jetter un panier de ſable. Voyez *Tavernier, voyage aux Indes, liv. 3. T. II. à la Haye* 1718. Conſultez auſſi les *Lettres de Bernier.*

(*) Le ſafran, ainſi que les étamines & les ſtigmates de la plupart des fleurs liliacées, à racine bulbeuſe, eſt un poiſon pris à une certaine doſe, & on prétend que c'eſt de tous les venins le moins violent, pour ne pas dire le plus doux. Après avoir excité un rire immodéré & con-

On saisit l'instant où l'ivresse commence, pour jetter les femmes sur le bucher; & c'est à ce stratagème des Faquirs & des Bramines qu'on doit attribuer ce que disent quelques rélations des signes de joie & d'allégresse qu'on remarque dans ces infortunées créatures, quelque temps avant l'exécution, & à l'aspect des flammes qui vont les dévorer. Il est réellement étonnant que les Américains Septentrionaux ayent la même coutume de faire prendre une drogue aux femmes & aux esclaves qu'on sacrifie à la mort des Caciques : ils emploient des feuilles de tabac, écrasées & réduites en pâte, dont ils forment de grosses boulettes qu'avalent ceux qui doivent mourir : on leur fait boire ensuite un verre d'eau, qui en délayant le tabac, les précipite dans un délire complet : parce que l'âcreté de l'huile & du sel que ce végétal recele, picotte violemment les parois & la membrane de l'estomac, & occasionne des convulsions qui troublent les esprits vitaux. Tant les hommes ont été ingénieux dans leurs égarements; quand ils n'ont pu réussir à surmonter la Nature par force, ils l'ont surmontée par artifice.

Au seizieme siècle, il s'éleva une dispute entre le métif Garcilasso, & les autres auteurs Espagnols qui ont écrit l'Histoire du Pérou : ces auteurs prétendoient qu'à la mort des Incas on faisoit mourir par

---

vulsif, il commence par assoupir & à produire des rêves divertissants, qui finissent par la mort. On a vu plus d'une fois, dans le Gatinois, mourir des personnes qui s'étoient par mégarde endormies sur des ballots remplis de safran; ce qui prouve qu'il tue par ses *effluvia*, ou plutôt qu'il étouffe par sa forte évaporation. Les bouquets de fleurs liliacées, mis dans de chambres closes, ont souvent occasionné les mêmes effets & étouffé ceux qui y couchoient.

force un grand cortège de domeſtiques & de concubines, qui devoient aller ſervir leur défunt maître dans les eſpaces imaginaires où les Péruviens plaçoient leur paradis. Garcilaſſo au contraire ſoutenoit qu'on ne contraignoit pas ces infortunés; mais qu'ils venoient ſe préſenter d'eux-mêmes pour avoir l'honneur d'être enterrés vivants, & qu'on étoit ſouvent obligé d'en renvoyer pluſieurs qui excédoient le nombre preſcrit, par l'étiquette de la cour, pour les funérailles de Sa Majeſté. Si l'on ſe rappelle juſqu'à quel point les Péruviens modernes mépriſent la vie, on ne ſauroit nier que le ſentiment de Garcilaſſo ne ſoit le plus probable. D'ailleurs tout dépend de la perſuaſion plus ou moins grande de la part de ceux qui ſe dévouent: s'ils croient fermement, & juſqu'à l'enthouſiaſme, qu'ils reſſuſciteront ſur le champ pour aller accompagner leurs maîtres ou leurs amis, il pourroit leur arriver d'expirer avec autant de conſtance que ces hommes obſcurs, prétendus Martyrs, qui couroient joyeuſement aux échaffauds, dans l'idée qu'on étoit ſauvé, quand on avoit eu le bonheur d'être mis à mort pour avoir inſulté les ſtatues de Vénus & de Mercure.

Quant aux peuples de l'Amérique Septentrionale, il eſt ſûr qu'ils ſe ſervent du tabac, comme on l'a obſervé en 1725, chez les Natchez de la Louiſiane dont le chef vint à mourir cette année-là. Les Français, qui occupoient alors une grande partie de cette province, ne purent, ni par prieres ni par menaces, empêcher qu'on ne fît un grand maſſacre aux obſeques de ce barbare: on ne tua pas moins de treize

perſonnes des deux ſexes, ſans compter un enfant qu'on jettoit par-tout où le convoi paſſoit, afin qu'il fût foulé aux pieds de ceux qui portoient le brancard où repoſoit le corps du Cacique. Deux de ſes femmes, quelques vieilles décrépites, & cinq de ſes domeſtiques furent expédiés, pour lui tenir compagnie dans le tombeau (*).

Après beaucoup de cérémonies ennuyeuſes & folles, on fit aſſeoir tous les condamnés ſur des nattes étendues par terre : on leur ſervit les boulettes dont on vient de parler, & en attendant que ce poiſon produiſit ſes premiers effets, l'aſſemblée ſe mit à danſer & à faire le cri de mort d'une façon ſi bruyante, qu'on l'entendit dans tous les villages des environs : on enveloppa enſuite la tête de chaque patient d'une peau de chevreuil, ſur laquelle on paſſa immédiatement une corde pourvue d'un nœud coulant. Deux hommes ſoutinrent ce lacet pour l'empêcher de gliſſer, & trois autres bourreaux le tirerent par un bout, & étranglerent ainſi en un inſtant, toutes les victimes de cérémonie des Cannibales : on enterra leurs corps à côté de la foſſe où on jetta celui du Cacique.

Mr. le Page prétend que ſi les Français ne s'étoient pas trouvés à l'habitation des Natchez quelques jours avant l'exécution, le nombre des femmes & des hommes dévoués, & aſſaſſinés, eût été beaucoup plus conſidérable. D'où on peut juger quel doit avoir été le car-

(*) Voyez *l'Hiſtoire de la Louiſiane par M. le Page du Pratz. Tome III. p. 57.* On trouvera une autre relation de ce même événement dans Dumont ſur la Louiſiane p. 237. & ſuivantes.

nage

nage que les anciens Mexicains & les anciens Péruviens faisoient dans des circonstances semblables. Si un petit chef d'une petite horde exigeoit treize à quatorze personnes pour ses plaisirs & son service dans l'autre monde, on a dû en faire périr des milliers, pour former la suite des Incas & des prédécesseurs de Montezuma qui commandoient à plusieurs peuples dans de grandes contrées, soumises au pouvoir d'un seul despote. A St. Domingue, on pratiquoit aussi cette barbarie à l'enterrement des princes & des seigneurs de l'isle. Enfin, elle avoit été adoptée par la plupart des nations du nouveau continent, rangées sous le gouvernement d'un Cacique.

Il n'y a aucun grand bien qui ne puisse produire un grand mal : la flatteuse espérance d'une vie à venir, qui auroit dû consoler l'humanité, a été la source d'une infinité de crimes & de meurtres solemnels, qui font & feront toujours horreur à quiconque en lit le récit dans l'Histoire du genre humain. Ce n'est pas le systême de l'immortalité de l'ame qui a entraîné des abus si coupables, mais le dogme de la résurrection des corps. Il est facile de se figurer comment des hommes grossiers & matériels ont raisonné sur ce principe une fois admis comme incontestable. Si nous ressuscitons, auront-ils dit, avec un corps tel que le nôtre, nous aurons les mêmes organes & les mêmes sens : si nous devons avoir les mêmes organes, il s'ensuit que nous éprouverons les mêmes sensations & les mêmes besoins : il n'est donc pas absurde qu'un mari accoutumé d'être caressé, & un maître accoutumé d'être obéi dans ce monde-ci, se fassent ac-

compagner dans l'autre par leurs femmes & leurs esclaves.

Il faut qu'on ait raisonné de la sorte ; puisqu'on a agi conformément aux conséquences de ce Sophisme. Observons toute-fois qu'un Missionnaire de la Propagande, hérissé de Théologie, auroit de la peine à démontrer, par exemple, à un chef des Natchez de la Louisiane, qu'il ne doit pas faire enterrer des Esclaves vivants à ses obseques. Le sauvage diroit au prêtre : je suis dans la ferme persuasion d'une vie à venir ; si tu veux me retirer de ce systême, il faut que tu me prouves que je ne ressusciterai pas en corps & en ame : il faut que tu me prouves encore qu'il est impossible qu'ayant été Roi des Natchez dans cette vie, je ne puisse le redevenir dans l'autre, vu qu'il n'y a en cela rien de contradictoire pour celui qui, comme moi, n'a jamais douté de la toute-puissance de Dieu. Si la mort n'est qu'un passage brusque à une seconde existence, il est sûr qu'elle ne sauroit m'ôter le droit que j'ai sur mes esclaves ; puisque je tiens ce droit de Dieu même, qui étant immuable, ne me privera point de ce qu'il m'a une fois donné.

Ce discours, quel qu'il soit, embarrasseroit sans doute, le Catéchiste ; mais un Philosophe qui rencontreroit cet Indien raisonneur, lui diroit. *Rien ne t'autorise à supposer comme vrai ce qui peut ne l'être pas. Ton systeme est incertain : le crime que tu veux commettre ne l'est point. Toi, qui meurs de ta mort naturelle, comment peux-tu prétendre, barbare, que d'autres hommes soient égorgés pour te faire plaisir, & qu'ils préviennent en ta faveur le terme que la Nature leur a marqué?*

Si tu n'as jamais douté de la toute-puissance de l'être suprême, tu n'as aucune raison pour douter de sa justice qui ne sauroit s'accorder avec la violence que tu fais à ceux que tu nommes tes sujets, en voulant qu'ils meurent, lorsque tu cesses de vivre. L'empire que tu as exercé sur eux, n'a été qu'un continuel abus & de leur part & de la tienne, ou un continuel brigandage du plus fort sur le plus foible. Tu blasphêmes, lorsque tu dis que les tyrans tiennent leur pouvoir de Dieu : tu envahis les droits du Créateur, lorsque tu prétends régler les instants de la mort de tes semblables. Ce n'est pas toi qui les animes ; ce n'est donc pas à toi à les détruire, mais à les aimer ; puisqu'ils sont les fils de ton pere. Parceque tu crois la résurrection des corps, tu veux massacrer tes freres ! Insensé, ta cruauté me fait frémir. Si l'on te contoit qu'il y a un pays où les bergers égorgent leurs troupeaux, lorsque le loup leur mange une brebis ; cette absurdité, moins criminelle que la tienne, te paroîtroit incroyable. Pense ce que tu veux d'une vie à venir ; mais ne souille pas tes mains d'un sang innocent. Meurs en paix, laisse mourir les autres, & demande à Dieu qu'il te pardonne de ce que tu as été Roi dans ce monde.

Cette réponse vaudroit mieux que tout ce que pourroit balbutier le Théologien, & je ne doute nullement qu'elle ne fît une si forte impression sur l'esprit de l'Américain qu'il renonceroit à la prétention d'être enterré avec ses esclaves vivants : mais, dira-t-on, n'y a-t-il jamais eu, aux Indes Orientales, des personnes sensées qui ayent employé ces raisons, ou des raisons semblables, pour dissuader aux femmes de s'y bruler ? Si l'on s'y est servi de ces motifs, il faut qu'ils n'ayent

produit aucun effet ſenſible ; puiſque la coutume en a triomphé. Oui, il eſt poſſible que la Philoſophie n'a jamais pu faire entendre ſa voix aux Indes, à cauſe de l'intérêt des Bramines qui s'approprient les dépouilles des veuves ſacrifiées : ils s'approprient leurs colliers, leurs braſſelets, leurs pendants d'oreilles, qu'ils vont rechercher dans les cendres, quand le bucher eſt éteint.

Si le Clergé d'Eſpagne & de Portugal n'avoit quelque profit à faire des *Auto da fé*, il n'en feroit pas : on n'eſt pas gratuitement méchant. Si dans un pays de ſuperſtition on prêchoit les plus belles maximes qui choqueroient l'avarice des prêtres, on ne ſeroit pas entendu du peuple, qui n'entend & qui ne voit que par ſes prêtres, ces deſpotes du vulgaire.

Il faut que le dogme de la réſurrection des corps ait été plus généralement répandu en Europe, en Aſie, en Afrique que les Hiſtoriens ne le ſoupçonnent : vu qu'on ne connoît gueres d'ancienne nation qui n'ait mis dans les tombeaux, à côté des morts, des armes, des uſtenciles de ménage, des boiſſons, des aliments, des lumieres & des pièces de monnoie, pour le ſervice des Manes ; ce qui prouve inconteſtablement qu'on y croyoit à une vie future. Les cérémonies funebres peuvent expliquer les différents ſyſtêmes ſur la nature de l'ame, adoptés dans les différents pays ; & ce ſeroit peut-être un moyen pour réſoudre la queſtion, peu importante à mon avis, mais tant de fois agitée, ſur le ſentiment des anciens Juifs touchant la Réſurrection.

Il eſt vrai que dans le *Vaiicra*, ou le Lévitique, ni dans tout le Deutéronome, on ne voit aucun régle-

ment concernant les enterrements, & la ſépulture; & on ne conçoit pas comment ces préceptes économiques, ſi eſſentiels, ont pu être omis ou oubliés dans des livres où l'on deſcend dans les plus petits détails, où l'on défend de manger de la chair étuvée à la créme, & des cuiſſes de lievre. Les Ecritures Hébraïques diſent dans un autre endroit, que Jacob & Joſeph avoient été embaumés, & que leurs corps avoient été ſalés pendant quarante jours dans le Natron (*). D'où on peut inférer que ceux qui les enſevelirent de la ſorte, adhéroient au dogme des Egyptiens ſur la Réſurrection; & il eſt très-probable que les Juifs, qui avoient beaucoup emprunté de l'Egypte, ont toujours perſiſté dans cette opinion; ſans quoi ils n'auroient pas importé dans la Paleſtine le procédé des embaumements, où ils ne firent, dans la ſuite des temps, que quelques légers changements auxquels leur pauvreté les contraignit, comme l'aſſure le Rabbin Jacob dans ſon *Thurim Jora Degha*, chapitre 352. (**) Il y a même beaucoup d'apparence qu'ils jettoient anciennement quelques pièces de monnoie dans le ſépulcre des particuliers; puiſque Flavien Joſephe rap-

(*) Comme c'étoit une loi inviolable en Egypte de laiſſer les cadavres dans le natron, ou le nitre, pendant ſoixante-dix jours, ni plus ni moins, il faut avouer qu'il y a une faute dans le texte de la Geneſe qui dit, au chap. 50, que le cadavre de Jacob ne reſta dans le ſel que pendant quarante jours. L'adreſſe des Commentateurs palliera aiſément cette inadvertance, en l'attribuant aux copiſtes.

(**) Chardin aſſure (Tome III. p. 17.) que les Perſans s'imaginent que Daniel a le premier enſeigné en Perſe le ſecret d'embaumer les corps; ce qui a peut-être donné occaſion à l'hiſtoire du Dragon dans lequel il injecta du ſuif, de la poix & des égagropiles.

porte que c'étoit une opinion reçue du temps de Hircan, qu'en inhumant David on avoit enterré des sommes considérables avec lui. Comment cette opinion se seroit-elle établie dans un pays où on n'auroit pas eu la coutume de renfermer de l'argent dans les cercueils? Et pourquoi auroit-on eu cette prévoyance à l'égard des morts, si l'on n'y avoit eu quelque idée d'une vie à venir purement matérielle, que les Chrétiens ont manifestement puisée dans la Synagogue? D'ailleurs la secte des Saducéens, qui nioient la Résurrection, étoit une secte nouvelle qu'on accusoit d'avoir attaqué un ancien systême universellement cru.

On ne doit pas compter entre les conséquences dangereuses qu'a entraînées le dogme de la Résurrection des corps, l'usage d'enterrer des enfants vivants avec le corps mort de la mere, comme on fait chez les Onontagues, au Darien, & dans quelques autres cantons de l'Amérique. Cette atrocité est née de la déplorable constitution de la vie sauvage, où personne ne voulant, ou ne pouvant se charger de l'éducation des orphelins & des orphelines à la mamelle, on les détruit le jour même que la mere vient à expirer. On les massacre pour les empêcher de mourir de faim & de misere. La charité des sauvages ne s'étend pas plus loin, & cette charité même est un crime de lèse-humanité. Tant l'homme perd à n'être point civilisé.

Après avoir considéré le cérémonial affreux & révoltant, pratiqué aux funérailles de tant de nations des deux continents, nous examinerons une bizarrerie qui a rapport au deuil, & dont il est impossible d'ap-

profondir les causes. Elle consiste à se couper un article des doigts, lorsqu'on perd son mari, sa femme, ou quelqu'un de ses proches. Les Tcharos de Paraguai, les Guaranos, & beaucoup d'autres grandes peuplades de cette partie du nouveau Monde on été anciennement si faciles à se faire de semblables amputations, qu'on y a rencontré des hommes & des femmes à qui il ne restoit plus que cinq ou six doigts entiers aux deux mains (*). Ce qui a sans doute induit en erreur l'auteur des mémoires manuscrits qui m'ont été communiqués, & dans lesquels il est dit que chez les sauvages qui habitent à l'Occident de Paramaribo, & que les Hollandais nomment *Boken*, il y a des tribus entieres qui n'ont naturellement que trois doigts à chaque main.

Les Missionnaires, intéressés à posséder des esclaves qui ne soient point mutilés, ont presque entierement aboli cette extravagance chez les Indiens qu'ils dirigent dans l'Amérique méridionale; mais dans la Californie plusieurs hordes restées dans la barbarie ont aussi persévéré dans cet abus, & se retranchent encore aujourd'hui quelques phalanges des doigts à la mort de leurs parents : ils commencent par les articles des deux mains, & quand ces membres sont totalement emportés, ils attaquent le second doigt, & ont un secret merveilleux pour guérir promptement ces blessures qui seroient regardées comme dangereuses en Europe, à force d'être répetées souvent.

(*) Voyez les *Relations de* Sepp, *& les Lettres du* P. Cataneo *à son frere.*

Il s'agit maintenant d'indiquer une nation de notre continent, qui ait auſſi eu la coutume impertinente de ſe tronquer les mains; & s'il eſt poſſible d'en découvrir une, il faudra avouer que les habitants des deux hémiſpheres, ſi différents d'ailleurs à tant d'égards, s'étoient rencontrés dans les plus grandes abſurdités que l'eſprit humain puiſſe concevoir & exécuter. Pendant le cours de mes longues recherches ſur l'Hiſtoire de l'eſpece humaine, je n'ai trouvé qu'un ſeul peuple de l'ancien continent qui ſe ſoit mutilé dans ce goût-là, & pour des motifs ſemblables : ce peuple eſt celui qui erre à la pointe méridionale de l'Afrique, & que nous nommons les Hottentots, ſi connus & ſi fameux par leurs mœurs & leurs habitudes bizarres.

Mr. la Loubere, de l'Academie Françaiſe, eſt le premier, ſi je ne me trompe, qui ait obſervé cette coutume des Caffres, pendant le ſéjour qu'il fit au Cap de bonne Eſpérance, à ſon retour de Siam où il avoit porté une lettre très-inutile de Louis XIV. (*) Il dit que quand les Hottentots perdoient leurs femmes, & les Hottentotes leurs maris, les uns & les autres ſe coupoient un bout des doigts, en ſorte qu'on pouvoit voir par l'inſpection de leurs mains, s'ils étoient veufs, & combien de fois ils l'avoient été. Kolbe, qui a ſuivi la Loubere, varie dans la deſcription qu'il donne de cette mode folle, & en tombant d'accord ſur le point principal, il me ſemble faire entendre qu'il n'y a jamais eu dans ce pays que les femmes qui ayent raccourci leurs doigts, quand la mort leur enlevoit leurs époux.

(*) *Voyage de Siam. Tome II, p. 167.*

Les Hollandais ont réussi à dissuader aux Caffres de se faire à eux-mêmes un mal si cruel, d'où il ne résulte aucun bien ni pour les morts ni pour les vivants; & ces Africains ont enfin renoncé à l'amputation de leurs doigts, ainsi qu'à celle d'un testicule qu'ils s'ôtoient jadis, comme tout le monde sait. Devenus plus sages, ou moins extravagants, ils se félicitent de leur docilité au joug de la raison; tandis que d'autres peuples persistent avec fureur dans des travers également blâmables, sous prétexte que leurs peres & leurs ayeux n'ont pas agi autrement, comme si les folies devoient nécessairement être héréditaires, & comme s'il y avoit prescription contre le sens commun.

Dans les Traités écrits sur les funérailles des anciens, par les modernes *Kirchmann*, *Meursius*, & quelques autres dont les recherches sont déposées dans l'immense Collection de *Grævius*, on voit que les Romains coupoient quelque-fois un doigt aux corps morts que les lieux & les circonstances ne leur permettoient pas d'ensevelir avec toute la pompe convenable : ils pratiquoient avec ce membre détaché du tronc beaucoup de superstitions dans lesquelles il seroit insensé de chercher l'origine de la mode des Hottentots, qui, loin d'avoir entendu parler de la religion des Romains, n'ont même aucune connoissance de la religion des Mahométans, débordée jusqu'à la côte de Mélinde à l'Orient, & jusqu'à celle d'Angola à l'Occident de l'Afrique.

Il seroit plus insensé encore de supposer que les Caffres ont anciennement communiqué avec les indigenes de la Californie, & que c'est à cette correspon-

dance qu'on doit rapporter la conformité des uſages ſur la mutilation des mains dans des temps de deuil. Quiconque a la moindre notion de la Géographie, ſent le néant de cette hypotheſe. Il n'y a point d'hommes ſur le globe mieux ſéparés les uns des autres que les Californiens & les Hottentots : placés du Sud au Nord ſur les deux extrêmités du monde, le monde entier les ſépare.

Peu ſatisfait de toutes les explications qu'on pourroit donner de cette coutume affreuſe, j'aime mieux croire qu'il nous eſt impoſſible d'en deviner la cauſe que d'en déterminer une qui ne ſeroit peut-être point la vraie. Si l'on diſoit qu'on a voulu par-là imprimer un caractere ineffaçable aux veufs & aux orphelins, la difficulté renaîtroit ſous une forme nouvelle ; puiſqu'on n'en comprendroit pas mieux pourquoi ces ſauvages ont prétendu que les orphelins & les veufs fuſſent diſtingués par des marques ſi cruelles qu'on pourroit les enviſager comme un ſupplice. Si l'on n'avoit contraint que les femmes à s'abattre un bout des doigts, lorſqu'elles perdent leurs maris, on ſoupçonneroit qu'on a eu envie de prévenir la fraude d'une veuve qui ſe donneroit pour vierge à un ſecond époux qui n'auroit aucune connoiſſance de ſon premier mariage ; ce qui eſt poſſible chez les peuples errants, puiſqu'on en a des exemples chez les peuples policés ; mais cette explication ne ſauroit s'appliquer aux orphelins & aux orphelines, dont l'état n'a jamais pu entraîner d'aſſez grands abus pour qu'on ait pris tant de peine à le conſtater par des ſignes indélébiles.

Un usage moins sanguinaire, mais plus ridicule, est celui qu'on a retrouvé chez tant de nations des Indes Occidentales, où le mari se met au lit, ou dans son *Hamac*, quand sa femme a accouché d'un enfant mâle ou femelle : dans cette posture il contrefait le malade, gémit, se fait soigner, & reçoit les visites de ses amis, qui viennent plutôt le plaindre que le complimenter.

Quand on entendit parler, pour la premiere fois, de cette extravagance en France, on demanda à l'ordinaire, comment on pouvoit être si fou en Amérique; mais on ignoroit sans doute alors que cette coutume a été, & est encore en vogue en France même, & que c'est ce qu'on nomme dans le Béarn *faire la Couvade*. Il est vraisemblable que les anciens Vénarniens, ou les Béarnois, ont puisé cette étiquette en Espagne, où elle regnoit principalement du temps de Strabon. *Mulieres, cum pepererunt, suo loco viros decumbere jubent, eisque ministrant*, dit-il (*) : ce qui revient à ce qu'on a observé parmi les Brésiliens, & parmi tant de peuplades du Nord de l'Amérique, où la femme, dès qu'elle est délivrée, n'a rien de plus pressé que d'aller servir son époux alité pour plusieurs jours.

Marc Paul, qui n'a pas toujours menti, assure qu'il a vu pratiquer la même chose chez plusieurs tribus de la grande famille des Tartares indépendants. D'où on peut conclure que cette cérémonie a fait le tour du monde, ayant été généralement adoptée depuis le fleuve de St. Laurent jusqu'au delà des Pyré-

(*) Lib. III. p. 174.

nées : elle devoit faire fortune, puiſqu'elle eſt trop bizarre pour avoir pu déplaire à l'eſprit humain. Feu Mr. Boulanger a tâché d'en découvrir la cauſe, dans ſon *Antiquité dévoilée*; mais on ne ſauroit être, à mon avis, plus malheureux qu'il ne l'a été dans ſes conjectures : emporté par un enthouſiaſme ſyſtématique, il a voulu ſoumettre les faits à ſes idées, au lieu d'accommoder ſes principes aux faits.

„En Amérique, chez quelques ſauvages, dit-il, „l'uſage veut que le mari ſe mette au lit, lorſque ſa „femme eſt accouchée. La même choſe ſe pratiquoit „chez les Celtibériens ſuivant Strabon, & dans l'iſle „de Corſe ſuivant Diodore de Sicile. Pour expliquer „une coutume ſi bizarre d'après notre ſyſteme, il ſemble que l'on doit regarder cette conduite du mari „comme une ſorte de pénitence, fondée ſur la honte „& le repentir d'avoir donné le jour à un être de ſon „eſpece. Cette conjecture paroît d'autant plus fondée que, ſuivant les lettres édifiantes, citées dans „la note, le mari pendant ſa retraite obſerve un „jeûne très-rigoureux, & s'abſtient même de boire, „en ſorte qu'il maigrit conſidérablement (*)."

Pourquoi un homme ſeroit-il honteux de ce qu'il lui eſt né un enfant, le fruit de ſon amour, l'objet de ſa tendreſſe, le ſang de ſon ſang? Pourquoi feroit-il pénitence pour avoir couché avec ſa femme, puiſqu'il ſavoit, en ſe mariant, qu'il coucheroit avec elle ſelon l'ordre de la nature? En vérité, tout cela eſt incompréhenſible pour nous.

(*) *Antiquité dévoilée par les uſages.* Liv. II. Chap. III. p. 127. in-4to. Amſterdam 1766.

Si le systême de Mr. Boulanger est absolument destitué de réalité à cet égard, pourquoi l'Eglise Romaine, dira-t-on, exige-t-elle que les femmes qui ont accouché, soient purifiées au moment qu'elles rentrent dans les temples? On suppose, par conséquent, qu'elles sont souillées; ou ce qui est la même chose, on suppose qu'elles ont péché en concevant leur fruit, ou en se délivrant de leur fruit; on a donc attaché au mariage un préjugé qui tout absurde qu'il est, ne laisse pas de justifier le sentiment du Philosophe Français.

Cette objection n'est pas même spécieuse. Chez les Juifs, on purifioit les femmes, parce qu'on les croyoit souillées par l'épanchement du sang qui accompagne & suit les couches: & il n'y avoit en cela rien que de fort naturel, dans un pays chaud & mal sain, habité par un peuple mal-propre & dégoûtant: l'Eglise Romaine, qui a perverti l'esprit des usages Judaïques, a transporté à l'ame la souillure du corps; parce qu'il est dit dans la traduction Latine du Lévitique, que les femmes qui ont enfanté, doivent offrir un pigeon *pro peccato*, à cause du péché: ce qui a un sens différent dans le texte Oriental que dans la mauvaise version de la Vulgate. D'ailleurs il n'est ici question que de la femme, & non du mari, à qui ni les Chrétiens ni les Juifs n'ont jamais, au milieu de leurs superstitions, imputé à crime la naissance de ses enfants.

Il n'y a donc aucune analogie, aucun rapport entre la cérémonie de la Purification, & la coutume interprétée par Mr. Boulanger. En lisant attentivement ses *Recherches sur le Despotisme Oriental*, & son *An-*

tiquité dévoilée, qui n'eſt qu'un commentaire du premier ouvrage, je me flatte d'avoir compris le principal objet de ſon ſyſtême. Cependant je ne ſaurois me perſuader que l'attente de la fin du monde, & de la venue du grand juge, ait pu faire ſur l'imagination des mortels conſternés tous les effets qu'il déduit de ces deux cauſes, juſqu'à rendre les parents honteux lorſqu'il leur naiſſoit des fils & des filles. Je ne crois pas non plus que cette même appréhenſion de la ruine du globe ait fait recourir les hommes à la Circonciſion, comme s'ils avoient eu un violent remords pour avoir engendré des individus de leur eſpèce, ainſi que Mr. Boulanger le ſuppoſe dans le chapitre où il traite plus amplement de la Circonciſion.

Je ne releve pas ces inexactitudes pour inſulter à la mémoire de ce ſavant, comme ont fait tant de fanatiques, enivrés de leurs propres chimères & jaloux de celles des autres : je les releve parce que les fautes des grands hommes méritent qu'on les réfute : les erreurs des hommes vulgaires ne méritent pas qu'on s'en ſouvienne.

N'eſt-il pas plus raiſonnable de dire que les maris ont, dans de certains pays, voulu donner à connoître qu'ils avoient eu autant de part à l'ouvrage de la génération que leurs femmes, & que la fatigue avoit été la même de part & d'autre ? C'eſt à cette prétention ſinguliere qu'on doit attribuer leur retraite : ils ſe ſont mis au lit pour ſe refaire de leur laſſitude, & ſe préparer à de nouveaux travaux pour la propagation de l'eſpèce ; comme ſi le premier produit de leur amour les eût énervés & abattus. Quant au jeûne,

qu'on dit qu'ils obſervent pendant leur repos, il n'y a que les Jéſuites qui en parlent; les autres auteurs anciens & modernes ne diſent pas un mot de cette prétendue abſtinence : au contraire, le Naturaliſte Piſon, dont l'autorité vaut bien celle des cent-trente volumes de Lettres édifiantes, rapporte qu'au Bréſil les maris alités, à l'occaſion des couches de leurs femmes, ſe font ſervir les mets les plus ſucculents (*). Quand on a queſtionné ces barbares ſur les motifs de leur conduite, ils ont répondu qu'ils vouloient rétablir leurs forces qui s'épuiſoient toutes les fois qu'ils devenoient peres. Cet aveu ſuffit pour donner à mon ſentiment toute la probabilité qu'on peut exiger d'une opinion : il ne s'agit donc pas de pénitence, ni de rien de tout ce que l'illuſtre auteur de l'*Antiquité dévoilée* a cru voir dans cette coutume.

On ſait que les éclipſes de la Lune & du Soleil ont toujours été en droit d'épouvanter les ignorants & les ſuperſtitieux : on ſait encore que les Romains & les Grecs faiſoient, pendant ces inſtants d'obſcurité, un horrible vacarme avec des chaudrons, des ſonnailles, des poeles & d'autres inſtruments rauques & groſſiers. Il eſt bien ſurprenant après cela, que les auteurs qui ont écrit l'Hiſtoire du Pérou, conviennent unanimement que les anciens Péruviens faiſoient un bruit pareil dans des circonſtances ſemblables. Raſſemblant tous les tambourins, les cornets, les trompettes, ils en ſonnoient à outrance, & afin d'augmenter la cacopho-

(*) *Maritus, tempore puerperii, uxoris loco decumbit primis à partu diebus, & puerperæ inſtar bellariis & epulis fruitur.* Hiſtoria Natural. Braſiliæ p. 14.

nie ils fouettoient leurs chiens & les faisoient hurler. On a encore retrouvé cet usage en Asie chez les Indiens adonnés au culte Bramique, qui ne se contentent pas de crier, de battre, & de sonner pendant les éclipses; ils se baignent encore dans le Gange, cassent leur vaisselle, & font tant de contorsions qu'on les prendroit pour des furieux ou des enragés.

Il n'est pas facile de savoir comment tant de nations, placées à de si grandes distances les unes des autres, ont pu se rencontrer au point qu'on les soupçonneroit d'avoir conspiré ensemble; car la défaillance inattendue de la clarté n'incite pas naturellement l'homme à crier; elle le porte plutôt à se taire, parce que les ténèbres attristent, & que la tristesse est muette autant que l'allégresse est parlante. Aussi voit-on les animaux qui paissent dans les prés, se retirer pendant les éclipses sous les haies & les arbres, & garder un silence morne & profond jusqu'à ce que l'illumination recommence, ou que l'obscurité se dissipe.

Il faut que les Romains, les Indous, & les Péruviens ayent eu des idées bien conformes sur la nature de la Lune & du Soleil: il faut qu'ils ayent pris ces globes pour des êtres animés, qu'ils ont voulu éveiller par un grand bruit, dans la pensée que les éclipses n'étoient qu'un sommeil ou un assoupissement subit qui surprenoit ces créatures au milieu de leur course céleste. S'ils en avoient craint la chute, comme quelques auteurs l'ont dit, ils n'auroient pas eu recours aux clameurs & au bruit des instruments, l'expérience journaliere leur ayant tant de fois enseigné que le son d'une trompette ne sauroit empêcher une masse suspendue

ue de tomber, lorſqu'on la détache. Il n'eſt pas pro-
able non plus qu'ils ſe ſoient imaginé que le ſoleil
la lune ſe livroient des combats, & s'entrecho-
uoient dans les cieux; puiſqu'il ne ſeroit venu alors
ans l'eſprit de perſonne de crier pour ſéparer les
ombattants : on auroit plutôt attendu en ſilence, &
tremblant, la déciſion d'une querelle dont dépen-
oit le deſtin de la terre, & le ſalut du genre humain.

Pour approfondir les cauſes de ces erreurs ſur la
ubſtance des aſtres & des planettes, il faut obſerver
ue c'eſt le mouvement de ces corps, emportés ſelon
s apparences d'Orient en Occident, qui les a fait
rendre plutôt pour des animaux que pour des amas
'une matière morte : ils ſe meuvent d'eux-mêmes,
ura-t-on dit, donc ils ſont animés, puiſque l'état
'inertie & de repos eſt l'état naturel de la matière
rute. Qu'on n'ait pas, dans ces temps d'aveugle-
ent, reconnu la puiſſance inviſible du premier mo-
eur qui fait rouler, à ſon gré, ces maſſes énormes
ans les eſpaces du firmament, cela n'eſt point ſur-
renant; parce que les hommes n'ont jamais pu, &
e pourront jamais ſavoir pourquoi ces globes ont
té créés, & à quoi ils ſervent. Le mal phyſique &
mal moral, répandus à pleines mains ſur notre
lanète, ne nous permettent guères de croire que
s autres globes qui nous environnent, en ſoient
xempts; tandis que l'exiſtence d'un être intelligent
ous eſt autant démontrée qu'elle peut l'être à des
ndividus d'une nature auſſi bornée que la nôtre.

Ce que nous venons de dire des vivants enterrés
vec les morts, de l'amputation des doigts, des maris

alités à l'occaſion de l'accouchement de leurs femmes, & de la cérémonie uſitée pendant les éclipſes, prouve que les erreurs en matiere de Phyſique n'ont jamais entraîné de grands abus; pendant que les erreurs en Morale ont enſanglanté la terre, après avoir avili la raiſon : & c'eſt un motif de plus pour s'en défier.

SECTION III.

De l'uſage des flêches empoiſonnées chez les peuples des deux continents.

Ungere tela manu, ferrumque armare veneno.

Virgil.

DAns cette Section, qui n'eſt qu'une continuation de la précédente, nous insererons un Mémoire fort détaillé ſur les flêches empoiſonnées dont ſe ſont ſervies preſque toutes les nations ſauvages des deux hémiſphères. Cette diſcuſſion qui intéreſſe ſi intimement l'humanité, nous rapprochera de l'Hiſtoire Naturelle, dont nous ne nous écartons jamais qu'à regret, parce que nous ſentons de plus en plus combien il vaut mieux d'offrir au lecteur des faits que des raiſonnements qui, quelque juſtes qu'ils ſoient, ont toujours des contradictions à eſſuyer.

L'emploi des armes envénimées eſt de la plus haute Antiquité, & étoit connu en Aſie pluſieurs ſiècles avant Alexandre, en Italie avant la fondation de Rome, & en Amérique long-temps avant l'arrivée de Chriſtophe Colomb. Le premier Européan qui s'in-

…ina pour ramasser de l'or sur le rivage du nouveau monde, fut tué avec une flêche empoisonnée (*).

Ce fatal secret a précédé, dans tous les pays, l'invention du fer : lorsque les dards armés de pierres, de dents, de cornes, & d'arrêtes étoient des instruments trop foibles pour subjuguer ou repousser les bêtes féroces, on eut recours au poison, qui, d'abord réservé pour la chasse, a été dans la suite des temps employé dans les guerres nationales des sauvages. On trouve cependant dans l'Histoire quelques peuples qui n'ont pas usé de venin contre leurs ennemis, quoiqu'ils s'en servissent journellement contre les animaux : tels sont les anciens Gaulois, qui envénimoient les dards avec lesquels ils chassoient, & non ceux avec lesquels ils combattoient, puisque César ne dit nulle part que les armes des peuplades Gauloises qu'il avoit défaites, ayent été empoisonnées pour le service des batailles & des sièges. Il est vrai que ces sortes d'épées & de traits ne pouvoient arracher la victoire à des soldats cachés sous des écailles de cuivre & de fer, qui avoient de leur côté la science de la Tactique & de la discipline, contre des barbares qui se battoient en confusion, & qui ne savoient pas même l'art de fuir.

Les Indiens qu'Alexandre rencontra dans les États de Porus, & qui tiroient à flêches empoisonnées, l'inquiéterent beaucoup, sans pouvoir néanmoins l'arrêter dans le torrent de ses conquêtes. Nous ne croyons pas que cette invention ait garanti aucune nation du joug étranger, ou lui ait donné lieu d'en sub-

(*) Le Comte de Fogéda.

juguer d'autres. Les Américains, comme les Tapuias & les Caraïbes, qui s'en servoient beaucoup dans leurs anciennes guerres, ne se sont jamais fait de grands maux : il semble au contraire que les Caraïbes ont jadis été vaincus & contraints de se retirer du continent dans les isles. Les habitants des Moluques n'ont pu, ni avec leurs stilets ni avec leurs dards envénimés, se débarrasser de la domination des Portugais, des Espagnols, & des Hollandais. Les Sardes & les Maures, si fameux dans l'Histoire par le venin de leurs armes, furent les uns après les autres esclaves de l'empire Romain. On dit, à la vérité, qu'Hannibal vainquit les Pergames avec des viperes, qu'Amilcar défit les Libyens avec des Mandragores, & que la ville de Bertha fut prise avec du *Solanum* dormitif ; mais ces stratagèmes, en supposant qu'on s'en soit réellement servi, sont d'un autre genre que les traits vénimeux.

Il est probable que les Romains ont connu un spécifique contre les effets de ces armes barbares ; car, quoique les contre-poisons, indiqués à cet égard par Pline le Naturaliste, soient certainement inefficaces, on voit cependant, par un passage du médecin Celse, qu'on savoit, dès ce temps-là, qu'en suçant les blessures on parvenoit à diminuer sensiblement l'activité du poison que la flêche y avoit déposé (*). Cela est vrai, & conforme à l'expérience de nos jours : il ne faut que du courage pour l'éprouver. Aussi voit-

(*) Lib. V. cap. XXVII. Folio 72.
On présume que la salive qui s'introduit dans la plaie par le sucement, contribue aussi à détruire, par son sel alkalin, l'action du poison.

on ſouvent, dans les arſenaux & les cabinets des curieux, des perſonnes qui mettent la pointe d'une flêche empoiſonnée bien avant dans la bouche, & la ſucent ſans s'en reſſentir : elles prennent bien garde de ne pas s'égratigner; car dès que la pointe ne fait aucune inciſion, il n'y a pas de danger, & c'eſt inutilement qu'on ſe ſert de gants pour manier ces ſortes d'inſtruments. Il y auroit cependant de la témérité à aſſurer que toutes les plaies envénimées peuvent ſe guérir par le moyen du ſucement, les armes pouvant s'empoiſonner de tant de façons différentes, & les unes ayant ſans comparaiſon plus de violence que les autres, à raiſon des drogues dont on s'eſt ſervi. Ces drogues ſont preſque toujours tirées du Regne végétal, rarement du Regne animal, & jamais du minéral : ce qui prouve que Mr. Mead s'eſt trompé, lorſqu'il a dit que les poiſons pris d'entre les minéraux ſurpaſſoient tous les autres en force & en malignité.

En Amérique on emploie le ſuc d'un arbuſte, & de deux arbres différents, que nous allons décrire ſucceſſivement. Le plus dangereux eſt le Mancanillier (*), ou le Hippomanes végétal de Brown : c'eſt un arbre laiteux, de la hauteur & du port de nos pommiers : l'endroit où il ſe plait le plus, & qui ſemble être ſon ſol natal, eſt l'iſle de St. Jean de Porto-Rico : on le rencontre auſſi, mais moins abondam-

(*) Quelques auteurs nomment cet arbre *Mancelinier*, & d'autres plus fautivement encore *Manchelinier*. S'il faut avoir égard au mot Américain de Manc-anill, il eſt certain qu'on doit prononcer Mancanillier : auſſi le Pere Plumier, dans ſes *nova Plantarum Americanarum genera*, No. 50. lui donne-t-il le nom de *Mancanilla*.

ment, dans les Antilles, & sur quelques plages du continent : on n'en a jamais vu fort avant dans les terres. Son tronc, qui n'acquiert que deux pieds en circonférence, est revêtu d'une écorce lisse & tendre : ses fleurs mâles & femelles, d'une nuance rougeâtre, sont rangées en châton sur un même épi : son fruit est une baie sphérique, très-charnue, succulente, & peinte sur l'épiderme comme la pêche chauve : sous la pulpe on découvre une noix raboteuse, inégale, qui a depuis six jusqu'à douze logemens, & un noyau dans chacun quand le fruit est parfait : mais cela est rare, ces noyaux étant fort sujets à avorter, comme il arrive à tous les fruits qui ont plusieurs cloisons dans leurs capsules séminales. Les feuilles de cet arbre funeste ressemblent à celles du poirier : mais elles contiennent une substance laiteuse qui transpire par l'action de la chaleur, comme on l'observe dans tous les *végétaux lactescents*. Quand ces feuilles suent au grand soleil, on n'ose manier les branches : quand le soleil ne darde pas dessus, on peut cueillir les fruits, & examiner l'arbre à son aise. Cependant il y a toujours de la témérité à se reposer sous des Mancanilliers, & principalement quand ils fleurissent, à cause de la poussiere prolifique qui tombe copieusement du grand nombre des fleurs étaminées : d'ailleurs la rosée, qui rince les feuilles, venant à découler, corrode tout ce qu'elle touche.

Les sauvages qui vont inciser le tronc de ces arbres, ont soin de se couvrir le visage, de peur que l'éjaculation de la sève ne les aveugle, ou ne les frappe d'une mort subite : enfin, ils emploient les mêmes

précautions que les Africains, qui extraient la gomme liquide de l'Euphorbier. On reçoit le ſuc fluide du Mancanillier dans des coquilles arrangées au pied du tronc; & après que cette liqueur eſt un peu épaiſſie, on y trempe la pointe des flêcles, qui acquièrent par là la propriété de donner la mort la plus prompte poſſible à tout animal qui en eſt légérement bleſſé, ou même égratigné. On a eſſayé de ces dards en Europe, cent & cinquante ans après qu'ils avoient été empoiſonnés en Amérique; & l'on a vu, avec le plus grand étonnement, que le venin n'avoit preſque pas dégénéré au bout d'un ſiècle & demi.

Les premiers Eſpagnols qui voulurent ſoumettre les Caraïbes, ayant ſouvent reſſenti les effets de ces traits, eurent recours à une infinité de contre-poiſons, & s'imaginerent enfin d'en avoir trouvé un dans les feuilles du tabac. Cette découverte fut annoncée en Eſpagne avec tant d'éclat que Philippe II. fit faire des expériences en ſa préſence ſur des chiens, dont on frotta les plaies avec du Tabac broyé (*), mais l'illuſion ne dura pas, & on s'apperçut bientôt que ce prétendu ſpécifique n'étoit pas infaillible.

On a été aſſez heureux depuis pour apprendre un remede qui opere toujours, pourvu qu'il ſoit adminiſtré immédiatement après la bleſſure. Il ne faut qu'avaler quelques pincées de ſel, ou à ſon défaut, boire trois à quatre gobelets d'eau de mer. C'eſt d'un enfant ſauvage, âgé de dix ans, qu'on a tiré ce ſecret, après l'avoir queſtionné long-temps ſur les moyens

(*) Voyez Monardes, *Hiſtoria medica novi orbis.*

qu'on employoit dans ſon village, lorſqu'on étoit bleſſé par un trait enduit de ce ſuc redoutable.

Quoique le ſel gemme, ou marin, ſuffiſe pour prévenir la mort, on pourroit ſe ſervir, avec encore plus de ſuccès, du ſel de vipere, ou de celui de corne de cerf, dont la qualité Alexipharmaque eſt bien connue dans des cas ſemblables.

Le ſecond ſujet végétal dont on exprime, dans l'Amérique méridionale, une ſubſtance vénéneuſe pour oindre les armes, eſt la Liane, ou la Béjuque qu'on nomme, dans la langue de la Guiane, *Curare*, & qui naît dans les marais & les terres noyées. On dit qu'elle ne produit ni fleurs ni fruits; mais au lieu d'imputer à la Nature un écart ſi ſingulier, attribuons plutôt ce rapport à l'ignorance, ou à la mépriſe des obſervateurs qui n'ont peut-être jamais rencontré cet arbuſte dans le temps de ſa floraiſon. Les Mémoires manuſcrits dont j'ai fait uſage, aſſurent qu'il porte des fleurs tétrapétales d'un jaune pâle, auxquelles ſuccèdent de petits fruits de la forme d'une feve, contenus, au nombre de trois, dans une capſule piriforme. Si les caracteres particuliers de toutes les Lianes Américaines étoient mieux conſtatés, il ſeroit facile de décider ſi cette obſervation a été bien faite. Quoiqu'il en ſoit, on déterre la racine du *Curare* en automne; on la découpe en rouelles qu'on fait cuire lentement dans de grands Marabous, ou des chaudrons à la ſauvage, juſqu'à ce que le ſuc extrait s'épaiſſiſſe, & parvienne à la conſiſtance de Sirop. Les *effluvia* & les vapeurs qui s'élevent pendant la cuiſſon, ſont mortelles pour ceux qui les reçoivent dans la bouche ou dans le nez: auſſi

eſt-

ſt-il bien certain que les Indiens ne confient cette opé-
ation qu'à de vieilles femmes décrépites, & inutiles.
Mr. de la Condamine prétend qu'outre la Béju-
ue, il entre dans cette préparation plus de trente
ſpèces d'herbées pilées : il ſe peut que les Ticounas
ont cette addition, dans l'idée de renforcer le poiſon ;
nais les Caveres de l'Orénoque n'emploient que la
ule Liane, ſans y ajouter d'autres végétaux quel-
onques. On éprouve cette confection en la frottant
ır la pointe d'une flêche qu'on plonge dans du ſang
ais : s'il ne s'enſuit pas une coagulation inſtantanée,
drogue doit être encore plus concentrée ; & on la
met au feu pour l'épaiſſir davantage, en la tournant
ontinuellement avec une ſpatule de bois. Quand
le eſt aſſez cuite, on la verſe dans de petits pots
ı'on diſtribue aux chaſſeurs, qui l'emploient pour
er le gibier ; car il n'y a point d'exemple que ni les
icounas ni les Caveres ayent jamais attenté, avec ce
al ſecret, à la vie des hommes, au contraire des
araïbes qui en faiſoient anciennement un grand
age dans leurs guerres, & même dans leurs
erelles.

Ce venin peut ſe conſerver long-temps ; & les flê-
es qui en ont été trempées, ne perdent pas leur
rtu malfaiſante au bout de trois ans, & tuent encore
rs, en trois minutes, les animaux qu'elles effleurent.
s flêches ſont de deux eſpèces ; les grandes qu'on
coche avec des arcs, & les petites qu'on ſouffle par
moyen d'une ſarbacane, faite d'un jonc évuidé par
certaines fourmis qui en rongent la moelle, qu'el-
aiment.

Il eſt fort remarquable que cette méthode de ſouffler des traits envénimés par un tube ait été retrouvée parmi les Américains méridionaux ; tandis qu'on ſait qu'elle a été pratiquée, de temps immémorial, dans pluſieurs cantons du Sud de l'Aſie, & principalement dans les iſles de l'Archipélaque Indien, comme on le dira dans l'inſtant, en parlant des alênes de Macaſſar & d'Achem. Frappé de cette analogie, je m'étois d'abord imaginé que les Nègres, ou les Européans mêmes, avoient enſeigné à quelques peuples du nouveau Monde l'uſage de ces ſarbacanes ; mais des perſonnes inſtruites, que j'ai conſultées ſur mon ſentiment, m'ont répondu que cette invention avoit été de tout temps connue des Américains qui habitent ſur les bords de l'Eſquibé, de l'Orénoque, & du fleuve des Amazones.

Le ſauvage qui veut ſe ſervir de ces traits préparés ſelon le procédé qu'on vient d'expoſer, a ſoin de les mouiller de ſalive, en les portant à ſa bouche ſans crainte ; car le poiſon dont ils ſont armés, n'agit que lorſqu'il eſt mêlé au ſang, où il occaſionne une coagulation ſubite, ou, ce qui eſt la même choſe, une ſécrétion de la lymphe d'avec les globules ſanguins, & à peu près comme feroit un goutte de vinaigre verſée dans un vaſe rempli de lait : l'animal bleſſé tombe mort plus précipitamment que ſi on lui avoit ſeringué dans les veines un jet d'eau-forte, qui a auſſi la qualité de faire fermenter & grumeler le ſang juſque dans les oreillettes du cœur, en moins de deux minutes (*).

(*) Voyez *Conférences ſur les Sciences, de l'an* 1662, *à l'article* Nutrition.

On conçoit après cela qu'il n'y a aucun danger à ...anger du gibier tué avec ces flêches envénimées, ...ont toute l'action se borne à figer le sang : aussi les ...uropéans établis aux Indes Occidentales ne font-ils ...us aucun scrupule de se nourrir de singes, & d'autres ...imaux tués un moment auparavant avec ces instru...ents : & depuis que l'Amérique est découverte, il ...y a pas d'exemple que quelqu'un s'en soit mal trou...é (*). Cependant ce venin agit sur les hommes ...omme sur les animaux ; & dans l'un & l'autre cas, ...s effets sont également prompts, également funestes : ...ais il faut, comme on l'a dit, qu'il parvienne au sang ...f, sans quoi il n'opere pas, & ne sauroit opérer.

Les symptômes qu'on observe dans les personnes ...ortes des suites de semblables blessures, ne different ...s de ceux qu'entraîne la morsure d'une vipere. Le ...ng caillé, se déposant dans les gros vaisseaux, les ...tend, & y produit un gonflement excessif : d'un au... côté, la lymphe jaune, s'introduisant dans les capil...res, fait paroître sur la peau des taches livides & ...s marbrures.

On peut employer, contre le suc du *Curare*, le ... & les différents contre-poisons indiqués à l'article ... Mancanillier. Quant au sucre de cannes, qui a ... réputation d'être un très-puissant spécifique, & ...s puissant que le sel même, il n'a pas fait en Euro... les effets qu'on en obtient en Amérique, comme

(*) On dit qu'en mangeant du gibier dans l'Amérique ...ridionale, on trouve quelquefois, sous la dent, la ...nte envénimée dont s'est servi le chasseur, comme on ...contre en Europe, dans le corps des lievres & des ...drix, les dragées qui les ont tués.

le ſavent tous les Naturaliſtes qui ont eu connoiſſance des eſſais faits à Leide, en 1744, avec des flêches empoiſonnées, rapportées du nouveau Monde par M. de la Condamine, qui piqua, en préſence de feu Mr Muſſchenbroek, & de M. M. Van Swieten & Albinus, deux poulets; celui à qui on ne fit pas avaler du ſucre, expira en ſix minutes; l'autre, auquel on en donna, mourut ſeulement quelques inſtants plus tard. Il ſe peut que la différence des climats, & le froid qui étoit fort ſenſible lorſqu'on tenta ces expériences au mois de Janvier, ayent empêché ce préſervatif d'opérer en Hollande, comme on l'avoit vu opérer quelque temps auparavant à Cayenne, ſituée dans la Zone torride, où l'on a ſouvent ſauvé, avec le ſucre, des hommes & des animaux bleſſés par des traits imprégnés du venin de la Béjuque (*). Il eſt poſſible auſſi que, dans les expériences de Leide, on tarda trop à ſervir le remède, qu'on doit prendre immédiatement après avoir été atteint par la flêche, l'activité du ſuc dont elle eſt imbue étant ſi grande qu'un homme bleſſé qui devroit aller à cinquante pas pour chercher le contre-poiſon, tomberoit mort avant que d'être arrivé au but. Lorſqu'on lance, par le moyen d'une ſarbacane, de ces alênes à des ſinges perchés au haut d'un arbre, ils expirent dans l'inſtant même de leur chute, & ne vi-

(*) Comme je ne ſuis pas médecin, je laiſſe à ceux qui le ſont, l'honneur de nous expliquer par quel mécaniſme le ſucre de cannes produit des effets ſi ſurprenants. Il ſemble que cette ſubſtance agiſſe ſur le ſang, dans l'inſtant même qu'on l'avale; car la vivacité du venin ne laiſſe pas à l'eſtomac aſſez de temps pour digérer ce ſucre.

ent plus en touchant la terre : les tigres ainsi blessés ont deux ou trois tours, & tombent sans vie.

Un voyageur qui se sentiroit, par malheur, frappé 'une de ces pointes, au centre d'une forêt de l'Amé-ique, & qui ne seroit pas à portée de se procurer au lus vîte du sucre ou du sel, n'auroit d'autre ressource ue de sucer sa plaie, & même de l'ouvrir avec un outeau pour y faire entrer la salive, & en extraire usqu'aux moindres atomes de la substance acide.

J'ai déjà fait remarquer que l'Amérique produit lus d'arbres remplis d'une seve vénimeuse, que les rois autres parties du mondu connu : j'en aurois même nséré ici la liste, si je n'avois craint de trop m'écarter u sujet principal. Je me contenterai donc de décrire ncore l'Ahouai-Guacu, dont le suc sert aux mêmes sages que celui du Mancanillier, & de la Liane des arais.

L'Ahouai est un grand arbre (*), toujours vert, 'un beau port, qui croît aux isles & dans le conti-ent austral de l'Amérique : ses fleurs incarnates, du enre des monopétales régulieres, ressemblent, à uelques petites nuances près, à celles du *Nerium*, ou u Laurier-Rose, qui est de la même famille: elles sont ivies par des fruits en poire qui renferment un osse-t triangulaire, & fort dur, dans lequel est cachée ne amande, qui étant desséchée, résonne comme la erre d'aigle ou l'Etite. Cet arbre contient un suc iteux, extrêmement âcre & nuisible. Il est bien éton-

(*) On connoît en Amérique deux espèces d'Ahouais; grand auquel on donne l'épithete de *Guacu*, & le petit 'on nomme *Ahouai-miri*; il sert aux mêmes usages.

nant que la Nature n'ait produit aucun végétal lactefcent dont le lait, pris à une certaine dofe, ne foit un poifon pour les hommes (*); tandis qu'il n'y a aucun animal connu dont le lait, à quelque dofe qu'on le prenne, foit nuifible aux hommes. Notre figuier même, dont les fruits font fi fucrés, recele une fubftance laiteufe, fort cauftique, qu'on fait entrer dans les véficatoires, & qui tueroit infailliblement celui qui en boiroit deux ou trois cuillerées.

Les Indiens qui ofent faire des incifions au corps de l'Ahouai pour en recueillir la fève, font contraints d'ufer du même ftratagême qu'emploient ceux qui découpent l'écorce & l'aubier du Mancanillier; parce que le danger eft le même. On épaiffit cette liqueur pour en compofer le venin des armes, qui agiffent avec autant de promptitude que les alênes des Caveres, & les traits des Caraïbes : le meilleur fpécifique qu'on ait découvert jufqu'à préfent pour en retarder les effets, eft la racine de *Caa-Apia*, qui végete au Bréfil, & qu'on doit apprendre à connoître dans l'Hiftoire Naturelle de cette province, par Pifon & Margraff. Les fels Alkalis peuvent être employés au défaut de la racine Bréfilienne.

Après ce qu'on vient de dire des qualités funeftes du grand Ahouai, il eft difficile de concevoir

(*) Entre tous les végétaux tithymales ou lactefcents, depuis la campanulle jufqu'au figuier, fur lefquels j'ai eu occafion de faire des effais, je n'ai rencontré que le *Sumach* à fleurs rouges dont la fève laiteufe ne m'ait pas paru fort âcre : cependant c'eft indubitablement un poifon, ainfi que le fuc du *Sumach Rhus*, *myrtifolia*, *Monfpeliaca*; mais comme je n'ai pas été à portée d'examiner cette derniere plante, qui diffère tant de l'autre, j'ignore fi elle contient une fève laiteufe ou non.

pourquoi on a apporté en Europe quelques plants de cet arbre, qui ne valoient certainement pas les frais de la tranſplantation, & les ſoins de la culture; pendant qu'on a laiſſé, au ſein des plus ſauvages contrées des végétaux utiles & bienfaiſants, dont on auroit pu enrichir nos jardins ou nos campagnes. *Niſi utile eſt quod facimus, ſtulta eſt gloria.*

Si de l'Amérique on paſſe aux Indes Orientales, on y retrouve l'uſage des armes empoiſonnées dans la plupart des iſles de l'Océan Indien, & le long des côtes depuis l'Arabie juſqu'à la Chine. Les Mogols, étrangers dans l'indouſtan, n'ont point adopté cette pratique des pays conquis : quelques autres peuples l'ont auſſi volontairement abandonnée, comme les Arabes, qui étoient jadis de redoutables pirates côtiers, à cauſe du venin de leurs javelines. Aujourd'hui il n'y a plus dans l'Arabie que quelques dévots brigands qui, pour aſſaſſiner des hommes à l'honneur du Prophete, trempent encore les lames de leurs poignards.

On n'a pas le ſignalement du ſujet végétal d'où les anciens Arabes Acites & les brigands modernes ont extrait la matiere vénéneuſe; mais il y a beaucoup d'apparence que c'eſt d'un ſous-arbuſte lacteſcent & racémeux, qu'ils nomment, en leur langue, *Chark*, & qui croît abondamment ſur le Golfe Perſique. Sa virulence va juſqu'à la contagion : quand le vent le friſe ou le ſecoue, il communique à l'air ambiant une qualité très-nuiſible, & à-peu-près comme l'*Hippuris*, & la *Conferva* dans nos climats pendant les grandes chaleurs. Chardin dit que cet arbuſte eſt nommé, en Perſe, *Gulbad-Samour*, ou fleur qui empoiſonne le

vent (*) : il porte des grappes pleines d'un lait fort épais & exceſſivement cauſtique.

Dans la Péninſule du Gange, à Malaca, au Pégu, ſur les côtes de la Chine, dans les iſles de Java & de Sumatra, on trouve les *Crics* & les *Canjares* : ce ſont des poignards larges de trois doigts à la lame, & de la longueur de nos baïonnettes, qui s'emmanchent, pour ainſi dire, dans la main, par une poignée terminée en pointe d'échelle : on poſe les doigts ſur le premier rayon, & le pouce ſur le ſecond. Ces inſtruments, communément empoiſonnés juſqu'à la moitié de la lame, ſont, après les ſtilets Romains en fourchette, les armes déloyales les plus dangereuſes qu'on puiſſe imaginer. Quand les pélerins Indiens ou Mahométans ont, au retour de la Mecque, ou de la Pagode de Jagrénate, la tête démontée par les vapeurs de l'Opium & du fanatiſme, ils ſaiſiſſent ces *Crics* envénimés, & immolent tout ce qu'ils rencontrent d'Européans & d'étrangers infideles ou incirconcis (**), par une fureur qu'on ne ſauroit comparer qu'à celle de nos anciens ſcélérats d'Occident, connus ſous le nom de Croiſés. Cette barbarie religieuſe a beaucoup diminué depuis que les Anglais dominent dans l'Indouſtan, & qu'ils font tuer ces enthouſiaſtes à coups

(*) *Voyage de Perſe. Tome III. p. 12. in-4to.*

(**) Au ſiècle paſſé, on vit à Surate un de ces Faquirs tuer, en dix-ſept coups de *Cric*, treize matelots Hollandais, & en bleſſer encore quatre à mort, en moins d'une minute. La ſentinelle du vaiſſeau tua ce malheureux d'un coup de fuſil; mais en revanche il a acquis la réputation d'un ſaint martyr dont on révere encore les cendres.

le fusil, pour leur enseigner la tolérance, dont ce monde a si besoin.

On soupçonne que la plupart de ces armes Indiennes sont enduites du venin des serpents profanes, ou qui ne sont pas partie du culte idolâtre, comme les viperes à Calicut : c'étoit au moins la pratique des anciens Brachmanes, dont les Indous modernes descendent incontestablement. Une génération aura transmis à une autre cet affreux procédé, comme le secret de la sécurité publique.

Bontius, en décrivant le lézard *Geccho*, assure que les Insulaires de Java en tirent le sang & le venin, pour en frotter leurs traits si rédoutables : ils suspendent pour cela cet animal par la queue, l'irritent & le fouettent jusqu'à ce qu'il rende par la gueule une liqueur visqueuse & jaunâtre, qu'on reçoit dans des vases de terre. Cette sanie, ayant fermenté au soleil, se coagule insensiblement, & c'est alors qu'on y plonge les pointes des flêches (*)

Le lézard *Geccho*, qui sert à cette opération, naît dans plusieurs provinces de l'Asie & de l'Afrique, & on le range dans la classe des Salamandres-tithymales, ou à suc laiteux. Il est peint superbement de taches rouges sur un fond de vert de mer : son caractere est d'avoir une tête de crapaud, des yeux proéminents, cinq doigts à chaque pied, & une quantité de dents très-fines : il suinte des pores, ou plutôt des mamelons de son dos, une eau gommeuse & caustique, qui enleve la peau de la main, & gangrene les chairs. On

(*) *Historia Naturalis Indiæ Orient.* Lib. V. cap. 5.

a découvert que le contre-poiſon de ſa morſure eſt la racine du *Safran di tierra*, ou le *Curcuma;* ce qui me fait préſumer que ce ſpécifique peut auſſi ſervir contre les bleſſures des traits Javanois.

La coutume de ſe teindre le corps en jaune avec l'infuſion du *Curcuma*, ſi commune chez les Indiens, n'eſt point un caprice de mode, ou une parure folle & bizarre, mais une pratique ſalutaire contre la piquure des ſerpents & des inſectes. Les mœurs, ainſi que le culte religieux des nations, tiennent toujours au phyſique du climat, par un endroit qui n'échappe qu'aux yeux d'un obſervateur mal-habile. Le *Rocou*, dont on ſe peint en Amérique, y produit à-peu-près les mêmes effets que le *Curcuma* dans les Indes Orientales : au moins ſavons-nous que cette ſubſtance colorante eſt un antidote dans bien des cas, qui n'ont pu tromper l'inſtinct des ſauvages.

C'eſt dans l'iſle de Macaſſar qu'on poſſede, au rapport de tous les voyageurs, le plus horrible ſecret pour l'empoiſonnement des armes. Il y croît un arbre pernicieux, qui n'eſt pas du genre des Mancanilliers, mais de celui des Ahouais Américains, d'où il découle un miellat brulant & vénéneux qui dévore ceux qui ſe repoſent ſous ſes branches. Il ne faut cependant ajouter aucune croyance à ce qu'Argenſola rapporte à ce ſujet (*) : il ſoutient que du côté de l'Occident l'ombre de ces arbres eſt mortelle, ſi l'on n'a ſoin d'aller ſe poſer du côté de l'Orient, où l'ombre eſt le remede du premier venin : ce conte eſt ſi puérile

(*) *Conquête des Moluques.* Tome I. p. 50.

qu'Hérodote & Elien l'auroient dédaigné. Les végétaux nuisibles qui ont une forte transpiration, comme les lactescents, sont plus dangereux du côté que le soleil darde que de l'autre; & voila à quoi se réduit le merveilleux de l'auteur Espagnol. C'est avec le suc distillé de cette espece d'Ahouai, qu'on envénime les petites flêches à sarbacane qu'on connoît sous le nom d'*Alênes de Macassar*, & qui agissent avec une promptitude presque incroyable : on en a éprouvé en Europe, & les expériences n'ont que trop démontré que le fait rapporté par le frere de Tavernier n'est pas une fiction, comme on l'a prétendu si long-temps. Il dit que *Sumbaco*, qui étoit Roi de Macassar vers l'an 1660, essaya un de ces traits sur un Anglais condamné à mort pour crime d'assassinat : ce prince se fit donner sa canne creuse, la chargea d'une flêche, & demanda à Tavernier dans quel endroit il vouloit qu'on blessât le criminel, à qui on permit d'employer, d'abord après le coup, tous les moyens imaginables pour se sauver, s'il le pouvoit. On fit venir à cet effet deux Chirurgiens, un Anglais & un Hollandais, armés de leurs bistouris : Tavernier pria alors *Sumbaco* de blesser le patient au gros orteil du pied droit; ce qu'il fit avec une adresse plus convenable à un bourreau qu'à un Roi. A peine la pointe, élancée de la canne, eût atteint le but, que les deux chirurgiens couperent précipitamment l'orteil, comptant que c'étoit le vrai moyen d'arrêter l'action du poison relativement au reste du corps; mais quand l'amputation fut faite, l'anglais expira dans des convulsions (*).

(*) *Voyage des Indes.* Livre III. chap. 19. Tome II.

Ce fait prouve à la fois la force effectivement momentanée du venin, & l'inhabileté plus effective encore des deux chirurgiens. Ils auroient dû sur le champ serrer la jambe du criminel, y faire de profondes incisions, y verser des Alkalis volatils, & en faire prendre à l'intérieur. L'amputation, quand même on l'eût faite à la cuisse, eût été dans ce cas aussi inutile que dans mille autres.

Après cette cruelle exécution, l'assassin *Sumbaco* dit que lui seul, dans toute son isle, connoissoit le véritable préservatif de ses flêches, qui ne lui furent pas d'un grand secours; puisqu'en 1665 les Hollandais vinrent abattre sa forteresse en un jour, par sept-mille boulets de canon.

Il paroît que c'est sans fondement qu'on a soutenu que ce contre-poison du Roi de Macassar étoit le noyau du *Tavarcaré*, ou de la noix Maldivique. L'estime inconcevable qu'en font tous les princes des isles de l'Océan Indien, est plutôt fondée sur des préjugés superstitieux que sur une vertu alexipharmaque bien avérée (*).

(*) Clusius, Garcias du Jardin, Acosta, Laval, & Linscot ont beaucoup écrit sur la noix Maldivique : on peut aussi consulter une lettre fort curieuse de Mr. Speck. L'Empereur Rodolphe II présenta jusqu'à quatre-mille florins pour une de ces noix, qui, tout considéré, ne sont que des Cocos ordinaires, tombés dans la mer des Indes où elles essuyent une forte altération. Quand ces fruits se sont allégés, ils flottent & viennent aborder, ou plutôt échouer, aux Maldives : ils ont tellement perdu leur crédit de nos jours, qu'on se souvient à peine de leur nom. Ce qui n'arrive que trop souvent à des remedes hétérodoxes ou exotiques, prônés, vantés, & annoncés avec le plus grand éclat par des charlatans, des jongleurs, ou des fourbes.

Neuhof, ce voyageur ſi verſé dans l'Hiſtoire Naturelle, rapporte que les Hollandais, ayant été bleſſés à Macaſſar par des pointes envénimées qu'on leur ſouffloit avec un tube, apprirent d'un vieillard du pays qu'il n'y avoit d'autre remede que de prendre à l'intérieur de la fiente humaine : les eſſais qu'on en fit, produiſirent très-ſouvent d'heureux effets, qu'on doit attribuer au ſel alkali, contenu dans cette matiere, ainſi que dans tous les excréments des animaux carnivores.

Le principal ſymptôme qu'on remarque dans les perſonnes atteintes de ces alênes, eſt une extaſe violente : elles paroiſſent enivrées, chancellent & tombent mortes à la renverſe : leurs chairs, dit Bontius, ſe corrompent tellement en une demi-heure, qu'on peut exoſſer leurs corps à la main, & en faire des ſquelettes. Quoique cet auteur ait été médecin dans l'iſle de Java pendant pluſieurs années, & qu'il ait eu plus d'occaſions que d'autres pour s'inſtruire; j'oſe néanmoins ſuppoſer qu'il y a de l'exagération dans ſon rapport; puiſqu'on ne peut entrevoir dans ces flêches qu'un venin qui a la qualité la plus prompte poſſible de cailler le ſang : cette coagulation occaſionnera, à la vérité, en une demi-heure, un gonflement extraordinaire dans toute l'économie animale; mais d'où réſulteroit, en ſi peu de temps, une putréfaction ſi ſubite, & la ſolution totale des attaches des muſcles, ſi tenaces dans les corps ſains? Bontius a prudemment laiſſé ce problême à réſoudre aux médecins de la poſtérité. Ce qu'on peut cependant alléguer de mieux pour le juſtifier, eſt ſans doute l'exemple du

ferpent pourriffeur, ainfi nommé à caufe du fingulier effet de fa morfure, qui fait tomber en putréfaction le membre attaqué; mais cela ne s'étend pas fur le champ au refte du corps, comme Lucain dit qu'il arriva à un officier Romain, piqué par une efpèce de ferpent pareil à celui que nous nommons le *Pourriffeur*, pendant la prodigieufe marche de l'armée de Caton par les déferts de l'Afrique.

Outre les aiguilles à farbacane, les Macaffars ont encore des *Crics* & des poignards également empoifonnés, qu'ils emploient à la guerre, & avec lefquels ils firent, au fiècle paffé, de grands ravages dans le Royaume de Siam, qu'ils auroient envahi fans le Chevalier de Forbin, que le hazard avoit mis à la tête des troupes Siamoifes. Il eft vrai que les Macaffars qui tenterent ce coup inoui, s'étoient rendus furieux en prenant de fortes dofes d'*Opium*, qui, en les aveuglant fur le danger, les faifoient affronter la mort avec une intrépidité brutale (*).

Chez les Achémois on fe fert auffi de ces petites flêches du calibre de celle de Macaffar: en 1670, le Roi d'Achem en donna une vingtaine à Mr. Croke, préfident du comptoir Hollandois de Surate, qui, plufieurs années après, les souffla à des écureuils perchés fur des palmiers, lefquels tomberent morts dès qu'ils furent atteints.

(*) On fait que tous les Orientaux, & les Turcs mêmes, fe fervent à la guerre de l'*Amphion*, ou de l'*Opium*, pour fe procurer un courage artificiel. C'eft un prodige que de voir une même drogue, prife à une certaine dofe, affoupir l'homme, & prife à une dofe double, le rendre alerte, vif & furieux.

On retrouve encore cette pratique dans l'isle de Ceylon, où l'on tire la matiere vénéneuse du *Nerium* ou du Laurier-Rose, qui a une qualité fort malfaisante en Europe même. Il seroit à souhaiter qu'on éprouvât, sur les blessures faites avec ces armes, le sucre de cannes, & le sel de vipere.

Nous examinerons maintenant la nature des drogues & des végétaux que plusieurs sauvages de l'Europe & de l'Asie ont employés aux mêmes usages, dans les temps de la plus haute Antiquité.

Pline rapporte dans son vingt-septieme livre, que les Gaulois exprimoient du *Limeum* une substance vénimeuse dont ils frottoient les flêches à chasser le Cerf. Nous ne savons pas positivement à quel genre de plante le *Limeum* doit se rapporter : les changements des noms, & l'incuriosité à vérifier les vertus attribuées aux végétaux par les anciens, ont porté la plus grande confusion dans la Botanique. Mr. Linneus a décrit un sujet auquel il donne le nom de *Limeum* (*), & qu'il rejette dans la classe des Pentapétales qui renferment de petites semences dans des capsules globuleuses ; mais qui oseroit décider que cette plante de Linneus est la plante de Pline ? D'ailleurs, le mot de *Limeum* est Gaulois, & non Latin ; ce qui auroit dû déconcerter les commentateurs (**). Il paroît par le passage suivant du même livre, que c'étoit une espèce d'Ellébore, de Morel-

(*) *Systema Naturæ. Ed. X. No.* 1128.
(**) Picard prouve, dans sa *Priscâ Celtopædiâ p.* 174, que *Limeum* est un mot de l'ancien idiome Gaulois qui signifie une espèce de plante inconnue de nos jours.

le, ou de Jusquiame, puisqu'il faisoit entrer en délire les bœufs auxquels on le donnoit en forme de médicament : je suis d'autant plus porté à croire que c'étoit une expression d'Ellébore, que Pline dit, dans un autre endroit, que ces peuples usoient de ce suc pour oindre la pointe de leurs flêches, afin d'attendrir la chair du gibier.

Indépendamment de cette composition destinée à la chasse du cerf, les Gaulois avoient d'autres armes plus violemment empoisonnées, & dont la matiere étoit tirée d'un arbre que peu de personnes savent reconnoître aujourd'hui en France : ceux qui le prennent pour le *Frutex terribilis*, ou le Thymelée, sont manifestement dans l'erreur. Il ressembloit pour le port au figuier ; mais son fruit étoit comme celui du cornier : quand on déchiquettoit son tronc, il en ruisseloit une sève abondante qui donnoit une qualité mortelle aux dards qu'on y trempoit (*). Je suis presque certain que cet arbre, ainsi dépeint par Strabon, est le Caprifiguier qui croît naturellement en Provence & en Languedoc, & dont le suc laiteux est un puissant caustique : il enleve la peau de la main de ceux qui le touchent, corrode les chairs comme la pierre infernale, fait cailler le lait, & redissout quand il est pris. Ces propriétés du Caprifiguier ont dû sans doute produire d'affreux symptômes, lorsqu'une flêche enduite de son suc l'introduisoit dans le sang des animaux.

(*) *Huic etiam fides est adhibenda, arborem in Galliâ nasci fico simillimam, fructum autem corno similem gignere : unde pharetræ fabricantur : eam, si incidas, letalem succum effundere ad inungendas sagittas utilem.* Lib. IV. p. 138.

Il n'y a qu'une voix confuſe ſur l'eſpèce de plante ont ſe ſont ſervis les peuples de la Corſe, de la Sar- aigne, & de l'Italie : c'eſt, dit-on, l'Aconit : mais il a au moins quarante ſortes de végétaux auxquels on donné ce nom générique ; & ces quarante eſpèces ppartiennent à trois claſſes Botaniques, bien differen- s entr'elles. Ce n'eſt pas mon intention de diſcuter i ce conflit de noms & de choſes : il ſuffit que la plu- art des Auteurs nous apprennent que le *Thora Val- nſis major* a été le plus communément employé. ette plante doit être devenue fort rare puiſqu'elle a é ſi mal obſervée : on peut même ſoupçonner que athiole & Bauhin, qui en ont écrit, ne l'avoient mais vue ; car c'eſt d'eux qu'eſt venue l'erreur en- re générale aujourd'hui, que le *Thora* produit des urs à quatre pétales : Mr. Valmont le répète dans n excellent Dictionnaire de l'Hiſtoire naturelle que us avons conſulté à ce mot, il y a lieu d'en être rpris ; vu que le *Thora* a indubitablement une co- lle à cinq pétales, premier caractériſtique de la mille des Renoncules, auxquelles le *Thora* eſt ap- renté de l'avis de Mr. Valmont même.

Il croit dans les iſles de la Méditerranée, ſur les lpes, en Italie, & dans peu d'endroits de la France éridionale. Pline & Théophraſte paroiſſent l'avoir noré, ainſi que Dioſcoride qui n'en fait aucune ention. Sa fleur eſt roſiforme, ordinairement jaune, mplie d'étamines auxquelles on voit ſuccéder des mences nues, rangées comme dans les Renoncules : racine eſt formée de dix petits tubercules charnus fuſeau, qui viennent s'unir à une eſpèce de cou-

ronne d'où part une tige grêle, pourvue de quatre feuilles rondes, de grandeur inégale. Tel eſt le *Thora*, la plus vénimeuſe de toutes les plantes Européanes à racines tubéreuſes; ſur-tout quand on le prend dans ſon ſol natal; car il perd beaucoup de ſa virulence par la tranſplantation dans les jardins, où la bonne terre l'énerve; & c'eſt encore un bonheur. Mathiole l'a nommé *faux Aconit*, par une mépriſe qui n'eſt pas ſans conſéquence dans un Auteur ſi répandu, & plus lu peut-être que Tournefort même par le vulgaire des médecins.

L'expreſſion des racines du *Thora* eſt encore employée de nos jours, dans quelques cantons des Pyrénées & des Alpes, pour oindre les armes de chaſſe, comme les piques & les baïonnettes: on la mêle auſſi, avec beaucoup de ſuccès, dans les appâts & les boulettes aux loups & aux renards. On déterre la plante en automne, car pendant ſa floraiſon elle eſt trop foible : on en écraſe les racines ſur une pierre, ce qui produit une eſpèce de bouillie épaiſſe, qui étant cauſtique & corroſive, décompoſe le ſang des animaux qu'on bleſſe légérement avec des armes qui en ſont enduites (*).

Les autres plantes employées chez les anciens pour armer les dards, ſont les Aconits-Napels, &

(*) Dodonée décrit une ſeconde eſpèce de *Thora* auquel il donne par préférence l'épithete de *Valdenſis*. Il ne diffère de celui dont nous venons de parler que par ſa petiteſſe, & ſert auſſi à envénimer les traits: ſon contrepoiſon eſt l'huile d'olive. On conſeille encore les racines de l'Impératoire des prés.

Quant à l'*Anti-Thora*, il ne ſemble guères répondre aux qualités ſurprenantes qu'on lui a attribuées, & je ſais qu'on doit ſe défier de tout ce qu'on en a écrit.

ſur-tout l'*Aconitum-cynoctonum*, comme le dit expreſſément Dioſcoride (*).

Le Géographe Strabon, que nous avons déjà cité, rapporte encore un fait qui paroît mériter quelque attention. Dans la Colchide, cette contrée ſi fameuſe par ſes poiſons & ſes empoiſonneurs, il y a un peuple, dit-il, nommé les Soanes, qui enduit ſes flêches d'un venin fort ſingulier, qui ne tue pas ſeulement les perſonnes bleſſées, mais qui répand encore une odeur ſi pénétrante & ſi nuiſible qu'elle incommode beaucoup ceux que le trait n'a pu atteindre (**). Il eſt impoſſible de deviner ou de concevoir comment on a pu compoſer une drogue dont la puanteur n'agiſſoit que quand la flêche étoit décochée; ſans quoi celui qui auroit voulu la lancer, en eût été autant frappé que ſon ennemi; hormis qu'on ne ſuppoſe que les Colchides ayent poſſédé un préſervatif particulier contre la dangereuſe évaporation de leurs propres armes; mais c'eſt imaginer un phénomene inexplicable pour en expliquer un autre. Si l'on ne veut abſolument pas ſuſpecter ou récuſer le témoignage d'un écrivain auſſi judicieux & auſſi ſage que Strabon, il faut convenir de bonne foi qu'on ne ſauroit rendre raiſon du fait qu'il rapporte; puiſqu'on ne connoît aucune matiere dans la Nature, capable de produire de tels effets ſans le ſecours du feu, qui eſt néceſſaire pour faire opérer la poudre puante dont on s'eſt ſervi, dit-on, en Eu-

(*) Lib. IV. cap. 81.

(**) *Soanes veneno ad ſpicula mirificè utuntur, quod eos etiam qui venenatis ſagittis non ſaucii ſunt, odore offendit.* Lib. XI. p. 350.

rope immédiatement après l'invention du canon : j'ai même trouvé dans une ancienne Pyrotechnie, écrite par un Ingénieur Italien, le procédé pour composer cette poudre dont on doit remplir, à ce qu'il assure, des grenades & des bombes, qui, en se crevant, répandent une odeur si épouvantable qu'elle étouffe ceux qui sont à portée de la respirer. Cette méthode d'enfumer l'ennemi n'est plus pratiquée de nos temps, qu'à l'égard des Mineurs, qu'on repousse ou qu'on étouffe par la fumée du soufre, lorsqu'ils sont attachés à ouvrir un rameau où on leur envoie un camouflet, ce qui est bien plus aisé dans un souterrain qu'en plein air ; aussi douté-je très-fort de la vertu que l'artificier ultramontain attribue à sa drogue : je doute encore de la vérité de l'histoire qu'on rencontre dans tant de livres, qui nous apprennent qu'un Chymiste de Londres, ayant voulu éprouver une poudre puante qu'il avoit composée, la renferma dans le canon d'un fusil qu'il tira par la fenêtre dans la rue, où deux ou trois personnes qui y passoient dans cet instant, furent mortellement incommodées par la vapeur.

Je terminerai ce chapitre par quelques discussions sur les armes funestes des anciens Brachmanes, & des Scythes qui enduisoient les leurs de sanie de vipere & de sang humain, d'où il résultoit une si grande malignité qu'il n'y avoit pas de remede pour de semblables blessures, *irremediabile scelus*, dit Pline, qui ne spécifie pas la tribu Scythe dont il prétend parler. Cependant chez les hordes septentrionales, on ne se seroit point avisé de chercher des viperes, que le

ıoindre froid tue : on doit ſuppoſer qu'il eſt queſtion ꞔes Scythes les plus méridionaux, & dont le climat ɔuvoit nourrir des reptiles de cette eſpèce.

Le venin de la vipere eſt un ſel acide, qui, en ſe ·iſtalliſant, préſente des angles ou des pointes extrê- ꞔement ſubtiles & tranchantes (*) : pour peu qu'il ɔuche le ſang, il y produit un caillement & un trou- .e ſi conſidérables que la mort s'enſuit infailliblement, ſi on n'a recours à des remedes prompts & effi- ıces. Ces qualités bien conſtatées peuvent nous ex- iquer le motif qui faiſoit employer aux Scythes le ꞔng humain dans la compoſition de leur poiſon : il y toute apparence qu'ils offroient, comme le Docteur ·yſon aſſure qu'on le pratique encore aux Indes, des ꞔanches de ſang caillé à des viperes, qui étant irritées ꞔſqu'à la fureur, y vuidoient l'eau mortelle contenue ꞔans les véſicules de leurs gencives. Cette terrible ·éparation, qui fait frémir la Nature, empêchoit la ꞔqueur vipérine de ſe criſtalliſer; car quoiqu'on man- ꞔue abſolument d'expériences en ce cas, il y a pour- ꞔnt lieu de croire que le venin de ces reptiles perd ·eaucoup de ſa force, lorſqu'il devient ſel criſtallin par ꞔévaporation; puiſque nous voyons que le tartre diſ- ꞔus à l'eau chaude fait tourner bien plus promptement le lait que le tartre en poudre. D'un autre côté, ꞔ ſang humain acquiert par la putréfaction une qualité ꞔès-pernicieuſe, dont les Scythes ont pu avoir con-

(*) Voyez le Traité *de Viperâ*, écrit en Anglais par ·r. Mead, & traduit en Latin par Mr. Neiſon. Nous n'a- ɔns rien de mieux ſur la vipere que cet excellent Traité.

noiſſance ; puiſqu'elle n'a point échappé à la baſſe méchanceté des barbares de l'Afrique.

Il faut que les Romains ayent, de temps en temps, eſſuyé des bleſſures faites avec des armes envénimées ſelon le procedé qu'on vient de décrire, car Pline étale une longue liſte d'antidotes contre les plaies qu'il appelle Scythiques, *vulnera Scythica ;* quoiqu'il aſſûre dans un autre endroit qu'elles étoient toujours réfractaires aux remedes. Il faudroit avoir beaucoup de loiſir, & encore plus de patience pour analyſer les ſpécifiques découverts par ce Naturaliſte : le plus court eſt de conſeiller les ſels Alkalins, qui ſuffiſent pour arrêter l'effet de tous les traits empoiſonnés avec la bave des ſerpents & des vipères.

Ce qui nous reſte à rapporter en dernier lieu ſur les flêches des Brachmanes, eſt emprunté de Diodore de Sicile (*), qui ſemble l'avoir tiré des écrits d'Ariſtote, auteur contemporain, & inſtruit peut-être par les officiers mêmes de l'armée d'Alexandre. Ce conquérant, né pour le malheur de l'Aſie, pénétra dans l'Inde, par une ſuite de déprédations & de maſſacres, juſqu'à *Harmata*, derniere habitation des Brachmanes, qui ſe fiant ſur le poiſon de leurs armes, oſerent ſortir de leurs murailles, au lieu d'attendre un ſiège en forme : on leur lâcha d'abord quelques troupes légeres qui fuyant à deſſein, les attirerent ſur l'avant-garde de la grande armée : là il s'éleva un combat rude & opiniâtre, pendant lequel les Brachmanes bleſſerent un fort grand nombre de Macédoniens, & entr'autres Pto-

(*) *Vitæ Alex. an. IX. p. 120. Trad. Coſpi.*

émée, qui avoit ſuccédé à Epheſtion dans la faveur
'Alexandre ; mais les Indiens, ayant fini par être
attus, s'abandonnerent à la diſcrétion du Vain-
queur. Alors on remarqua les ſymptômes affreux
qui ſurvenoient aux ſoldats bleſſés, & à ceux-mêmes
qui n'avoient été que légérement effleurés pendant
'action : ils devenoient roides, ſentoient des douleurs
rès-aigues & des convulſions violentes : leur peau
toit comme glacée & marbrée de noir & de blanc ; ils
omiſſoient de temps en temps une matiere bilieuſe,
qui annonçoit que la mort étoit ſur le point de les en-
ever. A ces ſignes, ſi exactement détaillés, on recon-
oît le poiſon de la vipere, ou du *Cobra de Capello*.

Alexandre ne parut pas touché de l'état de ces
malheureux, & ne montra de l'inquiétude que ſur le
ort de Ptolémée : tel étoit ſon caractere, qui ne s'eſt
amais démenti, de plus aimer un ſeul homme que
out le genre humain. Comme la plupart des Grecs
e pouvoit écrire l'Hiſtoire ſans y mêler des fables,
& des fables très-abſurdes, Diodore ajoute que le
ainqueur des Indiens, s'étant endormi de triſteſſe,
ut un rêve qui ſauva la vie aux Macédoniens bleſ-
és : il lui apparut en ſonge un animal qui tenoit
ans ſa gueule une eſpèce d'herbe, dont il expliqua
es vertus, ce qui éveilla Alexandre, qui fit chercher
analogue naturel de cette plante, qu'on trouva être
e contre-poiſon des flêches de l'ennemi.

Il eſt manifeſte, comme l'obſerve très-bien Stra-
on, que les plus vils adulateurs d'Alexandre ont for-
é, ſelon le goût de leur ſiècle, ce conte puérile, dont
on rencontre malheureuſement cinq ou ſix copies dans

nos histoires véridiques de l'Europe, qui disent que les vertus de la croisette, de la bétoine, de la sauge, & de la pimprenelle ont été divinement révélées, & cela à des Rois : Je me souviens même d'avoir lu que Henri III, Roi de France, ayant été attaqué du mal vénérien, son médecin Péna eut une vision par laquelle le Ciel lui fit savoir qu'il devoit donner à son malade la racine de Bardane, qui tira Henri de danger.

Il y avoit dans l'armée Macédonienne des médecins & des philosophes assez habiles pour faire, sans rêver, quelque découverte sur la propriété des végétaux de l'Indoustan. D'ailleurs, les Brachmanes, pour fléchir leur vainqueur, lui auront enseigné le remede de ses blessures : car c'est un axiome que tous les peuples, policés ou sauvages, qui ont usé de venin pour les armes, en ont connu aussi le préservatif.

Le procédé des anciens barbares de l'Inde n'avoit rien de fort remarquable : ils ramassoient une grande quantité de reptiles vénimeux, qu'on écrasoit, & qu'on jettoit dans des vases exposés au soleil, qui faisoit sortir tout le virus des serpents, où l'on trempoit ensuite les traits & les épées. En rapprochant divers passages de la narration de Diodore, il semble que ces armes n'avoient pas la force instantanée des aiguilles de Macassar, ni des flêches des Caraïbes; vu qu'il s'écoula au moins une partie de la nuit entre l'instant de la blessure de Ptolémée, & l'instant du premier appareil : il vêcut encore long-temps après, & devint, comme tant d'autres esclaves d'Alexandre, un Roi puissant dans les états usurpés par son maître.

Nous avons déjà vu qu'on se sert chez les Indiens modernes, contre la morsure des serpents, de la *terre mérite*

erite ou de *Curcuma long* : il ſe peut que les Brachma-
s leur ont tranſmis cette recette comme le vrai ſpécifi-
ıe contre les flêches corroſives : l'emploi qu'on fait
ez nous du *Curcuma* avec tant de ſuccès pour guérir la
ıniſſe (*), prouve qu'il eſt également propre à étein-
e le venin de la vipere, du *Cobra de Capello*, & du *Gec-*
o dont la piqûre excite une vraie jauniſſe, qui ne diffè-
de l'ictere ordinaire que par ſa violence. Je ſais que les
amines Indiens, & ſurtout les Faquirs-Jaguis préten-
nt que les anciens Brachmanes leur ont conſervé, dans
Beth du *Hanſcrit* ou du *Vedam*, la recette de la pier-
qu'on nomme vulgairement *Pierre de ſerpent à cha-*
on, comme un excellent antidote contre les bleſſures
s flêches envénimées, & des reptiles. Les Faquirs con-
nnent que cette prétendue pierre eſt une compoſi-
n où ils font entrer la *Terre ſigillée*, qu'ils achètent des
rchands Turcs ; & c'eſt pourquoi elle happe à langue,
fait ébullition quand on la jette dans l'eſprit de nitre,
même dans de l'eau claire (**). Les Religieux Miſſion-
res dans les Etats du grand Mogol ont longtemps in-
t en erreur toute l'Europe, en y vendant fort cher ce
cifique qu'ils avoient à bas prix des Bramines. La
ıne Phyſique a détruit entierement cet indigne com-
rce.

---

*) *Voyez la continuation de la Matiere Médicinale de Geofroi, à l'article de la Terra Merita.*

**) On a débité longtemps que cette prétendue
re ſe trouvoit dans le ventre du ſerpent à chaperon,
i nommé à cauſe d'une peau longue & pliſſée qui en-
ppe ſa tête ; mais ce ſerpent n'a pas des pierres dans
orps : celles qu'on voit dans les cabinets des curieux,
été la plupart fabriquées dans la Pharmacie du
vent des Jéſuites à Rome. Ce négoce fleuriſſoit du
ps des P. P. Kircher & Boius.

La meilleure Pierre à Serpent, soit qu'elle vienne de nos Faquirs ou de ceux de l'Inde, ne mérite pas qu'on la conserve: j'ai même trouvé l'extrait d'une lettre de Mr. Rédi, dans laquelle il assure avoir éprouvé les plus excellentes pierres sur une vingtaine d'animaux piqués par des scorpions de Tunis, des viperes d'Italie, & des fiches enduites d'huile de tabac, qu'on sait être un poison des plus actifs. Il arriva quelque chose de fort particulier dans le cours de ces expériences: les animaux à qui on appliquoit une de ces pierres soi-disant Alexipharmaques, mouroient plutôt que les autres qu'on avoit également fait mordre par des scorpions frais, sans leur attacher aucune pierre. D'où l'on peut hardiment inférer qu'en frottant de la boue, ou de la terre glaise mouillée, sur une blessure de vipere, on y fait plus de bien, ou moins de mal, qu'en usant de mille pierres de serpents à chaperon.

Tels sont les faits les plus frappants que j'ai jugé dignes d'être rassemblés, pour éclaircir une matiere qui n'a jamais été traitée, & qui méritoit de l'être. La vie des hommes y est intéressée, & cela a suffi pour m'encourager dans mes recherches, dont j'ai rendu compte avec toute la clarté & la précision dont je suis capable. Il faut oublier jusqu'aux noms des drogues qui servent à l'empoisonnement des armes, & ne se ressouvenir que des remedes, qu'on se flatte d'avoir exactement indiqués.

Fin de la cinquieme partie.

RECHERCHES PHILOSOPHIQUES SUR LES AMERICAINS.

SIXIEME PARTIE.

AVERTISSEMENT DE L'AUTEUR.

PLusieurs motifs dont je ne puis rendre compte, m'ont empêché de suivre, dans cette sixieme Partie, l'ordre des Sections adopté dans les autres ; & le changement est si peu important qu'il faudroit être extrêmement difficile pour le désaprouver. J'avoue très-volontiers que ces Lettres n'ont pas été écrites mot pour mot comme on les trouvera insérées ici : j'en ai retranché des passages, j'y en ai ajouté d'autres ; enfin j'ai tâché de les mettre en état de voir le jour ; car je ne crois pas qu'il y ait du mérite à faire ostentation aux yeux du public de cette même liberté, de cette même négligence dont on use, & qu'on se permet très-souvent à l'égard de ses amis, auxquels on communique ses idées dans l'effusion d'une correspondance philosophique.

La Lettre sur la religion des Américains semblera peut-être trop courte, si l'on réfléchit au nombre presque infini des différents cultes qui regnoient au nouveau Monde ; mais il en est des superstitions comme des autres erreurs de l'esprit humain : il y en a très peu qu'il nous importe de connoître, & beaucoup que nous pouvons ignorer sans en être plus ignorants, & sans rien perdre. Comme j'ai appris que M. de Marm... prépare un ouvrage sur les cruautés des Espagnols qui massacrerent les Américains

pour leur prêcher un Dieu de paix, qui défend l'homicide, cette nouvelle a suffi pour m'empêcher de traiter fort au long ce triste sujet, que je regarde d'ailleurs comme un lieu commun, mille fois rebattu ; mais qui pourra cependant encore exercer le génie & le style des écrivains élégants, qui mettront en épigrammes & en anthitheses ce que Las Casas a dit très naturellement.

Je ne donne pas l'essai historique sur le Pontificat des grands Lamas comme un simple hors-d'œuvre: c'est une pièce justificative qui prouve que je n'ai pas eu tort de dire qu'il n'a jamais existé aucun rapport entre les dogmes des Mexicains & ceux des Mongales, qui par conséquent n'ont pas envoyé des Missionnaires en Amérique par le Kamschatka, comme un savant a osé le croire & le dire.

La Lettre sur les vicissitudes du globe, contient des idées nouvelles, & qui par là même paroîtront hazardées : mais cette lettre aura toujours à mes yeux le mérite d'être un témoignage de ma reconnoissance envers un savant à qui j'ai des obligations.

Comme j'ai parlé, dans mon premier volume, de l'état des Missions de la Californie, j'ai ajouté ici quelques éclaircissements sur les Missions du Paraguai, parce qu'un de mes amis a voulu me persuader que je ne pouvois omettre cet article dans l'histoire de l'Amérique & des Américains.

SIXIEME PARTIE.

LETTRE I.

à Mr***

Sur la Religion des Américains.

VOus me demandez s'il eſt vrai que les Péruviens & les Mexicains avoient, avant la découverte du nouveau Monde, une eſpece de Confeſſion & de Communion. Je vous avoue que le conſentement de tous les Hiſtoriens Eſpagnols ne permet gueres de douter que ces deux peuples Américains n'euſſent, dans la ſomme immenſe de leurs ſuperſtitions groſſieres, quelques uſages qui ne différoient pas beaucoup de ce qu'on nomme la Communion parmi nous : mais ſi on examine bien attentivement les anciens cultes religieux qui ont dominé tour-à-tour dans les différentes parties de notre continent, on y reconnoîtra des inſtitutions ſemblables ; & l'étonnement ceſſera.

A la grande aſſemblée des Gaulois qui ſe tenoit, au renouvellement de l'année, dans une forêt de la Beauce aux environs de Chartres, tous les *Druides* les *Druideſſes*, les *Samotheis*, les *Saronides*, les *Bardes*, les *Vacies* & les *Eubages*, qui compoſoient le nombreux Clergé de la Gaule, faiſoient ranger le peuple en cercle où l'on chantoit, *Au gui, au gui l'an neuf, planté, planté ;* enſuite le grand Pontife, choiſi d'entre l'ordre des *Samotheis*, béniſſoit une certaine quantité

de pains & quelques cruches d'eau, & après plusieurs cérémonies augustes & ennuyeuses, les prêtres alloient distribuer aux assistants des fragments de ce pain consacré, & une portion de cette eau lustrale qu'on buvoit & qu'on mangeoit avec plus de dévotion que d'appétit. On peut donc dire, en ce sens, que les Gaulois communioient avant Jules César, comme nous les voyons encore communier de nos jours. Les Juifs célébroient leur Pâque avec un rôti d'agneau, des salades, & du vin doux : les Grecs & les Romains goûtoient les victimes, & faisoient des libations. Enfin, il n'y a gueres de Religions qui n'ayent ordonné de manger & de boire à de certains jours en l'honneur de la Divinité du lieu, & je ne connois que les Mahométans qui n'ayent pas de semblables Agapes, ou des festins prescrits par la loi.

Chez les Mexicains on formoit avec de la pâte de Mays une grande statue qui représentoit le Dieu Vitzilipultzi : on promenoit cette masse de farine pétrie en procession, on l'encensoit avec de la résine Copal, & on finissoit par la découper en morceaux, dont chaque sujet de la domination de Montezuma étoit obligé d'en manger un, soit dans le temple, soit chez lui lorsque des infirmités le retenoient à la maison. Heureux si ce peuple eût borné son zele à faire de tels Dieux & à les dévorer; mais il faisoit encore ruisseler le sang humain dans le sanctuaire de ses idoles, & les plus ardents d'entre les dévots portoient la rage du fanatisme jusqu'au point de manger la chair d'un prisonnier qu'on nourrissoit pendant douze mois dans le Temple; atrocité dont on a aussi accusé les

Juifs, que Flavien Josephe défend par de si mauvaises raisons qu'elles feroient croire à bien des gens qu'il y a quelque réalité dans cette imputation faite aux Hébreux par le Grec Apion (*).

(*) Pour réfuter cette énorme accusation d'Apion, Josephe se sert de quatre arguments, plus foibles les uns que les autres, & qui tous ensemble ne forment pas une demi-preuve. Voici ses objections & les réponses qu'on y pourroit faire, si l'on y vouloit répondre.

Object. de Josephe. *Si l'on n'avoit nourri dans le temple de Jerusalem qu'un homme, & qu'on eût voulu manger cet homme au bout de l'année, il est certain qu'une si petite portion n'eût pu suffire pour rassasier les seuls Juifs de la capitale de la Palestine, ou de la Terre Sainte.*

Réponse. Il n'étoit point nécessaire de rassasier tous ces fanatiques : aussi Apion ne le dit-il pas : il assure seulement que les Juifs se préparoient à manger l'homme qu'Antiochus délivra du temple.

Object. *Si Antiochus avoit réellement trouvé dans le temple un étranger qu'on y nourrissoit pour le manger, ce prince n'eût pas manqué, pour gagner la faveur des Grecs, de conduire en pompe cette victime échappée dans ses Etats.*

Rép. Antiochus étoit un grand Roi, qui avoit d'autres affaires que d'aller montrer en spectacle un malheureux qu'il avoit soustrait à l'implacable haine des Juifs contre tout le genre humain. D'un autre côté, le Grec délivré n'étoit pas sujet d'Antiochus ; pourquoi auroit-il donc consenti à être mené hors de sa patrie, où ses propres affaires le rappelloient après une si longue absence ? Si un Anglais rachetoit à Alger un Français de la main des Turcs, seroit-on en droit de nier ce fait, sous prétexte que ce Français n'a pas été montré en pompe dans toute la grande Bretagne ?

Object. *Les Grecs n'étoient pas les seuls ennemis des Hébreux ; pourquoi ces Hébreux auroient-ils donc plutôt mangé un Grec qu'un Perse, ou un Egyptien ?*

Rép. Parce qu'apparemment ils n'avoient pu prendre des Egyptiens & des Perses, comme ils avoient pris ce Grec, au moment qu'il voyageoit sous la garantie du droit des gens adopté chez les autres nations. D'ailleurs, il n'étoit pas nécessaire de manger de tous ses ennemis pendant le courant de douze mois : aussi Apion ne le dit-il point.

Les Péruviens célébroient, au solstice d'été, une grande fête qu'on nommoit le *Raymi* : elle duroit neuf jours, pendant lesquels tous les travaux cessoient, le peuple s'attroupant alors pour faire ses dévotions dans les principaux endroits où l'on adoroit les Fétiches ou les idoles nationales, & pour se livrer d'abord après à des débauches effrénées, par un scandaleux contraste dont on retrouve des exemples dans tous les pays de la terre. Le principal acte du *Raymi* consistoit à manger le pain sacré, qu'on appelloit *Cancu*, dont l'apprêt exigeoit beaucoup d'observances vaines & ridicules, ce pain ne pouvant être pétri que par les vierges dévouées au culte de *Pachacamac* ou du Soleil, & ces vierges ne pouvant cuire ce pain qu'après l'avoir soigneusement garanti de toute espece de souillure; & comme la superstition voit des souillures dans tout, il n'étoit pas facile de rendre la pâte du *Cancu* aussi pure qu'elle devoit l'être : après l'avoir partagée en boulet-

---

Object. *La loi & la coutume défendoient de manger dans l'intérieur du temple de Jérusalem, donc il n'est pas vrai qu'on y ait nourri un homme.*

Rép. La loi & la coutume défendoient à Jerusalem de tuer des hommes entre le temple & l'autel, & cependant on y avoit tué plusieurs personnes, & entr'autres Zacharie, *quem occidistis intra templum & altare.* Donc on commettoit chez les Juifs beaucoup d'irrégularités contre la loi & la coutume : si on les a transgressées en un point, pourquoi n'auroit-on pu les violer en un autre ? puisque c'étoit un moindre crime de manger dans le temple que d'y assassiner Zacharie. Ce n'est donc rien objecter que d'objecter la loi, dès qu'il conste qu'elle n'a pas été respectée : c'est comme si l'on vouloit prouver qu'on ne fait pas des *Auto da fé* en Espagne, en disant qu'il y a chez les Espagnols une loi qui défend l'homicide.

Je laisse maintenant à juger au lecteur si Josephe a ou n'a pas détruit l'imputation d'Apion.

res, ou en petits gâteaux, on faisoit venir des enfants au-dessus de cinq ans & au-dessous de dix, à qui on froissoit le nez, & déchiquetoit le front avec des pierres aiguisées : le sang qui découloit de ces blessures, étoit recueilli, & on en arrosoit légérement le pain qu'on distribuoit à tous les assistants, qui le mangeoient en présence des idoles, des prêtres, & de l'Inca toujours assidu à présider à cette solemnité.

Garcilasso s'étonne qu'une telle institution ait fait dire aux auteurs Espagnols que les Péruviens communioient à la maniere des Chrétiens; mais en vérité je ne vois point qu'on doive s'étonner de cette comparaison, qui a toute la justesse qu'une comparaison peut avoir, soit qu'on envisage l'extérieur de cet acte religieux, soit qu'on considere le sens intrinseque que les Chrétiens & les Américains y attachent; puisque les uns & les autres mangent dans leurs temples pour plaire au Dieu qu'ils adorent, lorsqu'ils sont convaincus d'avoir un repentir sincere de leurs fautes, en prenant le pain sacramental qui leur sert de justification. Si les uns sont à cet égard dans l'erreur, & les autres dans la voie de la vérité, cela n'empêche point que leurs usages & leurs idées n'ayent la plus parfaite ressemblance.

C'est une autre question de savoir si les Péruviens se confessoient avant le *Raymi*, comme le prétend absolument Acosta, qui avoit été Missionnaire à Cusco, vers l'an 1558. Il dit que ces peuples alloient révéler leurs péchés à des prêtres nommés *Yschusyres*, qui tenoient en mains une petite corde, & qui, en donnant l'absolution au pénitent, proféroient ces paroles, ou

des paroles ſemblables : *Dieu m'a donné le pouvoir de rompre la chaîne de tes péchés, comme je romps cette corde*, qu'ils caſſoient par le milieu ; & le confeſſé étoit cenſé abſous. Quand il s'y préſentoit pluſieurs cas graves, il falloit un nouveau cordon pour chaque nouvelle foibleſſe, & un pécheur de quelque importance eût ruiné un de ces *Yſchuſyres* en cordons, ſi ce n'eût été la coutume de les payer d'avance. Acoſta ajoute que les femmes ne ſe confeſſoient qu'à des femmes, comme le pratiquent aujourd'hui les Chrétiennes de la Syrie, qui ſoutiennent qu'il eſt auſſi indécent qu'injuſte qu'une honnête femme aille faire confidence de ſes ſottiſes à un homme, qui ayant un cœur bien plus dur, & des paſſions bien différentes, ne ſauroit être le juge d'un autre ſexe que du ſien. On a vu à Veniſe une fille qui ſe diſoit la Meſſie des femmes, & qui raiſonnoit à-peu-près comme on raiſonne en Syrie ; mais malheureuſement pour elle, il n'y eut dans toute l'Europe que le ſeul Guillaume Poſtel qui lui donna raiſon.

L'auteur que nous venons de citer, rapporte encore qu'il exiſtoit entre les confeſſeurs du Pérou une gradation de pouvoir, & que de certains crimes étoient réſervés à des *Yſchuſyres* plus éminents en dignité, qu'on pourroit ſurnommer les charlatans par excellence (*).

(*) Gaſpar d'Ens rapporte qu'on ſe confeſſoit auſſi à Nicaragua : Herrera & Linſcot ajoutent que cet uſage étoit auſſi établi à la Péninſule de Jucatan, où tous les ſacrificateurs ſe marioient, hormis ceux qui faiſoient les fonctions de confeſſeurs jurés.

Quant aux Incas, ils ufoient, nous dit-on, d'un
ratagème merveilleux pour fe difpenfer de révéler
eurs péchés à des prêtres : ils foutenoient qu'étant
Rois, ils n'avoient de juge compétent que Dieu feul,
l'où ils concluoient qu'ils ne pouvoient fe confeffer
qu'au Soleil. Cette fubtilité, qui feroit honneur en
Europe même à un Cafuifte qui l'auroit propofée,
toit tellement fans réplique au Pérou, que le
Grand-Pontife de Cufco abfolvoit toujours d'avance
Empereur & la famille Impériale, lorfqu'elle avoit
envie de faire fa confeffion au Ciel.

Qui croiroit après cela que les Américains, fi ac-
coutumés de fe confeffer à des prêtres de leur religion
& de leur pays, n'ont jamais pu, ou voulu fe confef-
fer avec fincérité aux Miffionnaires catholiques? Cela
eft fi vrai qu'au feizieme fiècle un homme fort zélé
pour leur falut alla tout exprès à Rome, & fit un livre
pour obtenir du Pape d'abolir la Confeffion auricu-
laire en faveur des Indiens Occidentaux, qui ne pou-
voient, difoit-il, fe familiarifer avec cette cérémonie.
L'auteur de l'ouvrage intitulé *de procuranda Indo-
rum falute* attaqua l'honnête homme qui fit cette
propofition au Saint Siège, & l'accabla d'une quan-
tité d'injures baffes & atroces : „ Je ne faurois com-
„ parer ton extravagance, lui dit-il, qu'à celle d'un
„ Eccléfiaftique Allemand qui vint, comme toi, à
„ Rome, il y a quelques années, demander au Sou-
„ verain Pontife un ordre pour déraciner tous les
„ plants de vignes en Allemagne, afin d'empêcher
„ dorénavant le Clergé de s'y enivrer."

C'eft aux Théologiens à apprécier cette compa-

raiſon & ces invectives d'un furieux contre une perſonne bien intentionnée, qui conſeilloit un remede extraordinaire à un grand mal. Quoique le Pape rejetta avec mépris ce projet ſalutaire, les Eccléſiaſtiques Eſpagnols, établis aux Indes, n'en agirent pas moins comme ils voulurent (*), en refuſant, ou en accordant les ſacrements à ceux d'entre les Indiens qui leur paroiſſoient être moins imbéciles que les autres : & le nombre de ceux à qui on adminiſtre aujourd'hui la Communion, eſt très-peu conſidérable.

Je prévois que vous m'objecterez qu'Acoſta, qui nous a fourni de ſi grands détails ſur l'ancienne confeſſion des Péruviens, s'eſt fait illuſion en voulant trouver à tort & à travers une conformité quelconque entre le culte des Chrétiens & celui des Américains, parce qu'on aime à imputer aux autres les opinions dont on eſt ſoi-même imbu. Oui ſans doute, je n'héſiterois point d'accuſer cet Hiſtorien de s'être

(*) Il eſt étonnant que l'Eſpagne, ſi ſouvent eſclave de la Cour de Rome, ait ſu, par la profondeur de ſa Politique, ſouſtraire à la *Camera Apoſtolica* le Mexique & le Pérou. Les Papes ne tirent aucune Annate de ces riches provinces : ils ne peuvent conférer ni Evêché, ni Canonicat, ni Bénéfice dans toute l'étendue des Indes Eſpagnoles, les mois papaux n'y étant pas admis. Enfin on a trompé en tout point l'avidité de Paul III, de Paul V, & de Léon X, qui érigeoient évêchés ſur évêchés en Amérique, pour y fonder d'autant mieux la puiſſance papale. On peut preſque dire que Paul III abuſa du plaiſir de créer des Archevêques & des Evêques aux Indes, puiſqu'il en fit à Mexico, à Lima, à St. Domingo, à Cuſco, à Chiapa, à Quito, à Honduras, à Popayan, à Nicaragua, à Los Angelès, à Jucatan, à Guatimale, à Mechoacan, & dans une infinité d'autres endroits que je ne me rappelle pas.

rossiérement mépris, si on ne savoit que la Confession a été de temps immémorial adoptée chez plusieurs nations où on ne l'auroit ni cherchée, ni soupçonnée. Avant qu'on eût quelque connoissance du *Sadder*, on se seroit moqué en Europe d'un voyageur qui eût assuré qu'on s'est confessé depuis plus de deux mille ans chez les Guèbres de la Perse, ou les ignicoles, dont le culte a été détruit en partie par le Mahométisme, comme la religion judaïque a été détruite par le Christianisme : mais depuis que le Docteur Hyde nous a procuré une traduction latine du *Sadder*, extrait du *Zend-pasend-vosta* attribué à Zoroastre, ou à Zerdust, le législateur des Parsis, on ne sauroit nier qu'on n'y voie l'aveu du pécheur, l'absolution, la pénitence, & tout ce qui constitue la Confession formelle, telle qu'elle se pratique, ou qu'elle devroit se pratiquer dans les pays Catholiques. Comme le livre du docteur Hyde est devenu fort rare, je vous citerai le passage qu'on lit à la PORTE XLIX, pour que vous soyez en état de juger si l'on peut l'entendre dans un autre sens que celui que j'y crois découvrir (*).

(*) *Quando alicui supervenit aliquod peccatum, recitet Pitupht . . . . . & accedat ad sacerdotem, & ad purioris animæ Desturum. Cum ad Destur seu Præsulem aliquem veneris, & veniam seu remissionem petieris, ex ejus benedictionibus minuetur peccatum. Quando absolutionem alicui fecerit Destur religiosus, augetur ejus religio, & minuetur simultas. Certissimè scito, quod peccatum illud, quod ab eo requirebatur, exinde meritorum beneficium percepisse . . . . . Si non invenerit aliquem Bihdin, tum lucido animo coram Churshid, seu sole, se sistat . . . . propter commissa peccata sua mœstus.* De Religione Persarum pag. 461. in 4to.

Tavernier nous apprend que de son temps les Guèbres de la Perse confessoient encore à leurs prêtres, qu'ils nom-

Vous ſavez que les Myſtères d'Eleuſis, qui étoient, dès la plus haute antiquité, célébrés en Egypte, exigeoient une confeſſion générale de la part des initiés. Ces Myſtères paſſerent des bords du Nil dans l'iſle de Crète, dans celle de la Samothrace, & delà dans le continent de l'Aſie mineure, où les honnêtes gens s'accoutumerent inſenſiblement à ſe confeſſer; il eſt vrai que Plutarque parle d'un jeune homme qui faillit de déchirer le voile, & de porter un coup mortel à cette pieuſe inſtitution. Comme les prêtres de Cérès vouloient le contraindre à ſe confeſſer, lorſqu'il ſe préſenta aux Myſtères, il leur demanda effrontément de qui ils tenoient le pouvoir de remettre les péchés. *De Dieu même*, lui dit-on. *J'en ſuis charmé*, répliqua-t-il, *je me confeſſerai donc directement à Dieu, & non à vous, qui n'êtes que des ſycophantes.* Cette hardieſſe qui auroit pu entraîner une héréſie, ſi elle avoit fait quelque impreſſion ſur l'eſprit des auditeurs, fut regardée comme une étourderie qui ne tiroit pas à conſéquence : on s'étonna ſeulement de voir aux Myſtères un philoſophe qui ne croyoit pas aux Myſtères.

A Rome on abſolvoit les coupables dont les crimes étoient reſtés ſecrets, en les aſpergeant d'eau fulminale, qui doit avoir eu encore plus de vertu

ment *Cazi* ou *Kaddi*, les péchés dont ils avoient droit d'abſoudre; car il y a des cas réſervés au grand Pontife qu'on nomme le *Deſtour Deſtouran*, ou la *Règle des Règles*, & qui, ſelon Chardin, réſide à Yezd, d'où il ne ſort jamais : il y a dans cet endroit une eſpèce de College où l'on enſeigne aux jeunes prêtres le Code religieux, tel qu'il eſt expoſé dans le *Sadder*, qui a été rédigé ſur les anciens livres, en 1500, par un Guèbre qui ſe nommoit fils de *Melich-Shadyc*, & qui étoit dans la fonction de *Deſtour*.

ue l'eau lustrale ordinaire. Les *Moulahs*, ou les Docteurs Persans, qui content de Jesus-Christ tant e choses extraordinaires, dont nous n'avons aucune connoissance (*), disent qu'il avoit été initié en sa eunesse aux Mystères d'Eleusis d'Egypte, pendant : séjour qu'il fit dans ce pays, d'où l'idée lui vint 'établir la Confession, en accordant à l'Iman Pierre : même pouvoir qu'avoïent les Choens Egyptiens z les Hiérophantes Grecs, d'absoudre les péchés caitaux; car dans la primitive Eglise, on ne confessoit pas les péchés véniels : on est redevable de ce récepte à la prévoyance des Théologiens postérieurs ux cinq premiers siècles.

Les Relations nous apprennent qu'on a aussi observé une espèce de Confession chez les Japonois, & les ndiens restés fidèles au culte du Dieu Brama & de Vache. Ce qui doit nous convaincre qu'on a tenté, 'une extrêmité du monde à l'autre, de calmer les roubles de la conscience outragée, en inventant des rtifices frivoles pour faire taire des remords réels; z je ne sais si l'on doit plaindre ou féliciter les hommes d'y avoir réussi, s'il est vrai qu'ils ayent réussi.

(*) On trouve dans Chardin, que les *Moulahs* de la erse assurent aussi que Jesus-Christ étoit en corresponance avec le médecin Galien; mais comme nous entenons un peu mieux la Chronologie que les *Moulahs*, nous vons bien que c'est un conte Oriental, né de l'opinion ue tous les peuples de l'Asie ont de Jesus-Christ, qu'ils egardent comme un ancien médecin qui guérissoit la catacte & la goutte. Tous les Missionnaires Catholiques ne ont soufferts en Perse, en Turquie, & aux Indes qu'en ualité de médecins & de chirurgiens. Le petit peuple imagine en Perse, que généralement tous les Chrétiens ont médecins, ou charlatans.

Ces considérations vous feront peut-être revenir du préjugé où vous paroissez être en regardant comme une fable mal imaginée tout ce que les écrivains Castillans ont dit de la façon dont les Péruviens se confessoient. Je vous accorde volontiers que le métif Garcilasso a tâché de suspecter leur témoignage ; mais, si l'on y prend garde de près, on s'appercevra que son rapport ne différe pas si essentiellement qu'on le croit, d'avec celui du Pere Acosta. ,, Les Péruviens ,, croyoient, dit-il, que le Soleil révéloit ses loix à ,, son fils, leur Inca ; ainsi la désobéissance leur pa- ,, roissoit un sacrilege, & souvent ceux qui se sen- ,, toient coupables, alloient volontairement & pu- ,, bliquement devant le juge déclarer les fautes qu'ils ,, avoient commises, & dont personne n'avoit con- ,, noissance ; car étant persuadé que l'ame se con- ,, damnoit elle-même, & que leurs fautes causoient ,, les malheurs publics & particuliers, ils les vouloient ,, expier par la mort, pour empêcher que le Soleil ,, ne leur envoyât d'autres afflictions. C'est delà que ,, les Historiens Espagnols ont tiré que les Indiens ,, du Pérou se confessoient." *p.* 26. *T. II.*

Je vous demande maintenant si, malgré ce passage, on n'est pas en droit d'assurer que la Confession étoit établie là où les coupables n'avoient d'autres accusateurs qu'eux-mêmes, là où l'on se croyoit obligé, par principe de religion, de révéler ses fautes secrettes à des juges publics, là où l'on s'imaginoit enfin que l'aveu ingénu & volontaire de ses péchés étoit l'unique moyen de détourner la vengeance, & de désarmer la colere des Dieux irrités ?

Si vous ſuppoſez que Garcilaſſo a un peu embelli la Confeſſion des Péruviens, & que le Pere Acoſta l'a rendue un peu ridicule avec ſes cordons; il vous ſera facile de diſcerner ce qu'il peut y avoir de vrai & de faux dans cette inſtitution, qu'on a retrouvée en Amérique, parce que les mêmes cauſes ont dû produire les effets analogues par-tout où il y a des hommes: ils ont toujours été foibles & indulgents envers eux-mêmes : ils ont toujours été abuſés par leur propre cœur, ou par la malice d'autrui.

Comme j'ai parlé aſſez au long, dans un chapitre particulier, de la Circonciſion des Mexicains, il ne me reſte rien à y ajouter, ſinon de vous dire que je ne ſaurois me perſuader que les prêtres du Mexique ayent adreſſé aux enfants, après leur avoir fait une inciſion au prépuce & aux oreilles, ces paroles ſacramentales, *ſouvenez-vous que vous êtes nés pour ſouffrir, ſouffrez donc, & taiſez-vous.* Il y a des perſonnes qui ont admiré le grand ſens de cette prétendue maxime, qui, à mon avis, ne renferme aucun ſens : car il n'eſt pas décidé que nous ne ſoyons nés que pour ſouffrir; & quand nous ſouffrons, aucune loi divine ou humaine ne peut nous empêcher de nous plaindre, & de plaindre tous ceux que le ſort contraire accable d'un même poids. Quand il y auroit des loix ſi abſurdes parmi les hommes, la nature opprimée n'en deviendroit pas plus muette, & n'en gémiroit pas moins. D'ailleurs comment pourroit-il venir dans l'eſprit de quelqu'un, ſinon d'un inſenſé, d'ordonner à un petit enfant de ſe taire, ſous prétexte qu'il n'eſt venu au monde que pour ſouffrir? J'aimerois donc

mieux ſuivre en cela les auteurs qui nous ont tranſmis d'une façon contraire les paroles ſacramentales des prêtres Mexicains, en aſſurant que ces impoſteurs cruels diſoient à ceux qu'ils circonciſoient, *ſouvenez-vous que vous êtes nés pour ſouffrir : tâchez donc de ſupporter le fardeau de la vie, & plaignez-vous, ſi vous voulez.* Il y auroit eu au moins quelque ombre de raiſon dans cette ſentence, à laquelle on a peut-être auſſi peu penſé qu'à l'autre.

Il n'en eſt pas ainſi du diſcours que tint Atabaliba, le dernier des Incas du Pérou, au Frere François de la Vallé-viridi, qui vouloit le convertir à la foi Chrétienne, en lui parlant de Jeſus-Chriſt, & en le menaçant de mettre ſes états à feu & à ſang. On convient généralement que ce prince répondit en ces termes :

Ceſſe, odieux brigand, de me prêcher un Dieu né...... & mort..... Celui que j'adore eſt immortel, & le vain pouvoir des humains ne ſauroit s'étendre juſqu'à lui : mon Dieu eſt donc ſans comparaiſon ſupérieur au tien, que tu dis avoir été égorgé par les hommes. D'ailleurs, comment pourrois-tu me convaincre que tu ne m'en impoſes pas, en me contant tant d'ineffables myſtères dont ni moi ni perſonne dans mon pays n'a jamais eu la moindre connoiſſance?

La Vallé répliqua d'une maniere étrange & inouïe à cette queſtion : il tira, de deſſous ſa robe, une Bible qu'il préſenta au Péruvien, en lui diſant : *prends ce volume, il contient la vérité : la parole de Dieu y eſt gravée, & tout ce que je t'ai annoncé, y eſt écrit. C'eſt à toi de croire, & non de douter.*

Atabaliba prit cette Bible, l'examina attentivement, la porta à ses oreilles, & finit par la jetter à terre, & par cracher dessus, en s'écriant : *j'ai regardé le Quipos (*), & je n'y ai rien pu voir ; je l'ai approché de mes oreilles, & je n'y ai rien pu entendre. Si la vérité y étoit écrite, pourquoi Dieu ne me feroit-il pas plutôt la grace d'y pouvoir lire qu'à toi, qui n'es qu'un scélérat obscur, venu de loin pour massacrer mon peuple, & me ravir mes Etats ? Va chétif imposteur, je crois bien te valoir.*

Le moine, devenu furieux, ne s'amusa plus alors à disputer ; mais il commença, dit Zarate, à crier de toutes ses forces, *aux armes, aux armes*, & le déprédateur Pizarre livra, à ce signal ou à ce tocsin, la célebre bataille de Caxamalca, où l'Empereur du Pérou fut pris, & ensuite baptisé, & étranglé avec un billot contre le dossier de sa chaise. On s'attendrit en lisant la fin de ce prince infortuné, que les richesses, qui sauvent si souvent le coupable, ne purent sauver malgré son innocence : il avoit, malheureusement pour lui, à faire à des soldats & à des moines.

Il est à jamais étonnant, me direz-vous, que pour prouver la vérité de la religion Chrétienne à un Américain qui ne savoit ni lire ni écrire, on lui ait mis la Bible en mains ; mais si vous pensiez que le moine qui fit cette extravagance savoit lire lui-mê-

(*) Les Péruviens, comme on sait, donnoient le nom de *Quipos* aux cordons qu'ils employoient pour conserver la mémoire des principaux événements, & faire des calculs. L'interprête Espagnol aura aussi appellé la Bible *Quipos*, pour en donner une idée au Péruvien, qui n'avoit jamais vu des livres écrits ou imprimés.

me, vous vous tromperiez. Le Clergé Espagnol croupissoit, au commencement du seizieme siècle, dans une si incroyable ignorance, qu'il étoit rare de rencontrer un ecclésiastique qui sût signer son nom, & qui n'eût la Bible pendue à sa ceinture par ostentation.

Ce Dieu immortel dont parla l'Inca, n'étoit autre chose que le Soleil, que les Péruviens nommoient *Pachacamac*, & qu'ils regardoient comme le créateur du monde, & de tous les êtres divers qui le composent. Quant à leurs Divinités subalternes, ou leurs *Guacas*, ce n'étoient que des Fétiches, ou des objets déifiés par le caprice, la crainte, l'ignorance, & la superstition : on assure qu'ils adoroient aussi des statues représentant des diables si conformes à ceux de l'ancien continent qu'on s'y seroit mépris : il ne leur manquoit ni cornes ni griffes, ni aucun des traits essentiels par lesquels des imbéciles ont dépeint le Démon, pour faire peur à d'autres imbéciles. Quel qu'ait été enfin le culte des anciens Péruviens, il est très-certain que les débris de cette nation qui subsistent encore de nos jours, ont conservé au fond du cœur un penchant secret & invincible pour les institutions religieuses de leurs ancêtres. En effet, comment pourroient-ils être convaincus de la vérité du Christianisme, lorsqu'ils réfléchissent sur la conduite que les Chrétiens ont tenue à leur égard, en les réduisant en esclavage, après les avoir dépouillés de ce que le Ciel & la Nature leur avoient donné, après avoir égorgé les trois quarts de leurs concitoyens & le dernier de leurs Rois, en violant impunément

toutes les loix divines & humaines ? Avouez que, quand on a le malheur d'être né Péruvien, il eſt preſqu'impoſſible de ſe perſuader que le Dieu des Eſpagnols vaille mieux que *Pachacamac*. D'un autre côté, il ſemble que ce ſoit la deſtinée de la religion Catholique de ne pouvoir faire fortune hors de l'Europe ; quand on ſort de cette quatrieme partie du monde, on retrouve dans les autres un ſi petit nombre de Catholiques qu'on en eſt étonné ; & ſi de ce petit nombre on exceptoit encore les Européans expatriés qui ont été s'établir ſoit en Aſie, ſoit en Afrique, ſoit au nouveau Monde ; on réduiroit preſqu'à rien la ſomme des fidèles qui croient au Pape hors de l'Europe.

N'exigez pas de moi que je vous donne quelques éclairciſſements ſur la prétendue religion des Américains purement ſauvages. Ambulants & diſperſés, leurs opinions ſont auſſi multipliées que leurs familles. Dans une cabane on voit des Pénates & des Lares, dans une autre cabane on n'en voit point : on ne penſe pas d'un côté d'une riviere comme de l'autre, & quand même cette confuſion d'idées ne ſeroit pas auſſi réelle qu'elle l'eſt, on n'en pourroit pas mieux débrouiller la Théologie des Sauvages ; la pauvreté extraordinaire & preſqu'inconcevable de leur langage, dans lequel on ne peut exprimer aucune notion métaphyſique, étant un obſtacle inſurmontable pour quiconque tenteroit d'approfondir leurs ſentiments ſur la Divinité. D'ailleurs, à quoi nous ſerviroit-il d'être parfaitement inſtruits des dogmes religieux des Criſtinaux, des Ticounas, des Moxes, des Algonquins, puiſque nous ne pouvons douter que ces dogmes, quels qu'ils ſoient,

ne renferment des superstitions affreuses ? Défions-nous encore une fois de tout ce que les voyageurs ont compilé, dans leurs ennuyeux journaux, sur la religion de ces hommes errants sur des plages incultes, ou retirés dans des forêts obscures : on a à cet égard indignement abusé de la crédulité du vulgaire des lecteurs : Laët même ose nous dire dans son Histoire si estimée des Indes Occidentales, qu'il y a des esprits qui apparoissent aux Brésiliens ; mais, ajoute-t-il, ils ne se montrent pas si souvent que quelques relations le donnent à entendre (*). Dites-moi s'il n'est pas permis, lorsqu'on lit de semblables puérilités, de supposer que Laët avoit la fievre, quand il s'est imaginé qu'il y avoit des esprits : & qu'il avoit encore la fievre, quand il a cru que ces êtres se laissoient voir plutôt aux sauvages de l'Amérique qu'aux philosophes de l'Europe ? Voilà cependant comme on a écrit tant de fois l'histoire sans jugement ; mais il est vrai aussi qu'on l'a lue encore plus souvent sans réflexion, sans critique, sans défiance.

Je n'ignore pas qu'on a long-temps recherché si les peuples qu'on a surpris dans l'état de Nature sous des climats lointains, avoient quelque idée de l'immortalité de l'ame ; parce qu'on s'est figuré qu'il nous importoit infiniment d'être bien informés sur cet article. Heureusement on s'est trompé ; car la vérité d'un systême dépend aussi peu du nombre de ceux qui l'adoptent, que du nombre de ceux qui le rejettent : si l'on

(*) *Munusculis juxta positis illos spiritus placare nituntur: rarius autem hi spiritus inter illos apparent, licet multi aliter tradiderint.*

on pouvoit parvenir à l'évidence en comptant les oix, il n'y a pas de difficulté en Morale ou en Méta-hysique qu'on ne décideroit par cette méthode; mais ncore une fois, cette méthode ne sauroit nous conuire à rien : un homme peut être seul de son sentiment contre tout le monde, & avoir raison : un home peut être seul de son sentiment, & se tromper. uand tous les peuples de l'univers croyoient encore ue le soleil tournoit, il ne tournoit pas : ainsi quand seroit démontré que tous les peuples de l'univers mettent l'immortalité de l'ame, on conçoit qu'on ne roit pas plus avancé qu'auparavant, malgré cette déonstration, qu'on a cru si nécessaire. Au contraire, consentement singulier de tant d'individus si sujets e méprendre dans des matieres où les sens & les orgas peuvent décider, seroit plus propre à faire douter à convaincre dans une matiere où les organes & les as ne sauroient décider.

Il importe d'observer que la résurrection des rps & l'immatérialité de l'ame sont deux systêmes , quoique confondus à chaque instant, n'en differt pas moins essentiellement entr'eux : il y a, par mple, des sauvages qui croient qu'ils ressuscitet, & qui n'ont pas la moindre notion de la spirilité de l'ame : ils ignorent même qu'ils ont une e; puisque leur dictionnaire manque de mots pour rimer des idées semblables. Cette hypothese de la rrection des corps a été presque universelle chez nciens peuples, & les Chrétiens des premiers siè-, avoient tellement outré les choses qu'ils prétenent que les dents des morts étoient des substances

incorruptibles que Dieu se réservoit comme une espece de graine ou de sémence pour faire regermer les corps décomposés par la putréfaction : *Constat dentes incorruptos perennare, qui ut semina retinentur fructificaturi corporis in resurrectione* (*). Cet absurde préjugé avoit été puisé dans le Paganisme ; puisque les Romains ne bruloient pas les corps des enfants morts avant la pousse des dents ; & on les appelloit pour cela *minores igne rogi*. En parlant de l'usage d'embaumer les corps, j'ai fait voir qu'il tiroit son origine du dogme de la Résurrection, & j'en ai conclu que les Juifs qui embaumoient aussi les cadavres, adhéroient aussi à ce dogme ; qui étoit donc reçu dans la Judée longtemps avant la naissance du Christianisme, dont les premiers sectateurs, prévenus comme ils l'étoient de l'incorruptibilité des dents, crurent sans doute pouvoir se passer du nitre, de la *Cedria*, & des autres drogues propres à conserver le corps.

Quant au systême de l'immortalité de l'ame, on ne connoît jusqu'à présent aucune nation qui l'ait admis purement & simplement, sans y mêler celui de la résurrection des corps, & il n'y a peut être qu'une société toute composée de philosophes qui pût se contenter d'une doctrine si sublime.

Si je vous ai inspiré de la défiance pour tout ce que les voyageurs ont rapporté de la religion des Sauvages du nouveau continent, je ne dois pas omettre de vous prévenir aussi contre la grande *Histoire des Cérémonies Religieuses & des Superstitions*,

(*) Tertul. *De Resur. carnis.*

dont le feptieme volume renferme, à mon avis, le plus de chofes fauffes, hazardées, & fufpectes. Si, au lieu de s'ériger lui-même en auteur, le libraire Bernard eût employé à un ouvrage de cette importance des philofophes capables de faire un choix judicieux entre les matériaux, & des écrivains affez habiles pour les rédiger fans diffufion, il ne feroit jamais forti de la main des hommes un livre plus inftructif, plus utile, & plus redoutable pour le fanatifme; mais cet édifice, élévé fur un bon plan, a été fi mal conftruit, fi médiocrement exécuté, qu'on devroit le rebâtir de nouveau : on y a copié des voyageurs très-peu accrédités, inféré des relations menfongeres, & accumulé à l'infini des faits formellement contredits par les obfervateurs plus éclairés, ou mieux inftruits.

LETTRE II.

Sur le grand-Lama.

Lorfque l'occafion s'eft préfentée de parler du Mémoire dans lequel Mr. de Guignes foutient que des prêtres de la Bukarie allerent prêcher le culte du Dieu *Fo* ou *Xaca* dans l'Amérique, mille ans avant la découverte de l'Amérique; j'ai dit avec ingénuité ce que j'en penfois, & aucun motif n'a pu depuis m'infpirer d'autres idées. Au contraire, je me flatte maintenant de ne m'être pas précipité en condamnant un fyftême fi déraifonnable. Depuis la mort de Mr. Fourmont, nul Européan n'a fait de plus grands pro-

grès dans la langue & l'hiſtoire de la Chine que le fameux Pere Gaubil, qui ſe tenoit encore caché à Pékin en 1756 : obſédé par des lettres de ſes correſpondants, il a bien voulu entreprendre des recherches ſur ce prétendu voyage des Lamas au nouveau monde; mais n'en ayant trouvé aucune trace dans les Géographes & les Hiſtoriens Chinois le plus généralement eſtimés, il a traité ce conte comme il le méritoit, en le reléguant parmi les fables hiſtoriques. Comme je n'avois aucune connoiſſance de ces recherches faites à la Chine, dans le temps que j'étois occupé à compoſer mon premier volume, j'ai été agréablement ſurpris de voir mon ſentiment ſe confirmer d'une façon ſi formelle, à quoi je ne m'étois pas attendu de ſi tôt. Permettez moi de vous déſabuſer encore ſur un autre fait, également faux, auquel le Mémoire de l'Académicien Français a donné lieu; on a publié dans toute l'Europe qu'on avoit trouvé au centre de la Nouvelle Angleterre une pierre qui contenoit une inſcription en caracteres du Thibet, qui eſt, comme vous ſavez, le pays où réſide le Grand-Lama. Après m'être procuré toutes les informations poſſibles ſur ce prétendu monument, je puis hardiment vous aſſurer qu'on n'a jamais découvert aucune inſcription en aucun caractere dans toute l'étendue de l'Amérique, depuis le pays des Eskimaux juſqu'à la pointe de la Terre del Fuego. Cette pierre de la Nouvelle Angleterre eſt comme la médaille de Jules Céſar qu'on diſoit avoir été déterrée au voiſinage des Patagons, chez des ſauvages qui ſe nommoient les *Céſaréens*. D'où vous pouvez juger juſqu'à quel point on a oſé porter l'audace de feindre

les chofes les plus incroyables pour appuyer les fyftêmes les plus abfurdes.

Suppofez maintenant que le Pere Gaubil n'eût jamais été à la Chine, & qu'on n'eût pu, par aucun moyen, confulter de bons Auteurs Chinois fur cette prédication imaginaire des prêtres de la Bukarie en Amérique, je penfe qu'il eût fuffi, pour détruire ce paradoxe, de démontrer l'impoffibilité d'un tel voyage par les mers orageufes & inconnues de la Tartarie : il eût fuffi de prouver, comme je l'ai fait, qu'il n'a jamais exifté la moindre conformité entre les religions du nouveau Monde & celle des Grands-Lamas, dont j'ai envie de vous faire l'hiftoire, fans m'affujettir aux loix d'une Differtation méthodique, ou d'un Traité en forme.

Il confte, par des monuments authentiques & inconteftables, recueillis au Thibet (*), que 1340 ans avant notre ére vulgaire il regnoit déjà dans cette contrée un grand Lama, nommé *Praftinmo*. La fucceffion de ces Pontifes, non interrompue pendant plus de trois-mille ans, a duré jufqu'à nos jours, & durera probablement encore longtemps. *Nec metas rerum, nec tempora pono.*

(*) On a donné au *Thibet*, comme à plufieurs autres contrées, différents noms qui fignifient toujours le même pays ; on l'a appellé *Boutam*, *Tangut*, *Topet*, *Tupet*, *Tibt*, *Topt*, *Tfan-Li*, *Brantola*, *Brancola*, & *Laffa* ; mais *Laffa* eft proprement la partie du *Thibet* qui appartient au Grand Lama : auffi *Laffa*, traduit littéralement, fignifie *le pays donné au Dieu La*. Dans les *Obfervations Géographiques* du Pere Gaubil, la ville capitale de *Laffa* eft au 29ieme degré & fix minutes de Latitude Septentrionale.

Il n'y aucune religion qui puisse se vanter d'avoir bravé une telle suite de siècles sans grand malheur & sans désastre. Le culte des Chinois a été plus d'une fois altéré par l'arrivée des divinités étrangères, & les prédications fanatiques de *Laokium*, & des novateurs qui, par le charme de l'enthousiasme, ont entraîné dans leurs sectes la populace éblouie. Les Juifs ont vu finir leur Hiérarchie, démolir leur temple & abymer leur Sanhédrin. Alexandre & Mahomet ont sappé tour à tour l'ancienne religion des Guèbres ou des Ignicoles. Tamerlan & les Mongols, en conquérant l'Inde, y ont porté un coup destructif au culte du Dieu *Brama*. Mais ni les temps, ni la Fortune, ni les hommes n'ont pu ébranler le pouvoir Théocratique des Dalaï-Lamas : leur plus grand ennemi même, nommé *Tsé-Vang-Raptan*, Kam des Eleuths, qui pilla le grand temple de Putola en 1710, après avoir attaqué les droits du Sacerdoce par un Manifeste injurieux & rempli de blasphêmes, ne put réussir à détrôner le Lama, qui appellant le Ciel & la Chine à son secours, repoussa le brigand qui l'insultoit, & affermit mieux que jamais les fondements du Saint Siège, qui n'a essuyé aucun orage de quelque conséquence, depuis cette époque.

Je sais que le Pere Georgi prétend que *Prasrinmo* a été le fondateur de l'autel & du trône des Lamas, où il s'assit le premier; mais je ne saurois adopter cette opinion; puisque la religion Lamique étoit déja propagée au de-là de la Mer Caspienne plus de cinq-cents ans avant notre ére; & l'on voit, par un passage de Strabon, que les Getes avoient depuis très long-

temps un grand Pontife dont il rapporte l'inſtitution à *Zamol* ou à *Zamolxis*, qu'il fait contemporain de Pythagore; mais qui doit avoir été bien antérieur au ſiècle de ce philoſophe: car Hérodote, qui eut pu connoître ce *Zamol* s'il eût vécu du temps de Pythagore, aſſure que c'étoit un très-ancien perſonnage. Ce que les Grecs en ont écrit, eſt ſi mêlé de ténebres & d'incertitudes, qu'on n'y peut entrevoir aucune vérité. Il eſt bien plus probable que les Getes avoient puiſé dans la Tartarie, d'où ils étoient originaires, le culte du Dieu *La*, & l'avoient porté avec eux dans la Valachie & la Moldavie, où ils ſe fixerent; de ſorte que leur Pontife, réſidant ſur le mont *Kagajon*, n'étoit proprement qu'un vicaire ou un *Kutuktus* du grand Lama, qui a actuellement ſous lui deux-cents de ces *Kutuktus*, dont le principal a ſon ſiege & ſa pagode chez les Calmouks, qui le nomment leur *Catoucha*, dont la conduite peu louable a donné de grands mécontentements à ſon chef, ainſi que vous le verrez par la ſuite de cette Lettre.

Comme les anciens Germains étoient une filiation ou une colonie de Tartares, je ne crois pas m'être trompé, lorſque j'ai ſoupçonné que la déification des femmes en Allemagne, & l'autorité Théocratique qu'elles y ont exercée, dérivoient du culte Lamique, amené dans cette région par les peuples émigrés; car *Velleda*, *Lahra*, *Jecha*, *Gauna*, *Retto*, *Siba*, *Worda*, *Freja*, *Aurinia*, & tant d'autres filles adorées au-delà du Rhin, dont l'Hiſtoire nous a conſervé le ſouvenir, y ont joui de toutes les prérogatives attachées à la dignité des Dalaï-Lamas du Thi-

bet (*). Auſſi Tacite nous apprend-il que *Velleda*, qui demeuroit ſur la Lippe, ſe tenoit toujours renfermée dans une tour où elle ne communiquoit qu'avec des gens affidés, qui, comme les médiateurs & les interprêtes de la Divinité, alloient ſignifier au peuple les volontés de ſa Prêtreſſe qu'il ne voyoit pas. Cette étiquette s'obſerve encore à-peu-près de même au château de Putola où réſide le Grand-Lama, qui ne ſe montre que fort peu en public; mais il admet à ſon audience les envoyés & les ambaſſadeurs, & reçoit la viſite des princes qui viennent le complimenter: on a même vu un de ces ſouverains Pontifes faire le voyage de Pékin pour y conferer avec le Tartare *Schun-Ti*, devenu Empereur de la Chine par les intrigues & la protection des Lamas. Si on en excepte les fêtes ſolemnelles & les occaſions extraordinaires, il eſt rare de voir paroître les Dalaïs; mais leurs portraits ſont toujours expoſés, & ſuſpendus au-deſſus du portail du temple de Putola. Deux de ces portraits ont été copiés par des voyageurs qui les ont fait graver à leur retour: on en peut voir un dans les obſervations qu'Ysbrand-Ides a ajoutées à ſon Journal de la Chine, & l'autre dans les Relations des Miſſionnaires Gruéber & d'Orville. Dans Ysbrand, ce Pontife eſt

(*) On aſſure que cette ſinguliere idée de canoniſer une femme pendant ſa vie, & de la reſpecter comme une image de la Divinité, s'eſt renouvellée en Allemagne, depuis quelques années, chez les fanatiques qu'on nomme les *Sionites*, qu'on accuſe d'avoir quelque part un temple où ils réverent une femme ou une fille, qu'ils honorent du titre de *Mere de Sion*. Les viſions de ces ſectaires me ſont ſi peu connues que je ne ſaurois dire s'il y a quelque réalité dans les ſuperſtitions qu'on leur impute.

représenté comme un jeune homme, imberbe, bien fait, & dont les habits ne sont pas magnifiques, ni les ornements outrés : dans Gruéber, il a la figure & l'attitude d'un vieillard.

La difficulté d'approcher ce Prêtre-Roi doit nous faire rejetter comme des fables tout ce que disent quelques aventuriers Européans, qui se glorifient de lui avoir parlé. Le Capucin *Horatio de la Penna* a poussé l'exagération jusqu'à oser publier qu'il avoit été en correspondance avec le Grand-Lama ; & dans cette correspondance chimérique, on voit une lettre par laquelle le Pontife Tartare permet au moine Italien de prêcher la religion chrétienne au Thibet ; *car ayant fait examiner*, dit-il, *votre culte & vos dogmes, je les crois vrais, & très-capables de procurer la paix & le salut de mes fideles sujets. Prêchez donc, Frere, mais n'imitez pas la conduite de ces brigands qu'on nomme des* Jésuites, *qui souillés de tous les crimes imaginables*, & *emportés par une ambition qu'on ne sauroit définir, & par une avarice que rien ne sauroit assouvir, ont excité dans mes Etats des troubles & des séditions que je n'ai calmées qu'avec peine.*

Il faut être à la fois bien impudent & bien imbécile pour imaginer des faussetés si palpables & si révoltantes. Comment le Lama se seroit-il méprisé lui-même jusqu'au point d'écrire à un Capucin ? Comment auroit-il pu avouer à ce Capucin que la Religion Chrétienne est vraie, & l'exhorter à la prêcher ? C'est comme si l'on disoit qu'un Iman Turc avoit obtenu du Pape la permission de prêcher le Mahométisme en Italie, parce que le sacré College a reconnu que le Ma-

hométiſme étoit une religion vraie & très-propre à ſauver les Italiens. *Horatio de la Penna* auroit dû garder pour lui & ſes confreres ces abſurdités qui ont fait rire les examinateurs qui ont approuvé ſon livre, qui n'auroit pas dû l'être. Le vrai but de ce vil impoſteur a été d'extorquer des aumônes des Catholiques d'Europe, ſous prétexte d'employer ces ſecours à l'avancement du Chriſtianiſme au Thibet, & d'augmenter ainſi les revenus des Capucins, en décriant les Jéſuites; car les moines mendiants ſont verſés dans mille eſpeces de fraudes, & ne vivent que d'intrigues aux dépens les uns des autres : auſſi s'aiment-ils tendrement.

Je puis vous aſſurer qu'il n'y a pas un mot de vrai dans ces ſéditions ſi dangereuſes allumées par les ſoi-diſants Jéſuites dans les Etats de la domination du Dalaï-Lama, où la police eſt trop bien établie pour que des vagabonds, & des étrangers ſans aveu, puiſſent y attenter au repos public. Cette fable vient de ce que ces religieux, expulſés de la Chine, allerent en grand nombre ſe jetter dans le Thibet, d'où le Lama qui ne ſavoit que trop bien tout ce qui s'étoit paſſé à la cour de Pékin, les fit promptement chaſſer : & l'on dit que quelques-uns eurent le malheur de tomber entre les mains des *Amicks*, ou des petites hordes de Tartares errants, qui ne leur ayant pas trouvé des paſſe-ports ſignés du *Deva*, les pendirent aux arbres, comme des voleurs de grand chemin.

S'il y a un pays au monde où le Chriſtianiſme ne s'établira jamais, c'eſt ſans doute au Thibet; parce que la puiſſance ſpirituelle & temporelle y étant com-

binées, & réunies dans un même chef, ce Monarque Eccléſiaſtique s'oppoſera toujours aux progrès d'une religion étrangere, qui ne pourroit s'accroître qu'au détriment de ſon autorité, dont on eſt pour le moins auſſi jaloux en Tartarie que partout ailleurs. D'un autre côté, la foule des petits Lamas ou des prêtres ſubalternes, dont on compte plus de cent-ſoixante-mille, ne ſouffrira jamais que des prédicateurs venus d'Europe, ſoit qu'ils ayent un capuchon ou un chapeau, ſoit qu'ils portent autour du corps une corde ou une ſangle, aillent déclamer contre le Dieu *La* & la Métempſycoſe. Les *Kutuktus*, qui ſont des eſpeces d'Evêques du Dalaï-Lama, n'ayant pas d'autres revenus que les aumônes qu'on apporte aux pagodes de leurs Dioceſes reſpectifs (*), feroient bien aveugles ſur leurs propres intérêts, s'ils permettoient aux émiſſaires de la Propagande de Rome de s'approprier les charités des dévots, en les convertiſſant. On a accuſé ces petits Lamas & ces *Kutuktus* de végéter dans une ſi profonde ignorance qu'ils ne ſavoient ni lire ni écrire; mais cette calomnie de nos Miſſionnaires, eſt ſans fondement comme ſans vraiſemblance : il n'y a point d'eccléſiaſtiques qui compoſent plus d'ouvrages ſur des matieres abſtraites & des queſtions métaphyſiques que ces Clercs du Thibet, où les livres ſont encore plus communs qu'à la Chine, & le Czar

(*) Il y a des voyageurs qui aſſurent que les *Kutuktus*, ou les évêques Lamas, levent les dîmes dans leurs Dioceſes; mais c'eſt une fable. Ils n'ont abſolument aucun revenu fixe, & pluſieurs d'entr'eux ſont ſi pauvres qu'ils ont de la peine à donner des robes de livrée à leurs domeſtiques & à leurs vicaires.

Pierre I découvrit, dans une ville déserte de la Siberie une immense bibliotheque abandonnée, dont tous les volumes, écrits en la langue du Thibet, avoient été composés par des prêtres Lamas : on envoya quelques uns de ces rouleaux à feu Mr Fourmont, qui aidé par un savant de ses amis, en déchiffra plusieurs endroits assez clairement pour pouvoir assurer que ces ouvrages traitoient de l'immortalité de l'ame, & de ses transmigrations. Les Seigneurs Thibétains & les *Kutuktus* ne voyagent jamais sans avoir à leur suite quelques chevaux chargés de ballots de livres, proprement écrits, & enluminés avec des mascarons aux Lettres initiales, sur du papier de soie & de coton qui, étant bien gommé & plié en double, a plus de consistance que le papier Chinois. Le célebre Bernier rapporte qu'il avoit connu, au Royaume de Cachemire, un médecin Lama, qui avoit dans ses bagages une grande pacotille de livres de Médecine; car les savants de ce pays ne s'adonnent pas uniquement & exclusivement à la Morale & à la Métaphysique; ils cultivent encore d'autres sciences plus ou moins réelles, & vont étudier l'Astronomie & l'Astrologie à Balk, cette fameuse école de l'Asie, qui fournit d'Astrologues toutes les cours des Princes de l'Orient.

Quand le Jésuite Gerbillon étoit encore valet de chambre de l'Empereur Chinois *Kang-Hy*, il proposa à ce Monarque de faire lever une carte de la Tartarie, qu'on n'auroit jamais pu exécuter, même médiocrement, sans le secours de deux prêtres Lamas, qui aiderent à arpenter le terrain, & à prendre la hauteur avec des Astrolabes & des Quarts de cercle. D'où vous

pouvez juger ſi la barbarie s'eſt tellement emparée de leur eſprit que leurs rivaux veulent nous le faire accroire ; & je doute que le Pere Regis, qui leur objecte de ne ſavoir lire, eût été lui-même en état de dreſſer une carte géographique ſelon les règles.

L'alphabet dont on uſe au Thibet, a une ſupériorité décidée ſur les caracteres Chinois ; puiſqu'il ne comprend qu'un petit nombre de ſignes mobiles, dont la combinaiſon exprime tous les ſons & toutes les articulations, comme nos lettres. Ce caractere ſur lequel Veſſiere de la Croze, Bayer, Hyde, les Peres Gaubil & Georgi ont tant écrit, eſt peut-être le prototype & le plus ancien de tous les Alphabets connus : par l'étude & la comparaiſon qu'on en a faite, on a remarqué qu'il étoit compoſé des mêmes éléments que le fameux caractere Brachmane, employé par les Indous dans un temps où l'Italie & la Grece reſſembloient encore au Canada.

Ce qui prouve indubitablement que la langue du Thibet eſt riche en mots, c'eſt l'uſage continuel qu'on en fait, pour diſcuter des ſujets abſtraits & des problèmes Métaphyſiques, qui exigent, comme vous ſavez, une variété infinie de termes pour énoncer les différentes nuances des idées & des ſenſations. Un officier du Régiment de *Laly*, ayant eu occaſion d'acheter aux Indes pluſieurs livres écrits en la langue Thibétaine qu'il avoit appriſe, y découvrit un rapport fort marqué avec l'ancien idiome de l'Irlande. Cette analogie nous étonneroit bien davantage, ſi nous ne ſavions que la langue Allemande reſſemble auſſi extrêmement au Perſan moderne, qui eſt un Dialecte du

Tartare. Les conquêtes & les établiſſements des *Aſès* ou des Scythes Aſiatiques en Europe, expliquent naturellement ces phénomenes de l'Hiſtoire des nations.

J'ai cru devoir deſcendre dans ces détails pour vous prévenir contre les pitoyables hiſtoires qu'on nous fait du culte du Dalaï-Lama. On a imprimé, & répété mille fois que les Tartares s'imaginent que leur Grand-Pontife ne meurt jamais; mais c'eſt une fauſſeté avérée, la nouvelle de ſa mort étant toujours annoncée avec éclat à Laſſa, à Brancola, & dans tout le pays: on dépêche même des couriers à Pékin pour en informer l'Empereur & les *Kutuktus* qui réſident à la Chine, où ils jouiſſent des honneurs du Mandarinat. Dès que cet événement eſt divulgué, on ôte, de deſſus le portail de la grande égliſe, l'effigie du Lama défunt, & on y expoſe le portrait de ſon ſucceſſeur, au moment même qu'on le conſacre.

Le compilateur Du Halde rapporte ſérieuſement qu'on a ſoin de ſubſtituer, à l'inſu de tout le monde, au Lama devenu vieux & malade, un jeune homme qui lui reſſemble; mais comme un jeune homme bien portant ne ſauroit jamais reſſembler à un vieillard malade, on ſent bien que cette fourberie, impoſſible dans l'exécution, eſt un conte puérile qui ſe réfute de lui-même. D'autres compilateurs ont ſoutenu qu'aucun homme ne pouvoit voir le Dalaï en face, à cauſe du voile qu'il porte, diſent-ils, toute ſa vie ſur le viſage (*); ce qui eſt encore une fauſſeté avérée,

(*) Si le Dalaï-Lama portoit effectivement un voile ſur le viſage, on n'auroit pas beſoin de chercher quelqu'un qui lui reſſemble pour le remplacer après ſa mort, comme

dans le goût de la précédente. Il eſt certain que ce Pontife n'avoit aucun maſque, lorſqu'il reçut l'Envoyé de l'Empereur *Kang-Hy* : après s'être appuyé d'une main ſur le bord de ſa chaiſe, il ſe leva tant ſoit peu de deſſus ſon couſſin, & s'étant remis en place, il parla long-temps à l'Ambaſſadeur qui ſe tint debout, & ne fléchit qu'à l'arrivée & au départ. Comme on admit à cette audience ſolemnelle pluſieurs étrangers de diſtinction, attirés par la curioſité, on eut ce jour-là tout le temps de conſidérer le Saint Pere coiffé d'un énorme bonnet brodé en or, & revêtu d'une robe traînante de laine teinte en rouge, qui eſt la couleur de tout le Clergé du Thibet & de la Mongalie. Ce qui a donné lieu à la prétendue immortalité des Lamas, dont les voyageurs mal-inſtruits ont ſi mal parlé, c'eſt que la religion du pays ordonne de croire que l'eſprit ſaint & auguſte qui a animé un Dalaï, paſſe immédiatement après ſa mort, dans le corps de celui qui eſt légitimement élu pour remplir le ſouverain Pontificat. Le ſyſtême de la Métempſycoſe, adopté ſans réſerve dans ces contrées, y affermit tellement les habitants dans l'idée de la tranſmigration de l'eſprit divin, qu'on ne ſauroit par aucun argument les retirer de ce préjugé. Lorſque nos Papes prétendoient encore à l'infaillibilité, ils ne propoſoient pas à la foi des fidèles un moindre miracle que celui qu'admettent les Thibétains en faveur de leur Archiprêtre. Il eſt égal de croire qu'un homme ne ſauroit ſe tromper, ou de croire que Dieu daigne ſuc-

---

le veut Du Halde. Toutes les fables qu'on a débitées à ce ſujet, ſe détruiſent donc les unes les autres.

ceſſivement inſpirer à pluſieurs hommes une même volonté, une même intention. Les Chinois, qui, ſelon Gaubil, n'ont appris à bien connoître la religion Lamique qu'au quatorzieme ſiècle (*), ont été longtemps dans la même erreur que toute l'Europe, à l'égard des Dalaï-Lamas, qu'ils nomment encore aujourd'hui *Ho-fo*, ou Dieux vivants; cependant il s'en faut de beaucoup que ces prêtres uſurpent un tel titre, ou s'arrogent, comme diſent les Théologiens, un culte de *Latrie*. Ils avouent qu'ils ne ſont pas des Dieux; mais ils prétendent repréſenter la Divinité en terre, & jouir d'un pouvoir Théocratique illimité, approuvé, autoriſé, établi par le ciel: en conſéquence de cette prétention, énorme à la vérité, mais pas ſi énorme qu'on a voulu nous le perſuader, ils décident en dernier reſſort dans les matieres de religion, & ne reconnoiſſent aucune puiſſance au-deſſus d'eux dans le ſpirituel; car ils ne ſe mêlent jamais directement d'aucune affaire politique, hormis qu'il ne ſe préſente des Ambaſſadeurs étrangers qui exigent audience:

(*) Le Pere Gaubil dit que l'Hiſtoire de la Chine parle pour la premiere fois du Grand Lama, ſous le regne de *Keyuk-Kan*, petit fils de *Gengis-Kan*; mais j'ai beaucoup de peine à me perſuader qu'il ſe ſoit écoulé plus de deux-mille années avant que les Chinois euſſent quelque connoiſſance de la religion d'un pays dont ils ſont ſi voiſins: il eſt plus probable que les Bonſes de la Chine ſe ſont oppoſés à l'arrivée & à l'établiſſement des Lamas, auſſi longtemps qu'ils ont pu: ils auroient peut-être réuſſi à les exclure à jamais ſans les conquêtes des Tartares, qui ont ſi bien introduit la religion du Grand Lama à la Chine, qu'on y compte aujourd'hui une foule d'hommes qui la ſuivent, & qui ont des temples publics & privilégiés. Au reſte il eſt bon de ſavoir que les Chinois nomment *Fo* le même Dieu que les Tartares nomment *La* ou *Xaca*.

ils n'administrent pas même leurs propres revenus, qui ne sont pas si importants que la seule somme que les Papes tirent de l'Allemagne, & des Etats patrimoniaux de la Maison d'Autriche. Leur premier Ministre, qui porte indistinctement le titre de *Deva* ou de *Tipa*, dispose dans le temporel, a soin des finances, des vivres, de la police, tient le bureau de la correspondance, entame & termine les affaires, décide dans les procès, accommode les plaideurs, négocie avec les princes voisins ou alliés, & conclut lorsque les traités ne sont pas de nature à être portés devant le Saint Pere.

Il y a eu de ces *Tipas*, ou de ces *Devas*, qui en abusant de la facilité, ou de la foiblesse de leur maître, & de l'autorité qu'on leur avoit confiée, ont eu la hardiesse de s'ériger en princes souverains : on soupçonne même, avec beaucoup de raison, que les Rois actuels du Thibet ont été anciennement des *Devas* ou des premiers administrateurs qui ont secoué le joug de leur chef : on les a fait rentrer, de temps en temps, dans l'obéissance; mais on n'a jamais pu parvenir à leur arracher entièrement le pouvoir qu'ils ont usurpé (*). Non seulement les ministres temporels

(*) Il y a eu au Thibet un Pontife qui a pris le titre de Dalaï-Lama, ce qui signifie *Grand Prêtre du Dieu La*, longtemps avant qu'il n'ait été question des Rois du Thibet, dont le premier, nommé *Gnia Thritzhengo*, regnoit l'an 1193 avant Jesus-Christ. Je suis obligé de relever ici une énorme bévue du Pere Georgi. Dans son *Canon des Rois du Thibet*, il dit que la succession de ces princes n'a pas été interrompue depuis *Gnia Thritzhengo* jusqu'à Jesus-Christ, & pour remplir un laps de onze-cents-quatre-vingt-trois ans, il ne place que vingt-quatre Rois, ce qui est impossible selon le cours ordinaire de la vie des hom-

du Lama ont quelquefois aſpiré à l'indépendance ; mais on a vu encore, au grand ſcandale des fidèles, des évêques, ou des *Kutuktus*, qui pouſſés par la coupable ambition de regner, ont prétendu ſe ſouſtraire aux loix & à la juriſdiction du chef de leur égliſe : le *Catoucha* des Calmouks eſt compté au nombre de ces Schiſmatiques, parce que depuis l'an 1707 il ne reſpecte plus, dans ſon Diocèſe, les déciſions émanées du Saint Siège ; quoiqu'il n'ait jamais attenté aux dogmes, ni perverti aucun article de la croyance reçue.

Ce Patriarche Calmouk ne perſiſte avec tant d'opiniâtreté dans ſa rebellion, que parce qu'il ſent que ſon peuple, toujours heureux à la guerre, eſt devenu en Tartarie une puiſſance prépondérante dont les armes le garantiront long-temps du châtiment que mérite ſa déſobéiſſance ; mais ſi jamais la fortune abandonnoit les Calmouks, pour ſe ranger du côté de leurs ennemis, on verroit leur Primat retourner au giron de l'égliſe plus promptement qu'il n'en eſt ſorti : auſſi les grands Lamas ne s'inquiètent-ils pas

---

mes. En ſupputant les liſtes chronologiques de tous les Rois qui nous ſont connus, on trouve que chaque régne équivaut à peu près à vingt ans : ainſi les vingt-quatre Rois du Thibet qui ont régné après *Gnia Thritzhengo*, ne peuvent completter qu'un laps de quatre cents & quatre-vingt ans ; mais ſuppoſons qu'ils en ayent regné huit-cents, il ſubſiſtera toujours dans le Canon du Pere Georgi une erreur de plus de trois cents ans ; & cette erreur même me confirme de plus en plus dans l'opinion que les Souverains actuels du Thibet ont été anciennement des *Devas* ou des Miniſtres du Grand Lama, qui les aura de temps en temps dépouillés de leur titre de Roi, ce qui a pu occaſionner le vuide qu'on voit dans la liſte chronologique de ces princes depuis l'an 1193 avant notre ére.

beaucoup de ces uſurpations momentanées de quelques audacieux & entreprenants: parce que la diſcorde & les guerres continuelles qui régnent entre les peuplades Tartares, amenent de temps en temps des révolutions qui remettent les affaires dans leur ancien état, en ruinant les diſſidents ou les mutins.

La politique du Dalaï conſiſte à avoir pour amis ou les Eleuths, ou les Mongales, ou les Chinois : attaqué par les uns, il leur oppoſe les autres. En 1625, les Rois du Thibet le priverent de la moitié de ſes états, & il les reconquit amplement neuf ans après, avec les armes des Eleuths de Kokonor. Aſſailli, au commencement de ce ſiècle, par les Eleuths Sdougaris, il les repouſſa avec les forces de la Chine qui a intérêt que les Tartares ne deviennent pas trop puiſſants aux dépens du Lama, & que le Lama ne s'éleve ni ne ſe fortifie par la réunion, ou la conſpiration des Tartares. La Cour de Pékin, pour empêcher ces deux inconvénients, entretient dans le Thibet la célebre faction des *Bonnets jaunes* & des *Bonnets rouges* : le jaune eſt la couleur de l'Empereur de la Chine, le rouge eſt la couleur du Grand-Lama. Ces deux partis, extrêmement vigilants & extrêmement jaloux, ne ſe réuniſſent jamais, ſinon quand le Lama eſt aſſez foible pour avoir beſoin des Chinois : en tout autre temps, ils ſe contrebalancent dans un ſi parfait équilibre qu'il eſt difficile à ce Prêtre-Roi de faire la moindre alliance avec les princes voiſins, ſans que les *Bonnets jaunes* n'en donnent auſſi-tôt connoiſſance au cabinet de Pékin.

Cette faction ressemble si bien à celle des *Guelfes* & des *Gibelins*, entre nos Papes & les Empereurs d'Allemagne, qu'on est surpris de voir tant de conformité dans la politique & les intérêts de deux Cours aussi éloignées que le sont Rome & Lassa ; mais les Papes n'ont plus ni le crédit ni les ressources que les Lamas ont su se ménager. Tous les princes Européans sont aujourd'hui généralement convaincus que le joug de Rome, qui veut de l'argent pour ses Bulles, ses Brefs, & ses dispenses, sans jamais faire crédit, est très-onéreux au peuple, qu'il épuise : tandis que les Lamas n'exigeant rien de personne, il n'en coute pas beaucoup pour être de leur religion : & comme leurs Etats jouissent souvent d'une paix profonde, au moment que le feu de la guerre embrase les provinces voisines; des Kans, ou trop pusillanimes pour entrer en lice, ou assez modérés pour n'y pas entrer, viennent se jetter, avec tous leurs *Amiaks* ou leurs hordes, dans le patrimoine de l'Eglise, en payant à son chef une petite redevance pour son droit d'asyle, & pour les frais qu'occasionnent les troupes qui mettent les frontieres à l'abri des insultes. On voit quelquefois des princes ainsi réfugiés ou retirés séjourner jusqu'à vingt ans dans le territoire de l'Eglise, sans qu'ils inquiètent ou soient inquiétés; mais quand la Chine commence à craindre une union trop étroite entr'eux & le Pontife des Thibétains, elle tâche par ses intrigues de leur inspirer mutuellement de la défiance pour les diviser : cependant le besoin qu'ont les princes Tartares du Lama, & la jalousie des Chinois contre les Tartares, affermissent l'autorité du

Sacerdoce, & font respecter l'Eglise qui protege les foibles & les pauvres, sans rien demander aux riches.

Pour ce qui concerne la vie privée du Dalaï, on n'en sait, & on n'en peut rien savoir de certain: aussi ne crois-je point que vous, ni personne condamnera la critique fort modérée que j'ai faite d'un passage de l'*Atlas de la Chine*, où Mr. d'Anville assure qu'*on ne sert journellement au Pontife Tartare pour sa subsistance, qu'une once de farine détrempée dans du vinaigre, & une tasse de thé. C'est de cette pitance*, ajoute-t-il, *que le Dalaï Lama, malgré le haut rang qu'il tient, & malgré le pouvoir qu'il a, est obligé de se contenter* (*).

Mr. d'Anville, dont je respecte infiniment le savoir & les lumieres, n'auroit pas écrit des choses si peu judicieuses, s'il avoit bien voulu faire attention qu'un homme ne sauroit vivre d'une once de farine par jour, & qu'il en falloit bien plus au Vénitien Cornaro qui, sans être Pape ou Lama, a éprouvé jusqu'à quel degré on peut pousser la sobriété dans le boire & le manger. Aussi long-temps qu'on voudra, par de telles exagérations, jetter du ridicule sur les mœurs des peuples lointains, on ne leur inspirera jamais une haute idée de notre Logique; & rien ne leur sembleroit plus ridicule que nos livres, s'ils daignoient les traduire. Si le Géographe que je viens de citer, eût goûté de la pâte faite au vinaigre, il y a toute apparence qu'il n'eût pas régalé d'un mets si détestable un grand monarque de la haute Asie.

(*) *Atlas de la Chine* p. 9. paragr. 7. in-folio.

Toutes les nations Hippomolgues composent, avec le lait de jument, une boisson qu'on nomme *Kunn*, très-estimée par ceux qui y sont accoutumés dès leur jeunesse: ce *Kunn* se boit dans une immense étendue de pays, depuis Caffa dans la Crimée jusqu'au fleuve *Amour*, ou le *Sagalien Ulla;* mais encore une fois, ce breuvage, quoiqu'un peu aigrelet, n'est pas du vinaigre, comme le savent les voyageurs qui ont parcouru quelques districts de la Tartarie. On sert de ce *Kunn* au Dalaï Lama, comme à tous les Kans, & à tous les princes Mongales & Eleuths: ainsi il n'y a rien de singulier dans cet usage, sinon l'erreur auquel il a donné lieu.

S'il est vrai au reste, que le Pontife Thibétain veut bien se soumettre à une certaine diète, c'est apparemment pour mortifier ses sens, ou pour favoriser les dévots qui mangent ses excréments avec avidité, à ce que disent Gruéber & Gerbillon: ce dernier rapporte même que l'ambassadeur, envoyé par le Lama à *Kang-Hy*, lui offrit un paquet bien enveloppé où il y avoit de ces immondices, que l'Empereur Chinois s'excusa d'accepter sous différents prétextes; mais il me paroît qu'on pourroit se dispenser aussi de croire ce conte sous mille prétextes. Tavernier, qui n'étoit pas un grand géographe, & qui a confondu le Roi de Boutam avec le Dalaï, parle aussi de cette dégoûtante absurdité, dans un endroit de son voyage qui est trop remarquable pour que je le supprime.

„ Ils m'ont conté, dit-il, une chose qui est bien
„ ridicule, mais qui est bien véritable à ce qu'ils disent,
„ qui est que lorsque le Roi a satisfait aux nécessités

„ de la nature, ils ramassent soigneusement son ordu-
„ re pour la faire sécher & la mettre en poudre, com-
„ me le tabac qu'on prend par le nez ; qu'ensuite,
„ l'ayant mise dans de petites boîtes, ils vont les jours
„ de marché en donner aux principaux marchands, &
„ aux riches paysans, de qui ils reçoivent quelques
„ présents; que ces pauvres gens emportent cette pou-
„ dre chez eux comme quelque chose de fort précieux,
„ & que lorsqu'ils traitent leurs amis, ils en saupou-
„ drent leurs viandes. Deux de ces marchands de
„ Boutam qui m'avoient vendu du Musc, me montre-
„ rent chacun leurs boîtes & la poudre qui étoit de-
„ dans, dont ils faisoient grand état " (*).

Je ne prétends pas fixer le degré de croyance que méritent & Tavernier, & Gerbillon, & Gruéber, je sais que si les superstitieux ont porté la fureur jusqu'au point de manger des hommes, ils sont bien capables de se souiller par l'aliment qu'on leur impute d'aimer; mais défions-nous toujours du merveilleux, aussi long-temps qu'il n'est attesté que par des témoins ou suspects, ou prévenus, ou mal informés. Il est certain que ces pratiques impures, si on les a réellement vu observer parmi quelques piétistes du Thibet, doivent être comptées entre les abus, & non entre les préceptes de la religion Lamique, qui avec un tel dogme n'eût pas fait de si incroyables progrès dans la plus grande partie de l'Asie. Cette Religion, dont la Morale est irréprochable, enseigne l''existence d'un premier Etre que leurs livres sacrés nomment tantôt

(*) *Voyage des Indes*, T. II. liv. 3. p. 471. à la Haye 1718.

La & tantôt *Xaca*, & dont ils rapportent des choses fort surprenantes. Les Lamas disent & croient que leur Dieu *Xaca*, deux-mille ans avant notre ére vulgaire, est né d'une vierge nommée *Lamoghiupral* (*).

Cette idée de faire sortir les Dieux & les grands hommes du sein d'une vierge, a été très-anciennement en vogue dans la Tartarie: car non seulement les Tartares prétendent que Gengiskan est né d'une vierge; mais ils en disent encore tout autant de *Timurling* ou de Tamerlan, & comme cet Empereur a fondé une Academie des Sciences à Samarcand dans la Bukarie, on y célèbre, avec beaucoup de pompe, l'anniversaire de sa naissance, & le Secrétaire de l'Académie, assemblée extraordinairement à cette occasion, commence toujours son discours par cette phrase consacrée: *Messieurs, vous êtes convoqués pour prendre part à la joie que m'inspire le jour à jamais mémorable auquel le grand Timurling, notre très-glorieux fondateur, naquit d'une vierge dans l'heureuse ville de Samarcand.* Pour vous convaincre que ces idées sont extrêmement du goût des Asiatiques, il suffit de vous dire que Mahomet est le premier homme qui ait soutenu que la vierge Marie avoit non-seulement conservé sa virginité après ses couches, mais que sa conception avoit été immaculée, & à l'abri du péché originel. Feu Mr. l'Abbé l'Avocat (**), Bibliothécaire de la Sorbonne, & un des plus zélés Catholiques qu'on ait vu

(*) LAMOGHIUPRAL, traduit littéralement, signifie *Vierge-mere du Dieu La.*

(**) Voici comme cet Abbé parle à cette occasion du Prophete des Turcs.

en

en France, convient que les Franciscains ont puisé dans l'*Alkoran* le dogme de l'*immaculée conception*, dont les anciens Chrétiens n'ont eu aucun soupçon. Les Persans font naître d'une vierge une foule d'hommes illustres, & entr'autres Pythagore; mais ils ont un respect singulier pour la vierge Marie qu'ils nomment *Bibi Mariam*, & si un Juif osoit en leur présence attaquer sa virginité, ils le mettroient en pièces; tant ils sont épris de ce dogme, dans quelque religion qu'ils le rencontrent (*).

„ Mahomet, dit-il, est le plus ancien auteur qui ait „ fait mention de *l'immaculée conception de la Vierge*, „ dans son Alcoran SURA III. 36. voyez aussi *Maracci* „ *Prodrom. ad refutationem Alcorani. Part. 4. pag. 86. Col.* 11. „ Il avoit pris cette croyance des Chrétiens Orien- „ taux, réfugiés de son temps dans l'Arabie. Depuis ce „ temps jusqu'à St. Bernard, il ne se trouve aucun Ecri- „ vain qui en parle en termes formels. Les Croisés rap- „ porterent, au douzieme siècle, cette croyance en Occi- „ dent. *Diction. Histor. Art. Mahomet.* "

Il faut remarquer que l'Abbé l'Avocat suppose, dans cet article, une chose qu'il lui eût été impossible de prouver: il suppose que Mahomet avoit pris cette croyance des Chrétiens Orientaux, ce qui est une fausseté avérée; puisqu'aucun Chrétien de l'Orient ne croit aujourd'hui à l'immaculée conception, & qu'on n'en trouve pas un mot dans tous les Auteurs qui ont précédé Mahomet, ce qui ne seroit pas arrivé sans doute, si ce dogme eût été connu dans le quatrieme ou le cinquieme siècle.

Les Croisés, qui nous ont apporté de l'Orient ce dogme, occasion de tant de querelles, en ont apporté aussi les premiers oignons du Safran, les premieres griffes des Renoncules doubles, l'art de maroquiner les cuirs, & la lèpre: on les accuse aussi d'avoir apporté la petite verole; d'où on peut juger s'ils ont fait plus de bien que de mal.

(*) „ C'est une des plus fermes opinions des Maho- „ métans, que Jesus-Christ est né d'une Vierge, laquelle a „ toujours demeuré Vierge; & si quelque Juif étoit assez „ mal-avisé pour dire le contraire en leur présence, on „ le déchireroit. Ils mettent la Ste. Vierge au rang des

Pour revenir à l'Académie de Samarcand, je vous dirai qu'il n'eſt pas étonnant qu'il y ait des flatteurs dans la Bukarie, mais qu'il l'eſt beaucoup

---

„ Prophetes, l'appellant *Hazareth-Mariam*, ou *Bibi-Mariam*, „ c'eſt-à-dire *Dame Marie*; mais ils nient que Jeſus-Chriſt „ ait été conçu du Saint Eſprit, parcequ'ils ne connoiſſent „ pas de Saint Eſprit : faiſant au-lieu de cela un conte ri- „ dicule, qu'elle conçut de la ſalive d'*Adam*: qu'*Adam* „ ayant été créé dans le Paradis, il touſſa; que la ſalive „ qui ſortit de ſa bouche en touſſant, fut par ordre de „ Dieu, recueillie par l'Ange Gabriel qui la verſa dans le „ ſein de la Sainte Vierge, où elle devint la vertu généra- „ tive dont Jeſus Chriſt fut conçu.

„ Quelques Docteurs du Mahométiſme, qui ſont venus „ dans les derniers ſiècles, reconnoiſſant le pouvoir „ qu'avoit ſur les Chrétiens, pour les tenir attachés à leur „ religion, le point de la naiſſance de Jeſus-Chriſt d'une „ Vierge, ont avancé que le Philoſophe *Pythagore* étoit „ auſſi né d'une Vierge; & deux Empereurs de la Grande „ Tartarie, dont le dernier étoit le fameux *Tchenguis-Can*, „ qui conquit la plus grande partie de l'Aſie. Mais ce „ ſont des inventions du pere du menſonge pour empê- „ cher les hommes de croire au Sauveur du Monde, „ qu'on ne doit pas conſidérer davantage que les fables „ payennes, où l'on trouve auſſi que *Platon* étoit fils „ d'une Vierge, comme *Saint Jérôme* le rapporte au livre „ contre *Jovien*." *Voyage de Chardin. Tom. II. in-4to. p. 269. Amſterdam* 1735.

Cette ſalive d'Adam eſt, comme l'obſerve très-judicieuſement Mr. Chardin, un conte ridicule; mais ce conte, quel qu'il ſoit, vaut mieux que le probleme propoſé par le Pere Sanchez, que l'on trouve dans la *vingt-unieme Diſpute de ſon ſecond livre*; où l'on verra en même temps qu'il n'eſt pas le ſeul Théologien qui ait agité cette ſcandaleuſe queſtion.

Pour prouver que le très-digne Pere Sanchez, qui s'eſt exercé toute ſa vie ſur de tels ſujets, a été un modèle de chaſteté, l'hiſtorien de *la Compagnie de Jeſus* nous aſſure qu'il ne mangeoit jamais ni poivre, ni ſel, ni vinaigre, & que quand il étoit à table pour diner, il tenoit toujours ſes pieds en l'air: *ſalem, piper, acorem reſpuebat. Menſæ vero accumbebat alternis ſemper pedibus ſublatis.* Voyez *Elogium Thom. Sanchez*, imprimé à la tête de l'ouvrage *de Matrimonio* à Anvers chez Meurſs, 1652: in folio.

que les Tartares Lamas adoroient déjà un Dieu qu'on croyoit né d'une vierge, plusieurs siècles avant l'établissement du Christianisme. On a nié cette ressemblance, en nous assurant que la religion Lamique n'avoit commencé que vers l'an 1100, & que des prêtres Nestoriens en avoient été les véritables fondateurs. Je suis fâché que Mr. Thevenot ait adopté ce sentiment si contraire à l'Histoire, & à la Chronologie; puisqu'il est démontré par le septieme livre de Strabon, & les annales du Thibet, que le culte Lamique, & l'érection du souverain Pontificat à Lassa, sont de la plus haute antiquité, & indubitablement antérieurs à notre ére vulgaire. On ne découvre pas un trait de rapport entre le Nestorianisme & les dogmes des Lamas, qui adhérent opiniâtrement à l'hypothese de la Métempsycose, que les Nestoriens regardent, & ont toujours régardée comme la plus absurde impiété qui puisse tomber dans l'esprit d'un homme qui pense. Jugez après cela s'il est bien vrai que les Tartares ont reçu leur foi de la bouche des Nestoriens, qui n'ont jamais été plus avant dans l'Asie qu'à Caramit & à Musal où leurs anciens Patriarches avoient fixé leur séjour, car j'ignore si ces hérétiques ont encore un Patriarche ou non (*).

Les Freres Ascelin & Plan Carpin, qui allerent en 1246, par ordre du Pape, chez une horde de Tarta-

(*) Il est bien surprenant que Mr. l'Abbé de Longuerue prétende que les Nestoriens avoient pénétré à la Chine avant le dixieme siècle, & qu'il tourne en ridicule le sentiment de Mr. La Croze qui rejette comme une fable la prétendue croix trouvée à la Chine en 1625. Mr. de Longuerue auroit dû faire attention que les Chinois n'avoient en-

res, dirent à leur retour qu'ils avoient rencontré chez cette horde des Missionnaires Nestoriens, qui tout puissants à la cour y tenoient en tutelle le célebre *Batou-Kan*, petit fils de *Gengis-Kan: ce sont ces damnables Nestoriens*, ajoutent-ils *qui nous ont empêché de baptiser & de convertir les Tartares.* On comprend bien que ces ecclésiastiques, pris pour des Nestoriens: étoient de véritables prêtres Lamas, ou des *Kutuktus*, mais comme Ascelin, & son collegue avoient beaucoup entendu parler des Nestoriens sans les connoître, ils crurent en voir par-tout, jusqu'en Tartarie; ce qui n'est pas bien merveilleux, puisque le Pape Innocent avoit choisi pour chefs de sa comique Ambassade les deux plus ignorants moines de la Chrétienté. Si *Batou-Kan* eût réellement été dirigé par des prêtres Nestoriens, il est très-certain que ces prêtres auroient commencé par le baptiser; puisqu'ils admettent la nécessité de ce Sacrement, aussi bien que les Catholiques, de qui ils ne différent qu'en une chose peu importante: ils nomment la Vierge *Christotocos*, au lieu de l'appeller *Théotocos*, & cette différence suffisoit pour faire rejetter leur doctrine au Thibet, où la vierge *Lamoghiupral*, mere du Dieu *Xaca* ou *La*, est censée *Theotocos*, & quiconque diroit le contraire blasphémeroit, & courroit risque d'être châtié très séverement par le Consistoire de Lassa.

---

core aucune connoissance du Christianisme au quinzieme siècle, sans quoi ils n'auroient pas pris pour des *Prêtres Lamas*, nos premiers Missionnaires: quand ils surent qu'ils n'étoient pas *Lamas*, ils crurent que c'étoient des Mahométans. Cette double méprise prouve qu'ils n'avoient aucune idée du Christianisme.

Quant à *Batou-Kan*, ce prétendu zélateur du Neſtorianiſme, loin d'avoir été jamais baptiſé, il a pourſuivi au contraire, autant qu'il a été en lui, les Chrétiens de l'Aſie.

Le Pere Georgi, un peu plus habile que le déclamateur Aſcelin, a compris combien il étoit ridicule de faire dériver le culte Lamique des rêveries de Neſtorius; mais il n'a pas été plus heureux dans ſes propres conjectures, lorſqu'il ſoutient que c'eſt aux Manichéens réfugiés dans le Thibet qu'on doit la plupart des fables ſur la naiſſance miraculeuſe de *Xaca*: il fait à cette occaſion une violente ſortie contre feu Mr. de Beauſobre, qu'il appelle, ſans cérémonie, un calomniateur, parceque, dans ſon *Hiſtoire du Manichéiſme*, il parle irrévéremment de Saint Auguſtin. C'eſt une pure imagination du Pere Georgi de faire voyager des Manichéens au Thibet, où l'on ignore auſſi parfaitement leur nom que leurs viſions: c'eſt manquer de charité, de politeſſe, de reſpect, que d'injurier Mr. de Beauſobre, qui après tout, n'étoit pas obligé de dire du bien de St. Auguſtin, ni d'inſérer dans ſon Hiſtoire que les Manichéens ont été prêcher dans un endroit où on ne leur auroit pas permis de prêcher, quand même ils en euſſent eu l'envie. Quoi qu'il en ſoit, la religion Lamique s'eſt propagée dans une ſi vaſte étendue de pays qu'on peut dire qu'elle a envahi une portion conſidérable du globe: elle domine dans tout le Thibet, a occupé toute la Mongalie, a pénétré dans pluſieurs provinces de la Tartarie juſqu'à la Sibérie, s'eſt introduite dans les deux Bukaries & le Royaume de Cachemire, s'eſt établie aux Indes & à

la Chine; de forte que le *Dalaï Lama* a plus de fectateurs que le *Pape* des Catholiques, le *Grand-Moufti* des Turcs, le *Grand-Cedre* des Perfes, le *Patriarche* des Grecs, le *Deftour-Deftouran* des Guèbres ou des Ignicoles, le *Catholicos* des Géorgiens, le *Chitomé* des Abyffis, le *Proto-Pope* ou le Patriarche des Mofcovites, le *Grand-Divan* des Sabis, le *Grand-Mana* des Manichéens de Baffora, le *Primat* des Bramines Indiens qui réfide à Bénarez, & le *Grand-Talapoin* des Siamois adonnés au culte de *Sommona-Codom.* De tous ces chefs de fecte, il n'y en a aucun dont le troupeau foit comparable à la foule des Afiatiques qui croient au Dieu *La*, & à fon Vicaire.

Je ne puis m'empêcher de vous communiquer ici une découverte hiftorique que je crois avoir faite. Je foupçonne que les Tartares Lamas ou les Mongales ont, dans des temps très-éloignés, conquis le Japon, & porté dans ces Ifles leurs mœurs & leur religion, en y établiffant un Grand-Prêtre, foumis au Dalaï Lama du Thibet: ce fouverain eccléfiaftique du Japon, que nos relations nomment tantôt *Fo*, & tantôt *Dari* qui eft une corruption de *Dalaï*, a eu fous lui différents évêques que nos relations nomment encore *Kuckes* qui eft une corruption de *Kutuktus*, & différents *Devas* ou Miniftres temporels dont il n'y en a aucun qui ne fe foit déclaré indépendant, après avoir fecoué le joug de la domination Théocratique. Les plus forts d'entre ces rebelles ont, dans la fuite des temps, écrafé & anéanti les plus foibles, au point que le pouvoir fuprême eft tombé entre les mains d'un petit nombre de compétiteurs, impliqués dans

des guerres longues & meurtrieres. Le Sacerdoce, toujours ſubſiſtant & toujours humilié par la faction prépondérante des tyrans du Japon, n'eſt devenu enfin qu'un vain titre, qui donne peu ou point d'autorité, mais beaucoup d'embarras à celui qui le porte.

Cet établiſſement des Tartares Lamas au Japon vous paroîtra de plus en plus véritable, ſi vous conſiderez que le Dieu *Xaca* des Japonois modernes eſt auſſi la principale divinité des Lamas, qui la connoiſſent ſous le même nom de *Xaca*. Je ne me ſouviens pas d'avoir lu un Hiſtorien qui ait réfléchi à cette conformité, ou qui en ait tiré les mêmes conſéquences que moi pour éclaircir le point le plus intéreſſant de l'Hiſtoire du Japon : cependant le grand Pontife qui y repréſente exactement le Dalaï Lama, ces miniſtres plénipotentiaires qui y ont adminiſtré le temporel, comme les *Devas* du Thibet, ces *Kutuktus* en tout égaux aux Evêques Thibétains, cette infinité de *Bonſes* Japonois dont les inſtitutions & la regle reſſemblent entiérement à celles des Lamas, & ce Dieu *Xaca* ne me permettent gueres de douter de cette ancienne invaſion des Tartares Mongales dans le Japon (*).

(*) Ce qui ajoute beaucoup de probabilité à ma conjecture ſur l'origine du Grand *Dari* du Japon, c'eſt que les Chinois le nomment dans leurs Hiſtoires *Ho-Fo*, ou ſimplement *Fo*, nom qu'ils donnent auſſi, comme nous avons vu, au Grand Lama du Thibet; parcequ'ils connoiſſent, ſous le nom de *Fo*, le même Dieu qu'on connoît au Thibet & au Japon ſous le nom de *La* ou de *Xaca*.

Les Chinois ont encore un autre Dieu *Fo* qui leur eſt venu des Indes, & que Mr. d'Anville ſuppoſe être le même que celui qu'on adore au Thibet; mais des raiſons trop longues à déduire ne me permettent pas d'adopter ce ſentiment.

J'ai oublié de vous faire observer que l'autorité que les Dalaï Lamas ont exercée depuis si longtemps dans une grande partie de l'Asie, a donné lieu à nos plus anciens voyageurs d'Europe de placer au Nord de l'Inde l'Empire du *Prêtre-Jean*, qu'on voit marqué dans les Cartes de Mercator de Ruppelmonde. Les Portugais qui chercherent ce *Prêtre-Jean* en Abyssinie, crurent l'avoir trouvé dans la personne du *Chitomé*. Tant il est vrai que les fables contiennent toujours un germe de vérité, & les folies une ombre de raison. Pendant que les Européans prenoient le grand Lama, & le grand Chitomé ou le grand Negus de l'Abyssinie, pour des prêtres Catholiques, les Chinois prenoient nos Missionnaires pour des Prêtres Lamas, en les appellant les *Bonses de l'Occident*, nom qu'ils donnent indistinctement à tous les ecclésiastiques du Thibet. Il est difficile de dire de quel côté étoit la plus grande méprise, puisqu'on ne sauroit disconvenir que la religion Catholique n'ait une conformité extérieure avec le culte Lamique : jamais

Malgré ce que je viens de rapporter sur le peu d'autorité qu'ont retenu au Japon les Grands *Daris*, il paroît cependant que quelques-uns de ces Pontifes, plus heureux ou plus politiques que d'autres, ont de temps en temps su se faire craindre ou respecter ; & l'on voit, dans les Mémoires qui ont servi à l'établissement de la Compagnie Hollandaise, un de ces Grands Prêtres qui envoie à l'Empereur du Japon deux filles qu'il assuroit être pucelles, en lui ordonnant de coucher avec elles, afin de se procurer des héritiers dont le défaut faisoit craindre une guerre civile, & il semble que ce prince eut quelque déférence pour les ordres du *Dari* ; puisqu'il se maria, ce qu'il avoit constamment refusé de faire jusqu'alors ; parcequ'il avoit été livré à de certaines débauches qui lui avoient inspiré de l'aversion contre le sexe.

l'erreur n'a mieux reſſemblé à la vérité, un Dieu qui naît d'une Vierge, & un chef ſpirituel qui repréſente Dieu en terre, étant des caracteres eſſentiels qu'on retrouve également dans la croyance des Tartares, & dans celle des Catholiques; quoiqu'il ſoit démontré que ces deux religions n'ont rien copié, rien emprunté l'une de l'autre. Ainſi les Chinois ſont bien excuſables d'avoir pris les ſoi-diſants Jéſuites pour des Bonſes, & les Révérends Peres Capucins pour des Faquirs.

J'eſpere que cet eſſai hiſtorique ſur le Pontificat des Dalaï-Lamas vous plaira d'autant plus qu'il eſt écrit avec impartialité, puiſé dans de bonnes ſources, & purgé de toutes les fables que l'ignorance des voyageurs a débitées. Vous y obſerverez que c'eſt un grand avantage pour une religion quelconque d'avoir des dogmes fixes, & un chef ſuprême dont l'autorité maintient ces dogmes dans leur état primitif, en condamnant toutes les opinions nouvelles & téméraires que l'orgueil & la ſuperſtition font hazarder aux hommes dans tous les ſiècles & dans tous les pays. J'oſe dire que ſi les Papes avoient voulu, ils auroient pu acquérir aſſez de pouvoir en Europe pour la délivrer à jamais des guerres & des diſputes de religion, & réunir tous les eſprits & tous les ſentiments : s'ils avoient voulu ſe contenter de mille Scudi par an, ſans jamais deſirer un revenu plus conſidérable; s'ils n'avoient pas exprimé de l'argent de tous les pays d'Obédience pour leurs billets & leurs autres papiers; s'ils n'avoient jamais prêché des Croiſades, & érigé des Inquiſitions; s'ils n'avoient jamais fait la guerre

pour conquérir ſur leurs voiſins, comme des Tamerlans & des Gengis-Kans; s'ils n'avoient jamais excommunié ni canoniſé perſonne; s'ils n'avoient jamais délié les ſujets de leur ſerment de fidélité, mis les Royaumes en interdit, & les princes au ban de l'Egliſe: s'ils avoient reſpecté davantage les philoſophes & les Savants; s'ils avoient entierement aboli, ou tout au moins diminué les ordres monaſtiques; s'ils n'avoient jamais admis des ignorants ou des fanatiques aux dignités épiſcopales; s'ils n'avoient pas accordé le caractere du Sacerdoce à des fainéants ſans fonction, ſans miniſtere, ſans ſavoir; s'ils ne s'étoient jamais mêlés dans les affaires politiques de l'Europe, ils auroient acquis infiniment plus de puiſſance qu'ils n'en ont jamais eu quand ils y ont aſpiré. Ils auroient donné aux hommes des conſeils charitables, des leçons de modération, des exemples de vertu; en ne déſirant rien, ils auroient eu le droit de tout dire contre les vices, les paſſions, & les abus; mais il faut qu'il ſoit bien difficile de vivre de mille Scudi. . . . . .

Je conviens qu'on peut faire à la cour de Laſſa, la même imputation qu'à la Cour de Rome, ſur la multiplication des ordres monaſtiques, les petits Lamas étant en auſſi grand nombre au Thibet, que les moines en Italie & en Eſpagne. Dans tous les pays où le gouvernement Théocratique s'eſt établi, on a toujours obſervé que la claſſe des prêtres s'eſt accrue au point d'abſorber ou d'appauvrir les autres ordres de l'état, tandis que la raiſon nous enſeigne qu'il eſt abſurde qu'il y ait chez une nation des miniſtres ſans miniſtere, qu'on paye pour ne rien faire. Il y a dans

les Etats Catholiques des curés infiniment plus occupés des ſoins de leurs paroiſſes que toute une communauté de Bénédictins; cependant ces Bénédictins, qui ne ſont abſolument rien, ont juſqu'à dix mille fois plus de revenus que tel curé qui travaille ſans ceſſe à ſecourir les malades, à prêcher, à catéchiſer, à inſtruire la jeuneſſe. Je demande s'il eſt poſſible d'imaginer un plus grand abus, une injuſtice plus criante, & un ſcandale plus notable dans la diſcipline eccléſiaſtique & dans la police civile. On s'apperçoit aiſément que les chefs des Théocraties ont cru qu'en multipliant les ordres monaſtiques, ils armoient une milice capable de défendre leur autorité; mais ils ſe ſont trompés; puiſque c'eſt par les ordres monaſtiques que la cour de Rome recevra ſans doute le plus dangereux échec qu'elle ait jamais eſſuyé. Dans le Manifeſte publié en 1710 par *Tſé-Vang-Raptan* contre le Dalaï-Lama, on trouve ce paſſage remarquable. *Tu as créé Lamas une foule d'hommes, afin de les ſouſtraire à la juriſdiction de leurs Kans & de leurs princes légitimes: comme tu n'as eu aucun droit de leur accorder la prêtriſe, ni eux aucun droit de l'accepter, je déclare tous les petits Lamas qui excèdent le nombre preſcrit par la loi, rebelles à leurs princes, & en conſéquence de leur rebellion, je les fais eſclaves, & les conduirai enchaînés au pays des Eleuths.*

Tſé-Vang ne tint que trop bien parole : il fit garotter une infinité de prêtres Lamas qu'il emmena avec lui; & s'il eût été auſſi heureux dans ſa ſeconde expédition que dans ſa premiere, il eût exterminé les trois quarts des moines du Thibet; mais

ce Tartare agissoit en brigand & non en réformateur : aussi ne proposé-je pas sa conduite comme un bon exemple.

LETTRE III.

à Mr M.

Sur les vicissitudes de notre Globe

COmme on comptoit dejà en 1764 quarante-neuf systêmes différents, proposés pour expliquer les désastres & les révolutions physiques que notre singuliere planete a essuyées, il m'a paru qu'il étoit plus difficile de discuter tant d'opinions, que d'en hazarder de nouvelles. J'ose donc, Monsieur, vous communiquer quelques observations que j'ai faites en différents temps, & qui n'étant ni assez développées, ni assez déduites, contiennent plutôt le germe d'une hypothese qu'une hypothese même.

Il est bien surprenant que les trois grands Caps, ou les trois grands promontoires de la terre, celui de *Horn*, celui de *bonne Espérance* & celui de la *Terre de Diemen* soient tournés au Sud. Il convient de considerer cette position remarquable dans la carte réduite de Mr Bellin, où elle est plus sensible que dans les Mappemondes ordinaires.

La pointe des trois grands continents dirigée vers le Midi me fait soupçonner que d'immenses volumes d'eaux ont roulé avec violence du Sud au Nord par différentes directions, & qu'ils ont fait des bre-

ches par-tout où les terres molles ou ſablonneuſes ont cédé au choc de l'Océan ému (*). Les caps les plus fameux, après ceux que je viens de nommer, ſont ſitués dans le même ſens, & regardent plus ou moins obliquement le Pole Auſtral : tel eſt le cap de *Komorin* en Aſie, celui de *Malacca* dans la Péninſule de ce nom, celui de *Ste Marie*, dans l'iſle de *Madagaſcar*, celui d'*Oſtokoi-nos* dans la Péninſule du *Kamſchatka*, celui de *Sandeck* dans la *Nouvelle Zemble*, celui d'*Arria* dans la grande iſle de *Jeſo-Gazima*, celui de *Farmel* dans le *Grœnland*, celui de *St. Lucar* dans la *Californie*, & celui de *Bahama* dans la *Floride*. Quand on veut voir auſſi les objets en grand, on ne doit avoir aucun égard aux petites jettées de terres qui s'avancent plus ou moins dans la mer, & qu'on appelle indiſtinctement des promontoires & des caps, parce que la langue de la Géographie eſt, comme celle de beaucoup d'autres ſciences, très-pauvre en mots, d'où il arrive que les idées ſe confondent quand les termes énergiques & propres manquent : cependant il y a une différence bien eſſentielle entre un cap qui borne un grand continent, une grande péninſule, une grande iſle; & un autre cap qui n'eſt qu'un angle ſaillant, qu'une ſinuoſité de la côte formée par des cauſes particulieres.

(*) On peut dire que les trois grands promontoires de la Méditerranée ſont auſſi tournés vers le Sud, la pointe de la Calabre, la pointe de la Morée, & la pointe de la Crimée. Le plus ou moins de divergence de ces caps vers le Rumb du Sud-Eſt & du Sud-Oueſt n'eſt d'aucune importance, puiſqu'il eſt toujours vrai qu'une ligne tirée du centre de ces trois promontoires vient aboutir à l'Equateur.

La plus grande brêche que les eaux ayent ouverte dans notre continent, paroît être entre l'Afrique & la Nouvelle Hollande, jusqu'au cap de *Komorin*, qui composé de blocs de rochers inébranlables a vraisemblablement divisé les courants venus du Sud : un de ces torrents, détourné de sa premiere route, semble avoir absorbé tout l'espace occupé aujourd'hui par la Mer Rouge, dont le Golfe Adriatique n'est, selon moi, qu'une continuation : car je m'imagine que la même puissance qui a poussé les eaux dans les terres à *Babel-Mandel*, les a fait couler jusqu'aux environs de *Venise*, en surmontant l'Isthme de *Suez*, qui a été desséché depuis, soit par la retraite de la Méditerranée, soit par la diminution de la Mer Rouge. En examinant la nature des terres sur l'Isthme de *Suez*, on s'apperçoit aisément que la Mer y a coulé dans des temps très-reculés ; puisque *Necco* ou *Néchao*, qui regnoit en Egypte il y a plus de deux mille deux cents ans, entreprit déjà de percer cette langue de terre qui l'embarrassoit.

Quant au golfe Persique, il semble avoir été produit par la même irruption, & la tendance de l'océan vers le pole septentrional. Les anciens ont eu raison de supposer que la mer Caspienne étoit une prolongation du Golfe de Perse ; ce qui n'a jamais été plus probable que depuis qu'on connoît la figure exacte de la mer Caspienne, par les cartes que le Vice-Amiral *Kruys* a insérées dans son *grand Atlas du cours du Volga*. En parcourant l'espace intermédiaire du Golfe Persique à la mer Caspienne sur une ligne idéale, tracée entre le 71ieme & le 72ieme degré de longitude

depuis le cap *Naban* jusqu'à *Ferrabat*, on retrouve des vestiges indubitables d'un ancien lit de la mer : ce sont des campagnes d'un sable mouvant, mêlé de fragments de coquillages, & de débris de corps marins. Au sortir de ces plaines arides, on entre dans le grand désert sablonneux qui est à 40 Farsanges au Nord d'*Ispahan* : au sein de cette solitude, on découvre d'énormes monceaux de sel, épars sur une surface de plusieurs lieues en tout sens : les habitants du pays nomment encore aujourd'hui ce canton, quoique situé fort avant dans le continent, *la mer salée*, & nos Cartes l'indiquent par le nom de *Mare salsum* : à la droite de cette campagne de sel regne un long cordon de Dunes, ou de collines sablonneuses, que les vagues ont entassées, & qui se prolongent par le Sud-Est, jusqu'aux racines du mont *Albours*, qui a jadis été un volcan redoutable, que la retraite de la mer a éteint. En avançant toujours sous le même Méridien au-delà du *Couchestan*, le terrain s'incline, & la pente continue insensiblement jusqu'à *Ferrabat*.

Cette ligne que je viens de décrire comme une ancienne trace, ou un ancien bassin de l'Océan, pénetre le cœur de la Perse, qui est en effet une région séche & stérile, où l'eau manque au point que sans le secours des canaux artificiels, & l'invention des aqueducs, il seroit difficile aux hommes d'y subsister, comme on peut s'en convaincre en lisant Chardin & Tavernier.

On sait que dans plusieurs pays, très-éloignés les uns des autres, on rencontre, en creusant, des forêts entieres, couchées sous terre depuis vingt jusqu'à

ſoixante pieds de profondeur : ſi ces forêts avoient été abattues, comme on le croit, par les grandes révolutions du globe, elles devroient, ſuivant mon ſyſtème, ne préſenter que des arbres foſſiles, dont les racines ſeroient tournées vers le Sud & les branches vers le Nord; cependant, par ce que j'en ai vu, & par le rapport de toutes les perſonnes qui ont examiné la poſition de ces arbres enſevelis dans les tourbieres & les marais de la Friſe, de la Hollande, & de la Groningue, il eſt certain qu'on les trouve couchés avec le pied vers le Nord-Eſt, & la couronne vers le point oppoſé : ce qui prouve que la force qui les aproſternés, étoit dirigée d'un de ces Rumbs vers l'autre, & du Nord-Eſt au Sud-Oueſt. Mais pourquoi veut-on attribuer aux viciſſitudes générales de notre planete, ce que des accidents particuliers ont pu produire? C'eſt l'inondation de la Cherſoneſe Cimbrique, arrivée, ſelon le calcul de Picard, l'an 340 avant notre ére vulgaire, qui a noyé & enterré les forêts de la Friſe, & formé tous ces marais qui ſont depuis Schelling juſqu'à Bentheim. Les arbres foſſiles qu'on exploite en Angleterre dans la province de Lancaſtre, ont auſſi paſſé long-temps pour des monuments diluviens; mais par l'examen qu'en ont fait quelques Naturaliſtes, on a reconnu que la racine de ces arbres avoit été coupée à coups de hache; ce qui joint aux médailles de Jules-Céſar, qu'on y a trouvées à la profondeur de dix-huit pieds, a ſuffi pour déterminer à peu près la date de leur dégradation : puiſqu'il eſt très-probable que ce ſont les Romains qui ont éclairci ces bois, pour en chaſſer les ſauvages Bretons,
qui

qui s'y cachoient, lorſqu'ils avoient été battus dans les plaines. Tant il eſt vrai que toute l'Europe, ſi l'on en excepte la ſeule Italie, n'étoit encore qu'une immenſe forêt, il y a dix-huit-cents ans.

J'ai obſervé avec étonnement qu'il y a plus de terres à ſec en-deçà de l'Equateur qu'au-delà, où il y a plus de mer. Le continent des Terres Auſtrales ne ſauroit avoir l'étendue qu'on lui attribue; car les navigateurs ont fait la reconnoiſſance de l'Océan du Sud, juſqu'au 55ieme degré de latitude dans notre hémiſphere, & juſqu'au 60ieme dans l'hémiſphere oppoſé, ſans toucher à aucune côte continue & fort allongée, ſans découvrir aucun indice de quelque grande terre. Enfin, qn'on calcule comme on voudra; on ſera toujours contraint d'avouer qu'il y a une plus grande portion de Continent ſituée dans la latitude ſeptentrionale que dans la latitude auſtrale, où les eaux l'ont entamé.

C'eſt fort mal à propos qu'on a ſoutenu que cette répartition inégale ne ſauroit exiſter, ſous prétexte que le globe perdroit ſon équilibre, faute d'un contrepoids ſuffiſant au pole méridional. Il eſt vrai qu'un pied cube d'eau ſalée ne peſe pas autant qu'un pied cube de terre; mais on auroit dû réfléchir qu'il peut y avoir ſous l'Océan des lits & des couches de matieres dont la peſanteur ſpécifique varie à l'infini, & que le peu de profondeur d'une mer verſée ſur une grande ſurface contrebalance les endroits où il y a moins de mer, mais où elle eſt plus profonde.

J'obſerve avec la même ſurpriſe que preſque tout l'eſpace du globe, placé directement ſous la Ligne

Equinoctiale, est aujourd'hui submergé par l'Océan : ce qui est bien difficile à combiner avec ce qu'on a dit de cette élévation circulaire que la terre doit avoir sous l'Equateur : si cette élévation étoit aussi considérable qu'on l'a supposée, il est manifeste que les eaux, tendant à l'équilibre, iroient s'accumuler à la hauteur de cinq lieues sous les poles ; de sorte qu'il ne resteroit entre les Tropiques qu'une large bande de terre aride. Or, comme on voit exactement le contraire par l'inspection des Cartes, il faut convenir ou que toutes les loix de l'Hydrostatique sont fausses & illusoires ; ou qu'il est impossible que la longueur de l'axe terrestre soit à la longueur de l'Equateur terrestre, comme 174 sont à 175. Mr. de Buffon n'est pas le seul qui ait accusé cette mesure d'inexactitude (*) ; d'autres Physiciens & d'autres Astronomes ont également senti les inconvénients qui résultent de cette erreur évidente de Cosmographie.

Il est démontré qu'on ressent un degré de froid beaucoup plus rigoureux en avançant vers le pole du Midi, qu'en approchant de celui du Nord ; tandis que le Soleil parcourt, à une seconde près, autant de degrés dans une latitude que dans l'autre, & envoie une égale quantité de rayons à nos Antœciens qu'à

(*) Mr. de Buffon prétend que la longueur de l'Equateur terrestre est à la longueur de l'axe, comme 230 sont à 229 : quoique ce calcul semble approcher beaucoup plus de la vérité, & moins contredire les phénomenes, on ne peut cependant le regarder que comme une supposition gratuite. Il suffit de savoir que le globe n'est pas si applati aux poles qu'on l'a cru : on ne parviendra peut être jamais à connoître la véritable longueur de l'axe & la véritable longueur de l'Equateur terrestre.

nous. Cependant il s'en faut de beaucoup que la chaleur soit la même, aux mêmes saisons, à des hauteurs correspondantes, sous le même Méridien. J'ai souvent réfléchi sur ce phénomene, & il ne s'est pas présenté à mon esprit une explication plus satisfaisante que celle que je viens de donner : je veux dire que j'attribue cette différence de température à la plus grande quantité de terres habitables qui gisent dans notre latitude qu'au-delà de l'Equateur ; ce qui suffit pour produire l'effet qui nous étonne, la surface de l'eau refroidissant infiniment plus l'atmosphere que la surface du continent : on s'en apperçoit même sur les lacs & les grands fleuves, sans le secours du thermomètre.

L'augmentation du froid vers le pole du Sud ajoute un nouveau degré de probabilité à mon opinion sur le peu d'étendue des Terres Australes : si elles avoient tant de profondeur & de circonférence qu'on le soupçonne, on n'éprouveroit pas tant de froid en allant au Midi. Dans la latitude Septentrionale les glaces sont fondues tout au moins vers le commencement de Mai : les vaisseaux s'élevent alors jusqu'au 79ieme & quelquefois jusqu'au 80ieme degré : mais les navigateurs qui ont voulu avancer au Sud, ont toujours été offusqués par la brume, & barrés par les glaces, soit en été soit en hiver, sous le 60ieme parallele.

Ainsi on a été à cinq-cents lieues, ou à vingt degrés, plus avant au Nord qu'on n'a jamais pu aller au Sud : ce qui est sans doute très-surprenant. En vain Mr. de Buffon veut-il nous persuader que les

glaces de la mer du Sud ſont formées par les gros fleuves qui deſcendent des Terres Auſtrales : cela ne réſout point la difficulté ; puiſqu'il ne s'agit pas de ſavoir où & comment les glaces ſe forment ; mais il s'agit de dire pourquoi elles ſe fondent en été au 80ieme degré dans notre latitude, pendant qu'elles ne ſe fondent jamais, en aucune ſaiſon, au 60ieme degré dans la latitude oppoſée. Convenons donc que le froid n'y eſt, en tout temps, ſi violent que parce que l'immenſe ſurface de la mer y empêche l'atmoſphere de s'échauffer aſſez pour faire entrer en fluidité les montagnes de glaces qui flottent ſous le parallele où tous les Argonautes ont été arrêtés. Mr. le Préſident de Broſſes, dans ſon *Hiſtoire des navigations aux Terres Auſtrales*, prétend que ce phénomene eſt cauſé par le changement de l'Ecliptique ; mais j'avoue ſincérement que je ne comprends rien à cette explication. D'ailleurs, comme il n'eſt pas prouvé que l'Ecliptique ſoit ſujette à une variation quelconque, il me paroît que Mr. le Préſident auroit dû commencer par démontrer la cauſe avant que d'en déduire l'effet.

Si une puiſſance a pouſſé les eaux du Sud au Nord, une autre puiſſance de réaction a dû & doit encore les ramener vers le point d'où elles ſont parties. Les obſervations des Naturaliſtes de la Suede ne nous permettent pas de douter de la retraite de la mer du Nord, qui baiſſe à peu près de quatre pieds, ſix pouces, en un ſiècle : il eſt bien vrai que le Clergé de la Suede, bleſſé apparemment par cette découverte, préſenta, en 1747, aux Etats du Royaume un libelle dans lequel il accuſa d'héréſie tous les ſavants qui ont parlé

ou écrit en faveur du ſyſtême de la diminution de la mer, parce que ce ſyſtême, dit-on, ne tend qu'à affoiblir la foi aveugle qu'on doit aux anciens livres Juifs. Le célebre Mr. Olof Dalin oppoſa des faits, des expériences, des démonſtrations, à ces ſcandaleuſes imputations du Clergé, auquel les Etats impoſerent ſilence ſous peine de châtiment; mais un évêque de la Finlande, nommé *Maître Jean Brouallius*, ou *Brouillonius*, a oſé, malgré cette ſage défenſe de la Diete générale, publier une diſſertation dans laquelle il tâche de prouver que quinze phyſiciens qui ont obſervé le reculement de la mer, ont été quinze aveugles, parce qu'ils n'avoient pas des évêchés. J'ai lu en entier cette diſſertation de Maître *Brouallius*, qui, relégué dans ſon petit Diocèſe d'Abo, ne paroît pas avoir été trop inſtruit de l'état de la queſtion agitée à Upſal & à Stockholm: il s'amuſe à prouver qu'aucune goutte d'eau ne ſauroit être anéantie, & ſi cela eſt, dit-il, pourquoi les damnables ſectateurs de feu Mr. Maillet veulent-ils que la mer du Nord ſoit plus baſſe aujourd'hui qu'au temps de Ticho Brahé? Mais M. M. Dalin & Swedenbourg n'ont jamais avancé qu'une goutte d'eau pouvoit être anéantie: ils ont ſeulement conclu que la mer, en ſe retirant du Nord, ſe rapprochoit du Sud.

J'ignore auſſi profondément la cauſe de la premiére progreſſion de l'Océan vers le Cercle Boréal, que la cauſe contraire de ſa marche rétrograde vers le point oppoſé; mais s'il y avoit quelque juſteſſe dans mes obſervations, il faudroit conclure qu'il exiſte dans la Nature un mouvement périodique, inconnu

jusqu'à présent, qui fait rouler alternativement les eaux de la mer d'un pole à l'autre ; de sorte que les déluges ne sont pas des événements brusques, mais des effets nécessaires de la constitution de notre monde : & c'étoit le sentiment des anciens philosophes de l'Egypte, qui ont sans doute été les dépositaires d'un grand nombre de mémoires & de monuments historiques sur les destins de notre planete. Ces Philosophes Egyptiens dirent au Grec Solon : *certis temporum curriculis illuvies immissa cœlitus omnia populatur: multaque & varia hominum fuere exitia; ideo qui succedunt & litteris & Musis orbati sunt* (*). D'où on peut inférer qu'ils regardoient les déluges comme des événements périodiques, & les siècles d'ignorance, & la ruine des arts, comme des suites nécessaires des déluges.

Si les expériences faites sur les côtes du Danemarck & de la Suede, nous démontrent que les eaux retournent aujourd'hui du Septentrion au Midi, ne nous étonnons pas de trouver moins de terres à sec au-delà de l'Equateur qu'en-deçà.

Si la diminution de la mer est aussi sensible qu'on l'assure, dans les régions boréales, on devroit s'appercevoir, dira-t-on, de quelque chose de semblable dans notre petite Méditerranée. Quoique cette conséquence ne soit pas fort juste, on ne manque pas d'autorités pour prouver que la Méditerranée baisse en effet d'un siècle à l'autre ; & je ne connois que *Manfredi* qui ait voulu porter quelque atteinte à cette hypothese. Il convient qu'en confrontant les mesures

(*) Plato in *Timæo*.

modernes avec les anciennes, on s'apperçoit que le fond de la Méditerranée a beaucoup haussé ; d'où il conclut que le niveau de l'eau a dû suivre la même proportion, & hausser d'autant que le fond s'est accru ; ce qui est un Sophisme, ou un raisonnement captieux ; puisque la Méditerranée n'a pu s'élever au-dessus de ses anciennes bornes par l'accroissement du fond : car à mesure de son élévation, il se feroit écoulé un égal volume d'eau par le détroit de Gibraltar, ou bien les côtes anciennement à sec, lorsqu'elles étoient de niveau avec la mer, se seroient noyées en devenant plus basses que la superficie de la mer. Or on voit en Italie une infinité d'endroits que la mer a abandonnés, comme le port de Ravenne ; & on n'en sauroit indiquer un seul où la Méditerranée ait enfoncé ou surmonté la côte, ce qui seroit infailliblement arrivé si *Manfredi* avoit raisonné juste. Il ne faut pas m'objecter l'état des *Marais Pontins* qui n'ont jamais tant abondé en eaux que de nos jours, ces Marais n'étant pas formés, comme on le croit, par les débordements de la Méditerranée, mais par les torrents & les pluies qui descendent de l'Apennin, & qui manquant d'issue & de canaux d'écoulement, s'entassent de plus en plus dans les bas-fonds.

Il est absurde d'imaginer, comme a fait *Manfredi*, que le fond du bassin de la Méditerranée ait haussé par le sable & le limon charié par les fleuves. Il faudroit pour cela que toute l'Egypte eût été excavée par le Nil, l'Italie par le Po, l'Allemagne par le Danube : cependant ces fleuves n'ont pas creusé visiblement leurs lits depuis plus de mille ans.

La vase que les eaux fluviatiles voiturent, n'est pas si considérable qu'il le paroît, & il y a en cela une illusion optique, très-réelle. Les eaux d'une riviere quelconque, les plus troubles au jugement des yeux, ne contiennent qu'environ soixante grains de terre sur cent-vingt livres d'eau. En faisant déposer de l'eau du Nil dans un tube de verre, on a vu que le sédiment n'étoit pas d'un huitieme de ligne sur un volume d'eau qui sembloit avoir cinquante fois plus de limon qu'on n'en a obtenu par la précipitation.

Les tremblements de terre ont dû aussi ravager quelquefois notre globe; mais je doute qu'ils ayent jamais été aussi destructifs que les inondations. Je m'étonne même qu'aucune histoire, aucune tradition ne fasse mention de quelque bouleversement mémorable, occasionné par les secousses de la terre, entre le 52ieme & le 61ieme degrés de latitude septentrionale, dans le cœur du continent: je ne crois pas qu'aucune ville d'Allemagne ait jamais été renversée comme Lisbonne; on n'en a pas même d'exemple dans le Nord de la France. Ce n'est que quand on avance vers le pole ou vers la ligne au delà des points marqués, que les tremblements deviennent à la fois fréquents & terribles.

Une autre observation qui n'est pas moins intéressante, c'est que la plupart des volcans de notre hémisphere sont situés dans des isles, ou fort près de la mer, le *Hecla* dans l'Islande; l'*Etna* dans la Sicile, le *Vésuve* sur le bord de la Méditerranée: on peut compter au nombre des petits volcans les *Isles Lipa-rines*, qui fument très-souvent, quoiqu'elles ne renferment pas, comme on l'a soupçonné, un tuyau de com-

communication entre le *Vésuve* & l'*Etna*. Entre les grands Volcans, on compte le *Paranucan* dans l'isle de *Java*, le *Conapy* dans l'isle de *Banda*, le *Balaluan* dans l'isle de *Sumatra* : l'isle de *Ternate* a un mont brûlant dont les éruptions ne le cedent pas à celles de l'*Etna*. On connoit les volcans des isles de *Firando*, de *Chiangen*, & de *Ximo*. Enfin de toutes les isles & les îlots qui composent l'Empire du Japon, il n'y en a aucune qui n'ait un volcan plus ou moins considérable, ainsi que les isles *Manilles*, les *Açores*, les isles du *Capverd*, & surtout celle *del Fuego*. Aux isles *Canaries* est le *Pic de Ténériffe*, qui vomit encore des tourbillons de feu, & c'est le feu qui a élevé cette immense pyramide de débris de rochers calcinés, irrégulierement entassés, & couverts de cendres & de laves. Les isles des *Papous*, celles de *Ste Hélene*, de *Socra*, de *Milo*, de *Mayn*, ont aussi leurs foyers plus ou moins allumés.

Il est impossible d'indiquer sur toute la surface de notre continent la vingtieme partie d'autant de volcans que je viens d'en trouver sur des isles; & sur tout depuis que la plupart des monts ardents qu'on dit avoir existé en Asie, se sont éteints; ainsi que ceux dont on voit les ruines sur les côtes d'Angola & de Congo.

Cette singuliere position des volcans dans les isles me fait soupçonner que l'eau de la mer est un ingrédient nécessaire pour produire l'inflammation des Pyrites sulphureuses & ferrugineuses, qui semblent être le principal aliment de tous les volcans connus. Il conste par les expériences faites sur ces espèces de

Pyrites, qu'elles ne s'enflamment jamais que par le contact de l'eau, ou de l'humidité de l'atmosphere; ce qu'on doit attribuer à la propriété qu'a le fer de décomposer le soufre au moyen de l'eau. Par les dépôts de laves découverts dans les Pyrénées, dans les Alpes, dans les montagnes de l'Auvergne, de la Provence, & dans plusieurs vallées de l'Apennin, on a conclu que tous ces endroits ont eu anciennement des volcans, les laves étant des substances dont on ne peut rapporter l'origine qu'aux monts brulants. Mais pourquoi ces foyers, placés aujourd'hui dans la terre-ferme, se sont-ils éteints, tandis que les volcans des isles ont continué à brûler ? La cause en est bien claire selon moi : c'est que la mer s'étant retirée de leur voisinage, le feu a cessé, dès que la décomposition des Pyrites n'a plus eu lieu dans les entrailles de la terre, faute d'une quantité suffisante d'eau. On voit par la description que Mr de Tournefort nous a laissée du *Mont Ararat*, qu'il a jadis eu plusieurs bouches qui ont versé des cataractes de feu; ce qui me porte à croire que dans des temps très-reculés la mer a baigné les racines de cette montagne, qui est de nos jours à une grande distance de la côte: aussi ne jette-t-elle plus ni flammes ni fumée.

Attribuer l'extinction des volcans de la terre-ferme à la disette totale des matieres phlogistiques souterraines, c'est proposer une erreur manifeste; puisqu'il n'y a aucune raison de soutenir que ces matieres auroient été plutôt consumées dans le continent que dans les isles, ou au bord de l'Océan. Le Vésuve qui brûle de nos jours, a brulé depuis plus de trois-

mille ans, comme je tâcherai de vous le démontrer par des arguments qui vous ſatisferont peut être.

En pouſſant les fouilles d'*Herculanum* auſſi avant qu'il a été poſſible, on eſt enfin parvenu juſqu'au pavé des rues, & aux fondements des maiſons de cette ville enſevelie : on a détaché de ce pavé & de ces fondements pluſieurs pierres, qu'on a tirées au jour, afin d'examiner à quelle claſſe de la Lithologie on devoit les rapporter; & par les eſſais qu'on en a faits, on a apperçu que c'étoient des laves taillées en carreaux. Ainſi on trouvoit déja des matieres vitrifiées par les feux d'un volcan, dans le temps que les *Auſoniens* ou les *Auronces* batirent *Herculanum*, qui eſt une des plus anciennes villes de l'Italie, puiſqu'elle tomba ſous le pouvoir des premieres colonies Grecques ou Phéniciennes qui pénétrerent en Europe par la Mediterranée : on ne ſauroit fixer l'époque de ſa fondation plus tard qu'à l'an 1330 avant notre ére vulgaire; de ſorte qu'il s'eſt écoulé trois-mille-quatre-vingt-dix-huit ans depuis cet événement juſqu'à nous; & comme le Veſuve fourniſſoit déjà alors des laves, c'eſt une preuve qu'il s'étoit allumé longtemps avant la fondation d'*Herculanum* où on a employé ces ſcories pour affermir les principaux édifices. L'Etna, déjà ſi fameux, par ſes embraſements, pluſieurs âges avant la naiſſance d'Homere & de Héſiode, doit avoir brulé de temps immémorial. Si les matieres combuſtibles de ces deux grandes fournaiſes du Globe n'ont pu être épuiſées pendant un ſi prodigieux laps de ſiècles; on n'eſt pas autoriſé à ſuppoſer que les volcans de notre continent ne ſe ſoient éteints que faute de nourriture.

Le Véſuve peut contenir dans ſa convexité ſolide, depuis ſa baſe juſqu'à ſon entonnoir, 1510460879 pieds cubes de terres & d'autres ſubſtances quelconques : cependant ſi l'on calcule ce qu'il a jetté de cendres, de ſables, de laves, de pierre-ponces, de Pyrites, de pierres phoſphoriques, de Pozzolane, de ſcories, de mâchefers, de bitume, de ſel ammoniac, d'alun, de ſoufre, & de métaux fondus, on verra que la maſſe & le volume en ſont plus conſidérables que le corps total de la montagne, dont le creuſet répandit, en 1737, un ſi énorme torrent de matieres liquéfiées que *Franceſco Serrao* les évalua à 319658161 pieds cubiques : il a fallu tout au moins un écoulement ſemblable pour engloutir *Herculanum* & *Pompeïa*. Pendant le célèbre incendie de l'Etna en 1683, il en ſortit deux fleuves de laves qui avoient trente palmes de profondeur, & qui ſe déborderent à onze lieues de loin, *quiſque ſuum populatus iter*. D'où on peut aiſément conjecturer quelle doit être la capacité du réſervoir ou plutôt de l'abyme d'où ces matieres calcinées & vitrifiées ſont extraites par la force combinée du feu & de l'eau.

Ce qu'on a écrit juſqu'à préſent ſur la formation des montagnes, eſt ſujet à tant de difficultés qu'il eſt impoſſible, quelque facile qu'on ſoit, de ſe contenter des ſyſtêmes propoſés à ce ſujet, & qui ont abſolument perdu leur crédit, depuis qu'on ſait que les plus hautes pointes montagneuſes ne ſont, dans aucun endroit de la terre, couvertes de dépouilles marines, de coquillages, de Dendrites, & d'autres pétrifications, quelque nom qu'on puiſſe leur donner : la mer n'a

donc pas ſurmonté ces hauteurs, comme tant de Naturaliſtes l'ont dit pour donner quelque conſiſtance aux idées vagues ſur leſquelles roulent leurs hypotheſes. Je ne ſaurois me réſoudre à croire que c'eſt l'Océan qui a formé les rochers dans leſquels on voit ſouvent des lits d'une ſeule eſpèce de pierre, prolongés pendant plus de trois lieues. Comment les eaux auroient-elles pu raſſembler tant de ſubſtances ſimilaires dans un endroit pour les dépoſer en un autre, & prévenir tout mélange de matieres hétérogenes au moment de la cohéſion des corpuſcules lapidifiques? Qu'on diſcerne des détriments de coquillages dans les marbres, cela n'eſt pas étonnant; puiſque tous les marbres ne ſont que des coagulations; mais on n'a jamais vu, & on ne verra jamais aucune coquille, ni aucun corps marin, dans la pierre de roche; ce qui prouve indubitablement que cette ſorte de pierre, dont on trouve des montagnes entieres, n'a point été décompoſée & recompoſée par les vagues de la mer: c'eſt une ſubſtance homogene, primitive, & auſſi ancienne que le monde. J'aimerois autant qu'on écrivît un Traité ſur la formation des étoiles que ſur la formation des rochers, qui ont été élevés par les mains puiſſantes de la Nature créatrice, à laquelle nous devons la petite planete ſur laquelle les philoſophes raiſonnent. Il paroit qu'en raiſonnant ſur les montagnes, on n'a pas fait une diſtinction fort néceſſaire; on a confondu avec ce qu'on nomme en général des montagnes, les grandes élévations convexes, telle que celle de la Tartarie Orientale, qu'on peut regarder comme la boſſe la plus énorme du Globe. Pour s'aſſurer de la réalité

de cette élévation, il n'y a qu'à obſerver que des fleuves conſidérables & de grandes rivieres deſcendent de cette pente ſelon différentes directions oppoſées entr'elles ; ce qui démontre à la fois que le terrain y eſt convexe & extrêmement exhauſſé, ſans qu'on y découvre une ſeule montagne comparable à celles de la Suiſſe.

Les principaux fleuves qui découlent de cette hauteur vers les points cardinaux du monde, ſont l'*Oby*, qui ſe décharge au Nord dans le golfe d'*Obskaia-Guba*; le *Geniska* ou le *Geniſſea*, qui ſe perd dans la mer glaciale, vis-à-vis de la pointe de la Nouvelle-Zemble; le *Chatanga*, le *Lena*, le *Jana*, & le *Kowinna*, qui ſe jettent tous quatre dans la même mer; l'*Uda*, & l'*Amour*, ou le *Sagalien Ulla*, qui vont porter vers le Nord-Eſt leurs eaux dans la mer du *Kamſchatka*; le *Hoang*, ou le fleuve ſafrané, qui, né à *Kokonor* au pays des *Eleuths*, perce la grande muraille, & va, après un cours de huit-cents *Lis* Chinois, ſe déboucher à l'Eſt dans le golfe de *Nankin*. Je pourrois compter encore le *Gange* & l'*Indus*, qui coulent directement vers le Sud; mais comme on pourroit m'objecter qu'ils ne viennent pas de la Tartarie proprement dite, je ne les comprends pas dans mon énumération; mais j'y mets le *Jalk* & le *Jemba*, qui ſerpentent vers l'Occident; & ſe déchargent dans la Caſpienne. Il n'y a aucun de ces fleuves, tous plus grands que la *Seine*, qui n'ait ſa ſource dans la Tartarie : il n'y en a aucun qui ne parte de cette hauteur dont je viens de vous parler, & qui doit être bien plus conſidérable que ne le diſent les Jéſuites, qui prétendent l'avoir meſurée ;

mais cette entreprise eût exigé plus de connoissances géométriques, pour la pratique des nivellements, que n'en possédoient Gerbillon, Verbist, & leurs semblables.

La Suisse est en petit pour l'Europe ce qu'est la Tartarie en grand pour l'Asie; avec cette différence que la Suisse a des montagnes perpendiculaires, infiniment plus élevées que le mont *Sabatzi-Nos* dans la partie de la Tartarie que les Modernes nomment la *Sibérie Jakutienne*. Si la diminution des montagnes fort escarpées est aussi effective qu'on veut nous le persuader, la Suisse deviendra, au bout de plusieurs millions de siècles, une élévation convexe, de pyramidale qu'elle est de nos jours. Les pluies, les neiges fondues, les sources, les torrents qui descendent des pointes montagneuses, doivent détacher & entraîner dans la plaine, par le seul effort de leur poids & de leur chute, une certaine quantité de terres, de pierres, & de sables : les angles & les côtés les plus exposés à l'action & au choc de l'air doivent se fêler & se décomposer : les vents doivent en balayer les fragments les plus menus : les piliers, qui supportent des masses de rochers isolés, doivent s'affaisser à la longue, & occasionner des éboulements effroyables, tel que celui qui écrasa la ville de *Pleurs*. Tout cela est vrai ; mais le temps requis pour tronquer le sommet d'une montagne & l'aplatir pourroit bien aussi user notre Planete, & amener enfin la Nature au dernier degré de décrépitude. Il suffit de commencer à être pour se voir condamné à finir; notre existence même ne durera pas cinq cents ans si l'on en croit Newton, qui a calculé que la plus forte des 39 Cometes connues

jusqu'à présent viendra, en l'an 2255, heurter si violemment notre Soleil qu'il n'y a plus aucune espérance qu'il soit encore en état d'éclairer les habitants de notre monde, après cet accident. Il faut que ce soit un grand plaisir de prédire des malheurs, puisque le plus sage des philosophes n'a pu résister au penchant de prophétiser, & d'annoncer l'instant de la combustion de l'univers, dont il avoit apparemment puisé le goût dans l'Apocalypse, lorsqu'il la commenta. Tant il est dangereux de lire des livres qu'on ne comprend pas, & plus dangereux encore de les commenter.

Comme c'est sur les plus grandes élévations convexes de notre continent qu'on doit chercher les plus anciens peuples, il n'y a aucun doute que les Tartares ne l'emportent, à cet égard, sur tous les autres : aussi les Historiens Grecs & Romains, quelque entêtés qu'ils ayent été de leur antiquité, ont-ils reconnu de bonne foi que les Scythes étoient les aînés de tous les hommes. Le passage le plus intéressant des écrits de l'abréviateur Justin est, à mon avis, le chapitre premier du second livre, où il rend compte de la contestation élevée entre quelques Egyptiens & quelques Scythes sur l'ancienneté de leurs nations : ces Scythes dirent aux habitants de l'Egypte, *Scythiam adeo editiorem omnibus terris esse, ut cuncta flumina ibi nata in Mœotim, tum deinde in Ponticum & Ægyptium mare decurrant. His igitur argumentis superatis Ægyptiis, antiquiores semper Scythæ visi.*

Rien de plus surprenant que de voir vérifié, par les connoissances Géographiques qu'on a aujourd'hui de la Tartarie, ce discours que Trogue Pompée, qui

vivoit ſous Auguſte, avoit puiſé dans des Hiſtoriens bien antérieurs au ſiecle d'Auguſte. Les Chinois conviennent qu'ils deſcendent des Tartares, qui ne deſcendent de perſonne, & qui méritent, par conſéquent, le titre d'Aborigenes, que tant de nations qui ne le méritoient pas, ont uſurpé tant de fois.

J'ai dejà fait obſerver, dans mes *Recherches philoſophiques ſur les Américains*, que les montagnes, quelque hautes qu'elles ſoient, n'ont pu, pendant les grandes inondations, ſervir de retraite aux hommes échappés au naufrage de leur patrie, parce que les ſommets de ces montagnes, d'autant plus ſtériles, d'autant plus arides qu'elles ſont plus élevées, ne ſauroient produire aſſez de plantes alimentaires pour ſuſtenter les familles réfugiées avec leurs troupeaux : dix perſonnes ne vivroient pas dix jours ſur la pointe du mont *Jura*, où le froid & la faim les aſſailliroient tour-à-tour. C'eſt ſur des convexités ſemblables à celle de la Tartarie que les débris de l'eſpece humaine ont dû trouver des aſyles contre la criſe des éléments & la fureur des eaux débordées.

Si les Tartares n'avoient pas tant de fois détruit, pendant leurs guerres, les bibliotheques formées par les ſavants du Thibet; ſi un malheureux Empereur de la Chine n'avoit ordonné à ſes ſujets, ſous peine de vie, de bruler tous les livres & tous les manuſcrits (*), on auroit ſans doute pu recueillir, dans la haute

(*) La deſtruction générale des livres Chinois par un barbare dont le nom ne mérite pas d'être prononcé, l'incendie de la Bibliotheque d'Alexandrie ſous Jule-Ceſar, l'incendie de cette même Bibliotheque, rétablie en partie,

Aſie, beaucoup de faits très-propres à éclaircir l'hiſtoire de notre globe; qui nous paroît ſi moderne, quand on conſulte les monuments des hommes; & qui eſt ſi ancien, quand on conſulte la Nature. Un Naturaliſte dont les idées & les deſtins ont été également bizarres, s'étoit flatté, il y a quelques années, d'avoir découvert un moyen pour connoître l'âge des pétrifications, d'où on a voulu enſuite déduire une Théorie pour connoître l'âge du monde; mais c'eſt ſe faire illuſion que de croire qu'une méthode défectueuſe puiſſe jamais conduire à des réſultats exacts.

L'Empereur défunt ayant demandé au Grand-Seigneur la permiſſion de faire arracher quelques pieux ſur leſquels a été fondé le pont que Trajan fit jetter ſur le Danube dans la Servie, on examina attentivement ces poutres, & l'on vit que la pétrification n'y étoit avancée que de trois quarts de pouce, en quinze-cents & quelques années; d'où on conclut qu'une piece de bois d'égale épaiſſeur, & haute de quarante pieds, ſe pétrifieroit d'un pouce en vingt ſiecles, & employeroit, pour arriver à ſa tranſmutation totale, neuf-cents-ſoixante-mille ans. Or comme

---

ſous le Calife Omar, la deſtruction des anciens Auteurs Grecs & Romains ſous le Pape Grégoire, ſont, à mon avis, les plus triſtes événements de l'Hiſtoire du genre humain, parcequ'ils nous ont privés d'une infinité de connoiſſances que les hommes ne pourront jamais recouvrer: les archives du monde y ont péri. Cependant nos Chronologiſtes modernes fixent hardiment l'époque de l'origine de toutes les nations: à voir la hardieſſe avec laquelle ils propoſent leurs vains calculs, on croiroit qu'ils ont lu & relu tous les livres & tous les manuſcripts détruits à la Chine, au Thibet, en Egypte, & à Rome; mais ils en ignorent juſqu'aux titres.

on déterre des arbres pétrifiés dont le tronc a plus de quarante pieds de hauteur, qu'on juge, dit-on, du temps où ces arbres doivent avoir été abattus, ou enfouis. Ce raisonnement feroit admirable, s'il ne renfermoit un défaut qui l'affoiblit au point qu'il ne signifie plus rien : le paralogisme consiste dans la supposition qu'il n'y a pas des eaux, des terres, & des substances où la pétrification s'exécute beaucoup plus promptement que dans cette partie du Danube où étoit situé le pont de Trajan. Il y a sans doute des endroits où les sucs lapidifiques abondent davantage, & où les corps du regne animal & végétal sont plutôt transmués par l'imprégnation de ces sucs. Comme il est impossible de déterminer la durée moyenne du temps qu'un corps quelconque emploie pour se pétrifier, à cause des différences presqu'infinies des circonstances, des terrains, des qualités de l'eau & de l'air, & des positions mêmes de ce corps, on conçoit bien que cette méthode, ne pouvant jamais être perfectionnée, ni même améliorée, ne sauroit servir à résoudre le problème auquel on l'a voulu appliquer. Ainsi le degré de pétrification des poutres tirées du Danube ne nous instruit pas mieux que les coquillages qu'on voit dans plusieurs pierres au haut des pyramides de l'Egypte.

En finissant cette lettre, je tâcherai, Monsieur, de répondre à quelques objections qu'on m'a faites sur l'endroit de mon ouvrage où je dis *qu'on n'a jamais découvert nulle part des monuments de l'industrie humaine, antérieurs au déluge*. On a cru que j'aurois dû en excepter les haches de pierre qu'on déterre en Suede, & en Allemagne, à de très-grandes profondeurs,

& qui doivent être extrêmement anciennes, ayant été employées avant l'invention du fer & du cuivre. J'avoue que ces monuments peuvent être anté-diluviens : mais ils peuvent être aussi bien postérieurs à cet évenement, car les Sauvages du nouveau Monde s'en servent encore aujourd'hui : quand on trouvera donc, dans mille ans, de semblables instruments dans le Canada, ou dans les bois de la Guiane, on se trompera si l'on les prend pour des antiquités antérieures au déluge.

J'ai vu trois especes de haches de pierre, découvertes en Allemagne ; & par la comparaison que j'en ai faite avec celles qu'on nous envoie de l'Amérique, je n'y ai pu discerner la moindre différence, ni quant à la forme ni quant à la matiere ; hormis qu'il y a de ces instruments venus du nouveau Monde, qui sont faits de pure Agate, & que je n'en ai pas encore rencontré de cette sorte de pierre parmi ceux qu'on déterre en Europe. Ces haches sont quelquefois enfouïes, comme on l'a dit, à de très-grandes profondeurs ; mais on en trouve aussi dans les tombeaux Celtiques(*), & à la superficie du sol : il y a quelques années que le hazard me fit découvrir, dans un terrain marécageux où je m'occupois à herboriser, une hache & un marteau de pierre, qui n'étoient pas à un demi-pied en terre.

Les Pyrites, les Céraunias, & des pierres d'une substance très-dure, tantôt argileuse & tantôt silicée, ont été le plus communément employées par les Sauvages des deux continents, avant l'invention du cuivre

(*) Si on trouve des haches de pierre dans les tombeaux des anciens Celtes & des anciens Germains, on conçoit que ces monuments ne sauroient être réputés pour anté-diluviens.

& du fer, pour en fabriquer des pointes de flêches, des couteaux, des coins, des haches, & des marteaux. Rien n'eſt plus ridicule que d'entendre dire à de prétendus phyſiciens que tous ces inſtruments ne ſont que des pierres naturellement figurées, qui n'ont jamais été deſtinées aux uſages qu'on leur attribue; mais il ne faut qu'être légérement verſé dans la connoiſſance des foſſiles & des minéraux, pour diſtinguer, au premier coup d'œil, les pierres formées par les jeux de la Nature d'avec celles que les mains des hommes ont taillées. Ces phyſiciens mériteroient bien qu'on les envoyât chez les Sauvages de l'Amérique, qui leur enſeigneroient comment on aiguiſe & emmanche une pyrite pour en faire une hache, quand on a le double malheur d'abonder en or, & de manquer de fer.

Telles ſont, Monſieur, les obſervations que je prends la liberté de vous communiquer : j'aurois pu y joindre de longues remarques ſur le ſentiment de ceux qui prétendent que l'Amérique a jadis été réunie à l'Afrique; mais je n'ai pas voulu abuſer de votre temps & de votre patience. La différence très-marquée entre les animaux des deux continents, & ſur-tout entre ceux qui habitent les Tropiques, démontre aſſez le peu de probabilité de cette hypotheſe, dont une plus ample diſcuſſion eût trop retardé le plaiſir que j'ai de vous aſſurer de la gratitude & du reſpect avec lequel j'ai l'honneur d'être,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéiſſant Serviteur ****.

Ce 3 de Nov. 1768.

LETTRE IV.

à Mr. ***

Sur le Paraguai.

SI l'on pouvoit démontrer que Mr. de Montesquieu étoit bien informé de l'état des Missions du Paraguai, lorsqu'il en a parlé avec tant d'éloge, il ne conviendroit à personne de rejetter le témoignage d'un écrivain si respectable; mais j'ose dire qu'il est impossible que l'auteur de *l'Esprit des Loix* ait été instruit de la nature d'un établissement dont aucun homme en Europe, si on en excepte le Général des Jésuites, & son Secrétaire au département de l'Amérique, n'avoit alors aucune connoissance. C'étoit un secret impénétrable, *quod latet arcanâ non enarrabile fibrâ*; & ce secret même a fait plus de tort à ces Religieux qu'ils ne le pensent; puisqu'il est naturel, quelque bien intentionné qu'on soit, de soupçonner des intrigues criminelles dans tout ce qu'on cache, avec tant de soin & d'anxiété, aux yeux du public.

Je blâme extrêmement les chefs des Missions de s'être opposés, en 1731, à la visite que l'Audience Royale de *Chuquisaca* voulut faire de l'intérieur du Paraguai, dont on parloit très-mal depuis plus de cinquante ans. Si toutes les horreurs que la Renommée en divulguoit, n'avoient été que des calomnies, pourquoi ne pas accepter l'inspection projettée? Pourquoi ne pas saisir avidement une occasion si éclatante de se justifier, devant l'Europe & devant

l'Amérique, des crimes dont on étoit accusé? La vertu ne perd jamais à se montrer.

Il y a dans le Tribunal de *Chuquisaca* un Fiscal qui porte le titre de *Protecteur des Indiens*: cette charge importante n'est que trop souvent livrée à des prévaricateurs, à des juges lâches, foibles, ou avares, qui loin de soulager les Américains, les oppriment, ou les laissent opprimer, ou ne les vengent pas; mais en 1731 cet emploi avoit été confié à Dom Joseph de Antequera, homme éclairé, intègre, & courageux, qui touché de l'esclavage horrible où l'on accusoit les Jésuites d'avoir réduit les habitants du Paraguai, se crut obligé en conscience de reconnoître par lui-même l'état des choses, & de remédier au mal, autant qu'il seroit en lui. Il présenta un mémoire raisonné à l'Audience pour obtenir la permission d'aller visiter le Paraguai; ce qui lui fut accordé du consentement de tous les assesseurs, qui le munirent d'un plein pouvoir, & d'une patente expédiée selon les formes usitées, par laquelle il étoit ordonné à tous les Missionnaires de le respecter en sa qualité de Visiteur, de lui procurer les éclaircissements qu'il désireroit, & d'obéir aussi promptement à ses ordres qu'aux décisions immédiates de Sa Majesté Catholique.

Antequera partit la même année, accompagné d'un seul Alguazil-major, nommé *Joseph de Mena*. Arrivé à la ville de l'Assomption, il fit signifier aux Jésuites les motifs de sa venue, & leur communiqua une copie de la patente dont il étoit chargé. *Los Padres* lui firent répondre qu'il s'étoit donné une peine inutile, qu'ils ne permettroient jamais qu'il mît le

pied dans leurs Missions, & que s'il l'entreprenoit, il s'en repentiroit infailliblement. Antequera, qui ne connoissoit pas toute la méchanceté de ceux qu'il prétendoit réformer, méprisa ces menaces, & se mit en chemin; mais un gros peloton d'Indiens armés, & commandés par des Jésuites la pique en main, tomba si brusquement sur lui qu'il n'échappa que par une fuite précipitée à la fureur de ces assassins, qui blesserent dangereusement l'Alguazil *Mena*, qui vouloit résister à un Jésuite Allemand qu'il avoit en tête.

L'affaire n'en resta pas là : le chef des Missions rebelles, écrivit à *Dom Armendariz*, *Marquis de Castel Fuerte*, trente-troisieme Vice-Roi du Pérou, & dévoué sans réserve aux intérêts de la Société: il lui représenta dans sa lettre qu'un certain aventurier, nommé *Antequera*, ayant paru à la ville de l'Assomption, *avoit voulu s'y faire déclarer Roi du Paraguai*; mais que les Jésuites, comme de très-fidèles sujets de Sa Majesté Catholique, leur gracieux Souverain, avoient fait chasser ce bandit digne du dernier supplice, & qu'en recompense d'un service si signalé, ils s'attendoient à une gratification de la part de Son Excellence.

Le Marquis de *Castel*, ayant lu cette lettre, ordonna, sans examen ultérieur, à ses satellites de jetter le Visiteur *Antequera* dans un cachot à *Lima*, où on lui fit une espece de procès, dans lequel ses avocats écrivirent cinq mille feuilles de papier pour prouver son innocence, qui n'avoit pas besoin d'être prouvée, car peut-on imaginer une absurdité plus grossiere que de soutenir qu'un membre de l'Audience de *Chuquisaca*,

ſaca, député par ſon corps, muni d'une patente authentique, & accompagné d'un ſeul domeſtique, avoit voulu envahir une province entiere? Vous penſez ſans doute, Monſieur, qu'on renvoya cet infortuné, qu'on le rétablit dans ſa charge, qu'on le loua de ſon zèle, qu'on le paya de ſes peines, qu'on l'exhorta à continuer, qu'on châtia ceux qui avoient oſé l'interrompre dans la reſpectable fonction de ſon miniſtere; mais vous vous trompez. Le Marquis de *Caſtel* voulant à tort & à travers qu'*Antequera* fût pendu, on le pendit en effet le cinquieme de Juin (*).

La ville de *Lima*, à la vue de cette exécution très-inattendue, en fut ſi indignée qu'elle ſe révolta contre ſon trente-troiſieme Vice-roi: tout le Pérou, à la nouvelle de cet aſſaſſinat, ſe ſouleva d'une extrêmité à l'autre; tant les injuſtices manifeſtes ont de pouvoir ſur le cœur humain dans tous les pays du monde. Cette révolte ſi excuſable, ſi jamais une révolte pouvoit l'être, fit couler le ſang de pluſieurs milliers d'hommes, dont on n'impute le maſſacre qu'aux Jéſuites, qui auroient pu le prévenir. S'ils n'avoient rien eu à craindre, ſi leur conduite au Paraguai eût été irréprochable, ils ne ſe feroient pas oppoſés à la viſite d'*Antequera*, dont la mort fut regardée comme une calamité publique, & un excès inouï de la tyrannie. Les honnêtes gens de *Lima*, de *Cuſco*, de *Cuença*, de *Chuquiſaca*, prirent le deuil,

(*) Si vous me demandez ce que devint l'Alguazil *Mena*, je vous dirai qu'il fut, ainſi que ſon maître, pendu, quoiqu'à demi mort des ſuites de la bleſſure qu'il avoit reçue à l'eſcarmouche de l'*Aſſomption*.

ſans ſe ſoucier du reſſentiment de leur Vice-Roi deſ-honoré par le ſupplice d'un innocent pourſuivi par des moines, & depuis cette triſte époque, le crédit des Jéſuites a toujours diminué dans ces contrées, juſqu'au moment de leur entiere expulſion, qu'on a regardée, dans le Perou, comme un coup de la Providence.

Le plus affreux déſordre que le viſiteur eût trouvé au Paraguai, ſi l'on ne l'avoit pendu à *Lima*, c'eût été l'oppreſſion de ſes habitants ſous l'inſupportable joug de leurs prétendus convertiſſeurs. Cela eſt ſi vrai que le Pape Benoit XIV, qui ne s'étoit pas diſpenſé d'aimer les hommes pour faire la fortune des prêtres, a publié deux Bulles dans leſquelles il excommunie clairement & formellement les Jéſuites Miſſionnaires au Paraguai; parce qu'il étoit venu à ſa connoiſſance, dit-il, qu'ils réduiſoient en eſclavage tous les Indiens qu'ils avoient le malheur de baptiſer, & qu'ils les gouvernoient comme des animaux qu'on tire de leur état de liberté pour les ſubjuguer, & pour les ſoumettre aux travaux. Employer la religion comme un inſtrument du Deſpotiſme, c'eſt le crime le plus réfléchi, & par conſéquent le plus atroce qu'on puiſſe imaginer : c'eſt ſe moquer de Dieu pour tyranniſer les hommes. Et pourquoi faire eſclaves les indigenes du Paraguai, ſinon pour s'approprier le fruit de leur ſueur, & le produit de leur travail? Car on ne nourrit pas des milliers de forçats par le ſeul plaiſir de leur commander ou de les battre. L'ambition peut être combinée avec l'avarice; mais l'avarice l'emporte toujours.

Ces oppreſſeurs politiques des Indiens avoient donc de bonnes raiſons pour défendre l'entrée de leurs états à tout étranger, de quelque qualité ou de quelque pays qu'il fût. On a voulu nous faire accroire que cette défenſe n'a jamais exiſté, & que ç'a été une pure invention de ces mêmes nouvelliſtes qui avoient couronné Roi de Paraguai un certain ſcélérat qu'on nommoit le *Frere Nicolas*, qu'on diſoit être né à Leipſig; mais comme je n'ai avancé, & n'avancerai dans le cours de cette Lettre, que des faits inconteſtablement vrais, que perſonne ne ſera jamais en état de démentir, je vous fournirai la preuve de ce ſingulier édit. L'eſpagnol Dom Juan, envoyé ſous l'Equateur pour y meſurer la terre, qu'il ne meſura pas, a publié une relation de ſon voyage, dans laquelle il donne tant de marques de ſa tendreſſe & de ſon affection pour *Los Padres*, qu'on ne ſauroit récuſer ſon témoignage, de ſorte qu'on peut le citer hardiment.

„ Les Miſſionnaires ne ſouffrent jamais, dit-il, „ qu'aucun habitant du Pérou, de quelque nation „ qu'il ſoit, Eſpagnol, ou Métif, ou autre, entre „ dans les Miſſions qu'ils adminiſtrent au Paraguai, „ non pour cacher ce qui s'y paſſe, *par crainte que* „ *l'on partage avec eux le commerce des denrées qu'on y* „ *recueille*, ni par aucune des raiſons avancées gratui- „ tement *par des perſonnes envieuſes*; mais pour que les „ Indiens, qui ne font que ſortir de leur barbarie, & „ d'entrer dans les voies de la lumiere, ſe maintien- „ nent *dans cet état d'innocence & de ſimplicité*. Ne „ connoiſſant d'autres vices que ceux qui *ſont communs*

„ *parmi eux, & qu'ils ont aujourd'hui en abomination...*
„ Ces Indiens ne connoissent ni l'*inobéissance*, ni la
„ rancune, ni l'envie, ni les autres passions qui font
„ tant de maux dans le monde; si les étrangers ve-
„ noient chez eux, à peine y seroient-ils arrivés que
„ leur mauvais exemple leur apprendroit des choses
„ qu'ils ignorent, & bientôt renonçant à la modestie &
„ au respect qu'ils ont pour les instructions de leurs
„ curés, on exposeroit le salut de tant d'ames.....
„ Ces Indiens vivent aujourd'hui dans la parfaite
„ croyance que tout ce que le curé dit, est bien, &
„ que tout ce qu'il blâme, est mal (*)."

Cette façon d'excuser les tyrans du Paraguai est si ridicule, & sur-tout dans l'ouvrage d'un écrivain qui prétendoit être Géometre, que je ne me souviens pas d'avoir lu une apologie plus pitoyable. Si un étranger avoit voulu pénétrer dans l'intérieur du Paraguai, malgré la défense de ces moines, qu'il n'étoit pas obligé de reconnoître pour souverains du pays, on l'eût sans doute repoussé à main armée : on l'eût assassiné pour l'empêcher de scandaliser les Indiens; mais pourquoi *Antequera*, qui ne venoit que dans la vue d'adoucir le sort de ces créatures malheureuses, ne fut-il point admis ? Pourquoi ne respecta-t-on point les ordres exprès de l'Audience de *Chuquisaca*, qui repré-

(*) Voyage au Pérou. Tome I. in-4to. p. 549.
On peut se convaincre par ce passage qu'il n'y a pas un mot de vrai dans la prétendue relation d'un moine Franciscain, qui assure qu'il a pénétré dans toutes les Missions du Paraguai d'un bout à l'autre. Je ne comprends pas comment Mr. Surgy a pu faire usage d'une pièce si pitoyable dans ses *Mémoires Géographiques*.

ſente la perſonne même du Roi d'Eſpagne en Amérique? Voilà ce que l'apologiſte eût dû nous expliquer, ſans s'appeſantir ſur le ſalut des Indiens, qui n'a jamais entré pour rien dans toute cette affaire. Buſiris & les Scythes du Pont-Euxin, qui immolerent les étrangers, ſont mille fois plus excuſables que des religieux qui n'ayant aucun droit ni ſur le Paraguai ni ſur ſes habitans, y dictoient des loix barbares & contraires à tous les principes du droit des gens : je ne crois pas que l'hiſtoire nous offre un ſeul exemple d'un tel abus, ſi long-temps toléré par ceux qui auroient dû s'y oppoſer de tout leur pouvoir.

Dès l'an 1609, les Jéſuites avoient dans la province du Paraguai huit couvents, & deux réſidences (*), qui ne faiſoient encore aucune diſpoſition pour s'emparer du pays, la *Société de Jéſus* n'étant occupée alors que de ſon Collège de *Potoſi*, qu'on venoit de conſtruire à côté de la grande Mine, & de ſes Miſſions du Mexique, qui furent décréditées enſuite par la fameuſe lettre de *Jean de Palafox*, évêque de *Tlaxcala*, ou de *Los Angelès*, qui ſe plaignit au Pape que les Jéſuites avoient voulu le faire lapider, qu'ils tenoient une foire dans leurs couvents, qu'ils s'étoient rendus maîtres de quelques mines d'or & d'argent, & qu'ils avoient appris aux Indiens à ajouter à l'Oraiſon dominicale cette clauſe édifiante. *Seigneur, délivrez-nous*

(*) En 1609 on ne comptoit dans tout le Paraguai que 116 Jéſuites, & le nombre n'a point été tant augmenté depuis qu'on ſe l'étoit imaginé, comme je le dirai dans l'inſtant. Dans le courant de cette même année, il y avoit 370 de ces religieux au Pérou, 340 dans le Mexique, 100 dans la Nouvelle Grenade, & aucun chez les Patagons.

de tout mal, & de notre évêque Palafox. Quoique ce vénérable serviteur de Dieu soit mort depuis plus de cent ans, les Américains de *Tlaxcala* récitent encore aujourd'hui cette priere mot à mot, comme on l'avoit enseignée à leurs ayeux.

Cette lettre, adressée au souverain Pontife, & plusieurs autres motifs firent comprendre aux Jésuites qu'ils travailloient en vain dans le centre du Mexique & du Pérou, où ils étoient entourés de trop de surveillants, & tenus sous la main & les yeux des Vice-Rois, sur la faveur desquels on ne pouvoit pas toujours compter; ce qui les détermina à porter tous leurs efforts vers le Tucuman & le Paraguai, provinces écartées, & presqu'inconnues aux Espagnols mêmes. Comme il s'agissoit de s'emparer de la traite exclusive du Thé ou de l'Herbe Paraguaise, ils virent que ce projet n'étoit pas praticable s'ils n'avoient avant tout réuni, dans des liens marqués, plusieurs milliers d'Indiens, pour les appliquer à la culture. Pleins de ce projet, ils firent par leurs émissaires saisir tous les sauvages des deux sexes qu'on put ramasser sur les rives du Parana, du Guayra, & de l'Uraguai, afin de les transplanter dans le cœur du Paraguai: en joignant à ces colonies quelques hordes de Chiquites & de Guaranies, on parvint, après plusieurs années de travail, à former une petite nation sédentaire, à peu près de quatre-vingt mille hommes, qu'on fit cabaner dans les cantons qu'on leur assigna pour y cultiver le Thé, dont on détruisit les plants dans tous les autres endroits, comme les fermiers du Tabac ont fait en France, en Espagne, & en Autri-

che; de forte qu'au bout de 19 ans les Jéfuites plierent cette riche branche de commerce entre leurs mains, & fournirent exclufivement toute l'Amérique méridionale de cette drogue, qui y eft d'un ufage indifpenfable. Pour empêcher qu'il ne s'échappât des graines, ou qu'on ne reconnût l'efpece de la plante par l'examen des feuilles, ils imaginerent de la pulvérifer & de la falfifier : cette méthode a fi bien réuffi que peu de Botaniftes favent définir le caractere de ce végétal précieux aux Américains. Le Dictionnaire Encyclopédique femble diftinguer le *Caamini* d'avec l'Herbe Paraguaife : cependant ce n'eft que la même chofe fous des noms différents; & je puis vous affurer que le Caamini eft compofé des fommités & des follicules de la plante Paraguaife, dont les tiges & les rameaux fervent à fabriquer un Thé plus groffier, inférieur en qualité & en prix.

Plufieurs Indiens, dépouillés de leurs plantations, n'ayant plus de quoi vivre, furent contraints de fe foumettre aux Jéfuites pour ne pas mourir de faim : d'autres allerent porter leurs plaintes à Cufco, à Buenos-Ayrès, & devant les gouverneurs Efpagnols des principales villes, qui en inftruifirent leur cour, & il n'y a aucun doute que ces griefs n'ayent été plufieurs fois examinés au grand Confeil des Indes à Madrid, où le crédit de la Société l'emporta toujours fur le zele des Miniftres, qui gémiffoient en fecret de voir deux brillantes provinces de l'Efpagne, le Paraguai & la Californie, envahies par des Saints au milieu de la paix.

L'auteur d'un ouvrage fort fingulier, intitulé *Effai fur le Commerce des Jéfuites*, évalue les profits

qu'ils ont faits ſur le *Caamini*, le *Matte*, & le *Palos* du Paraguai, à pluſieurs millions de piaſtres, & il s'appuie de l'autorité de Mr. Fréſier. Je ne puis rien vous apprendre de poſitif à cet égard, le prix courant de cette marchandiſe ayant ſouvent varié, ſuivant qu'on a plus ou moins travaillé aux mines, où elle eſt abſolument néceſſaire pour calmer les ſymptômes que produiſent les vapeurs mercurielles ſur les travailleurs. L'arobe en a valu quelquefois trente-ſix piaſtres fortes, & on compte qu'il s'y en conſume, année commune, quatre millions de livres peſant. Là deſſus il faut défalquer ce qu'ont couté aux Jéſuites les inſtruments d'agriculture, l'attirail des laboratoires, des atteliers, la conſtruction des logements, & ſur-tout l'entretien de leurs Indiens, qui n'ayant rien en propre, pas même leurs idées, recevoient journellement leur nourriture, & deux ſarraux, ou deux ſouquenilles de toile de coton, par an. La portion congrue de chaque eſclave au-deſſus de dix-ſept ans, leur a couté 87 livres tournois, & vers l'an 1756 ils poſſédoient, en y comprenant quelques Nègres, plus de trois-cents mille ſerfs, à qui on donnoit la pitance, ſur laquelle l'eſprit d'économie avoit tellement raffiné qu'on ne mettoit jamais du ſel dans l'aliment des Indiens: & c'eſt à la mauvaiſe qualité des nourritures avec leſquelles on les ſuſtentoit, qu'on attribue les maladies terribles & continuelles qui ravageoient le Paraguai; mais il paroît qu'il faut plutôt en accuſer l'opiniâtreté des Jéſuites à ne vouloir pas inoculer les enfants, crainte de les perdre, dans un pays où la lepre écailleuſe & la petite vérole ſéviſſoient extraordinairement.

La

La cour d'Espagne contribuoit annuellement aux rais des Missions 11000 piastres, qu'on avoit su ıi extorquer sous prétexte de faire une douceur au ere Provincial, & de fournir du chocolat à ses ouvriers postoliques, qui, d'un autre côté, se moquoient des vêques de *Buenos-Ayrès*, de l'*Assomption*, & de *San-'ago del Estro*, qui prétendoient avoir le droit d'examiner les curés des Missions, où on ne leur eût pas ermis de mettre le pied, non plus qu'aux gouverneurs qui prétendoient avoir droit de conférer les cures ans toute l'étendue du Paraguai. Outre le Thé, on ultivoit encore, dans cette terre de désolation, le coton, tabac, & les cannes à sucre : toutes ces récoltes toient versées dans de grands magasins au nombre de ente. Aucun Indien ne pouvoit garder chez lui une ule livre de Caamini, ni une once de coton, sous eine de recevoir douze coups d'étrivieres en honneur es douze Apôtres, & de jeûner trois jours dans la aison de correction : car comme le nombre des esclaes faisoit la richesse de *Los Padres* ils ne châtioient de ort que rarement, & jamais sinon pour ce qu'il leur aisoit d'appeller crime de rebellion & de félonie.

Les deux procureurs généraux, établis à *Santa é* & à *Buenos-Ayrès*, tiroient la majeure partie des roductions du Paraguai, & les faisoient embarquer our différents ports de l'Amérique & de l'Europe, où ils ne recevoient en retour que du fer en barres & n plaques, pour fabriquer les outils nécessaires au bour & à l'exploitation des terres.

Le Pere supérieur faisoit de fréquents voyages au ourg de *La Candelaria*, situé au centre des Missions,

& qu'on en regardoit comme la capitale : il eſt très-certain qu'il y a eu dans cet endroit, comme dans pluſieurs autres, un arſenal, que les Jéſuites nommoient pieuſement leur *Béaterie*, quoiqu'il y eût plus de ſabres & de hallebardes que de béats. Les dimanches & les jours de fête, au ſortir de la meſſe, on exerçoit les Indiens à tirer au blanc avec des fuſils, & de petites pieces à la Suédoiſe : ces armes devoient être, avant le ſoir, remiſes dans l'arſenal, & les clefs de l'arſenal devoient être remiſes au Provincial, ou à ſon délégué, ou à celui qui le repréſentoit. Il arrivoit à *La Candelaria* toutes les ſemaines des coureurs, expédiés par les curés qui gardoient les frontieres, ce qui leur occaſionnoit des embarras & des ſoins infinis ; & malgré toute leur vigilance, les Portugais ont ſurpris un de ces gardes-côtes au moment qu'il alloit à la reconnoiſſance, après avoir veillé deux jours & deux nuits.

Les ſpéculatifs ont cru que les Jéſuites s'étoient attroupés en foule dans cette partie du nouveau Monde, qu'ils traitoient comme un pays conquis ; mais au contraire ils y étoient en très-petit nombre, comme on le ſait, à n'en pas douter, par l'extrait même de la liſte de ces religieux que la cour d'Eſpagne en a fait chaſſer juſqu'à préſent (*). On ignore la véritable raiſon d'une conduite ſi bizarre en apparence : il faut que les généraux qui ont ſuivi *Aquaviva*, n'ayent pas jugé à

(*) En 1752, on comptoit, dans les quatre parties du monde, vingt-deux-mille-ſept cents Jéſuites, prêtres & non prêtres. Ceux qui ont été chaſſés du Portugal & de ſes poſſeſſions, de l'Eſpagne & de ſes poſſeſſions, de la France & de ſes poſſeſſions en Aſie & en Amérique, de Naples, de Parme, & de Malte, montent à onze-mille-deux-cents

ropos de confier le ſecret du Paraguai à trop de ompagnons : il faut qu'ils ſe ſoient défiés ſur tout es Jéſuites Eſpagnols & Portugais; puiſqu'ils tiroient plupart des recrues pour l'Amérique méridionale es provinces de l'Allemagne, & principalement de elles du haut & du bas Rhin, où ces moines ſont en énéral très-ignorants, & mêmes inférieurs aux Coreliers. De tels hommes étoient bien propres à doner la baſtonnade aux Chiquites, à catéchiſer les uaranies, & à emballer le *Caamini*.

Pluſieurs perſonnes ont admiré, & admirent enore, l'établiſſement du Paraguai comme un ouvrage périeur de la politique & de l'induſtrie; mais il n'eſt as ſi difficile qu'on le penſe de ſoumettre des ſauvaes abrutis, quand on vient à eux armé de la force & e la religion. Il n'eſt jamais glorieux de réuſſir à ire des eſclaves. A quoi a-t-il ſervi, après tout, de ouloir s'emparer des Miſſions du nouveau Monde n expulſant les autres eccléſiaſtiques? A quoi a-t-il rvi d'opprimer avec ſageſſe, & de tourmenter, pennt un ſiècle & demi, quelques milliers d'Américains? rien, ſinon à rendre les Jéſuites de plus en plus lieux aux yeux de l'univers. La poſtérité ſera étonée en liſant notre Hiſtoire, elle ne concevra point omment les ſouverains ont pu accorder tant de pouoir à des moines qu'on doit regarder comme les

tes. Ceux qui reſtent dans les états de la Maiſon d'Autrie, en Pologne, en Baviere, dans les Electorats ecclé-ſtiques en Italie, &c. forment, ſelon des liſtes authenques, un total de onze-mille & cinquante moines, prêes & non prêtres. Ainſi la Société eſt à demi détruite; temps & la Providence anéantiront le reſte.

plus grands ennemis que les ſouverains ayent jamais eus.

Voilà, Monſieur, les éclairciſſements que vous avez exigés de moi ſur le Paraguai, pour les joindre au tableau que j'ai fait de la Californie dans un autre endroit de mes écrits. J'eſpere que la briéveté de cette Lettre vous plaira; car en vérité je n'ai pas eu le courage d'entrer dans de plus grands détails ſur la malheureuſe condition des habitants du Paraguai, tyrannisés par des maîtres que perſonne ne voudroit avoir pour valets.

FIN DU TOME II.



TABLE DES MATIERES

Contenues dans le Texte & dans les Notes du second Volume.

TABLE DES MATIERES.

H

Q.

T.

W.

X.

Y.



DISSERTATION
SUR
L'AMERIQUE
ET LES
AMERICAINS,

CONTRE LES

RECHERCHES PHILOSOPHIQUES

DE MR. DE P.

Par DOM PERNETY,

bé de l'Abbaye de Bürgel, des Académies Royales de Prusse & de Florence, & Biblio- thécaire de Sa Majesté le Roi de Prusse.



A BERLIN,

M. DCC. LXX.



PREFACE.

ON m'avoit donné une grande idée de l'Ouvrage de Mr. de P. qui a pour titre : *Recherches philoſophiques ſur les Américains.* Je me le procurai; je le lus une premiere fois avec précipitation, & j'y trouvai bien des recherches, beaucoup de réflexions très-ſenſées, mais auſſi beaucoup d'aſſertions très-hazardées, pour ne rien dire de plus, avancées en même-temps avec un ton affirmatif, un ſtyle vif, & une confiance qui devoient en impoſer aux Lecteurs

peu au fait des matieres qu'il traite. Je relus cet Ouvrage avec attention, & je me confirmai dans ma premiere idée. Je reconnus que Mr. de P. ou connoit peu l'Amérique & ce qu'elle contient, ou que, pour appuyer l'opinion d'un Auteur, qu'il avoit adoptée, ſans une connoiſſance de cauſe, aſſez fondée, il s'étoit fait un devoir de décrier tout le nouveau Monde & ſes productions. J'avois lu & relu quantité de rélations de l'Amérique; j'avois vu de mes propres yeux la plupart des choſes, qui y ſont rapportées. Etonné de les voir contredites, ou traveſties par Mr. de P. je me contentai de faire quelques notes ſur les endroits les moins exacts.

Mon deſſein étoit de les communiquer à Mr. de Francheville, pour les inſérer dans ſa Gazette littéraire. Ces Notes m'ayant enſuite paru trop nombreuſes pour en faire l'uſage que je m'étois propoſé, je leur donnai un certain ordre, & je crus pouvoir en compoſer une Diſſertation où l'Amérique & ce qu'elle contient ſeroient appréciés à leur juſte valeur. J'en lus la premiere partie à l'aſſemblée de l'Académie du 7 de Septembre dernier, & j'eus la ſatisfaction de voir qu'on n'y déſapprouvoit pas le parti que j'avois pris de réfuter l'Ouvrage de Mr. de P., qui auroit pu induire le public en erreur à cet égard. La vérité me ſera toujours

chere; elle doit l'être à Mr. de P. & l'emporter ſur tout autre motif. J'eſpere que M. de P. la reconnoîtra dans ma Diſſertation, & qu'il n'employera que pour elle ſes talents, qui méritent des éloges.





DISSERTATION
SUR
L'AMERIQUE
ET
LES NATURELS
DE CETTE PARTIE DU MONDE.

MOnsieur de P. vient de mettre au jour un Ouvrage sous ce titre, *Recherches philosophiques sur les Américains.* Il s'efforce d'y donner l'idée la plus désavantageuse du nouveau Monde & de ses habitants. Le ton affirmatif & décidé avec lequel il propose & résoud ses questions; le ton d'assurance avec lequel il parle du sol & des productions de l'Amérique, de sa température, de la constitution corporelle & spirituelle de ses

habitants, de leurs mœurs & de leurs usages, enfin des animaux; pourroient faire croire qu'il a voyagé dans tous les pays de cette vaste étendue de la terre; qu'il a vêcu assez longtemps avec tous les peuples qui l'habitent. On seroit tenté de soupçonner, que, parmi les Voyageurs, qui y ont fait de longs séjours, les uns nous ont conté des fables, ont travesti la vérité par imbécillité, ou l'ont violée par malice. (a) Les autres, étourdis par le vertige de leur enthousiasme, ont si mal vu les choses, qu'ils auroient dû par respect pour la raison, s'abstenir de le décrire. Il est fâcheux pour nous qu'ils n'ayent pas eu le respect pour la vérité, & les yeux de Mr. de P.

L'Amérique, dit cet Auteur dans son Discours Préliminaire, l'Amérique plus que tout autre pays, offre des phénomenes singuliers & nombreux; mais ils ont été si mal observés, plus mal décrits, & si confusément assemblés, qu'ils ne forment qu'un cahos effroyable. Il a fallu s'armer d'opiniatreté pour se frayer une route au travers des contradictions vicieuses des Voyageurs, à qui les extravagances ont moins coûté qu'au reste des hommes.

Le nouveau Monde est, suivant Mr. de P. (b) une terre absolument ingrate, & comme en horreur à la Nature. Entre les végetaux exotiques importés en Amérique; les arbres à Noyaux, comme les Amandiers, les Pruniers, les Cérisiers, les Noyers, y ont foiblement prospéré & presque pas du tout. Les Pêchers & les Abricotiers n'ont fructifié qu'à l'Isle de

(a) Discours Préliminaire.
(b) Tom. I. p. 14.

Juan Fernandez : ils ont dégéneré ailleurs ; notre seigle & notre froment n'ont pris que dans quelques parties du Nord. Le Climat de l'Amérique étoit au moment de sa découverte, très contraire à la plûpart des animaux quadrupèdes, & surtout pernicieux aux hommes abrutis, énervés & viciés dans toutes les parties de leur organisme d'une force étonnante. La terre ou hérissée de montagnes en pic, ou couverte de forêts & de marécages, offroit l'aspect d'un désert stérile & immense. Les premiers avanturiers qui y firent des établissements, eurent tous à essuyer les horreurs de la famine, ou les derniers maux de la disette. Dans les parties méridionales, & dans la plûpart des Isles de l'Amérique, la terre étoit couverte d'eaux corrompues, malfaisantes, & même mortelles.

Ce terrein fétide & marécageux faisoit végéter plus d'arbres vénimeux qu'il n'en croît dans les trois autres parties de notre Globe---la surface de la terre frappée de putréfaction y étoit inondée de Lézards, de Couleuvres, de Serpens, de Reptiles & d'Insectes monstrueux par leur grandeur & l'activité de leur poison. Enfin un abatardissement général avoit atteint, dans cette partie du monde, tous les quadrupèdes, jusqu'aux premiers principes de l'existence de la génération. (c) C'est sans doute un spectacle grand & terrible, ajoute Mr. de P. de voir que la Nature ait tout donné à notre continent pour l'ôter à l'autre, & que dans ce dernier tout y soit dégéneré ou monstrueux. Un sol aride dans ses montagnes, marécageux dans ses plaines, stérile par sa Nature dans toute sa surfa-

(c) Tom. I. p. 9.

ce, trompant toujours l'eſpérance de ſes cultivateurs les plus laborieux. Tout juſqu'aux hommes & aux animaux conduits de l'ancien Monde dans le nouveau, a eſſuyé ſans exception (d) une altération ſenſible, ſoit dans leurs forces, ſoit dans leur inſtinct. Comme les végétaux, ils y ſont venus tout rabougris; leur taille s'eſt dégradée, (e) & par un contraſte ſingulier, les Ours, les Tigres, les Lions Américains ſont entièrement abatardis, petits, puſillanimes & moins dangereux mille fois que ceux de l'Aſie & de l'Afrique.

C'eſt principalement au climat de l'Amérique que l'on doit attribuer les cauſes qui ont vicié leurs qualités eſſentielles, & fait dégénérer la nature humaine. (f) Il réſulte des expériences faites ſur les Créoles, qu'ils donnent dans leur tendre jeuneſſe, ainſi que les Américains, quelques marques de pénétration, qui s'éteint au ſortir de l'adoleſcence: ils deviennent hébétés, nonchalants, inappliqués, & n'atteignent à la perfection d'aucune ſcience, ni d'aucun art. Auſſi dit-on par forme de proverbe, qu'ils ſont déjà aveugles, quand les autres hommes commencent à voir.

Nous n'avons conſideré juſqu'à préſent, (g) continue cet Auteur, les peuples de l'Amérique, que du côté de leurs facultés phyſiques, qui étant eſſentiellement viciées, avoient entraîné la perte des facultés morales. La dégénération avoit atteint leurs ſens,

---

(d) Tom. I. p. 13. Tom. II. p. 164.
(e) Tom. I. p. 8.
(f) Tom. II. p. 186.
(g) Tom. I. p. 153.

& leurs organes; leur ame avoit perdu à proportion de leur corps. La Nature ayant tout ôté à un Hémisphère de ce Globe, pour le donner à l'autre, n'avoit placé en Amérique que des enfants, dont on n'a encore pu faire des hommes.

Une insensibilité stupide fait le fond du caractere de tous les Américains; leur paresse les empêche d'être attentifs aux instructions; aucune passion n'a assez de pouvoir pour ébranler leur ame, & l'élever au dessus d'elle-même. Supérieurs aux animaux, parcequ'ils ont l'usage des mains & de la langue, ils sont réellement inférieurs au moindre des Européans: privés à la fois d'intelligence & de perfectibilité, ils n'obéissent qu'aux impulsions de leur instinct : aucun motif de gloire ne peut pénétrer dans leur cœur: leur lâcheté impardonnable les retient dans l'esclavage, où elle les a plongés, ou dans la vie sauvage, dont ils n'ont pas le courage de sortir---les vrais Indiens occidentaux n'enchainent point leurs idées : ils ne méditent point & manquent de mémoire. (h)

Si nous avons dépeint les Américains, dit encore Mr. de P., comme une race d'hommes, qui ont tous les défauts des enfants, comme une espèce dégénerée du genre humain, lâche, impuissante, sans force physique, sans vigueur, sans élévation dans l'esprit; quelque révoltante & hideuse que soit cette image, nous n'avons rien donné à l'imagination en faisant ce portrait (i) qui sur-

---

(h) Tom. I. p. 154.
(i) Discours Préliminaire.

prendra par sa nouvauté, parce que l'histoire de l'homme naturel a été plus négligée qu'on ne pense. Enfin l'Amérique est aux yeux de Mr. de P. une terre que la Nature semble avoir faite dans sa colère; pour laquelle elle n'a que des entrailles de Marâtre, & sur laquelle elle a versé avec complaisance tous les maux, toutes les amertumes de la boëte de Pandore, sans y laisser échapper la moindre portion des biens qu'elle renfermoit.

Telle est l'esquisse du portrait de l'Amérique & de ses habitants que Mr. de P. nous présente. Il a puisé ses couleurs, dit-il, autant qu'il a été possible, dans les Auteurs contemporains de la découverte du nouveau Monde, qui ont pu le voir avant qu'il eut été entièrement bouleversé par la cruauté, l'avarice & l'insatiabilité des Européans.

A ce portrait, où l'on croiroit aisément que le peintre a trempé son pinceau dans l'humeur noire de la mélancolie & délayé ses couleurs dans le fiel de l'envie; dont tous les traits semblent avoir été placés & conduits, non par la philosophie qu'il annonce avoir présidé à son ouvrage, mais par un amour propre offensé, par un parti pris d'humilier la nature humaine; me seroit-il permis, Messieurs, de vous en présenter un des mêmes objets, qui pour être plus riant & plus flatteur, n'en sera pas moins ressemblant.

Si Mr. de P. avoit voyagé en Amérique, & l'eût parcourue en personne, il l'auroit vraisemblablement considerée & observée avec d'autres yeux. Il n'auroit pas fait son livre, à moins que ce ne fût

un

ın parti pris de déguiser le vrai, de le trahir quel-
ıuefois, & de le contredire par-tout où il le trou-
reroit. Oseroit-on faire ce reproche à Mr. de P.? à
ui, dont l'Ouvrage paroît être le fruit de tant de
reilles, de lectures & de réflexions? non, je n'o-
erois le penser; mais ne pourroit-on pas le soup-
onner d'avoir fait beaucoup de lectures trop pré-
ipitées, d'avoir lû & vû les choses avec des yeux mal
prévenus, mal affectés; de n'avoir extrait & ra-
nassé que ce qu'il a trouvé de propre à étayer une
ıypothese enfantée par une imagination un peu trop
nyvrée de tendresse pour notre Hémisphere & pour
es habitants. Il ne doit pas se croire assez privilé-
ié pour être exempt des préjugés de l'éducation,
ui présentent tant d'obstacles à la vraye philoso-
hie. La prévention croît avec l'âge; l'éducation
ıous inspire des erreurs; elle nous donne des gouts,
ui se fortifient de plus en plus; nous nous habi-
uons à des usages; ils nous plaisent, & influent
ellement sur notre façon de voir & de penser, que
ous croyons voir par les yeux de la philoso-
hie, lorsque nous ne voyons que par ceux de l'é-
ucation: nous ne trouvons bons & beaux les usa-
es des autres pays, que quand ils ont au moins
uelque conformité avec les nôtres. Le pain, le vin,
os mêts & leurs apprêts sont de si bonnes choses!
'est-ce pas être imbécile, stupide que de s'en tenir
la cassave, au chica, à des fruits, à des patates,
des chairs d'animaux, & de poissons boucannés?
Nous faisons parler ainsi notre éducation sous le
om de la philosophie. Cependant à considérer no-

tre Hémisphère, ou tout ce que renferme ce que nous appellons l'ancien Monde, avec des yeux vraiment philosophiques, Mr. de P. y auroit vû que la Nature n'a pas tout ôté à l'Amérique pour le donner à notre continent. Il auroit vû dans celui-ci des Lapons, des Samoyedes, des Tartares, occupés de la chasse des animaux pour trouver leur nourriture & leurs vêtements; un climat livré au froid le plus vif & le plus vigoureux, où les fruits ni les grains, ni les arbres mêmes ne peuvent germer; où les hommes mille fois plus misérables, à notre façon de penser, que ne le sont les trois quarts & demi des peuples de l'Amérique, n'offrent à nos yeux que le spectacle effrayant d'une terre maudite, & la nature humaine ainsi que l'animale absolument dégradée. D'un autre côté les déserts sabloneux & brulants de l'Afrique, ce fourneau où les hommes énervés semblent être par leur couleur, la victime & la proye du feu que la Nature y entretient toujours allumé.

Si je considère nos climats tempérés j'y trouve des montagnes arides, toujours ou brulées par les rayons du soleil, ou livrées à la fureur des froids aquilons; leurs sommets menacer le ciel, & se plaindre de n'avoir pas encore vû leurs têtes altières débarrassées de l'immense fardeau des glaces & des neiges qui les couvrent.

J'y vois à la vérité des plaines riantes & agréables, où le doux murmure des ruisseaux s'unit au chant ravissant des oiseaux pour flatter notre ouië, pendant que notre odorat est charmé & nos yeux

enchantés d'y voir ces plaines émaillées de fleurs, couvertes de grains, d'arbres fruitiers, & de troupeaux. Mais que produiroient-elles d'elles-mêmes ? des ronces & des épines, quelques fruits agrestes, dont la saveur révoltante les feroit abandonner à des animaux, qui les dédaigneroient. Sont-ce là ces pays de l'Amérique exposés sous les mêmes paralleles que les nôtres, ces pays où les fleurs les plus suaves naissent sans cesse sous vos pas, & où les fruits les plus excellents croissent dans la plus grande abondance, & sans culture ?

Quel privilege a donc notre continent sur celui de l'Amérique ? celui d'être habité par des hommes condamnés à un travail sans relâche ; obligés pour satisfaire leurs besoins les plus pressants, de manger le pain même le moins ragoutant, d'arroser sans cesse de leur sueur & de leurs pleurs cette terre, le jouet d'un climat inconstant, cette terre qui ne trompe que trop souvent leurs espérances, & dont la beauté riante est l'effet non d'une nature empressée, comme en Amérique, de satisfaire les desirs de ses enfants ; mais d'une nature forcée de rire d'une grimace convulsive, dont notre orgueil & notre amour propre ont su nous apprendre à nous contenter, qui plus est, à la trouver belle.

Ce ne sont pas ces hommes vêtus d'or & de pourpre, dont l'indolence mollement étendue sur le duvet, nargue les injures de l'air sous des lambris d'or & d'azur ; qui n'ouvrent les yeux que pour être éblouis par l'éclat du luxe dont ils sont environnés, & ne tendent les mains qu'à des mets apprêtés pour

irriter leur appetit émoussé, ou pour satisfaire leur sensualité, aux dépens de la vie & du travail de ces hommes qui gémissent sous le poid de leur cruelle tyrannie; ce sont ceux-ci qu'il faut consulter : à eux appartient de comparer l'état du sol de l'Amérique & de ses habitants avec l'état & la valeur de notre Continent. Croyez-vous, Messieurs, que s'ils en étoient parfaitement instruits, ils diroient avec Mr. de P. que la Nature les a privilegiés; qu'elle a tout ôté à l'Amérique pour le donner à la terre qu'ils habitent. Le penserez-vous vous-mêmes sur le portrait naif, sincere que je vous en tracerai ci-après sur le rapport d'Auteurs vrais, & sur ce que j'ai vû moi-même? Vous pourrez dire ensuite avec moi du tableau prétendu philosophique de Mr. de P. ce qu'il dit (k) des Historiens Espagnols au sujet du Pérou; malheureusement tout ce tableau, lorsqu'on l'examine avec attention, n'est qu'une fiction, un tissu de faussetés & d'exagérations, que nous avons entrepris de réfuter, pour nous conformer aux loix de l'histoire, qui veut que l'on détruise toutes les erreurs spécieuses, qui pourroient devenir des vérités historiques, si l'on continuoit de les adopter aveuglément.

Il n'est pas surprenant de trouver des rélations différentes entre elles sur le même pays, & sur les mêmes peuples : elles ont été écrites en différents temps; les usages avoient pu changer, ainsi que la

(k) Tom. II. p. 169.

ſuperficie du ſol, par la fréquentation des Européans, qui s'y ſont établis. Les naturels du pays ſe ſont ſouvent accommodés des façons de vivre & d'agir de leurs nouveaux hôtes; ils ont ou quitté tout-à fait leurs anciens uſages, ou les ont changés en partie : ainſi pour les anciennes coutumes, il faut s'en tenir aux anciennes rélations, & leur donner la préférence ſur les nouvelles, quand elles ont les trois conditions requiſes pour une bonne hiſtoire; qu'elles ayent été compoſées par des Auteurs déſintereſſés dans leurs récits; que ces Auteurs n'ont point voulu ſe jouer de la vérité; & qu'à une bonne mémoire ils joignoient aſſez d'intelligence & d'eſprit pour bien raconter ce qu'ils ont vû. Ceux que je citerai ſont exempts de reproches à cet égard; on peut compter ſur les extraits qui formeront le contraſte du tableau de l'Amérique, que nous a préſenté Mr. de P.

J'accorde à cet Auteur qu'il peut y avoir de l'exagération dans quelques récits des Hiſtoriens Eſpagnols au ſujet de l'Amérique; que ſi tout ce qu'ils diſent de l'état politique du Pérou avant l'arrivée de Pizarro, étoit vrai, on ſeroit forcé d'avouer qu'il y avoit dans cette partie du nouveau Continent une infinité de Villes ſpacieuſes, ornées d'édifices ſuperbes; de campagnes fertiles, peuplées de beſtiaux & de cultivateurs, plongés dans l'abondance, des loix admirables; & ce qui eſt plus rare encore, des loix reſpectées, que ſi l'on en croyoit à tous ces écrivains, à peine eût on trouvé un peuple qui eût joui d'une auſſi grande félicité que les Péruviens, ſous le gouvernement des Incas.

Mais quelque mortifiant qu'il ſoit pour l'amour propre, & la vanité des Européans, de trouver dans un nouveau Monde des hommes qui les valent à beaucoup d'égards; faut-il que parce qu'ils ſe croyent les plus éclairés, les plus ingénieux, les plus ſpirituels & les plus raiſonnables des hommes, ce préjugé les aveugle au point de nier tout; & de dire contre l'évidence avec Mr. de P. (l) Si les Eſpagnols avoient trouvé tant de Villes dans ce pays-là, il en reſteroit les noms, mais on n'y apperçoit les débris d'aucune cité bâtie ſous les Incas--- quant à Cuſco leur réſidence ordinaire, il eſt très-vraiſemblable qu'elle méritoit à peine le nom de Bourgade dans le temps de ſa plus grande ſplendeur--- le reſte de l'Amérique n'étoit peuplé que de familles éparſes qui n'avoient point de demeure fixe, & qui dans les hordes compoſées de quelques cabanes, trainoient la vie la plus miſérable.

Lorſque Mr. de P. s'exprimoit à-peu-près dans les termes ci-deſſus, il avoit lû le mémoire de Mr. de la Condamine ſur quelques anciens monuments du Pérou, inſeré dans les mémoires de cette Academie de l'année 1746. Mr. de P. le cite. (m) Mais il s'eſt bien donné de garde d'en rapporter le texte, trop oppoſé au projet formé par celui-ci, de décrier l'Amérique & ſes habitants. Vous en jugerez, Meſſieurs, par le court extrait de ce mémoire que je vais vous lire.

(l) Tom. II. p. 178.

(m) Tom. II. p. 179.

„ Sans s'arrêter à un récit, dont les circonstances
„ peuvent être exagerées, dit Mr. de la Condami-
„ ne, on ne peut nier à la vûe des ruines différentes
„ qu'on rencontre encore aujourd'hui en différents
„ endroits du Pérou, que ces peuples, quoiqu'ils
„ n'euſſent ni l'uſage du fer, ni aucunes connoiſſan-
„ ces des mécaniques, de l'aveu de tous les Hiſto-
„ riens, n'euſſent trouvé le moyen de tranſporter,
„ d'élever & d'aſſembler, avec beaucoup d'art, des
„ pierres d'une groſſeur prodigieuſe, & ſouvent de
„ figure irréguliere. Le P. Acoſta, témoin oculaire,
„ aſſure que ces maſſes ne peuvent être vûes ſans
„ étonnement; & dit avoir meſuré lui-même dans
„ les ruines de Traguanaco, une pierre de 38. pieds
„ de long, ſur 18 de large & 6 d'épaiſſeur, & qu'il
„ y en avoit de beaucoup plus grandes." Dire qu'ils ont fait tout cela avec *beaucoup d'art*, c'eſt à mon avis, avouer que les Péruviens avoient quelques connoiſſances des mécaniques. Les preuves que Mr. de la Condamine donne enſuite de leur habileté dans les arts, de leur adreſſe dans l'exécution des pieces de ſculpture, d'orfévrerie &c. ne détruiſent pas moins l'idée que Mr. de P. s'efforce envain de nous inſpirer de l'ignorance craſſe, de la mal-adreſſe, de l'ineptie & de l'indolence étrange des Américains. C'eſt d'après ſes propres yeux que Mr. de la Condamine va vous parler. Je crois devoir prévenir le lecteur, dit ce ſavant, dont la ſincérité égale les vaſtes connoiſſances; Je crois devoir prévenir le lecteur que la deſcription que je vais faire des ruines voiſines de Cannar, peut bien donner une idée de la nature, de la

forme & peut-être de la ſolidité des Palais & des Temples bâtis par les Incas, mais non de leur étendue ni de leur magnificence.

Il y avoit donc au Pérou, des Villes, des Palais, des Temples, dont les matériaux avoient été tranſportés, élevés, aſſemblés avec beaucoup d'art; des Palais & des Temples de la magnificence deſquels la deſcription de Mr. de la Condamine même ne peut donner l'idée, des cités d'une vaſte étendue, dont les noms & les ruines ſubſiſtent en partie, dont une extrêmité eſt encore occupée par les Indiens, ſuivant le rapport du Pere Feuillée, & de Frézier; je ne donnerai pas ici la deſcription de Mr. de la Condamine, on peut la lire dans le mémoire même. On y verra que Mr. de P. eſt un peu trop difficile; & que plus des trois quarts & demi des grandes Villes du monde ne feroient au ſentiment de Mr, de P.; qu'un aſſemblage de miſérables cabanes, qui mériteroient à peine le nom de Bourgades.

Les Auteurs que j'ai cités les ont vûes ſans doute au microſcope; car comment des hommes ſtupides, indolents, dégénérés de la nature humaine, à qui il n'en reſtoit que la figure; & à qui la Nature par grace & par pitié avoit bien voulu laiſſer l'inſtinct; comment ces animaux qui n'étoient ſupérieurs aux autres que par l'uſage de la langue & des mains, auroient-ils pû avoir l'idée de ſe bâtir d'autres habitations que des tannieres, ou tout au plus des cabanes, pour ſe mettre à l'abri des injures de l'air & de la voracité cruelle des bêtes féroces? auſſi Mr. de la Condamine & tant d'autres ont-ils été ſaiſis d'admi-

ration à la vûe des productions de cet instinct, qui avoit d'aussi belles choses que l'industrie & l'adresse de nos meilleurs ouvriers. Car pour donner cette convexité réguliere & uniforme à toutes ces pierres, dit Mr. de la Condamine, & pour polir si parfaitement les faces intérieures par où elles se touchent, quel travail, quelle industrie ont dû suppléer à nos instruments, chez des peuples qui n'avoient aucun outil de fer, & qui ne pouvoient tailler des pierres plus dures que le marbre qu'avec des haches de caillou, ni les applatir qu'en les usant mutuellement par le frottement? Ces pierres sont une espèce de granit, & il n'y a aucun ciment dans les joints. On sent que le défaut du fer & de l'acier a dû souvent les arrêter--- Ils ont heureusement surmonté ces obstacles--- Le plus habile tailleur de pierre d'Europe, quelque adresse qu'on lui suppose, seroit sans doute fort embarrassé à creuser ainsi un canal courbe & régulier dans l'épaisseur d'un granit avec tous les secours de l'art & les meilleurs instruments de fer & d'acier : à plus forte raison sera-t-il difficile d'imaginer comment les anciens Péruviens ont pu y réussir avec leurs haches de pierre ou de cuivre, telles qu'on en a trouvé dans les anciens tombeaux, ou avec d'autres outils équivalents, & sans équerre ni compas.

Mais cet instinct, si nous en voulions croire Mr. de P. n'avoit pas même montré aux Américains à faire de la brique, & à en bâtir leurs maisons. Cependant dans le Pérou & dans le Chili les matériaux ordinaires des bâtiments particuliers étoient faits de ce qu'ils appellent des *Adoves*, c'est-à-dire, des bri-

ques d'environ deux pieds de long sur une de large, & de quatre pouces d'épaisseur pour le Chili : celles du Pérou étoient formées dans un plus petit moule, à cause, dit Frézier, qu'il n'y pleut jamais.

Il est vrai que quelques ruines des édifices bâtis par les Indiens présentent des murs bâtis avec de la terre battue entre deux planches en forme de grandes briques, maniere d'élever des murs qui n'étoit point en usage dans l'Amérique seule, puisque Vitruve nous apprend que les Romains bâtissoient ainsi. C'est encore la pratique de plusieurs provinces de France, où l'on appelle ces murs, des murs de *Piset*. On y a recours aussi dans beaucoup d'autres pays d'Europe, lorsque la pierre & la brique y sont rares, ou que l'on y veut bâtir à moins de fraix.

Frézier n'admiroit pas moins cet instinct dans les ouvrages des anciens peuples de l'Amérique, (n) ces hommes stupides aux yeux de Mr. de P. étoient à ceux de Frézier des gens, dit-il, extrêmement industrieux à conduire les eaux des rivieres à leurs habitations. On voit encore (en 1713.) des aquéducs de pierres sèches, & de terre, menés & détournés fort ingénieusement le long des cotteaux, par une infinité de réplis & de détours; ce qui fait voir que ces peuples tout grossiers qu'ils étoient, entendoient très-bien l'art du nivellement. On peut voir encore ce que le P. Feuillée & Mr. Ulloa disent des ruines des anciennes Villes du Pérou.

Je n'apporterai pas en preuves les rélations des an-

(n) P. 131.

ciens Auteurs Eſpagnols, Mr. de P. récuſeroit leur témoignage. Mais je ne crois pas qu'il en faſſe de même de celui de Mr. Briſtock, Gentil-homme Anglois. Ceux de cette nation n'ont pas coutume de flatter dans leurs rélations. Les Américains connus ſous le nom d'Apalachites n'étoient pas plus abrutis, ni plus ſtupides que ceux du Pérou. Mr. de P. eût admiré, dit-il, le gouvernement, les loix des Incas & la félicité des Péruviens, ſi tout cela eût exiſté, qu'il l'admire donc chez les Apalachites. Mr. Briſtock étoit dans leur pays en 1653. & y eſt reſté aſſez long-temps pour ſe mettre au fait de leurs anciens & de leurs nouveaux uſages. Sa rélation forme les chapitres 7. & 8. du ſecond livre de l'hiſtoire naturelle & morale des Iſles Antilles par le Chevalier de Rochefort. Il nous apprend que le Pérou & le Mexique n'étoient pas les ſeuls pays du nouveau Continent, où il y eût anciennement des villes. Celui des Apalachites étoit habité par un peuple civiliſé. Il étoit alors partagé en ſix provinces, dans chacune deſquelles il y avoit rarement plus d'une grande ville mais beaucoup de petites. Du temps de Mr. de Briſtock, les choſes étoient encore ſur le même pié. Quelques-unes, dit-il, ſont compoſées de plus de huit cent maiſons : celle de Mélilot, qui en eſt la capitale, en a plus de deux mille. Le Roi des Apalachites y fait encore ſa réſidence. Le Temple où les Jouas Sacrificateurs du ſoleil font leurs cérémonies, eſt une grande & ſpacieuſe caverne, ovale, longue d'environ deux cents pieds, large à proportion, ſituée à l'Orient de la montagne d'Olaimy,

en la province de *Bémarin*, à une lieue de Mélilot. Au milieu eſt une grande lanterne, par où il reçoit le jour. La voute eſt parfaitement blanche, ainſi que le dedans. Le pavé eſt uni comme du marbre poli, tout d'une piéce; le tout ayant été creuſé dans le roc.

On voit encore aujourd'hui au pied de cette montagne, les tombeaux de pluſieurs de leurs Rois taillés dans le roc, au devant de chacun s'élève un beau cèdre, pour en indiquer la place.

Les maiſons des Apalachites ſont toutes bâties de poutres, ou pieces de bois très-bien aſſemblées, & liées les unes aux autres. Les couvertures ſont de feuilles de roſeaux, ou de jonc, comme le ſont de chaume celles de beaucoup d'endroits de l'Europe. Celles des chefs, & des principaux ſont enduites & encroûtées d'un maſtic, qui réſiſte à la pluye. Le pavé eſt fait du même ciment. Ils y mêlent un ſable doré qui produit un effet merveilleux, & y donne un éclat admirable. Leurs appartements ſont tapiſſés de nattes tiſſues de feuilles de palmier & de jonc, teints de diverſes couleurs, & arrangés par compartiments. Les chambres des chefs ſont tapiſſées de fourrures, ou de peaux de cerfs peintes, & repréſentant diverſes figures. Quelques-unes ſont décorées de plumes d'oiſeaux très-induſtrieuſement arrangées en forme de broderie.

Voilà donc au moins trois pays très-conſidérables de l'Amérique, où les naturels ne vivoient pas par hordes de familles éparſes & vagabondes. Une colonie françoiſe fut s'établir chez les Apalachites,

ſous la conduite du Capitaine Ribaud & ſous les Auſpices de Charles IX. C'eſt pourquoi elle nomma Caroline l'eſpece de forterеſſe qu'elle y éléva. Ribaud donna aux ports & aux rivieres de ce pays-là, les noms des ports & des rivieres de France, qu'ils ont encore aujourd'hui. Cette colonie trouva les Apalachites tels que va vous les dépeindre Mr. Briſtock.

Tout ce pays eſt diviſé en ſix provinces, dont trois *Bémarin*, *Amani* & *Matiqué*, occupent une des plus belles & ſpacieuſes vallées entourée des montagnes d'Apalates. Les trois autres ſont *Schama*, *Méraco* & *Achalaques*, qui s'étendent dans les montagnes. Les habitants de celles-ci ne vivent preſque que de chaſſe. La vallée a ſoixante lieues de long & dix de large. Les villes & villages ſont bâtis ſur les petites éminences; le pays abonde en bois de toutes ſortes, en fruits, légumes, herbes potageres, mil, mays, lentilles, pois, &c. Quadrupèdes, oiſeaux de toutes ſortes. Les hommes y ſont de grande ſtature, bien faits, ils compoſent un peuple, dont les mœurs ſont douces, vivant en ſociété dans des villes & des bourgades & dans la plus grande union. Tous les immeubles ſont communs parmi eux, excepté leurs maiſons & leurs jardins. Comme ils cultivent leurs champs en commun, ils en partagent les fruits, après les avoir dépoſés dans des greniers publics placés au milieu de chaque ville & village. Ceux qui ſont prépoſés pour la diſtribution, la font au renouvellement de chaque lune, & donnent à chaque famille ſuivant le nombre des perſonnes, dont elle eſt com-

posée, autant qu'il en faut pour son nécessaire.

L'union est si grande parmi eux, qu'on voit dans la même maison, un vieillard avec ses enfants, & ses petits enfants, jusqu'à la quatrieme génération, au nombre de cent personnes & quelques fois davantage. Ils sont d'un naturel fort aimable, ne sachant quelles caresses faire aux étrangers, quand ils les reconnoissent pour amis, & présentant tout ce qu'ils ont, à la maniere des grands Tartares, & des Circassiens, pour le seul plaisir d'obliger. On trouve le même esprit d'hospitalité chez presque toutes les autres nations de l'Amérique, même chez les Brésiliens, qui ont passé pour être les moins humains. C'est encore une chose que la Nature n'a pas ôtée à l'Amérique pour la donner à l'Europe; car nous n'avons que le masque très-imparfait de la véritable hospitalité, & les Américains en ont la réalité dans toute son étendue.

Les Apalachites aiment passionnément la musique & les instruments, qui rendent quelque harmonie. Presque tous jouent de la flute, & d'une espèce de haut-bois. Ils sont éperdument amoureux de la danse, & y prennent mille postures singulieres, dans l'idée que cet exercice dissipe toutes les humeurs, leur donne une grande souplesse pour la chasse, & beaucoup d'agilité pour la course.

Leur voix est douce, belle, flexible. Ils s'étudient à imiter le chant des oiseaux & y réussissent parfaitement. Leur langage est doux, leurs expressions énergiques & précises, leurs périodes laconiques. Dès le bas âge ils apprennent des chansons compo-

sées par les Jouas en l'honneur du soleil, comme pere de la Nature & y font entrer le récit des exploits de leurs chefs, pour en perpétuer la mémoire.

Plusieurs familles Espagnoles & Angloises se sont établies parmi les Apalachites; mais quoiqu'ils se fréquentent depuis long-temps, ceux-ci n'ont rien changé de leur maniere de vivre, de leurs usages, ni de la forme de leurs habillements. Leurs lits sont élevés d'un pied & demi de terre, couverts de peaux apprêtées, douces comme un chamois. Ils y peignent des fleurs, des fruits & des grotesques, rehaussées de couleurs si vives, qu'on les prendroit de loin pour des tapis de haute lisse. Les chefs couchent sur des matelats faits d'une espèce de duvet aussi doux que de la soye : ils le tirent d'une plante. Les lits du commun sont faits de feuilles de fougere, parce qu'ils prétendent qu'elles ont la propriété de délasser le corps, & de réparer ses forces épuisées par la chasse, ou par le travail.

Ceux de la plaine & des vallées alloient anciennement nuds de la ceinture en haut pendant l'Eté, & portoient des manteaux fourrés pendant l'Hyver. Aujourd'hui la plûpart ont en Eté, des habits d'une toile légère de cotton, ou d'une herbe apprêtée & filée comme le lin. Ordinairement les hommes & les femmes ne portent qu'une casaque sans manches, sur un petit habit de chamois très-fin. Cette casaque descend jusqu'au gras de la jambe aux hommes, & jusqu'à la cheville du pied des femmes. Elle est assujettie sur les reins par une ceinture de peau ou cuir, travaillée & ornée d'un petit ouvrage en forme de

broderie. Les chefs de famille mettent par deſſus un manteau qui ne leur couvre que les épaules, le dos & les bas; mais qui aboutit par derriere en une pointe allongée juſqu'à terre, & fait à peu près l'effet des écharpes que nos Dames françoiſes portoient encore au commencement de ce ſiècle. On leur a fait ſuccéder les cappes dans quelques pays, & le mantelet dans d'autres. Hommes & femmes Apalachites tous ſont curieux d'entretenir leur chevelure toujours nette & joliment treſſée. Les femmes l'arrangent en forme de guirlande ſur le ſommet de la tête; les hommes ſe couvrent de bonnets de peaux de loutres noires & luiſantes, découpés en pointe ſur le devant, ornés par derriere de belles plumes d'oiſeaux, arrangées de maniere qu'une partie de cette panache deſcend ſur les épaules. Les femmes ſe percent les oreilles, & y mettent des pendants de criſtal, ou d'une pierre verte, qui a l'éclat de l'émeraude. Elles en font auſſi des colliers & des bracelets, pour les porter les jours de réjouiſſance, ainſi que de corail & d'ambre jaune dont elles font aujourd'hui grand cas.

Pour ſe garantir de la vermine, ils s'oignent ſouvent tout le corps avec le ſuc d'une racine, dont l'odeur eſt auſſi ſuave que l'eſt celle de l'Iris de Florence. Ce ſuc a encore la propriété de donner de la ſoupleſſe aux nerfs & aux muſcles, d'adoucir la peau, de lui donner de l'éclat, & de fortifier tous les membres. L'exercice & ces onctions jointes à une grande ſobriété, leur procurent une ſanté ferme & vigoureuſe, qui dément la prétendue dégradation

gradation que Mr. de P. attribue à tous les Américains.

Quoique la vigne croiſſe naturellement chez les Apalachites, leur Boiſſon ordinaire eſt de l'eau pure; mais dans les feſtins de pompes & de réjouiſſance, ils boivent d'une eſpèce de bierre faite avec le mays, ou d'un hydromel ſi bon, qu'on le prendroit pour du vin d'Eſpagne. Quelques peuples de l'Amérique Septentrionale ont la réputation d'être fort pareſſeux: mais les Apalachites ont en horreur l'oiſiveté; le travail y produit l'abondance. Le temps des ſémailles & des moiſſons eſt-il paſſé, tous les hommes & femmes s'occupent à filer du cotton, de la laine; ou l'herbe dont j'ai parlé. Ils fabriquent des toiles, & des étoffes. D'autres font de la poterie de terre émaillée de diverſes couleurs, & des vaſes de bois, qu'ils peignent joliment; d'autres enfin font des corbeilles, des paniers & pluſieurs ouvrages avec une dextérité merveilleuſe.

Outre les Chataigners & les Noyers, qui croiſſent naturellement dans ce pays-là, on y voit des Orangers, des Citroniers, diverſes eſpèces de Pommes, des Cériſes, des Abricots, que les Anglois y ont portés, & qui s'y ſont tellement multipliés, qu'ils y foiſonnent, pour prouver, ce ſemble, à Mr. de P., que tout ne dégénère pas dans le ſol de l'Amérique, & qu'il n'eſt pas ſi ingrat qu'il voudroit nous le faire croire.

Les François revenus de la Louiſianne lui prouveroient auſſi par leur propre expérience, que ce pays-là eſt des plus ſains, des plus fertiles, & des plus beaux du monde. C'eſt le témoignage que nom-

bre d'entre eux m'ont rendu, en gémiſſant de ce que la France l'a cédée à l'Eſpagne. Ces regrets ſont vraiſemblablement un des motifs qui ont déterminé les François, qui y ſont reſtés, à faire tous leurs efforts pour ſécouer le joug de la domination Eſpagnole, & rentrer ſous celle de France.

Voilà donc, Meſſieurs, un peuple civiliſé en Amérique, vivant dans des villes & dans des villages avant l'arrivée des Européans; des villes dont on a non-ſeulement conſervé les noms, mais qui exiſtoient encore en 1653. lorſque Briſtock y faiſoit ſon ſéjour. J'aimerois mieux croire que Mr. de P. n'ayant pas tout lû, ni tout vû en a ignoré l'exiſtence, que de penſer, qu'il ait voulu, contre la vérité, en anéantir juſqu'à la mémoire. Celles du Mexique & du Pérou, ſont diſparues à ſes yeux : il n'a vû dans leurs ruines que des chaumieres. Le Pere Feuillée ou avoit de meilleurs yeux, ou n'avoit pas le talent de Mr. de P. pour les faire diſparoître à ſon approche. Il nous apprend qu'il y avoit encore de ſon temps (en 1709.) ſur le chemin de Callao à Lima, dans les belles plaines qui le bordent, des veſtiges d'une ancienne ville Indienne, que les Eſpagnols ont détruite, & qui avoit juſqu'à cinq lieues de longueur; qu'un petit nombre d'Indiens occupoit encore une des extrèmités. Si un terrein de cinq lieues de long, couvert de maiſons, mérite à peine le nom de bourgade, au ſentiment de Mr. de P., Nanquin, qui, dit-on, occupe près de quinze lieues, ſera donc peut-être la ſeule, à qui il fera la grace de donner le nom de Ville.

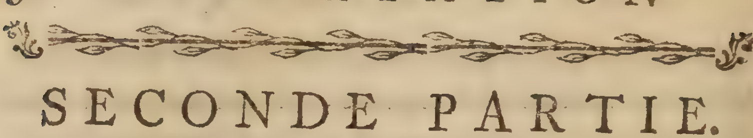
Le portrait que nous venons de faire des Apala-

chites, & de leur pays, eſt bien capable de faire revenir de l'idée déſavantageuſe, que cet Auteur a tenté de donner de l'Amérique & de ſes habitans naturels. Cette eſpèce de République ou de Royaume des Apalachites, où regne une entière liberté, paroit même bien ſupérieure à celle des Indiens aſſervis par les Jéſuites au Paraguai; & n'en paroîtra que plus chimérique à Mr. de P. Dira-t-il pour ſoutenir ſon aſſertion, que la rélation de Mr. Briſtock eſt une fable, un tiſſu de fauſſetés, comme il l'a dit des rélations Eſpagnoles? alors je lui répondrai ce qu'il dit lui-même: (o) *nier tout ce qu'on lit dans les rélations les plus véridiques ou les moins ſuſpectes, des Ata-apas de la Louiſianne, des anciens Caraïbes des Iſles, des Tapuiges du Bréſil, des Criſtinaux, des Pampas, des Péguanchez, des Moxes, ce ſeroit établir un Pyrrhoniſme hiſtorique inſenſé.*

Après un tel aveu ceux qui ont vû ces rélations n'ont-ils pas lieu d'être ſurpris de les voir traitées de chimeres & de fauſſetés, dans tout l'Ouvrage de cet Auteur.

Permettez, Meſſieurs, que je mette devant vos yeux quelques extraits ſuccints de ces rélations non ſuſpectes. Pour y mettre un certain ordre, je les diſtribuerai en quatre paragraphes. Le premier aura pour objet la qualité du ſol de l'Amérique; le ſecond les qualités perſonnelles phyſiques; le troiſieme les qualités morales de ſes habitants; & le quatrieme celles des animaux, ſoit naturels au pays, ſoit tranſportés d'Europe.

(o) Tom. I, p. 232.



SECONDE PARTIE.

§. I.

Du Sol de l'Amérique.

CE pays que la Nature a pris en averſion, à qui elle ne diſpenſe qu'à regret quelques uns de ſes dons ſi nous en voulions croire Mr. de P. eſt le même dont le Pere Feuillée parle dans les termes ſuivants. (p)

Une diſpoſition ſi admirable du terrein me fit faire pluſieurs réflexions ſur les avantages que cette partie du monde a ſur les autres. Il ſemble que la Nature ſe ſoit étudiée à la rendre la plus parfaite, & que c'eſt là où elle a voulû faire ſes chefs-d'œuvres. Avouons, Meſſieurs, que c'eſt en avoir une opinion bien différente de celle qu'en a Mr. de P. J'ai vû au Pérou ajoûte le Pere Feuillée, & je n'ai pas vû ſans étonnement, des oranges mûres & encore ſur l'arbre, renfermer des ſémences, qui avoient germé & dont le germe avoit deux pouces ſix lignes de longueur. (q) J'ai vû, Meſſieurs au Paraguai ce que le Pere Feuillée dit avoir vu au Pérou (r), j'ai vu dans la maiſon de campagne du Gouverneur de Monte video, un Verger, qu'il appelloit *Bois*, de près d'une lieue de longueur, tout planté de Pommiers, Poiriers, Pêchers & autres arbres fruitiers à Noyaux, tranſportés d'Europe. Ces arbres y avoient ſi bien réuſſi que tous y étoient ſurchargés de fruits, au point que la

(p) P. 578.
(q) P. 490.
(r) P. 573.

plupart des branches étoient rompues pour n'avoir pas eu la force d'en ſupporter le poids. Fâché de voir perdre une ſi grande quantité de fruits excellents, je conſeillai au Gouverneur, d'en étayer les branches, ou de retrancher une partie de ces fruits dans la ſaiſon où ils commencent à groſſir, pour favoriſer la conſervation & la maturité des autres. Peine ſuperflue, me dit-il, il en reſte encore une ſi grande quantité tous les ans, que ce bois en fournit abondamment à toute la ville, pour en manger dans la ſaiſon & pour en conſerver de ſecs, & de confits au ſucre.

Ce même Gouverneur avoit dans la cour de ſa maiſon de ville, une treille, où les raiſins venoient en abondance & très bons. Il avoit eſſayé de planter une vigne dans ſa campagne: mais les fourmis s'y rendoient en ſi grande abondance, dans le temps qu'elle étoit en fleurs, & en maturité, qu'il n'avoit pu réuſſir à recueillir aſſez de vin pour le dédommager tant ſoit peu des peines de la culture.

Le froment & le ſeigle y venoient ſi bien, que nous y avons mangé du pain à un prix auſſi modique qu'en France, dans les meilleures années; & nous y fîmes une copieuſe proviſion d'excellente farine, à très-bon marché. Mr. de P. eſt-il croyable quand il nous aſſure que le froment & le ſeigle n'ont pu réuſſir qu'en quelques cantons de l'Amérique Septentrionale & que les arbres fruitiers d'Europe n'ont proſpéré que dans l'Iſle de Juan Fernandez ? j'ai vû auſſi de mes propres yeux, dans le jardin du Gouverneur de l'Iſle Ste. Catherine, au Breſil, des Amandiers ſurchargés de fruits. Frézier, témoin oculaire

par un séjour de deux ans, parle du Chili dans ces termes : les arbres qu'on y a transportés d'Europe (aux environs de Valparaisso) réussissent parfaitement dans ces contrées. Le Climat y est si fertile, quand la terre y est arrosée, que les fruits y poussent toute l'année. J'ai vû sur le même Pommier ce que l'on voit ici (en France) sur les Orangers, du fruit de tous les âges en fleurs, noués, des pommes formées, des pommes à demi grosses, & des pommes en maturité tout ensemble. (s) J'étois charmé d'y voir une si grande quantité de si beaux fruits, qui y viennent à merveille, particuliérement des pêches, dont il se trouve des petits bois, qu'on ne cultive pas; & où l'on ne prend d'autres soins que celui de faire couler de petits ruisseaux aux pieds des arbres. Aux environs de la Ville de Moquaquos, dans un terrein très petit on recueille tous les ans 100000 *botiches* de vin qui font plus de trois millions deux cent pintes, mesure de Paris, qui, à vingt cinq réaux la botiche, donnent quatre cent mille piastres, c'est-à-dire, à présent un million six cent mille livres, monnoye de France.

Mr. de P. avoit lû les relations du Pere Feuillée, & de Mr. Frézier, puisqu'il les cite; mais il n'a pas vû les pays dont ils parlent, avec des yeux aussi désintéressés. Ses réflexions qui auroient pu être un peu plus philosophiques, lui ont fait oublier ce qu'il avoit lû dans les relations de ces Auteurs, & l'ont malheureusement déterminé à parler contre la vérité.

Que Mr. de P. se donne la peine d'aller voir de ses propres yeux les pays dont ces Auteurs font la

(s) P. 105.

description. Enchanté & dans une espece d'enthousiasme, il changera d'opinion; il dira avec Frézier: (t) ce seroit peu pour un si bon pays, si la terre étoit cultivée : elle est très fertile, & si facile à labourer, qu'on ne fait que la gratter avec une charrue faite le plus souvent, d'une seule branche d'arbre crochue, tirée par deux bœufs : & quoique le grain soit à peine couvert, il ne rend gueres moins du centuple. Ils ne cultivent pas les vignes avec plus de soins, pour avoir du bon vin... Cette fertilité & l'abondance de toutes choses, dont on jouit à Lima, ne contribue pas peu au tempérament amoureux, qui y regne. On n'y éprouve jamais l'intempérie de l'air, qui conserve toujours un juste milieu entre le froid de la nuit, & la chaleur du jour. Les nuages y couvrent ordinairement le ciel, pour garantir cet *heureux climat* des rayons que le soleil y darderoit perpendiculairement. Ces nuages ne se changent jamais en pluye, qui puisse y troubler la promenade, ni les plaisirs de la vie. Ils s'abaissent seulement quelquefois en brouillards, pour rafraîchir la surface de la terre; de sorte que l'on y est toujours assuré du temps qu'il doit faire le lendemain. Si le plaisir de vivre dans un air toujours également tempéré, n'étoit troublé par les fréquents tremblements de terre, je ne crois pas qu'il y ait de lieu au monde plus propre que celui-là, à nous donner une idée du Paradis terrestre; car la terre y est encore fertile en toutes sortes de fruits. (v)

(t) P. 70.
(v) P. 208.

Voila, Meſſieurs, un des cantons de ce pays ſi abandonné de la Nature, & ſi peu favoriſé d'elle; & de combien d'autres pourroit-on avec raiſon, faire les mêmes éloges, s'ils nous étoient connus? écoutons encore Frézier, lorſqu'il parle de *Coquimbo*, ou la *Serena*, éloigné de Lima d'une très-grande diſtance.

On y jouit toujours d'un ciel doux & ſerein, dit cet Auteur. Ce pays ſemble avoir conſervé les délices de l'âge d'or. Les Hyvers y ſont tièdes; les rigoureux aquilons n'y souflent jamais; l'ardeur de l'Eté y eſt toujours tempérée par des Zéphirs rafraîchiſſants, qui viennent adourcir l'air, vers le milieu du jour. Ainſi toute l'année n'eſt qu'un heureux Hymen du Printemps & de l'automne, qui ſemblent ſe donner la main pour y regner enſemble, & joindre les fleurs avec les fruits: de ſorte qu'on peut dire avec plus de vérité ce que Virgile dit autrefois d'une province d'Italie.

Hic ver aſſiduum, atque alienis menſibus Æſtas,
Bis gravidæ pecudes, bis Pomis utilis arbos.
At rabidæ Tigres abſunt & ſæva Leonum
ſemina. (x)

GEORG. L. 2.

Ces extraits pourroient ſuffire pour convaincre M. de P. du tort qu'il a eu de décrier l'Amérique, comme il l'a fait. Mais il ne s'eſt pas laſſé d'inſiſter là-deſſus, & diroit peut-être, que quelques cantons exceptés ne prouvent pas aſſez contre ſon aſſertion.

(x) Ce dernier article convient ſeulement aux pays les plus méridionaux, & les plus ſeptentrionaux de l'Amérique.

Voyons

Voyons donc ſi Mr. de P. eſt mieux fondé à l'égard des autres pays du nouveau Continent.

En parlant du terrein des Iſles Antilles, le Chevalier de Rochefort qui nous en donne une relation très circonſtanciée, ſous le titre d'*Hiſtoire Naturelle & morale* de ces Iſles, nous aſſure (y) que ſans vouloir faire tort aux autres pays du monde, les Antilles poſſedent ſans contredit(z) tous les rares avantages des autres pays, elles ne fourniſſent pas ſimplement une agréable variété de fruits excellents, de racines, d'herbages, de légumes, de gibiers, de poiſſons & d'autres délices, pour couvrir les tables de ſes habitants, elles abondent encore en un grand nombre d'excellents remedes. La racine de maniot, dont on y fait la caſſave, qui leur tient lieu de pain, eſt ſi féconde dans tous les lieux de l'Amérique, où on la cultive, qu'un arpent de terre qui en eſt planté, nourrira plus de perſonnes que ſix enſemencés en Europe, du meilleur froment.

La terre, ajoute cet Auteur, y eſt auſſi belle, auſſi riche & auſſi capable de produire qu'en aucun endroit de France; la vigne vient fort bien en ces Iſles & donne d'excellents raiſins; mais le vin qu'on en feroit ne ſeroit pas de garde. Le froment qui demande à être hyverné n'y forme que des épics; l'orge y viendroit à merveille. Mais quand tous ces grains y viendroient en parfaite maturité, les habitants qui ont preſque ſans peine le maniot, les patates, le mays & diverſes eſpèces de légumes, ne voudroient pas prendre la peine & le ſoin qu'il faut pour cultiver les grains. L'air y eſt tempé-

(y) P. 76.

(z) Il ne prévoyoit pas qu'il prendroit envie à Mr. de P. d'aſſurer le contraire.

ré; les chaleurs n'y ſont pas plus grandes qu'en Fran-
ce; & depuis huit heures du matin, juſqu'à quatr
heures du ſoir, il y regne un vent doux & frais, qu
tempère la chaleur & la rend très ſupportable.

Et jamais en ces bords de verdure embellis
L'hyver ne s'y montra, qu'en la neige des lys.

Cette terre ſi ingrate dans l'opinion de Mr. de
a cependant ſur la nôtre l'avantage de produire le *Pa*
Payer, le Coqs & beaucoup d'autres, qui donnen
des fruits tous les mois de l'année, (a) & d'un goû
exquis. Avons nous dans nos climats des arbres na-
turels au pays, qui exhalent une odeur auſſi ſuave qu
les feuilles du bois d'Inde, que le ſaſſafras & tant d'au-
tres? Les feuilles du bois d'Inde donnent à la vianc
avec laquelle on les fait cuire, un goût ſi rélevé, qu'o
l'attribueroit plutôt à un mélange de pluſieurs ſort
d'épices, qu'à une ſimple feuille d'arbre. Je ſuis toujou
ſurpris qu'on ne s'aviſe pas d'en tranſporter en Euro-
pe, pour ſuppléer aux épices des Indes orientales.(

A la Cayenne & à la Guyanne la terre eſt trè
bonne, facile à cultiver, & ſi fertile, dit Biet (c) qu
les végétaux & les arbres, qu'on y a tranſportés,
pouſſent en ſix mois autant que nos bois taillis
ſix ou ſept ans. Les fruits de toutes eſpèces ſe ſucc
dent toute l'année. (d) La chaſſe eſt ſi facile &
abondante que, fourniſſant aux naturels du pay

(a) Hiſt. Nat. des Antilles p. 59

(b) L'écorce de Winter du détroit de Magellan y ſu-
pléeroit également.

(c) Voyage de la France équinoxiale par Biet p. 334

(d) Ib. 337.

tout ce qui leur eſt néceſſaire à la vie, ils ne veulent s'aſſujettir à apprivoiſer aucune eſpèce d'animaux-- on y trouve une quantité prodigieuſe d'oiſeaux ; preſque tous ont le plumage d'une beauté raviſſante. Les perdrix y ſont griſes, mais groſſes comme de bons chappons, bien charnues & de bon goût. Ceux qui revoquent tout en doute, auront de la peine à croire ce que je dirai de la pêche, ſi prodigieuſe dans ce pays-là, qu'il faut le voir pour le croire. Le poiſſon y eſt ſi excellent, ajoûte cet auteur, que je puis dire avec vérité, qu'il ſurpaſſe de beaucoup en bonté celui de nos côtes de France. (e) Jugez donc, dit Biet, ſi ce pays eſt ſi mauvais, & s'il n'y a pas moyen d'y bien vivre & d'y bien ſubſiſter.

Biet avoit fait un long ſéjour dans ce pays-là, lorſqu'il en parloit ainſi, ſi Mr. de P. l'eût vû autrement que dans les Cartes, il en eût rendu le même témoignage. J'ai vû moi-même au Bréſil, la terre produire ſans culture toutes ſortes de fruits les plus beaux & les plus excellents. J'ai vû ſes habitants paſſer leurs jours, par cette raiſon, dans la plus grande oiſiveté, ne ſe croyant pas ſans doute iſſus d'Adam, & condamnés avec ſa race, à manger leur pain à la ſueur de leur front.

Si nous conſultons l'Atlas hiſtorique de Guedeville nous trouverons T. VI. p. 86. que ſi la navigation pouvoit être libre depuis Québec juſqu'au lac Erié, qui a deux cents trente lieues de tour, on en feroit le plus fertile Royaume du monde ; parce

(e) Ib. 346. 351.

que, outre les beautés naturelles qui y ſont, on trouve auſſi des mines d'argent à vingt lieues dans les terres. Le climat en eſt très-beau, ajoûte cet Auteur, les bords de ce lac ſont plantés par-tout de chênes, d'ormeaux, de chataigniers, de noyers, de pommiers & de Treilles, qui portent leurs grapes juſqu'au ſommet des arbres, ſur un terrein agréable & uni. Les bois & les vaſtes prairies qu'on découvre du côté du Sud, ſont remplis d'une quantité prodigieuſe de bêtes fauves & de poules d'inde. Les bœufs ſauvages ſe trouvent ſur les bords de deux belles rivieres, qui ſe déchargent au fond du lac.

L'Acadie, ſuivant le même auteur, eſt un pays fertile, très-beau, ſon climat aſſez tempéré; l'air y eſt pur & ſain, les eaux claires & légères.

Trouvons-nous en Europe comme au Mexique, un arbre comme le Maquéi ou Maguai, qui vaut lui ſeul une petite métairie; puiſqu'il fournit à la fois du vin, du vinaigre, du miel, du fil, des aiguilles, des toiles & du bois propre à bâtir & à brûler. Il ne lui manque que le pain, auquel les habitants ſuppléent par le cacao, le mays, & mille autres grains ou fruits. Les brebis, les truyes, les chêvres, multiplient deux fois l'an dans ce beau pays, & tous les quadrupèdes y foiſonnent en ſi grande quantité, qu'on eſt obligé d'en tuer, pour le commerce des peaux, & des cuirs, & l'on y abandonne comme au Paraguai, les animaux écorchés aux bêtes & aux oiſeaux de proye. (f).

(f) Ib. p. 102.

Je pourrois ajoûter ici, ce que Marggraf, Pison & tant d'autres ont dit du Mexique, du Brésil, de la Louisianne & des autres pays de l'Amérique septentrionale ; mais ces témoignages quoique non suspects, deviendroient superflus. Je laisse aux personnes instruites des qualités du terrein de ces différents pays, à en faire la comparaison avec ce qu'en a dit Mr. de P.

Est-il mieux fondé à nous présenter les Américains, comme une race d'hommes dégénérés & dégradés de la nature humaine ? Est-il plus croyable, lorsqu'il parle des animaux, peut-être dira-t-il que les exemples que je citerai, font tout au plus une exception à la regle, qu'il a voulu établir, pour preuve de la supériorité des trois autres parties du Monde, sur celle de l'Amérique. Alors il faudra donc mettre au nombre des faveurs de la Nature pour notre Europe, que les Pigeons n'y pondent & couvent que deux œufs à chaque fois, pendant qu'au Pérou, ces mêmes pigeons y font jusqu'à six à sept pontes en autant de jours de suite, les couvent, & qu'il en naît autant de petits qu'il y avoit d'œufs (g). Ne seroit-ce pas aussi par un semblable privilége, que les raves ne croissent en Europe que de la grosseur du pouce, ou environ, tandis qu'au Pérou elles viennent grosses comme la jambe (h) ?

Mr. de P. est-il plus heureux dans les conséquences qu'il tire de ses réflexions philosophiques ? on en pourra juger par celle-ci. La plûpart, dit-il, (i)

(g) Feuillée p. 439.
(h) Ib. p. 441.
(i) Tom. I. p. 6.

des végétaux qui ne ſont que tendres & herbacé dans nos climats, ont été trouvés en Amérique ſous la forme ligneuſe des ſous-arbuſtes. Les ché nilles, les papillons, les mille-pieds, les ſcarabées les araignées, les grénouilles, les chauve-ſouris, étoient pour la plûpart d'une taille giganteſque dan leur eſpèce, & multipliés au-delà de l'imagination Mr. Dumont dit dans ſes mémoires ſur la Louiſian ne, qu'on y voit des grenouilles, qui péſent juſ qu'à trente-cinq livres, & dont les cris imitent l beuglement des veaux. Mr. de P. en conclut l'in gratitude de leur terre natale & un abatardiſſemen général, qui avoit atteint juſqu'au premier princip de l'exiſtence & de la génération, (k) je me ſero donc bien trompé, en tirant une conſéquence tou te oppoſée. J'aurois cru raiſonner philoſophique ment en concluant de cette quantité prodigieuſe d'ê tres vivants, & qui plus eſt d'une taille gigante que, que le principe de vie eſt dans ce pays-là bien plus fécond & beaucoup plus actif que dans l nôtre, où tous ces animaux n'ont, ce ſemble, à l'é gard de ceux de l'Amérique, de la même eſpece qu'une demi vie, & des corps à demi perfection nés, puiſqu'on les trouve ailleurs bien ſupérieurs e groſſeur & en qualités. Il me ſemble cependant qu raiſonner ainſi, c'eſt raiſonner conſéquemment au idées que nous avons adoptées, de la perfectio des êtres, de penſer qu'un végétal, qui au lieu d continuer de ramper, de garder la foibleſſe de nature molle, tendre, herbacée, s'éleve à cel

(k) Tom. I. p. 9.

d'arbuste : qu'un arbre gros, droit, bien venu & qui élevant sa tête altiére au dessus des arbres petits, ménus, foibles & rabougris de même espèce; qu'un géant enfin, ou un Européan bien fait & de la plus grande taille, ont un dégré de perfection au dessus des Lapons, des Grœnlandois, & des Nains, à qui la Nature semble avoir regretté la matiere & la forme. Heureusement Mr. de P. n'est pas chargé de procuration de la part de l'Europe pour fixer notre jugement & nos idées sur l'Amérique & ses habitants, ni pour exprimer nos sentiments de gratitude envers le nouveau Monde. Si on l'en croyoit sur sa parole, il faudroit regarder ce pays-là avec l'œil du plus vil mépris, comme une terre maudite, que l'on devroit abandonner à son malheureux sort. Mais la conduite journaliere des Européans dément tout ce qu'en débite Mr. de P. Nous continuerons d'y aller chercher le Sucre, le Cacao & le Caffé, pour flatter notre goût, & satisfaire notre sensualité, la Cochenille, les bois de teinture & de placage pour notre luxe & nos fantaisies; les baumes du Pérou, de Copahiba, le Quinquina, le Gayac, le Sassafras, l'Hypécacuana & mille autres drogues pour guérir nos maladies; l'or, l'argent, ces Dieux des Chrétiens, comme le disent très-bien les Sauvages; les pierres, les pelleteries & le cotton, pour nous vêtir. L'Europe, cette terre si riche, si fertile, si abondante, à qui la Nature a tout donné pour l'ôter à l'autre, va cependant y chercher tout cela, & tant d'autres choses, qu'elle ne trouve pas dans son propre terrein.

La ſituation de l'Amérique ſous trois Zones différentes, y cauſe une grande diverſité de climat; ſuivant les contrées l'air y eſt chaud ou froid, on peut cependant dire en général avec Mr. Guedeville (l) que le nouveau Monde eſt extrêmement fertile. Il a tout ce que nous avons, & abonde de plus en beaucoup de belles & bonnes choſes que l'on ne trouve pas en Europe; que les originaires du pays ne manquent ni de génie, ni de force, ni d'agilité, & que le bon chez eux prévaut ſur le mauvais. Ces peuples le ſentent parfaitement, ils ſavoient bien dire aux Eſpagnols dans le temps de leur invaſion: il faut que votre pays ſoit bien ſtérile & bien mauvais, pour vous obliger à courir tant de riſques & de dangers pour venir envahir le nôtre, ou que vous ſoyez des hommes bien méchants pour venir nous perſécuter de gayeté de cœur, & nous en chaſſer (m). Ce raiſonnement ne paroît pas trop être celui d'un homme ſi ſtupide que Mr. de P. le donne à penſer. Je lui fournirai dequoi ſe guérir de ſa prévention à cet égard, après lui avoir prouvé que cette race d'hommes n'eſt pas une race ſans force & ſans vigueur, une race énervée & viciée juſques dans les principes mêmes du phyſique & du moral.

(l) Atlas Hiſt. Tom. VI. p. 81.
(m) Feuillée p. 386.

§. II.

Des qualités physiques des Américains.

En lisant l'Ouvrage de Mr. de P. il me semble entendre parler les peuples du Tyrol, & des pays montagneux circonvoisins qui trouvent un trait de beauté dans leurs goëtres énormes, & se rient de ceux qui n'en ont point. Le plus foible Européan, le plus imbécile est très-supérieur à tous les Américains, même créoles, au sentiment de cet Auteur. (n) Enervés, hébétés, ce sont de véritables automates, qu'aucune passion ne peut émouvoir, & qui n'obéissent qu'à l'impulsion de leur instinct. Ils sont viciés dans leurs qualités essentielles & dans leur constitution physique, puisqu'on ne trouve chez eux ni bossus, ni boiteux, ni borgnes, sinon par accident; & qu'en Europe on en rencontre à chaque pas.

Mr. de P. a eu sans doute des mémoires particuliers sur l'Amérique; car je ne connois aucune rélation qui nous présente les Américains tels qu'il nous les dépeint. Ecoutons ce qu'elles en disent; les Auteurs que je citerai n'avoient aucun intérêt de trahir la vérité, pour flatter le portrait de ces peuples. J'ai lû quelques histoires du Canada, dit le Baron de la Hontan, (*o*) les Religieux qui les ont écrites, ont fait quelques descriptions assez simples,

(n) Tom. II. p. 166. & 154.
(o) Tom. II. p. 91.

& aſſez exactes des pays, qui leur étoient connus ; mais ils ſe ſont groſſierement trompés dans le récit qu'ils font des mœurs, des manieres des ſauvages. Les Recollets & les Jéſuites en ont parlé d'une maniere toute oppoſée ; ils avoient leurs raiſons pour en agir ainſi. Si je n'avois pas entendu la langue des ſauvages, j'aurois pu croire tout ce qu'on en a écrit; mais depuis que j'ai raiſonné avec ces peuples, je me ſuis entièrement déſabuſé. Ceux qui ont dépeint les ſauvages velus comme des Ours n'en avoient jamais vû; (p) car il ne leur paroît ni barbe, ni poil en nul endroit du corps. Ils ſont généralement bien faits, de belle taille & mieux proportionnés pour les Américaines, que les Européans.

Les Iroquois ſont plus grands, plus vaillans & plus ruſés que les autres; mais moins agiles, & moins adroits à la guerre qu'à la chaſſe, où ils ne vont jamais qu'en grand nombre. Les Ilinois, les Oumanis, les Outagamis & quelques autres nations ſont d'une taille médiocre, courant comme des lievres, s'il m'eſt permis de faire cette comparaiſon. Les Outaouas & la plûpart des ſauvages du Nord, à la réſerve des Sauteurs & des Cliſtinos, ſont poltrons, laids & malfaits. Les Hurons ſont braves, entreprenants & ſpirituels: ils reſſemblent aux Iroquois pour la taille & le viſage. Les ſauvages ſont tous ſanguins, & de couleur preſque olivâtre; ſont beaux en général, auſſi bien que leur taille. Il eſt très-rare d'en voir de boiteux, de borgnes, de boſſus, d'aveugles, de muets : s'il y en a quelqu'un, c'eſt par accident.

(p) Tom. II. p. 63.

Ne feroit-ce pas encore une faveur de la Nature pour l'Europe d'y trouver fi communément des perfonnes affectées de quelqu'une de ces infirmités? mais continuons le portrait de cette race d'hommes, le rebut de la Nature au fentiment de Mr. de P. bien différents cependant aux yeux du Baron de la Hontan, de Mr. de Bougainville, la Ronde de St. Simon, qui a été élevé parmi eux, & y a vêcu vingt ans, & de plufieurs autres Officiers François, qui ont fait la derniere guerre avec eux.

Les fauvages ont les yeux gros, noirs, ainfi que les cheveux, les dents bien fournies, blanches comme l'yvoire, & l'air qui fort de leur bouche eft auffi pur, dit le Baron de la Hontan, que celui qu'ils refpirent, quoiqu'ils ne mangent prefque jamais de pain. Ils ne font ni fi forts, ni fi vigoureux que quelques-uns de nos François pour porter de groffes charges, ou pour lever un fardeau & le charger fur les épaules; mais en récompenfe, ils font infatigables, endurcis au mal, bravant le froid & le chaud, fans en être incommodés, étant toujours en exercice à la chaffe, ou à la pêche, toujours danfant & jouant à certain jeu de pelotes, où les jambes font fort néceffaires.

Les femmes font d'une taille qui paffe la médiocre, belles autant qu'on le puiffe imaginer; mais fi graffes, fi péfantes & fi mal faites qu'elles ne peuvent tenter que des Sauvages. Soit par l'exercice, foit par la conftitution de leur tempérament, ils font fort fains, exempts de paralyfie, d'hydropifie, de goute, d'héthyfie, d'afthme, de gravelle, de pierre;

maladies dont la Nature qui a tant donné à notre continent, a bien encore voulu nous favoriser. Elle avoit cependant laissé la pleuresie au Canada ; & nous leur avons porté la petite vérole. Les Américains nous ont communiqué la leur par droit d'échange & de Commerce.

Quand un sauvage Apalachite, ou des pays de l'Amérique septentrionale jusqu'à la terre de Labrador, meurt naturellement à l'âge de soixante ans, ils disent qu'il meurt jeune, parce qu'ils vivent ordinairement jusqu'à quatre vingt & cent ans. On en voit même plusieurs qui passent ce terme. Où est donc ce vice si essentiellement répandu sur toute la race humaine du nouveau Monde, de maniere que la dégénération ait atteint ses sens, ses organes, & toutes ses facultés physiques? Mr. de P. trouvera-t-il chez les autres peuples du nouveau Continent cette dégradation, qu'il assure y être, à chaque page de son Ouvrage ? non, & il ne faut qu'ouvrir les rélations de leurs pays, pour y voir le contraire. A Cayenne & dans la Guyanne les naturels ont tous une très-belle disposition de corps (q), les membres & toutes les parties en étant parfaitement bien proportionnées; belle taille, beau visage, les cheveux longs & noirs; ayant la peau basannée, mais douce au toucher comme le satin. Les femmes y sont très-bien faites, & l'on y en voit d'aussi belles qu'en Europe. Bristock dit des Apalachites, ce que Biet vient de vous rapporter des naturels de Cayenne. Le Che-

(q) Voyage de la France équinoxiale par Biet, p. 351.

valier de Rochefort rend le même témoignage ſur les habitants de la Floride, de la Caroline & ſur les Caraibes, tant des Iſles que de la terre ferme, non quant à la beauté du viſage, mais quant aux proportions du corps, & à leur taille. Ils ſont, dit-il, bien faits, (r) ayant un air riant & agréable, les épaules & les hanches larges & tous communément aſſez d'embonpoint. Leur bouche eſt médiocrement fendue, meublée de dents blanches & très-ſerrées. On n'y voit aucun borgne, ni boſſu, ni chauve, ou défectueux par quelqu'autre difformité, ſi non par accident.

Si la plûpart de ces peuples ont quelque choſe de difforme à nos yeux, le nez applati, & quelques-uns le front; il ne faut pas rejetter la faute ſur la Nature; elle ne les a pas faits tels; mais ſur le caprice & le préjugé des meres, qui les leur applatiſſent, après les avoir mis au monde, & continuent de les leur preſſer pendant tout le temps qu'elles les allaitent, parce qu'elles s'imaginent donner par-là, un trait de beauté à leurs enfants.

On peut faire ce reproche aux peuples de notre continent ſur des préjugés de cette eſpece. J'en dirai deux mots, quand je parlerai du génie & des uſages des Américains.

Si nous remontons du ſeptentrion juſqu'à l'extrêmité méridionale du nouveau Continent, tous les peuples que nous rencontrerons ſur notre route, offrent des hommes bien conſtitués. Tels ſont, ſi nous en croyons Vincent le Blanc & les autres Voyageurs,

(r) Ib. p. 382.

les Mexicains, les Brésiliens, les Péruviens, ceux du Paraguai, du Chili & enfin les Patagons. Rapporter ici les témoignages de Marggraf, de Pison & des autres Auteurs non suspects, ce seroit tomber dans des répétitions dejà trop ennuyeuses, M. de P. les a cité lui-même; mais il n'en a extrait que ce qu'il a cru pouvoir étayer sa fausse hypothese. Je dirai seulement d'après Frézier (s) que ceux du Chili, & les autres peuples de l'Amérique méridionale sont de bonne taille, ont les membres gros, l'estomac, la poitrine & le visage larges : que malgré leurs débauches, ils vivent des Siecles sans infirmités, tant ils sont robustes & faits aux injures de l'air, supportent long-temps la faim, la soif, dans la guerre & dans les voyages, & que personne n'en approche pour soutenir la fatigue.

Quand Mr. de P. auroit eu quelques mémoires sur des Cantons particuliers inconnus aux Auteurs des rélations repandues dans le public, auroit-il dû en faire la base de son Ouvrage & conclure du particulier au général, contre toutes les regles? qu'il me permette de lui dire, ce qu'il a dit du célebre Mr. de Cat de Rouen (t) quel que soit le respect que nous avons pour les vastes connoissances de Mr. de P. nous osons lui marquer notre surprise de ce qu'il lui ait pris envie de ressusciter d'anciens paradoxes ou d'en établir de nouveaux; qu'il ait adopté une opinion, & soutenu une hypothese aussi contraire à ses

(s) P. 56.

(t) Tom. II. p. 29.

lumieres, & à la vérité, pour laquelle l'on diroit qu'il a ranimé ſon zele, & proteſté qu'il a entrepris de réfuter les fauſſetés & les exagérations des Hiſtoriens Eſpagnols. (v)

Je ne conçois pas comment Mr. de P. a entrepris d'anéantir l'exiſtence des Patagons Géants. En raiſonnant ſuivant ſa méthode philoſophique, rien n'étoit plus capable que cette exiſtence, de prouver à ſes yeux, la dégradation & la dégénération de la race humaine en Amérique. Pour prouver la ſtérilité & l'ingratitude du ſol, ainſi que la dégradation des végétaux dans le nouveau Monde, il dit que les plantes tendres, molles & herbacées de notre Continent, ont été trouvées en Amérique beaucoup plus grandes, plus nourries, plus fortes, ſous la forme de ſous-arbuſtes, c'eſt-à-dire, des Géants dans leurs eſpeces parmi les végétaux.

Je rends juſtice à Mr. de P. : il ne s'étaye pas toujours de preuves de cette eſpece. Il a très-bien ſenti que l'exiſtence des Patagons Géants étoit capable de détruire ſon aſſertion de la dégradation de la race humaine dans le nouveau Continent. Auſſi a-t-il fait tous ſes efforts pour les anéantir. Mais pour réuſſir à détruire des Géants, il faut les foudres de Jupiter & Mr. de P. ne les avoit pas en ſa diſpoſition. Ces Coloſſes ont peut-être diſparu aux yeux éblouis par le ſpecieux de ſes raiſonnements. Les citations qu'il a rapportées pour la contredire, font avec celles dont il s'étaye, un cahos, mais un cahos, qui n'eſt difficile à débrouiller qu'à ceux qui n'ont

(v) Ib. p. 169.

pas lû les relations dans les Auteurs mêmes. Quand on l'examine de près, c'eſt un nuage d'autant plus aiſé à diſſiper, que la vérité triomphera toujours, lorſqu'on ne la combattra qu'avec des tas de preuves négatives. Telles ſont celles qu'apporte Mr. de P. & qui ſont le fondement du préjugé de ceux qui rejettent ſans beaucoup d'examen, tout ce qui a un air de merveilleux.

L'amour de ce merveilleux, dit Mr. de P., éblouit les obſervateurs prévenus, & l'amour propre leur fait défendre leurs illuſions avec opiniatreté. Cet Auteur ſeroit-il lui-même dans ce cas là ? c'eſt au lecteur à le décider. Mais je ne penſe pas que l'on puiſſe avec raiſon, faire le même reproche à Mrs. Chenard de la Gyraudais, & Alexandre Guyot, dont j'apporterai les journaux en témoignage. J'ai fait avec eux un voyage aſſez long pour avoir le temps de les bien connoître, je les ai reconnu ennemis de ce merveilleux éblouiſſant; je les ai trouvé capables de voir avec de bons yeux, & de rapporter avec la derniere franchiſe, les choſes comme ils les ont vûes.

Frézier ne dit pas comme les deux Navigateurs dont je viens de parler, qu'il a vû, & mangé avec ces Géants; mais Mr. de P. étant le ſeul qui l'accuſe d'avoir été trop crédule, je puis employer le témoignage de ce ſavant Profeſſeur; puiſqu'il entreprit ſon voyage de la mer du Sud par ordre du Miniſtere, qui le jugea capable de faire de bonnes obſervations. Frézier dit, (x) que pendant ſon ſéjour au

(x) P. 78.

au Chili, les Indiens des environs de Chiloé, qui ſe nomment *Chonos*, lui confirmerent l'exiſtence des Géants Patagons, qu'ils appellent *Chaucahues;* qu'ils en étoient amis, & qu'il en venoit quelquefois avec eux juſqu'aux habitations Eſpagnoles du Chiloé. Dom Pedro Molina, ci-devant Gouverneur de cette Iſle & quelques autres témoins oculaires, ajoute Frézier, m'ont dit que ces Géants avoient approchant de quatre varres de haut, c'eſt-à-dire, de neuf à dix pieds : ce ſont ceux que l'on appelle *Patagons* qui habitent la côte de l'Eſt de la terre déſerte, dont les anciennes relations ont parlé : ce que l'on a enſuite traité de fables; parce que l'on a vû dans le détroit de Magellan des Indiens d'une taille ordinaire à celle des autres hommes.

Ce recit de Frézier s'accorde parfaitement avec ce qui eſt rapporté dans les journaux des deux Capitaines François, que j'ai nommés. Quand ils deſcendirent en 1766. à la Baye Boucaut, vers l'eſt du détroit de Magellan, ils ignoroient ſi le Capitaine Biron Anglois, y avoit vû l'année précédente des hommes d'une taille giganteſque. Leur eſprit étoit d'autant moins prévenu & moins ſuſceptible d'illuſion à cet égard, qu'avec tant d'autres, ils regardoient peut-être l'exiſtence des Géants comme une fable. Mr. de la Gyraudais devoit être d'autant mieux fondé dans cette opinion, que Mr. Guyot n'avoit vû l'année d'auparavant, ſur la côte méridionale du détroit, que des hommes de la taille ordinaire des Européans. Ces deux navigateurs arrivent dans cette Baye, voyent ſur la côte des hommes à cheval, qui leur ſont

ſigne de venir à eux : ils abordent, deſcendent & trouvent des hommes dont la grandeur & la groſſeur énormes les frappent d'étonnement. Ils donnent dans leurs journaux le détail de cette viſite, qui dura près de cinq heures, cette premiere fois ; & il ſuffit de les lire ſans prévention, pour juger que la vérité ſeule a dicté leur récit. J'ai lû, j'ai copié mot pour mot, ces journaux en original écrits & communiqués de leur propre main. J'en ai donné un extrait fidele à la fin du journal du voyage, que j'ai fait avec eux, aux Iſles malouines, & je puis aſſurer n'y avoir rien ajoûté. Je n'y ai point vû ces mots que Mr. de P. cite (y) d'après le journal des ſavants de 1767. *Il y rencontra des habitants du pays, dont pluſieurs avoient environ ſix pieds de haut.* Je ne penſe même pas que l'on trouve dans ces journaux rien d'équivalent ; Mr. de P. auroit pu ne pas s'en tenir à un diſcours auſſi vague, pour aſſeoir ſon jugement, & décider auſſi affirmativement qu'il le fait, la non exiſtence de ces Patagons. L'Auteur du journal des ſavants aura déterminé de ſon chef, cette prétendue hauteur d'*environ ſix pieds.*

Mr. Guyot s'étant avancé dans le détroit plus que Mr. de la Gyraudais, & y ayant ſéjourné près de trois ſemaines de plus, trouva les Patagons de taille ordinaire, qu'il avoit vû l'année précédente, ſur l'Iſle Ste. Anne, & aux environs : mais il a ſoin de faire remarquer la différence qu'il y a entre ceux-ci, & ceux de la Baye Boucaut & du Cap Grégoire

(y) Tom. I. p. 309.

(z). Les ſept qui ſe préſenterent à eux, la premiere fois qu'ils y aborderent, dont le plus petit avoit *au moins cinq pieds ſept pouces* du pied de Roi François, n'étoient qu'un échantillon de ceux que Mr. de la Gyraudais y vit un mois après.

A ceux de l'Iſle Ste. Anne peut convenir la qualification de *peuple plus que miſérable* que leur donne Mr. de P., ils vivent de coquillages, boivent de l'huile de Loups marins pour regal, & ſe vétiſſent de la peau de ces Amphibies. Réunis vraiſemblablement par familles, dans de méchantes cabanes, on peut dire ſans ſe tromper, qu'ils affichent la miſere. Mais ceux du Cap Grégoire ne parurent pas tels à nos deux Capitaines. A la vérité vêtus de peaux, mais de peaux de Guanacos & de Vigognes, dont nous ſommes ſi curieux, que nous allons les chercher chez eux pour ſervir à notre luxe; vivant & de la chair de ces animaux & de fruits.

Ces grands Patagons ſe préſenterent à Mr. de la Gyraudais au nombre d'environ trois cents, y compris les femmes & les enfants. Ce nombre augmenta beaucoup dans la journée. A cette étiquette croira-t-on ſur la parole de Mr. de P., que c'eſt un peuple peu nombreux, errant dans les ſables Magellaniques, où la miſere les harcele & les pourſuit ſans relâche?

Les récits de nos deux Capitaines François prouvent la vérité de ce qu'on avoit dit à Mr. Frézier dans l'Iſle de Chiloé. Il paroît, dit Mr. Guyot,

(z) Journal du voyage aux Iſles malouines, p. 660.

(a) qu'ils ont traité avec les Eſpagnols; car ils ont une eſpece de ſabre ou grand couteau à deux tranchants, très-minces, & leurs guêtres ſont faites comme celles des Indiens du Chili. Ils prononcerent quelques mots Eſpagnols, ou qui tiennent de cette langue. En montrant celui qui paroiſſoit être leur Chef, ils le nommerent *Capitan*. Pour demander du Tabac à fumer, ils ont dit *Chupan*. Ils fument auſſi à la Chilienne, rendant la fumée par les narines. En fumant ils ſe frappoient doucement la poitrine & diſoient *buenos*, ils paroiſſent ruſés & hardis.

Mr. de la Gyraudais nous les dépeint (b) d'une quarrure plus que de proportion; ayant les membres gros & nerveux, la taille fort au-deſſus de celle des plus grands Européans, la face large, le front épais, le nez épatté, les joues groſſes, les dents très-blanches, & bien fournies, les cheveux noirs. Si cette race d'hommes de quatre varres de haut, les mêmes avec leſquels les équipages des Navires François ont mangé & couché, n'eſt pas une race de Géants, au moins prouve-t-elle que la race humaine n'eſt pas ſi dégénérée en Amérique, que Mr. de P. voudroit nous le perſuader.

Toutes les preuves de cet Auteur contre l'exiſtence des Patagons Géants, ſe réduiſent à dire; que les Navigateurs qu'il cite à ſon avantage, ne les ayant pas vûs, lorſqu'ils ont été au détroit de Magellan, ceux qui diſent les y avoir vûs, nous ont conté des

(a) Ib. p. 662.

(b) Ib. 693.

fables & des fauſſetés; conſéquemment que cette race d'hommes giganteſque n'exiſte pas & n'a pas exiſté.

La Logique de Mr. de P. me paroit en défaut ſur cet article, comme elle l'eſt ſur bien d'autres. Mr. de Bougainville ne vit pas ces Coloſſes au premier voyage qu'il fit au détroit de Magellan en 1765. lorſqu'il s'y trouva avec le Capitaine Biron, qui aſſure les y avoir vûs; donc celui-ci nous en impoſe. Le même Navire & le même équipage de Mr. de Bougainville, lui excepté, y retourna en 1766. avec un autre Navire François ignorant l'un & l'autre l'exiſtence de ces Patagons Géants. Ils les y trouvent, boivent & mangent, couchent avec eux. Mais qu'en conclura Mr. de P.? qu'ils ont rêvé & qu'ils ſe ſont imaginé voir en réalité des hommes qu'ils n'ont vûs qn'en ſonge; ou qu'ils ſont des fourbes, que l'idée du merveilleux a éblouis, & qui s'opiniatrent à ſoutenir leur illuſion. (c)

Mr. de P. eût eû bien beau jeu, ſi, (ce qui pouvoit aiſément arriver) M. Guyot avoit continué ſa route au lieu de mouiller dans la Baye Boucaut avec Mr. de la Gyraudais, & qu'au retour il eût également paſſé devant, comme il le fit, ſans s'y arrêter. Mr. de la Gyraudais auroit plus qu'inutilement aſſuré avoir vû, bû & mangé avec ces Titans; Mr. Guyot auroit été en droit, au ſentiment de Mr. de P., de lui dire vous avez rêvé. Vous nous contez une fable: J'y étois avec vous; j'ai paſſé deux fois devant l'endroit où vous dites leur avoir parlé, j'y ai vû de loin des hommes montés ſur des chevaux;

(c) Diſcours Préliminaire.

mais dois-je en conclure que ce font des Géants ? c'eſt une illuſion de votre part.

Examinons les rélations des autres Navigateurs, qui diſent avoir vû, ou n'avoir pas vû cette race giganteſque : voyons en quoi elles ſont d'accord, & en quoi elles ſe contrediſent. Je n'examinerai que celle dont parle Mr. de P.

Pigafetta monté ſur le vaiſſeau la Victoire commandé par Magellan, dit avoir vû en 1519, au port St. Julien, ſur la côte orientale des Patagons, des hommes hauts de huit pieds; qu'ils en emmenerent deux à bord, où l'un mourut pour avoir refuſé de prendre aucune nourriture, & l'autre perit du ſcorbut, ſur la côte de la mer du Sud. Ces hommes étoient vêtus de peaux, & portoient des eſpeces de guêtres ou brodequins faits auſſi de peaux de bêtes avec leur poil; & Magellan les nomma Patagons, parce que cet accoûtrement rendoit leurs pieds ſemblables à des pattes d'animaux. De ce récit de Pigafetta Mr. de P. conclut que ce feroit faire tort à ſes propres lumieres que d'accorder la moindre confiance à des fables ſi groſſieres. (d) Ce qui les rend cependant vraiſemblables, c'eſt que les habitants du port St. Julien & de toute cette contrée ſont encore aujourd'hui connus ſous le nom de *Patagons* que Magellan leur donna alors.

Quiros navigea aux terres Magellaniques en 1524. & n'y vit point de Géants. Dans trois voyages faits au détroit de Magellan, par les Eſpagnols, depuis

(d) Tom. I. p. 290.

1525. jusqu'en 1540. ils n'y trouverent pas cette race de Colosses, quoique l'équipage du Camargo fût contraint d'hyverner dans le port de Las-Zorras. Drake n'y en vit point en 1578. non plus que le Capitaine Winter, qui commandoit un vaisseau de son Escadre. Sarmiento, au rapport de son Historien Argensola, trouva en 1579. à la pointe méridionale de l'Amérique, des hommes hauts de douze pieds, & bâtit Philippe-Ville dans l'endroit du détroit de Magellan, connu sous le nom de *Baye famine*. La rélation faite par Pretty, du voyage de Candisch, au même détroit en 1586. ne dit pas un mot de ces grands Patagons. Mais dans un sécond entrepris en 1592. Knivet dit avoir trouvé au Port désiré, sur la côte de l'Est, non loin du port St. Julien, des Patagons, dont la taille équivaloit à seize palmes. Il mésura deux cadavres nouvellement enterrés sur le rivage, & les trouva de quatorze empans. Il ajoute avoir vû au Brésil un de ces Patagons, qu'Alonzo Dias avoit pris au port St. Julien : & quoiqu'il fut encore jeune, il avoit déjà treize palmes de haut. Mais ajoute Mr. de P. il est impossible que la rélation de Knivet puisse faire impression, même sur des lecteurs crédules.

Chidley ne vit en 1590. sur la côte du détroit de Magellan, que des hommes de taille ordinaire; qui assommerent sept personnes de son équipage. Richard Hawkins trouva au port St. Julien, en 1593. nombre d'Américains de si grande taille, qu'on les prit pour des Géants. Sébald de Wert & Simon de Cordes, rencontrerent à la Baye verte, des

ſauvages de dix à douze pieds de haut, dont ils tuerent quelques-uns. Mais Jantzſoon, Auteur de cette rélation auroit dû ſe cacher de honte, dit Mr. de P., d'avoir écrit des fables ſi inſipides. La rélation du voyage du fameux Olivier de Nort, nous apprend que les gens de ſon équipage apperçurent au Port déſiré des hommes de grande ſtature; qu'ils tuerent enſuite vingt-trois Patagons de taille ordinaire; & qu'ayant enlevé de l'Iſle Naſſau deux filles & quatre jeunes garçons, dont les proportions ne paroiſſoient pas gigantesques, l'un de ces garçons, après avoir appris la langue Hollandoiſe... leur dit, que dans un pays nommé *Coin* il exiſtoit une race de Géants qu'il appelloit *Tirimenen*, hauts de douze pieds.

Y a-t-il une faute d'impreſſion dans l'Ouvrage de Mr. de P., ou avoit-il oublié ſon objet, lorſqu'il ajoute : *ceux qui étudient la Géographie dans le judicieux Dictionnaire de la Martiniere, y verront que rien n'eſt plus vrai, ni plus réel que ce pays de Coin, & ces Géants Tiremenen ?*

Spilberg ſuivant Corneille de Maye, ne vit en 1614. que des hommes de taille ordinaire, ſur la terre Delfuego. En 1615. le Maire & Schouten ne virent point de Géants vivans ſur les côtes Magellaniques; mais en creuſant vis-à-vis l'*Iſle du Roi*, on déterra des oſſements, qui firent conjecturer que les habitants devoient avoir au moins onze pieds de haut. Après leur retour ces deux Navigateurs qui avoient fait le voyage enſemble, ſe reprocherent mutuellement d'avoir fait inſérer dans la rélation

tion de leurs commis Avis, des faits controuvés ; mais ils ne mettent pas de ce nombre celui des ossements exhumés, dont je viens de parler.

Le Pilote du Navire de Garcias de Nodal envoyé par l'Espagne en 1618. pour apprendre la route du détroit découvert par le Maire, raconte dans sa rélation, que Jean de Moore avoit communiqué avec des Sauvages de la côte des Patagons, qui sont de toute la tête plus hauts que nos Européans. Decker Capitaine sur un des vaisseaux confié par les Hollandois à Jaques l'Hermite, pour faire la conquête du Pérou, a donné l'Histoire de cette expédition. Dans le détail qu'il y fait des habitants de l'extrêmité de l'Amérique, il ne dit pas un mot de ces Titans.

Wood & Narborough n'y en virent point en 1670, si nous en croyons Mr. de P. Mais ils disent dans leurs rélations, avoir vû à huit ou dix degrés plus au Nord que le détroit de Magellan, des hommes d'une taille extraordinaire.

Messieurs de Gennes & Beau-Chêne-Gouin en 1696. & 1699. ne virent dans ce détroit que des hommes d'une taille ordinaire, qui se peignoient de rouge le visage & tout le corps, & qui n'avoient que les épaules couvertes de manteaux fourrés.

Mr. Frézier se trouva au Chili en 1711. Il dit des Patagons Géants ce que j'en ai rapporté d'après lui. Mr. de P. l'accuse d'avoir transporté la patrie des Patagons de la côte Orientale de l'Amerique à la côte d'Occident, & d'avoir dit qu'ils habitent entre l'Isle de Chiloé & l'embouchure du détroit,

(e) mais si Mr. de P. n'est pas plus fidele dans ses autres extraits, qu'il l'est dans celui-ci, il est à craindre pour lui, que ceux qui les vérifieront, ne l'accusent lui-même de n'avoir pas toujours eu la vérité assez à cœur. Quant à l'article présent, Mr. Frézier dit expressément que ceux de Chiloé lui ont dit, que ces Patagons Géants avec lesquels ils communiquoient, faisoient leur séjour ordinaire sur la côte orientale de la terre déserte des Patagons; & que les Chiliens ou *Chonos* les nomment *Chaucahues*. Il ne dit pas un mot de leur séjour entre l'Isle de Chiloé & l'embouchure du détroit de Magellan.

Seroient-ils les mêmes que les Tyrimenens de la terre de Coin, que le jeune Patagon enlevé par les gens de l'équipage de Noort leur dit être des Géants? je n'ai pas le judicieux Dictionnaire de la Martiniere, pour vérifier la position de cette terre.

Mr. de P. n'a pas jugé à propos de citer les autres rélations rapportées par Mr. Frézier. Quelques vaisseaux, ajoute celui-ci, ont vû les Patagons de taille ordinaire, & les Patagons Géants. En 1704. au mois de Juillet les gens du Jaques de St. Malo, que commandoit Harinton, virent sept de ces Géants dans la Baye Grégoire. L'équipage du St. Pierre de Marseille, commandé par Carman de St. Malo, en virent six, parmi lesquels un portoit quelques marques de distinction. Ses cheveux étoient ramassés sous une coëffe de filets, faits de boyaux d'oiseaux, & orné de plumes tout autour de la tête. Leur ha-

(e) P. 78.

bit étoit de peaux, le poil en dedans. On leur offrit du pain, du vin & de l'eau de vie qu'ils réfuſerent; mais ils firent en revanche préſent de leurs carquois garnis de flêches. Le lendemain on en vit d'abord plus de deux cents attroupés ſur le rivage.

Le Capitaine Shelvosk eſt le dernier Auteur, qui parle des Patagons, dans la rélation de ſon voyage autour du monde en 1719. Enfin l'Auteur de la lettre au Docteur Maty, dit qu'en paſſant à Manille, un vieux Capitaine de vaiſſeaux marchands, nommé Reainaud l'a aſſuré avoir vû en 1712, ſur une côte voiſine du détroit de Magellan, des hommes d'environ neuf pieds de haut; qu'il les avoit méſurés lui-même.

En 1741. le fameux Chef d'eſcadre Anſon relacha aux côtes des Patagons tant à l'Orient qu'à l'Occident, ſans y découvrir le moindre indice qu'elles ſoient habitées par une race d'hommes de taille coloſſale. Huit Matelots du vaiſſeau le *Wager* de l'eſcadre de cet Amiral, abandonnés ſur le rivage, y furent pris par des Patagons, qu'ils dépeignent de taille ordinaire. Sur quoi Mr. de P. conclut ainſi: (f) on peut juger après cela du crédit que mérite le journal du Commodore Biron, dont le moindre Matelot n'auroit pas oſé publier la rélation.

Ce Capitaine, ajoute Mr. de P., dit que ſon vaiſſeau relâcha à la terre Delfuego; qu'il y rencontra des hommes horriblement gros, hauts de plus de neuf pieds, montés ſur des chevaux défaits, décharnés & qui n'avoient pas treize paumes de taille.

(f) Tom. I. p. 306.

Mr. de P. n'eſt pas heureux dans ſes citations; il a lu ſans doute trop précipitamment les Auteurs qu'il cite & ne s'eſt pas donné la peine ni le temps de faire ſur ſes lectures, des réflexions auſſi philoſophiques qu'il voudroit nous le perſuader. Il ſe trouve encore ici en défaut, la rélation du Capitaine Biron non-ſeulement ne dit pas qu'il relâcha à la terre Delfuego; mais qu'étant dans le détroit, il vit cette terre à quatre ou cinq lieues de diſtance. (g) A huit heures dit l'Auteur de cette rélation, nous découvrimes de la fumée, qui s'élevoit de différents endroits; & en approchant de plus près, nous vîmes diſtinctement un certain nombre de perſonnes à cheval. A dix heures nous jettames l'ancre ſur la côte ſeptentrionale du détroit, à quatorze braſſes d'eau : nous étions à environ un mille de terre; & nous n'y eumes pas plutôt mis l'ancre, que les hommes que nous avions vus ſur la côte, nous firent des ſignes avec leurs mains. Sur le champ nous mimes dehors nos canots, & nous les arrimames.

En approchant de la côte, des marques ſenſibles de frayeur ſe manifeſterent ſur le viſage de nos gens qui étoient dans le canot, lorſqu'ils virent des hommes d'une taille prodigieuſe--- Nous voyons le Cap de la Vierge à l'Eſt-Nord-Eſt, & la pointe de poſſeſſion à l'Oueſt quart de Sud. A vingt verges du rivage, nous remarquames qu'un grand nombre de ces Géants environnoient la plage, & témoignoient par leur contenance, un grand déſir de nous voir deſcendre à terre. Dès que nous y fumes deſcendus, les Sauva-

(g) P. 72.

ges accoururent autour de nous, au nombre d'environ deux cent, nous regardant avec l'air de la plus grande ſurpriſe, & ſouriant à ce qu'il paroiſſoit, en obſervant la diſproportion de notre taille avec la leur. Leur grandeur eſt ſi extraordinaire que, même aſſis, ils étoient preſqu'auſſi hauts que le Commodore debout, (le Commodore a ſix pieds de haut.) Il leur diſtribua des colliers de grains, des rubans & autres colifichets. Ces Patagons furent ſi charmés de ces petits préſents, qu'ils regardoient pendus à leur cou, que le Commodor eut beaucoup de peine à ſe dérober à leurs careſſes, ſurtout à celles des femmes, dont les traits du viſage répondent parfaitement à l'énorme grandeur de leur corps. Leur taille moyenne nous paroit être d'environ huit pieds, & la plus haute de neuf pieds. La taille des femmes eſt auſſi étonnante que celle des hommes. Nous vimes auſſi quelques enfants dans les bras de leurs meres, & leurs traits rélativement à leur âge, avoient la même proportion.

On voit par cette rélation abrégée, mais fidèlement extraite, que Mr. de P. l'a conſidérablement alterée, & qu'il fait di re à ce Capitaine ce qu'il n'a peut-être pas même penſé. Pour qu'on ne m'accuſe pas de faire à tort ce reproche à Mr. de P. on en jugera ſur ſes propres expreſſions; les voici (h) on peut les comparer avec la rélation ci-deſſus.

„ Auſſitôt que ces Géants montés ſur des chevaux
„ nains, eurent apperçu le Commodore & ſon eſ-
„ corte, ils mirent pied à terre, vinrent au devant de
„ lui, l'enleverent dans leurs bras énormes, & le ca-

(h) Tom. I. p. 306.

„ refferent beaucoup en lui donnant des baifers âcres;
„ les femmes lui firent de leur côté, effuyer des po-
„ liteffes encore plus expreffives : *elles badinerent fi*
„ *férieufement avec lui*, que j'eus, dit-il, *beaucoup*
„ *de peine à m'en débaraffer.* Elles firent auffi ami-
„ tié au Lieutenant *Cumens*, & lui mirent la main
„ fur l'épaule pour le flatter, ce qui le fit tellement
„ fouffrir, qu'il en reffentit pendant huit jours des
„ douleurs aigues dans cette partie bleffée par le poid
„ de la main robufte des fauvageffes. Ce conte de
„ Gargantua, ajoute Mr. de P., fut débité à Lon-
„ dres en 1766. Le Docteur Maty, fi connu par fa
„ petite taille & par fon journal britannique, fe hâta
„ extrêmement d'y ajouter foi, & de divulguer cet-
„ te fable dans les pays étrangers." Voici comme il
s'exprime dans fa lettre à Mr. de la Lande.

„ L'exiftence des Patagons eft donc confirmée, on
„ en a vû & *manié* plufieurs centaines. Le terroir de
„ l'Amérique peut donc produire des Coloffes; &
„ la puiffance génératrice n'y eft donc pas dans l'en-
„ fance."

Si Mr. de P. en écrivant ainfi a eu fimplement deffein d'égayer fon lecteur après s'être égayé lui-même, on pourroit le lui pardonner. Il pouvoit le faire aux dépens de l'exiftence des Patagons Géants: à lui permis de contredire l'évidence même, d'exercer fon talent & d'étaler toute fa vafte érudition pour mieux réuffir dans fon objet. Mais le public qu'il n'en a pas prévenu, lui pardonnera-t-il de faire parler les Auteurs, qu'il donne pour fes garants, autrement qu'ils ne parlent? Je doute que quelqu'Amateur que l'on

ſoit de critique & de raillerie, on ſoit d'humeur à lui paſſer ce ton railleur & mépriſant, avec ce ridicule dont il s'efforce de couvrir le récit des Auteurs qui lui ſont contraires.

Mais loin que Mr. de P. ait voulu que le public prit tout ce qu'il dit pour un badinage, il annonce poſitivement, qu'il ne parle que d'après les Auteurs, & les cite. Malheureuſement pour lui on trouve dans leurs écrits, ce qu'il dit ne pas y être, & l'on n'y voit pas ce qu'il dit en avoir extrait.

Que Mr. de P. moins timide que Mr. de Buffon, veuille ſoutenir avec lui, que la Nature ne s'eſt organiſée que depuis peu au nouveau Monde; que l'organiſation n'y eſt pas encore achevée de nos jours, c'eſt une opinion qu'il peut s'opiniatrer de défendre tant qu'il lui plaira; on ne ſera pas obligé de l'en croire ſur ſa parole; puiſque les faits dépoſent contre lui. Mais qu'il encheriſſe ſur Mr. de Buffon, qui ne comprend dans ſon hypotheſe que les plantes & les animaux, & que Mr. de P. veuille l'étendre ſur toutes les races d'hommes en général Américains, alors on pourra dire de lui ce qu'il dit du Docteur Maty : (i) vos réflexions ne ſont pas heureuſes, on pourra même ajouter : vos arguments ſont bien foibles; & le comble du ridicule eſt de fermer les yeux à l'évidence, & de vouloir s'appuyer de phénomenes inconteſtablement faux.

Mr. de P. n'a pas plus reſpecté la vérité dans les extraits qu'il rapporte des journaux des deux Capi-

(i) Ib. p. 307.

taines françois Mrs. de la Gyraudais & Guyot. Il donne le change à ses lecteurs, en supprimant du journal de ce dernier, tout ce qu'il y dit des Patagons Géants qu'il a vû au détroit de Magellan. Il substitue à cette rélation une partie seulement de ce que Mr. Guyot y rapporte des Patagons, de taille ordinaire, avec lesquels il a plus séjourné qu'avec les autres. Mr. de P. en conclut dans ce cas-ci fort raisonnablement : *ce n'étoit donc pas des Géants comparables à ceux du Commodore* Biron. Mais Mr. de P. avoit dessein d'induire le lecteur en erreur, en faisant contraster la rélation de Mr. Guyot avec celles des Commodore Biron & Mr. de la Gyraudais : en donnant à entendre que Mr. Guyot n'a vû d'autres Patagons que ceux de taille ordinaire, & que Mr. de la Gyraudais nous en a imposé, ainsi que Mr. Biron ; puisque les deux Capitaines François étoient ensemble dans le Détroit. „ N'est-il pas surprenant, „ ajoute Mr. de P., que deux observateurs, qui se „ trouvent dans le même lieu, la même année, & „ au même mois, varient d'un demi pied sur la taille „ des Patagons ?" Il me paroît encore plus surprenant, que Mr. de P. ou l'Auteur du journal des savans, qu'il donne pour son garant, ayent imaginé cette différence. Qu'on lise les rélations de ces deux Capitaines, on les trouvera parfaitement conformes, à quelques détails près, qui confirment même l'existence des Patagons Géants.

De toutes ces rélations que j'ai citées, quelques-unes disent n'avoir pas vû cette race de Titans, ou n'en font aucune mention ; toutes les autres assurent

les avoir vûs, & leur avoir parlé. Dire avec Mr. de P. aux Auteurs des derniers, qu'ils nous ont conté des fables; qu'ils nous en ont imposé : l'assertion paroit un peu hazardée. On ne nie pas poliment des faits. Quant aux rélations qui disent n'avoir pas vû ces Patagons, outre que cette preuve négative de leur existence n'est pas préponderante avec la preuve affirmative des autres; il est très-aisé de les concilier. Cette race d'hommes gigantesque a été vue au Port St. Julien par les uns, au Port désiré par d'autres, au Cap Gregoire & à la Baye Boucaut, & ailleurs, encore par d'autres Navigateurs. On a descendu dans ces mêmes lieux & on ne les y a pas trouvés. Faudra-t-il en conclure qu'ils n'existent pas? non, la conséquence n'est pas philosophique. Vous avez une, deux, ou trois maisons à la ville, & à la campagne, j'ai été & même plus d'une fois pour vous y voir; je n'ai jamais eu le bonheur de vous y trouver; d'autres ont été plus heureux que moi; j'en conclurai que votre existence n'est pas un conte, que les plaisirs, que vous avez procurés à ceux qui vous ont vû, le détail des fêtes que vous leur avez données ne sont pas des fables : j'en conclurai que vous ne faites pas votre demeure habituelle dans une de ces maisons; que vous en changez suivant les saisons, & que j'ai mal pris mon temps pour vous y trouver. L'homme sage, le philosophe doute, quand il ne pense pas avoir des preuves suffisantes pour admettre une chose, sur-tout lorsqu'elle est extraordinaire; mais il ne nie pas. Une seconde espèce d'hommes nient tout ce qui a un air de merveilleux, pour se donner

un rélief de philosophie. Il est du bel air de n'être pas si crédule. On ne veut pas être confondu avec le peuple ignorant, toujours enthousiasmé du nouveau, toujours disposé à adopter les choses les plus extraordinaires.

L'existence d'une race humaine gigantesque est de ce nombre. Depuis le commencement du seizieme siècle on nous débite l'avoir trouvée, vers le détroit de Magellan : des Navigateurs nous racontent avoir vû ces Géants, leur avoir parlé, avoir bû & mangé avec eux, font la description de leurs vêtements, de leur figure, de leurs armes, qu'ils ont apportés & montrés à tous ceux qui ont été curieux de les voir. Ces témoignages se sont renouvellés successivement depuis 1519. jusqu'à nos jours, que Mr. de la Gyraudais & Guyot ont porté à Paris des habits & des armes de ces Colosses; ont fait présent de quelques uns à Mr. Darboulin fermier général des Postes de France, chez qui je les ai vûs & mesurés; & chez lequel vraisemblablement on peut encore les voir. L'existence de ces Patagons Géants est cependant encore un problême pour beaucoup de personnes. Comment le résoudre ? la solution n'est pas difficile. Que quelques Philosophes accrédités de nos jours se transportent sur les lieux; qu'ils parcourent le pays, & y fassent un séjour assez long, pour le visiter dans les différentes saisons; qu'ils s'informent des habitants du Chiloé & des environs, du terrein qu'occupent ces hommes qu'ils appellent *Chaucahues*, avec lesquels ils communiquent de temps à autre. Si ces philosophes à leur retour, nous disent que toutes leurs

recherches ont été vaines, l'exiſtence de ces Géants deviendra pour lors plus que douteuſe : on ſera du moins fondé, en quelque façon, pour la regarder comme une fiction, malgré les preuves qui ſubſiſtent du contraire, que l'on trouve dans les rélations des plus célebres Navigateurs. En attendant le retour de ces Philoſophes d'un voyage au moins auſſi intéreſſant que tant d'autres, on peut, ce me ſemble croire, ſans être trop crédule, qu'il y a dans cette partie de l'Amérique une race d'hommes d'une grandeur beaucoup au-deſſus de la nôtre. Le détail du temps & des lieux, le nom que Magellan leur a donné & qu'ils conſervent encore parmi nous; toutes les circonſtances qui accompagnent ce qu'on en dit, ſemblent porter un caractere de vérité ſuffiſant pour vaincre la prévention naturelle qu'on a pour le contraire & prouver à Mr. de P. que la race humaine n'eſt pas ſi dégénérée dans l'Amérique qu'il voudroit nous le perſuader. La rareté du ſpectacle a peut-être cauſé quelque exagération dans les meſures de la taille de ces Coloſſes; mais ſi l'on doit les regarder comme eſtimées, & non priſes à la rigueur; on verra qu'elles different peu entre elles.

Pour nous convaincre de cette exiſtence, Mr. de P. dit qu'on auroit dû nous en amener quelques-uns, ou du moins nous apporter en Europe quelques ſquelettes de ces Géants; Mr. Guyot que j'ai cité, ainſi qu'un autre Capitaine Malouin, m'a dit dans le courant de notre voyage aux Iſles Malouines, qu'en revenant du Pérou, un peu avant la guerre derniere, une tempête l'obligea de relâcher à la côte des terres

Magellaniques; qu'il y trouva un ſquelette entier, à la grandeur duquel on jugea que l'homme de qui étoit ce ſquelette devoit avoir eu dans ſon vivant, au moins douze à treize pieds de haut. Qu'étonné de cette grandeur énorme, il avoit mis ce ſquelette dans une caiſſe, l'avoit porté à ſon bord, pour le montrer en Europe. Mais que quelques jours après, ſon vaiſſeau ayant été aſſailli d'une nouvelle tempête plus violente que la premiere, l'Archevêque de Lima, paſſager ſur ſon Navire, pour retourner en Eſpagne, perſuada l'équipage que les oſſements de ce Payen, que Mr. Guyot avoit mis dans ſon vaiſſeau, étoient cauſe que Dieu les puniſſoit par cette tempête, & qu'il falloit contraindre le Capitaine de les jetter à la mer : ce qui fut exécuté malgré toutes les raiſons de Mr. Guyot. Deux jours après l'Archevêque tomba malade, mourut preſque ſubitement, & fut auſſi jetté à la mer. Mr. Guyot prit occaſion de cette mort, qu'il dit aux Eſpagnols être une punition du ciel, de ce que l'Archevêque avoit ſoulevé contre lui Capitaine l'équipage du Navire, pour un ſquelette, qu'il n'y avoit mis que pour ſatisfaire la curioſité des Européans, & convaincre les incrédules de l'exiſtence de cette race giganteſque. Ce fait prouve encore contre Mr. de P. non-ſeulement la réalité des Patagons Géants; mais que les Eſpagnols ne ſont pas même aujourd'hui guéris du préjugé qu'un cadavre, ou un ſquelette humain, gardé dans un navire traine avec lui la tempête & le mauvais temps.

Mais quand Mr. Guyot, ou quelqu'autre Navi-

gateur auroit apporté un ou deux ſquelettes entiers de Géants, ou même en euſſent amené de vivants, en auroit-on été moins incrédules ſur l'exiſtence d'une race compoſée d'hommes de cette eſpèce? non, on auroit dit en les voyant, ce ſont des Géants; mais tels que la Nature en fait naître quelquefois en Europe; & dont l'exiſtence ne prouve pas une race d'hommes giganteſque dans notre Continent.

Quelque convaincante que puiſſe être une race d'hommes plus grands, plus gros, & plus robuſtes que ceux de notre Continent, pour prouver que la nature humaine n'eſt pas dégradée, ni dégénérée en Amérique, les incrédules à cet égard exigent d'autres preuves que celles de l'exiſtence de ces Géants; puiſqu'elle eſt encore au moins un problême pour eux. Ces preuves ſeront fondées ſur le rapport, je puis dire unanime des Auteurs, qui nous ont donné les rélations des peuples du nouveau Monde.

En montrant contre Mr. de P. la bonté, la beauté & la fertilité du Sol de l'Amérique, nous l'avons ſuivi du Nord au Sud; retournons ſur nos pas, & voyons ſi les Voyageurs ont vû les peuples de ce pays-là par les yeux de cet Auteur; s'ils ont trouvé la race humaine eſſentiellement viciée dans toutes ſes facultés phyſiques; ſi la dégénération avoit atteint les ſens & les organes des hommes; ſi ces hommes ſont encore aujourd'hui une eſpèce dégénérée, lâche, impuiſſante, ſans force, ſans vigueur, ſans élévation dans l'eſprit, ſans mémoire, incapable d'enchaîner ſes idées & ſupérieure enfin aux animaux, mais ſeulement par l'uſage de la langue & des mains; inférieure

d'ailleurs au plus foible, & au moins ſpirituel des Européans.

Les Américains du Chili ſont de bonne taille, dit Frézier; (k) ils ont les membres gros, l'eſtomac & le viſage larges, ſans barbe; les cheveux gros comme du crin, plats & noirs. On ne voit gueres d'hommes dans les autres parties du monde, qui en approchent pour la légéreté, pour la force à ſoutenir la fatigue, & pour l'adreſſe à monter un cheval. Malgré leurs fréquentes débauches, ils vivent des ſiécles ſans infirmités, tant ils ſont robuſtes.

Leur couleur naturelle eſt bazanée, tirant ſur celle du cuivre rouge. Cette couleur eſt générale dans toute l'Amérique, tant méridionale que ſeptentrionale. Sur quoi il faut remarquer que ce n'eſt point un effet de la qualité de l'air qu'on y reſpire, mais d'une affection particuliere du ſang, car les deſcendants des Eſpagnols, qui s'y ſont établis & mariés avec des Européanes, & conſervés ſans mélange avec les Chiliennes, ſont d'un blanc & d'un ſang plus beau & plus frais que ceux d'Europe, quoique nés dans le Chili, nourris à peu près de même maniere & ordinairement alaités par les naturels du pays.

On ne peut pas attribuer cette couleur de cuivre rouge bazannée, naturelle à la peau des Chiliens, au climat du Chili, puiſqu'elle eſt commune à tous les habitants des deux extrêmités du nouveau Monde, & à ceux qui vivent entre les deux Tropiques. Le froid & le chaud n'y contribuent donc en rien, &

(k) P. 61. & ſuiv.

les obfervations de Mr. de P.. portent par conféquent à faux ?

Sont elles plus exactes par rapport au dégré de chaud & de froid fi différent en Amérique en deça de l'Equateur, & fous le même parallele dans notre Continent (1) ? il l'ignore. Mais je fçai qu'il n'eft pas vrai que le froid foit plus vif dans l'Hémifphère Auftral, au même dégré qu'en deça de l'Equateur. Les deux freres Pierre Duclos, & Alexandre Guyot ont doublé deux fois le Cap Horn au cinquante fixieme dégré de latitude Auftrale, au milieu de l'Hyver du pays ; & même pour éviter les courants violents, & les vents contraires, que l'on rencontre ordinairement près de ce Cap, ils furent obligés de s'élever jufqu'au foixantieme dégré, ou environ. Ils m'ont affuré n'y avoir pas reffenti la même rigueur de froid qu'en Europe au quarante huitieme.

Les François que nous avons établis aux Ifles Malouines, fous le cinquante deuxieme parallele, y ont paffé trois Hyvers confécutifs. Mrs. de la Gyraudais & Guyot ont relâché pendant deux mois d'Hyver au détroit de Magellan. Ils m'ont également affuré que le froid y avoit été très moderé & même fi doux aux Ifles Malouines que fur les eaux dormantes, la glace n'avoit pas été affez forte pour porter fans fe fendre, une pierre du poids de deux ou trois livres.

Au Chili comme dans prefque toute l'Amérique, le Sexe a une fi bonne conftitution de corps, qu'il ne femble pas avoir été compris dans la punition portée contre la gourmandife & la défobéiffance de la pre-

(1) Tom. I. p. 11.

miere mere du genre humain. Les Américains se délivrent du fardeau naturel sans le secours des sages-femmes, & mettent leurs enfants au monde avec une facilité que nos Européanes auroient peine à concevoir. Le temps même de leurs couches ne dure que deux ou trois jours. (m) Si c'est là une preuve de la dégradation de la race humaine, les infirmités & la foiblesse seroient donc une perfection : alors Mr. de P. aura raison d'avancer que nous pouvons nous flatter d'être mille fois plus parfaits que les Américains.

Ils élevent leurs enfants de maniere qu'on les voit marcher sans appui dès l'âge de six mois ; & l'on ne trouve gueres parmi eux de ces âges abrégés que l'on rencontre si communément chez nous. La durée de leur vie passe ordinairement le terme de la nôtre; leur vieillesse est extrêmement vigoureuse ; (n) à quatre vingt dix ans les hommes engendrent encore.

Laet nous assure même avoir vû des sauvagesses fécondes encore à quatre vingt.

Les Caraibes vivent cent cinquante ans & quelquefois davantage. Mr. de Laudonniere & les sept François qui échapperent dans la Floride, aux cruautés des Espagnols, furent accueillis par le Roitelet *Saturiova* âgé de plus de cent cinquante ans, & qui avoit chez lui ses petits fils jusqu'à la cinquieme génération inclusivement. (o) Vincent le Blanc donne une vie aussi longue aux Canadiens & à ceux du Royaume Casubi. Pirard dit la même chose des Brésiliens, d'autres

(m) La Hontan p. 138.

(n) Hist. Nat. des Antilles.

(o) Ibid.

des

des Péruviens, & des autres peuples de l'Amérique. Si cette durée de la vie n'eſt pas une preuve d'une bonne conſtitution corporelle, j'avoue que j'ignore ce qu'il faut à Mr. de P. pour l'en convaincre.

§. III.

Des qualités du cœur & de l'eſprit des Américains.

Le ſentiment des Auteurs n'eſt pas moins unanime ſur les qualités du génie, de l'eſprit & du cœur des naturels de l'Amérique, qu'il l'eſt ſur la bonne conſtitution de leurs corps. Nous avons vû qu'en quelque canton que l'on aille, l'on y trouve des hommes bien faits, de belle taille & d'une conſtitution ſi robuſte qu'elle eſt à l'épreuve de tout. Mr. de P. nous les avoit cependant préſentés comme une race d'homme énervée, & viciée juſques dans ſes principes. Il nous dit avec la même aſſurance, mais avec auſſi peu de fondement, que les facultés de leur ame ne le ſont pas moins. Peut-être a-t-il jugé de tous les peuples du nouveau Continent par les Péruviens qui habitent aujourd'hui avec les Eſpagnols, ou dans leur voiſinage, mais il ſe ſeroit bien trompé.

Ce que les naturels du Pérou ont de commun avec ceux du Chili & de quelques autres, c'eſt qu'ils ne ſont pas moins yvrognes, ni moins adonnés aux femmes, (p) & qu'ils vivent néanmoins des ſiècles. Ils ſont également ſans ambition pour les richeſſes, qu'ils

(p) Frezier p. 56, & 76.

tirent des entrailles de la terre, pour ſatisfaire notre cupidité. Mais ils en different beaucoup quant à la bravoure & la hardieſſe.

Les Péruviens d'aujourd'hui ſont timides, puſillanimes, au reſte malins, diſſimulés & ſournois; c'eſt l'appanage de la foibleſſe, & des ames ſubjuguées. Les Eſpagnols en ont toujours agi, & agiſſent encore avec ces Indiens comme avec des vaincus opiniâtres, contre leſquels on employe la force ſupérieure que l'on a ſur eux, & avec une barbarie tyrannique, qui égale la plus grande inhumanité. Cette barbarie toujours ſoutenue par les mauvais traitements que les Péruviens en eſſuyent, les rend craintifs : la timidité eſt toujours lâche & ſans cœur. Mais les peuples des Andes, du Chili, des environs de la Guyanne & du Mexique ont conſervé leur ancienne bravoure qui les a ſouſtrait juſqu'à préſent à la domination Eſpagnole.

Mr. de P. l'ignoroit peut-être, ainſi que le courage, la bravoure & la liberté dont jouiſſent encore tous les peuples de l'Amérique ſeptentrionale, & d'une partie de la méridionale, lorſqu'il a dit qu'ils n'avoient eu ni le courage de s'oppoſer à l'eſclavage, ni celui de travailler à s'y ſouſtraire.

On ne doit pas être ſurpris s'il y a aujourd'hui ſi peu d'Indiens au Pérou, malgré le nombre prodigieux d'habitants de ce grand Empire avant la conquête qu'en firent les Eſpagnols. Le travail des mines en a diminué extraordinairement le nombre. Les cruautés des Curés & des Corrégidors en ont engagé beaucoup à fuir chez les nations voiſines, qui ne

ſont pas conquiſes.... Ceux-ci ſavent très-bien s'accorder ſur leurs interêts communs. C'eſt par leur bravoure, & leur bonne conduite qu'ils ont autrefois empêché les Incas du Pérou de pénétrer chez eux, & qu'ils ont borné les conquêtes des Eſpagnols à la riviere de *Biobio* & aux montagnes de la Cordiliere, où l'on trouve une infinité de mines de toutes ſortes de métaux & de minéraux, le fer excepté. Mais on y ſupplée dans ce pays-là par la fonte (q) & le cuivre. Ce dernier s'y trouve même pur, & en maſſes ſi conſidérables, qu'on y a vû des *Pepites*, ou morceaux de plus de cent quintaux. Don Juan de Mélendes a donné le nom de St. Joſeph à la montagne d'où on le tire. Il en montra à Mr. *Frézier* un morceau du poid de quarante quintaux, qu'il employoit pendant mon ſejour à la Conception, dit cet Auteur, (r) à faire ſix Canons de campagne de ſix livres de balle.

Ces montagnes me rappellent d'avoir lû dans l'Ouvrage de Mr. de P. (s) que l'élévation du terrein de la Tartarie orientale forme la boſſe la plus élevée, & la plus énorme de notre Globe. Il avoit oublié ſans doute, que depuis qu'on a meſuré les montagnes de *Cimboraco*, la hauteur & l'étendue des Andes ou Cordilieres, elles ont été reconnues unanimement pour les montagnes les plus élevées de toute la terre. Il l'avoit dit lui-même d'après les obſerva-

(q) Frezier, ib.
(r) Ibid.
(s) Tom. II. p. 343.

tions de Mrs. de la Condamine & Bouguer. Ce seroit donc en Amérique, & non en Tartarie, suivant son systême, qu'il faudroit chercher les plus anciens peuples de l'Univers : il traite cependant les Américains de peuple nouveau & encore dans l'enfance. Pour appuyer cette hypothese Mr. de P. nous les représente comme des hommes dont les facultés sont encore tellement engourdies qu'on n'a pu jusqu'à présent, les développer pour en faire des hommes. Si nous en croyons cependant ceux qui ont vécu longtemps avec eux, ils ne manquent pas d'esprit, & il n'a besoin que de culture. (t) Ils raisonnent fort bien, & ne font rien qu'ils n'y ayent mûrement pensé. Ils consultent toujours entr'eux avant que d'entreprendre quoi que ce soit, prenent l'avis des anciens, auquel ils déferent beaucoup, à cause de leur expérience.

Nous reconnoissons la bonté de leur esprit, dit le Baron de la Hontan, dans leur façon de traiter avec nous, & surtout dans leurs ruses de guerre. Ils sont même dissimulés ; & souvent lorsqu'ils vous caressent le plus, c'est alors qu'il faut s'en defier. Ils ont naturellement du penchant pour la gravité, ce qui les rend très-circonspects dans leurs paroles & dans leurs actions ; (v) cependant ils gardent un certain milieu entre la gayeté & la mélancolie ; mais les jeunes gens sont gays, & trouvent les manieres françoises assez de leur goût.

(t) Voyage de la France équinoxiale, p. 351 & suiv.

(v) P. 303 & suiv.

Lorſqu'ils ſont avec des amis ſans témoins, ils raiſonnent très-bien, & avec autant de hardieſſe que lorſqu'ils ſont dans le conſeil. Ce qui paroîtra extraordinaire aux perſonnes qui ne les connoiſſent pas ſous d'autres idées que celles de *Sauvages*, c'eſt que n'ayant pas d'études, & ſuivant les pures lumieres de la Nature, ils ſoyent capables de fournir à des converſations ſouvent de plus de trois heures, ſur toutes ſortes de matieres, & dont ils ſe tirent ſi bien, qu'on ne regrette jamais le temps que l'on a paſſé avec ces philoſophes ruſtiques.

Les Mexicains ſont bien partagés du côté de l'eſprit; (x) ont du génie pour la muſique inſtrumentale, & pour la peinture. Ils font de très-jolis tableaux avec les plumes de leur admirable oiſeau *Cincon;* & ils excellent en ciſelure d'orfévrerie, comme les Chiliens en broderie d'or & d'argent: leurs ouvrages ſont admirés des connoiſſeurs.

Quoique les Sauvages n'ayent pas appris la Géographie, ils font les Cartes les plus exactes des pays qu'ils connoiſſent. Il n'y manque que la latitude & la longitude des lieux. Ils y marquent le vrai Nord, ſuivant l'étoile polaire, les ports, les havres, les anſes, les rivieres, les côtes des lacs, les montagnes, les bois, les marais, les chemins, les prairies, &c. en comptant les diſtances par journées, demi journées de guerriers; chaque journée valant cinq lieuës. Ces Cartes chorographiques particulie-

---

(x) Atlas & Diſſert. de Guedeville. Tom. VI. p. 102 & ſuiv.

res font faites fur des écorces d'arbres. (y) Ils ont une idée merveilleufe de tout ce qui eft à leur portée, ayant acquis leurs connoiffances par une longue expérience, & par le raifonnement. On les voit traverfer des forêts de cent lieuës fans s'égarer ; & connoiffent exactement l'heure du jour & de la nuit, lors-même que le temps eft couvert à ne voir ni le foleil, ni les étoiles. Leur vue eft fi bonne & leur odorat fi fin qu'ils fuivent la pifte des hommes ou des bêtes fur l'herbe & fur les feuilles. On ne fauroit donc difconvenir, continue *la Hontan*, que les Sauvages n'ayent beaucoup d'efprit, & qu'ils n'entendent parfaitement bien leurs intérêts & ceux de leurs nations. (z)

Sans avoir de Licurgues pour Législateurs, les Caraibes, & en général tous les Américains refpectent infiniment les vieillards, les écoutent avec attention, déferent aux fentiments des anciens, & fe réglent fur leurs volontés. Ils font naturellement francs, véridiques, & ont donné dans tous les temps des marques de candeur, de courtoifie, d'amitié, de générofité, & de gratitude. Ceux qui les ont pratiqué long-temps leur rendent plus de juftice que Mr. de P. Si l'on trouve aujourd'hui chez eux le menfonge, la perfidie, la trahifon, le libertinage, & plufieurs autres vices, on doit s'en prendre aux pernicieux exemples des Européans, & aux mauvais traitements que ceux-ci ont exercés con-

(y) La Hontan p. 203.
(z) Ib. p. 112.

tre eux. A chaque page des rélations, on voit combien ceux de l'ancien Continent ont fait valoir dans le nouveau, l'art qu'ils savent si bien, de tromper vilainement. On y voit la foi promise, faussée lâchement dans toutes les occasions; les Européans toujours pillant, brûlant impitoyablement les maisons & les villages des Américains, violant leurs femmes & leurs filles, & se laissant emporter à mille autres excès inconnus à ces peuples avant que les Européans les eussent fréquentés.

Mr. de P. accuse les naturels du nouveau Monde d'une indifférence hébétée à l'égard de tout, & d'une insensibilité stupide, qui font, dit-il, le fond de leur caractère, au point qu'aucune passion n'a assez de pouvoir sur eux, pour ébranler leur ame, (a) que c'est un vice de Nature, une foiblesse d'esprit & de corps. Mais l'en croira-t-on plutôt que ceux qui les ont fréquentés long-temps? Il est vrai qu'ils ne sont pas jaloux, & se moquent des Européans à cet égard. On ne voit jamais parmi eux cette fureur aveugle, que nous appellons amour. Leur amitié, leur tendresse quoique vive, & animée, ne les entraine jamais dans ces emportements & ne les portent pas à ces excès que l'amour inspire à ceux qui en sont possedés. Jamais femmes ni filles n'ont occasionné de désordres chez eux. Les femmes sont sages & les maris aussi: non par indifférence, mais par l'idée de la liberté qu'ils ont de dénouer quand ils veulent, le lien du mariage. Les filles sont libres, maîtresses

(a) Tom. II. p. 154.

de leurs corps & de leurs volontés ; ainſi que les garçons, elles uſent de cette liberté, comme bon leur ſemble, ſans que pere, mere, frere ni ſœur ayent droit de leur faire des reproches à ce ſujet. (b)

Mais les Américains ne ſont pas indifférents ſur la gloire ; ils ſe piquent même de valeur. Quand Mr. de P. a parlé d'eux comme il l'a fait, il ignoroit leur amour pour la gloire, & que leur vanité eſt le vrai mobile de preſque toutes leurs actions.

L'aventure de Pere Feuillée prouve bien que ces peuples ne ſont pas ſi inſenſibles que le dit Mr. de P. un ſeul mot, le terme de *pauvre femme* manqua à lui couter la vie. Recevez *pauvre femme*, cette Piaſtre, dit le Pere Feuillée à une vieille Indienne, qu'il croyoit dans la miſere. „ Je n'eus pas achevé de „ prononcer ces paroles, dit-il, (c) que s'élevant „ de rage ſur ſes pieds, elle ſe jetta ſur moi avec „ furie, prête à m'égorger ; de plus elle m'acca- „ bla de mille injures, & de mille différentes ma- „ lédictions, dont la langue Indienne eſt toute rem- „ plie ; me reprocha les cruautés atroces que les „ Européans avoient exercées ſur eux, en raviſ- „ ſant leurs biens, & leurs tréſors ; elle me fit ſentir que „ je ne devois pas la traiter de *pauvre femme*, diſant „ que je n'étois moi-même qu'un gueux, contraint „ d'abandonner mon pays, & d'entreprendre de ſi „ longs & de ſi pénibles voyages pour venir enlever

(b) La Hontan p. 131.

(c) P. 386.

„ leurs

„ leurs trésors ; qu'au reste les Indiens possedoient
„ plus de richesses dans un petit coin de leur Em-
„ pire, que les Européans dans toute l'étendue de
„ leurs plus grands Royaumes... Les deux Indiens
„ qui étoient avec elle, se contenterent de me chas-
„ ser de cette cabane, par ordre de cette mégere,
„ qui ne voulut jamais entendre raison ; & me jetta
„ ma piastre au nez. Je la ramassai, quoiqu'assez
„ mortifié d'avoir donné de l'argent pour me faire
„ accabler d'injures, & me voir même exposé à
„ perdre la vie. Je me trouvai fort heureux d'être
„ échappé de leurs mains à si bon marché."

Cet exemple entre mille autres prouve combien Mr. de P. a tort, de dire que rien n'est capable d'émouvoir leur ame. D'ailleurs ils sont très-jaloux de passer pour vaillants & courageux. Cette ambition les porte à souffrir les plus cruels tourments sans se plaindre. Aussi les naturels des Isles Antilles & de la terre ferme qui les avoisine, aiment à être appellés *Caraibes* ; parce qu'en leur langue ce terme signifie *brave* & *belliqueux*. Ils ne sont cruels qu'envers leurs ennemis reconnus ; par la douceur & les bonnes manieres on gagne tout sur eux. J'admire la réflexion de Mr. de P. à cet égard. Est-elle bien philosophique, quand il en conclut que les Américains, n'en sont que plus stupides, & par là se rapprochent davantage des enfants & des animaux que l'on apprivoise par la douceur ? Pense-t-il donc que pour être homme, on doive être inaccessible aux sentiments d'honneur, aux impressions de la douceur & de l'humanité ; ou que tous les hommes sont du

caractère des Nègres & de quelques autres nations, qui veulent être menés rudement & à force de coups, sans quoi ils deviennent insolents, paresseux & infideles ? Ce seroit par là même qu'ils ressembleroient bien mieux aux anes & autres animaux domestiques qu'on ne fait obéir qu'à coups de bâton.

Non, non les Américains sont des hommes, & des hommes susceptibles de sentiments de gratitude. Ils sentent le bien qu'on leur fait, ne l'oublient pas dès qu'ils n'ont plus besoin de vous, comme la plûpart des peuples civilisés de notre Continent ; & ils se conduisent par principes d'honneur & de reconnoissance.

Les richesses ne les tentent pas ; ils n'ont pas l'ambition d'accumuler de l'or & de l'argent ; mais si en conséquence de leur indifférence à cet égard, Mr. de P. a raison de les traiter de stupides, nous avons donc été jusqu'à présent des sots admirateurs de Bias & de ces autres Grecs à qui nous avons donné les titres de *sages* & de *philosophes*. Ceux-ci méprisoient les richesses, & ceux qui avoient l'ambition d'en amasser. Les Américains reprochent à tous propos aux Européans leur avarice & l'ambition qu'ils ont d'accumuler des biens pour eux, qui n'en jouissent pas, & pour leurs enfants, qui les prodiguent ensuite. Ils se moquent de nous, dit l'Auteur de l'Histoire naturelle & morale des Antilles, ils se moquent de nous, & disent que, puisque la terre est si capable de fournir la nourriture à tous les hommes, ils devroient s'occuper simplement de sa culture. Aussi ajoute le Chevalier de Rochefort ; sont-

ils libres des soucis des choses qui appartiennent à la vie & incomparablement plus robustes, plus sains, plus gras que les Européans. Ils vivent sans chagrin, sans inquiétudes, méprisant l'or & l'argent, comme les Lacédemoniens. Les préjugés de l'éducation nous les font regarder comme des hommes reduits à la derniere misere; mais ils sont effectivement plus heureux que nous. Ils ignorent les curiosités & les commodités superflues, qui deviennent des besoins pour nous, & que l'on recherche en Europe avec tant d'avidité & de peines. Ils s'en passent, & avec réflexion. Leur tranquillité n'est point troublée par les subsides & l'inégalité des conditions. Ils ne souhaitent pas cette magnificence de logements, de meubles, d'équipages qui ne font qu'irriter l'ambition sans la satisfaire, & flattent quelques moments la vanité, sans rendre l'homme plus heureux. Ce qui est encore plus remarquable, dit Frézier, c'est qu'ils sentent très-bien leur bonheur, quand ils nous voyent chercher de l'argent avec tant de fatigues.

Il faut peu de chose pour ranimer leur fierté naturelle; & comme ils sont fort orgueilleux, ajoute le même Auteur, ils souffrent avec peine la vanité de ceux qui veulent les commander. Mais l'on trouve parmi ces peuples que nous appellons *Sauvages*, autant de police, & plus de bonne foi que chez les nations les plus éclairées, & les mieux gouvernées. S'ils vont à la chasse ou à la pêche; s'ils abattent des arbres pour faire des maisons, ou clore un jardin, ils le font autant par divertissement que par le besoin

de nourriture, & par la nécessité de se garantir des bêtes féroces. Ces peuples ne peuvent revenir de l'étonnement que leur cause la préférence que les Européans donnent à l'or & à l'argent sur le verre & le cristal, qui ont, disent-ils, bien plus d'éclat & de brillant. Ils montrent aux Chrétiens une piéce d'or en leur disant : voilà le Dieu des Chrétiens. Pour ceci ils quittent leurs pays ; pour ceci ils viennent nous persécuter, nous chasser de nos habitations ; pour ceci ils se tuent ; pour ceci ils sont toujours dans l'inquiétude & les soucis. Quand ils voyent un Européan triste & pensif, ils lui en font doucement la guerre, & lui disent : Compere (terme d'amitié) Compere tu es bien misérable d'exposer ta personne à de si pénibles voyages, de te laisser ronger à tant de soucis. La passion des richesses te fait endurer toutes ces peines. Tu appréhendes continuellement que quelqu'un ne te vole en ton pays, ou dans celui-ci, ou que tes marchandises ne soyent englouties par la mer : ainsi tu vieillis en peu de temps ; tes cheveux blanchissent, ton front se ride, mille incommodités te tourmentent ; & au lieu d'être gai & content, ton cœur rongé par le chagrin te fait courir à grande hâte au tombeau. Tu viens nous chasser de notre pays, & tu nous ménaces sans cesse de nous ôter le peu qui nous en reste : que veux-tu donc que devienne le pauvre Caraïbe ? faudra-t-il qu'il aille habiter la mer avec les poissons ? ta terre est donc bien mauvaise, puisque tu la quittes pour venir prendre la mienne ; ou tu as bien de la malice de venir ainsi de

gayeté de cœur me perſécuter. (d)

Cette plainte, ce doux reproche ſont-ils d'un ſtupide & d'un hébeté ? je le demande à Mr. de P. & à ceux qui adoptent ſon opinion : ou plutôt n'eſt-ce pas une leçon donnée à des gens, qui ont en effet beſoin d'aller à l'école de la raiſon & du bon ſens ?

Oui les naturels de l'Amérique en ont beaucoup. Ils aiment & eſtiment leur pays plus que celui des autres. Ont-ils tort ? que viendroient-ils chercher en Europe pour les beſoins de la vie, & la conſervation de leur exiſtence, unique objet de leurs deſirs ? plus ſenſés, plus ſages que nous ils ſont comme Socrate, de qui Platon diſoit, qu'il étoit moins ſorti d'Athenes pour voyager, que les aveugles & les boiteux : qu'il ne deſira jamais de voir d'autres villes que la ſienne, ni de vivre ſous d'autres loix.

Nos ambitieux à qui la paſſion des richeſſes tourne la tête, & leur ôte la faculté de reflêchir philoſophiquement, taxent, avec Mr. de P. cette indifférence de foibleſſe d'eſprit & de corps. Ne devroient-ils pas la regarder comme une vertu ? elle eſt d'autant moins étonnante chez les Américains, que le Sol des pays qu'ils habitent, leur fournit de lui-même, non ſeulement tout ce qui eſt de néceſſité, mais encore mille agrements, dont nous ne jouiſſons chez nous qu'à force de peines & de travaux. Ulyſſe le plus ſage des Grecs, dit Ciceron, (e) préféra Ithaque à l'immortalité.

(d) Hiſtoire naturelle & morale des Iſles Antilles.

(e) Tanta vis patriæ eſt, ut Ithacam illam in aſper-

Ces peuples, qu'un orgueil fort mal placé nous fait mépriser, sont heureux au moins en ce qu'ils ignorent le *tien* & le *mien*, ces deux mots si funestes à la Société, & desquels ont pris naissance toutes les divisions, toutes les querelles qui s'élevent parmi les hommes. L'intérêt ne cause point de procès parmi eux. Tout ce qui est à l'un est à l'autre; & les secours mutuels qu'ils se prêtent en toutes occasions, font voir que, si leurs mœurs manquent de culture, & de ce qu'il nous plait d'appeller du beau nom de *politesse*, les principes naturels d'humanité sont encore plus entiers parmi eux, que chez les peuples civilisés, qui les méprisent. Cette indifférence des Américains pour les richesses n'a pas la religion pour principe, puisqu'on convient presqu'unanimement qu'ils n'ont aucun culte, & que l'on ne trouve pas même dans leurs langues un terme pour exprimer la Divinité. C'est une vraie philosophie naturelle, & non une apathie générale pour tout. Extrêmement ambitieux de gloire, quand il faut aller à la guerre, les chefs les exhortent tous à se bien comporter. Ils leur remontrent la gloire qu'ils recevront, s'ils se font remarquer par des actions de courage & de bravoure; & au contraire l'infamie éternelle qui les attend, s'ils sont lâches & poltrons.

On ne voit parmi eux d'autres honneurs héréditaires, que celui d'être respecté comme anciens à cause de leur expérience. Le Chef ou Capitaine ne doit le choix que l'on fait de lui qu'à son courage, sa

rimis Saxulis tanquam nidulum affixum sapientissimus vir immortalitati anteponeret. Cic. Lib. I. de Orat.

bravoure, sa bonne conduite & ses belles actions. Anciennement celui qui aspiroit à cette dignité étoit obligé de passer par des épreuves capables d'en faire perdre l'envie au plus intrepide : Il devoit tout endurer, sans faire paroître le moindre signe de douleur. On peut voir le détail de ces épreuves dans les rélations de Laet, de Lery, de Biet, dans les dissertations de Guedeville, &c. aujourd'hui presque toutes les nations du nouveau Monde choisissent pour chef, ceux qui se sont acquis beaucoup de réputation de force, de bravoure, & de courage dans les guerres qu'ils ont soutenues contre leurs ennemis.

Mais le Chef ou Cacique n'a d'autres fonctions que de marcher à la tête de ses Camarades pour le temps de la guerre; d'en exposer le sujet, après avoir convoqué l'assemblée; de prescrire les jours de pompe & de réjouissance : mais il n'a aucun pouvoir sur ceux de la nation.

Ces peuples si idiots suivant nous conservent cependant un tel sentiment de liberté qu'ils traitent les Européans de vils esclaves sur ce qu'ils se soumettent aveuglément aux volontés d'un seul homme, qui dispose d'eux comme d'un troupeau de moutons & de marionettes qu'il fait mouvoir à son gré.

Où Mr. de P. trouvera-t-il donc cette prétendue lâcheté des Américains? en ce qu'ils font la guerre par surprise : comme si parmi les Européans on ne se fait pas encore aujourd'hui un mérite d'employer la ruse pour surprendre son ennemi. Ignoroit-il l'axiome, *virtus an dolus quis in hoste requirat?* La ruse & la surprise ne sont donc pas toujours des preuves de lâ-

cheté. Les Canadiens, les Mexicains, les Caraïbes font, il eſt vrai, la guerre par ſurpriſe; mais tout le monde ſçait qu'ils ſont braves, (f) courageux, qu'ils veulent toujours vaincre ou mourir; & ſe font plutôt hacher en piéces que de ſe laiſſer prendre. Ils ſe jettent même avec fureur au milieu des ennemis, pour culbuter tout ce qui leur fait réſiſtance, & pour arracher des mains des ennemis leurs camarades bleſſés ou priſonniers. Les Icaques s'eſtimeroient deshonorés, ſi, lorſqu'ils arrivent ſur le territoire de leurs ennemis, ils ne leur donnoient avis de leur arrivée (g) & ne les ſommoient de prendre les armes pour ſe défendre.

Les Américains voiſins du Chili, peuple belliqueux, qui ont ſouvent vaincu les Eſpagnols, & n'en ont pu encore être ſubjugués, leur font déclarer la guerre & leur dire : *nous irons te trouver dans tant de lunes.* Les Incas faiſoient de même avant l'invaſion des Eſpagnols. Preſque tous ces peuples ont la gloire & la bravoure en ſi grande recommandation, que pour en réveiller & nourrir les ſentiments dans le cœur de la jeuneſſe, ils ne peuvent ſe marier qu'au retour de la guerre. Ceux qui ne s'y ſont pas comportés vaillamment, ne trouvent point de filles, qui veuillent les épouſer. Une femme eſt le prix du courage & des ſentiments généreux. Chez les Bréſiliens il faut avoir tué quelques ennemis, & en montrer les dépouilles : cet uſage eſt encore en vigueur dans quelques Cantons de la Tartarie & de la Carma-

(f) Hiſt. Nat. des Antilles.
(g) Garcilaſſo. Liv. 5. Chap. 12.

nie. (h) Qui ne ſçait que Saül exigea de David les têtes de cent Philiſtins, comme une condition préalable pour lui accorder ſa fille en mariage?

Non, il n'eſt pas vrai que les naturels de l'Amérique ſoient tous une race d'hommes lâches, puſillanimes, ſans force & ſans vigueur de corps & d'eſprit. Les Anglois en firent une triſte expérience dans la derniere guerre du Canada. Ceux-ci renfermés dans le Fort Edoward, ne purent réſiſter à l'aſſaut qu'y donnerent les Iroquois, très-inférieurs en nombre aux Anglois. Mr. de Moncalm, pour ménager ces braves Américains, peu au fait de l'attaque d'un Fort, vouloit la confier aux François qu'il commandoit; & laiſſer les Sauvages pour le camp de réſerve. Ceux-ci l'ayant appris, ſentirent leur amour propre très-mortifié: leur orgueil ſe réveilla, ils ſe crurent mépriſés. Dans cette idée ils vont trouver Mr. de Moncalm, lui demandent d'être commandés pour l'attaque du Fort, & d'y donner l'aſſaut, ou qu'ils ſe retireroient chez eux. Pour ne pas les rébuter Mr. de Moncalm y conſentit, les Iroquois donnerent l'aſſaut & emporterent le Fort, malgré la vigoureuſe réſiſtance des Anglois.

Seroit-ce par lâcheté que les Péruviens & les Mexicains ſe ſont laiſſés ſubjuguer par une poignée d'Eſpagnols? j'ai de la peine à le croire d'après les rélations des Eſpagnols mêmes. Ceux-ci employerent tout ce que la fourberie, la trahiſon & l'inhumanité furent capables de leur inſpirer contre des peuples

(h) Vincent le Blanc I. Part. Chap. 30. & Alexandre d'Alexandre Liv. I. Chap. 24.

remplis de bonne foi ; qui loin de se défier des Espagnols, les reçurent dans leurs Villes & dans leurs Palais ; leur firent l'accueil le plus gracieux, leur donnerent des présents, comme à des amis ; leur montrerent tout ce qu'ils avoient de plus riche & de plus superbe, & ne se mirent en défense que quand la trahison des femmes Indiennes ne permit plus aux Péruviens & aux Mexicains de faire une résistance capable de les soustraire à l'esclavage.

Les Espagnols arrivent en Amérique, s'y présentent comme des Centaures qui leur étoient inconnus, précedés d'instruments qui imitent les éclairs & le tonnerre, & en produisent les tristes effets. Le ciel & la terre paroissoient avoir conjuré leur perte. Avec la même simplicité des Américains quel Européan n'eût pas été si saisi de la même admiration & de la même crainte ? Mr. de P. a-t-il donc raison d'en conclure que c'est par une lâcheté impardonnable & par stupidité qu'ils se sont plongés dans l'esclavage ! (i) ceux qui n'ont pas subi le joug des Européans, nous prouvent le contraire.

L'admiration étant fille de l'ignorance, il n'est pas surprenant que les naturels de l'Amérique nullement au fait des arts, enfants de notre ambition, de notre convoitise, de notre méchanceté & de notre luxe, & connoissant peu ou point du tout ces belles choses que l'étude & l'expérience ont rendu familieres aux nations civilisées, ayent été saisis d'étonnement à la vûe d'objets extraordinaires, & de mille choses

(i) Tom. II. p. 154.

dont ils n'avoient point d'idées. La ſimplicité dans laquelle ils étoient, & ſont encore élevés, en eſt la véritable cauſe. Lorſque Mr. de P. nous la donne pour une vraye ſtupidité, y avoit-il bien réflêchi? la ſimplicité rend crédule; l'ignorance fait prendre le change; mais elles n'ôtent ni la mémoire, ni le bon ſens.

L'imagination en eſt, il eſt vrai, moins féconde, moins variée, faute d'une mémoire exercée & meublée d'images infiniment différentes, d'où pullulent une prodigieuſe quantité d'idées; mais en a-t-on moins la faculté de lier celles que l'on a?

Les idées des peuples du nouveau Monde ſe bornent preſque à leurs beſoins. Comme ils ſont en petit nombre, parce qu'ils ſe réduiſent à ce qui peut contribuer agréablement à la conſervation de leur être; l'ambition, l'avarice, la ſenſualité, le luxe & tout ce qui en eſt une ſuite, ne les dominant point, leur eſprit ne ſe donne pas l'eſſor & ne s'exerce pas à trouver des moyens de ſatisfaire des beſoins qu'ils ignorent, & qui ne ſont devenus réels pour nous que par l'habitude & les abus de notre éducation.

Il y a bien loin de cette ſimplicité Américaine à la ſtupidité! par la premiere ils ſont étonnés, ils admirent; hé combien n'en voyons-nous pas au milieu de nous, qui nous prouvent à ce prix que tous les Américains ne ſont pas en Amérique!

Par la ſtupidité on eſt incapable de ſuivre la connexion des idées, d'en combiner les rapports. Ce n'eſt pas par où péchent les naturels du nouveau Continent; malgré le ton affirmatif avec lequel Mr. de

P. nous l'aſſure. Si l'ignorance de nos ſciences & de nos arts les prive de beaucoup de commodités & de plaiſirs, ils ſont en revanche exempts de beaucoup de ſoucis, de beaucoup de peines, qui ſe multiplient chez nous à proportion de nos connoiſſances, & de notre ambition. Nous ſentons très-bien quel bonheur ce ſeroit de nous rapprocher de cette ſimplicité; puiſque nous nous plaignons ſans ceſſe de ce que notre état & nos beſoins fictices nous obligent de nous en éloigner. Nous prêchons ſans relâche ce bonheur que nous reconnoiſſons dans la médiocrité; nous ſommes des hypocrites, avouons le de bonne foi, nous ſommes des fourbes qui agiſſons en Européans & penſons en Américains. N'y a-t-il pas plus de ſtupidité à ſe tourmenter l'eſprit & le corps, pour ſatisfaire des beſoins fictices, fruits de notre imagination deréglée, qu'à les ignorer, ainſi que l'art & l'induſtrie de les ſatisfaire? la miſere, la gêne donnent de l'induſtrie & de l'eſprit. *Vexatio dat intellectum*. Voilà où en ſont réduits les Européans; & ils ont la folie de ſe croire au milieu de la miſere plus heureux que les Américains. Il me ſemble de voir le plus vil des hommes, un mendiant Eſpagnol à qui tout manque, marcher encore d'un pas grave & mépriſant, croire & dire que toute la terre eſt à lui, & ne reconnoître au-deſſus de lui que la Divinité. Un peu moins d'orgueil & de vanité, & nous eſtimerons mieux les choſes ce qu'elles valent.

Si les Américains ignorent la Géométrie, c'eſt que ne connoiſſant ni le *tien* ni le *mien*, ils n'ont pas beſoin de placer des bornes pour marquer les limites

des usurpations. Ils savent très-bien compter les années & les mois par les astres, sans le secours de cette Astronomie, que nous employons à diriger la route de nos vaisseaux, pour aller envahir un or qu'ils méprisent; & sans laquelle ils prennent comme nous les saisons telles que se présentent; sement & cueillent les fruits de la terre dans leur maturité. Ainsi contents de leur pays & de ses productions, ils ne sont ni curieux d'envahir celui des autres; ni assez fous pour aller courir les dangers & les risques de la vie, inséparables des voyages qu'il faut entreprendre pour y parvenir. Couchés tranquillement dans leurs cabanes, étendus sur des peaux d'animaux, ou sur des nattes, le sommeil vient à eux aussi tôt qu'ils le desirent : pendant qu'ennemi juré des soucis & des inquiétudes, compagnons inséparables de l'ambition, de la mollesse, & de la cupidité, Morphée fuit loin de ces appartements où l'or enlevé à ces philosophes rustiques, éclate, brille, éblouit de toutes parts. Toujours libres, parce que ces enfants de la Nature sentent mieux que nous les prérogatives & les droits de l'humanité, ils ne savent ce que c'est que de se donner des fers forgés par l'ambition, fabriqués par la vanité & stupidement portés par la foiblesse.. Ces idiots Américains savent défendre leur vie, sans avoir l'idée d'arracher les hommes du sein de leur famille, & de la culture des terres, pour leur apprendre l'art inhumain & cruel de s'entretuer méthodiquement, & pour en faire, pendant que l'ambition sommeille, des esclaves fainéants dans certain pays, & dans d'autres des marionettes misérables.

Autre preuve de la ſtupidité des peuples de l'Amérique, ſuivant Mr. de P., mais auſſi peu concluante que celles dont nous avons parlé. Ils ne ſauroient, dit-il, compter au-delà de vingt; & ſont réduits pour exprimer ce nombre, à montrer tous les doigts de leurs pieds & de leurs mains.

Ce ſentiment eſt celui de quelques Auteurs & adopté un peu trop legérement par Mr. de P. lui qui réflechit ſi philoſophiquement, a-t-il pu ſe perſuader que ces Peuples ne ſauroient réellement compter au-delà du nombre vingtieme? ils ſe trouvent ſouvent dans le cas de faire des calculs plus étendus : ils le font; comment donc s'y prennent-ils? ils ont donc une maniere de les faire, une Arithmétique inconnue à Mr. de P. & aux Auteurs qu'il cite pour ſes garants.

Quand les Caraibes ſe propoſent de faire une choſe au bout d'un temps dont le terme eſt très-éloigné, ils mettent dans une callebaſſe la quantité de pois ou de petits cailloux qui exprime le nombre des jours au bout deſquels ils doivent faire la choſe propoſée: à la fin de chaque jour, ils ôtent un pois de la Callebaſſe, le dernier pois ôté, ils font ce qu'ils avoient deſſein de faire.

D'autres peuples font à une ficelle autant de nœuds ou ſur un petit bâton, autant de crans qu'il doit s'écouler de jours juſqu'à celui qu'ils ont en vûe. Tous les jours ils dénouent un nœud ou effacent un cran, juſqu'au dernier : alors ils partent pour la guerre, ſi c'étoit l'objet de leur calcul, ou font ce qu'ils s'étoient propoſé.

Dans leurs langues, je l'avoue sur la bonne foi des Auteurs, nous ne connoiſſons point de termes qui expriment des nombres au delà de vingt : mais parce qu'ils nous ſont inconnus, devons-nous en conclurre qu'il n'y en a pas? chez nous deux fois dix ou vingt ſont des termes équivalents comme trois fois dix eſt le ſynonime de trente. Quand nous n'aurions pas enrichi notre langue des mots vingt, trente, on en concluroit fort mal que nous ne ſçavons pas compter juſqu'à ces nombres puiſque nous pourrions y ſuppléer par deux fois dix ou trois fois dix, & ainſi des autres nombres ſupérieurs.

Pour calculer juſqu'à dix, les Américains ont réuni les deux nombres cinq des doigts de chaque main : ils avoient donc l'idée de doubler ce nombre cinq, qui leur étoit connu, & d'en former celui de dix : ils connoiſſoient donc également les nombres depuis un juſqu'à dix, ſavoient en faire l'addition, & même le répeter comme nous pour compter juſqu'à vingt : pourquoi ne l'auroient-ils pas ſçu faire juſqu'à trente & au delà?

N'ayant pas l'uſage de l'écriture, ils ont eu recours à leurs doigts, comme le font nos Européans qui ne ſçavent pas écrire. Les doigts ſont pour les uns & pour les autres des ſignes diſtinctifs, des caractères mémoratifs, dont le nombre eſt déterminé comme celui de nos caractères arithmétiques.

Quand les Américains ont voulu pouſſer leur calcul au delà de dix, ils ont ajouté le nombre des doigts de leurs pieds à celui des doigts de leurs mains. Pour exprimer quinze, par exemple, ils ont l'idée de trois fois cinq : & l'expriment en montrant tous les doigts

des deux mains, & ceux d'un pied. Ils quadruplent ensuite ce nombre de cinq & en expriment l'idée qu'ils ont du nombre vingt, en montrant tous les doigts des mains & des pieds.

Mais dira-t-on, n'ayant que vingt doigts, ils ne sçauroient donc exprimer tel nombre supérieur à celui-là. Pourquoi ne le feroient-ils pas ? nous n'avons que neuf chiffres & le zero ; nous exprimons bien avec eux, tous les nombres possibles : en doublant, triplant, quadruplant, &c. nous exprimons ces nombres par la répétition de ces mêmes dix caractères ; & nous parvenons à fixer nos idées de calcul, soit pour nous servir de mémorial, soit pour communiquer ces idées à nos semblables. Les muets de notre Continent en montrant trois fois les dix doigts de leurs mains, nous communiquent l'idée qu'ils ont du nombre trente ; qui doutera que les Américains n'en puissent faire autant ? d'ailleurs l'emploi qu'ils font d'une quantité précise de pois ou de cailloux ou de nœuds, prouve clairement qu'ils ont l'idée de ce nombre déterminé, lors même qu'il passe vingt. Le nombre de jours, après lesquels ils se proposent de faire quelque chose équivaut souvent à celui de deux ou trois de nos mois ; il est donc constant, qu'ils ont l'idée des nombres soixante & quatre-vingt-dix, ou quatre-vingt-onze. S'ils sçavent pousser leur calcul jusques-là, j'ai droit d'en conclurre qu'ils le poussent bien plus loin, que leur Arithmétique nous est inconnue, & qu'elle leur suffit pour leur usage.

Quelques uns de ces peuples font leurs nœuds à des ficelles de différentes couleurs, & font à chaque ficelle

celle le nombre de nœuds néceſſaire pour exprimer leurs idées. Pourquoi ces ficelles de couleurs différentes? ne ſeroit-ce pas que les nœuds d'une ficelle expriment des nombres différents de ceux qui ſont exprimés par les nœuds d'une autre, & que chaque nœud a ſa valeur déterminée? Ceux de la ficelle blanche, par exemple, pourroient être des unités, les nœuds de la rouge ſignifieroient des dixaines; à la bleue ſeroient des centaines & ainſi des autres. L'Arithmétique palpable de Mr. Anderſon, qu'il exerçoit avec des épingles de différentes groſſeur & longueur, fichées dans une table, ſur différentes lignes, étoit une Arithmétique dans le goût de celle des Sauvages. Les Apalachites faiſoient leurs calculs au moyen de petits coquillages noirs ou de petites parties détachées des uns & des autres, enfilés comme des grains de pate-nôtres; & ces coquillages leur tenoient auſſi lieu de monnoye. Parmi nous on calcule bien avec des jettons.

Mais ſans entrer dans le détail des différentes ſuppoſitions de cette eſpèce, on ne ſauroit nier que puiſque les naturels de l'Amérique ſont dans le cas de faire des calculs déterminés fort au deſſus de vingt & qu'ils les font en effet, on a eu tort d'aſſurer qu'ils ne ſauroient pouſſer le leur au delà.

En France & dans d'autres pays, les Boulangers & Bouchers, emploient dans leur calcul mémorial, la méthode des Sauvages, en faiſant des hoches ou crans de trois ſortes, ſur un bâton fendu. Avec le ſecours de ces crans ils pouſſeroieut leur calcul à des millions. Auroit-on raiſon de conclurre de leur uſage, qu'ils ne ſauroient compter au delà de vingt?

Mr. de P. (k) trouve une autre preuve de ſtupidité dans les Américains, en ce qu'ils n'ont pas ſçu faire uſage du fer forgé, & ils n'en avoient point; & celui de la monnoie, qui leur étoit ſi inutile, qu'actuellement encore ils ne veulent preſque pas toucher les métaux monnoyés. C'eſt, diſent-ils, un ſerpent que les Européans nourriſſent dans leur ſein; qui empoiſonne tous les plaiſirs, leur ronge le cœur peu à peu, & les conduit promptement au tombeau (l). Il s'enſuit de cette preuve, dit Mr. de P. que les peuples du nouveau Monde ſont inférieurs en ſagacité & en induſtrie aux nations les plus groſſieres de notre Continent.

Lorſqu'il s'exprimoit ainſi, avoit il fait réflexion que la terre leur fourniſſant d'elle-même les grains & les fruits, & la chaſſe les animaux pour ſe nourrir & ſe vêtir, la monnoye leur étoit plus que ſuperflue; puiſqu'elle n'a qu'une valeur arbitraire; qu'elle n'a été imaginée que comme un moyen pour faciliter l'échange, dans les pays où le tien & le mien cauſent tant de déſordres, où les hommes ſacrifient à l'ambition & à la fortune juſqu'à leur propre repos; où la ſoif des richeſſes altère juſqu'à ceux qui ſont prépoſés pour maintenir l'ordre dans la ſociété; leur ferme les yeux ſur le crime, & leur fait voir des fautes dignes de punition dans l'innocence même. Le non uſage de la monnoye met les Américains au niveau des Circaſſiens & des Tartares, qui

(k) Tom. II. p. 184.

(l) Atlas hiſtorique de Guedeville. Tom. VI. p. 86.

les avoisinent. Allez chez eux, vous les trouverez vêtus de peaux, buvant le lait aigri de leurs juments, ou de l'eau pure, vivant de fruits & de la chair des animaux qu'ils tuent à la chasse. Il vous donnent le couvert & tout ce qu'ils ont, du cœur le plus généreux, & sans retribution. Ils se donnent mutuellement les choses qui leur font plaisir, ou dont ils ont besoin, sans faire usage de la monnoie. Si on leur fait présent de quelques bagatelles, ils les recoivent avec actions de grace; & si vous leur donnez de l'or ou de l'argent monnoyé, ils ne l'acceptent pas à titre de monnoie, & les employent à faire des crochets ou des agraphes. (m) En conclura-t-on que les Tartares & les Circassiens sont les peuples les plus stupides de l'univers?

Tous les Américains en général ont l'hospitalité en recommandation, autant que les Circassiens & les Tartares. Nous les admirons; & avec notre urbanité prétendue, dont nous faisons tant de parade, nous nous contentons malheureusement de les admirer. S'ils avoient l'usage de la monnoie, ils deviendroient peut-être, aussi intéressés, aussi avares, & aussi peu généreux que nos Européans. Ne nous laissons donc pas aveugler par l'amour propre, au point de traiter de stupides, ceux dont la conduite est pour nous un objet d'admiration. Si les peuples du nouveau Continent méritent d'être regardés comme des idiots pour agir comme ils le font, quel titre faut-il nous donner?

(m) Vincent le Blanc, Carpin, & la Motraye.

Dès qu'on n'eſt pas ennemi déclaré, on peut être aſſuré d'être accueilli des Américains avec une prévenance, & une courtoiſie dont la comparaiſon avec notre empreſſement intéreſſé, devroit nous faire rougir. Envain ſe préſenteroit-on à eux ſous les dehors de la bienveillance & de l'amitié, ſi l'on eſt du nombre de leurs ennemis. La perfection de leurs ſens les garantit des pieges que l'on pourroit tendre à leur bonne foi. On aſſure que les Péruviens, les Breſiliens & ceux du Canada ont l'odorat ſi fin, qu'au flair ils diſtinguent un François d'avec un Eſpagnol & d'avec un Anglois. Les Caraïbes connoiſſent un François à ſa voix, & le diſtinguent d'un Anglois & d'un Hollandois. Etes-vous reconnu pour ami, on vous aborde, (n) on vous conduit au *Carbet;* chacun s'empreſſe de vous faire la bien venue. Le vieillard complimente le vieillard; le jeune homme & la jeune fille font toutes ſortes de careſſes aux hôtes de leur ſexe & de leur âge; dans l'air & le maintien de toute la troupe on lit clairement la ſatisfaction qu'ils ont de vous voir. Ils vous demandent votre nom & vous diſent le leur. En témoignage d'affection, il ſe nomment eux-mêmes du nom de leur hôte, & on les flatte beaucoup, quand on ſe nomme du leur.

Leur mémoire eſt ſi heureuſe à retenir les noms des amis qui les ont viſités, qu'au bout de dix ans ils s'en ſouviennent même ſans équivoque, & recitent quelques circonſtances de ce qui s'eſt paſſé de

(n) Hiſtoire naturelle des Iſles Antilles p. 458, & ſuiv.

remarquable dans leur derniere entrevue. Si vous leur aviez fait alors quelque présent, ils vous le rappelleront : & s'il étoit de nature à être conservé, ils vous le montreront en témoignage de gratitude & de réconnoissance.

Parmi les Caraïbes il y a toujours dans leur *Carbet* (lieu d'assemblée) un *Niouakaiti* ou Sauvage chargé d'accueillir, de recevoir les passants & de donner avis de leur arrivée.

Où Mr. de P. a-t-il donc pris que les Américains manquent absolument de mémoire, & qu'aucune passion n'est capable d'émouvoir leur ame ?

Je laisse aux gens sages à comparer nos auberges avec les carbets, & la conduite des Européans à cet égard, avec celle des peuples de l'Amérique. Dans celle-ci je trouve les sentiments d'un cœur humain, généreux, ceux de la véritable noblesse. Dans la nôtre je n'en vois que l'image grossiere, avilie ou par la vanité, ou par la cupidité. Crainte d'augmenter notre honte en présentant à nos yeux des objets de comparaison, qui ne seroient pas à notre avantage, à nous, qui nous piquons si mal à propos de raisonner & d'agir philosophiquement, je n'entrerai pas dans le détail de la réception que les peuples du nouveau monde font à leurs hôtes. D'ailleurs le cérémonial varie un peu suivant les Nations. Mais tous vous servent à manger & à boire ce qu'ils ont de meilleur, & vous entretiennent le plus gayement qu'ils peuvent, tout le temps que vous restez avec eux. Ils vous sollicitent, ils vous pressent amicalement, & vous les désobligeriez,

de ne pas emporter ce qui reſte après que votre appetit a été ſatisfait.

Cet uſage me rappelle celui de quelques Nations de notre Continent. Les Turcs rempliſſent leur mouchoir & quelques fois les manches de leur robe des morceaux de viande, & de pain du repas qu'on leur a ſervi & les emportent chez eux. (o) Les grands Tartares ne pouvant achever la viande qui leur a été préſentée, donnent le reſte à leurs domeſtiques. (p) Parmi les Chinois, les domeſtiques du convié emportent chez lui les mets qui ſont reſtés ſur la table.

Notre avarice introduira ſans doute, cet uſage parmi nous. La ſenſualité des Dames l'a déjà introduit en pluſieurs endroits, à l'égard des ſucreries & des autres friandiſes du deſſert. Encore un pas nous voilà Turcs, Chinois, & Tartares. Mais chez les Américains la générosité en eſt le principe. Chez nous quel eſt-il? je le laiſſe à deviner.

Plus vous reſtez chez les peuples du nouveau Continent que vous viſitez, plus leur plaiſir augmente. A votre départ le chagrin ſuccède au plaiſir; la triſteſſe de leur cœur eſt peinte ſur leur viſage. Lorſqu'après bien des ſollicitations, ils n'eſpèrent plus pouvoir vous retenir, la ſincérité de leurs diſcours eſt ſcellée par les effets; ils vous font des préſents de fruits & des autres choſes qu'ils ont à leur diſpoſition. Tacite dit (q) que les anciens Allemands ré-

(o) Buchequins, Liv. IV.
(p) Rubruquis Voyage de Tartarie.
(q) Livre des mœurs des anciens Allemands.

galoient les Européans, & leur faiſoient quelques libéralités; mais il ajoute, qu'ils exigeoient auſſi quelque choſe de leur part: en cela bien moins généreux & moins nobles que les peuples de l'Amérique: les Allemands d'aujourd'hui, & beaucoup d'autres ne me paroiſſent gueres diſpoſés à condamner la conduite de leurs ancêtres. De combien de vertus; de combien de grands ſentiments d'humanité bannis de notre Continent par l'ambition & le vil intérêt, les Nations qui ſe diſent civiliſées, ne trouveroient-elles pas les modèles chez ces prétendus ſtupides Américains? un Sauvage n'a-t-il pas réuſſi à la chaſſe, ſes camarades le ſecourent, même ſans en être priés. Si ſon fuſil ſe creve, ſe briſe, chacun s'empreſſe à lui en procurer un autre. Si ſes enfants ſont tués ou pris par les ennemis, on lui donne autant d'eſclaves qu'il en a beſoin pour le faire ſubſiſter. Ils ne ſe querellent, ſe battent, ni ne ſe volent, & ne médiſent jamais les uns des autres. S'ils ne font pas des ſciences & des arts, tout le cas que nous en faiſons, c'eſt qu'ils prétendent que leur contentement d'eſprit ſurpaſſe de beaucoup notre luxe & nos richeſſes, & que toutes nos ſciences ne valent pas une tranquillité parfaite.

Chez nous les Architectes s'étudient à faire des édifices ſuperbes, & ſi ſolides en apparence, qu'ils ſemblent vouloir braver les ſiècles & faire diſputer la durée de leurs ouvrages avec celles du Monde. Les Chinois nous taxent en conſéquence, de vanité & d'orgueil, & les Américains nous taxent de folie. Ils ne méſurent la durée de leurs logements qu'à la

briéveté de leur vie, & la distribution sur leurs besoins. La raison qui les détermine aussi à ne pas construire des maisons belles & solides dans le goût des nôtres, est que quand la place leur déplait, ils en changent, soit pour respirer un autre air, soit pour d'autres motifs; tel que celui de la mort de quelqu'un; parce qu'alors ils la regardent comme infectée de maladie.

Presque tous nos autres arts sont les enfants d'un luxe qu'ils méprisent, ou de nos besoins qu'ils ignorent; aussi disent-ils que nous prenons perpétuellement le change sur la véritable idée que nous devons avoir des hommes & des choses. Chez vous, ajoutent-ils : on mesure son estime sur le brillant des habits & sur les titres d'un homme, parce qu'on les suppose accompagnés de beaucoup d'or & d'argent. Parmi nous, pour être homme il faut avoir le talent de bien courir, de chasser, de pêcher, tirer adroitement une flêche ou un coup de fusil, conduire un canot, savoir faire la guerre, connoître parfaitement les forêts, vivre de peu, construire des cabanes, & savoir faire cent lieues dans les bois sans autre guide ni provisions que son arc & ses flêches.

On auroit cependant tort avec Mr. de P. d'en conclure que les Américains manquent de génie pour les arts & les sciences. Ce que le Chevalier de Rochefort dit des Apalachites & des Caraibes dans son histoire des Antilles, & ce que nous lisons dans les rélations du Mexique & du Pérou prouvent bien clairement le contraire : ils pourroient même nous disputer l'avantage sur beaucoup de choses; j'en appelle

pelle au témoignage de Mr. de la Condamine que j'ai déjà cité à ce ſujet. Je ne ſçai en effet ſi nous oſerions entreprendre de faire un pont tel que celui qu'ils ont conſtruit auprès d'Andaguelais, connu ſous le nom du fameux pont d'*Apurima*. Il s'étend en longueur ſur une coupure de montagne d'environ cent vingt braſſes de large, & d'une profondeur affreuſe, que la nature a taillé à plomb dans le roc, pour ouvrir un paſſage à une riviere. Cette riviere roule ſes eaux avec tant d'impétuoſité, qu'elle entraine de fort groſſes pierres; & qu'on ne peut la traverſer à gué qu'à vingt cinq, ou trente lieues de là. La largeur & la profondeur de cette breche, jointe à la néceſſité de paſſer dans cet endroit, ont fait inventer un pont de cordes, faites d'écorces d'arbres, large d'environ ſix pieds. Ces cordes ſont entrelacées de traverſes de bois. On paſſe deſſus même avec des Mules chargées; non ſans crainte à la vérité; comme on peut le voir dans les rélations de Mr. de la Condamine & de Frézier; car vers le milieu on ſent un balancement capable de cauſer des vertiges. Mais comme il faudroit faire un détour de ſix à ſept journées, pour paſſer ailleurs, tout ce qui circule de denrées & de marchandiſes de Lima à Cuſco, & dans le haut Pérou, paſſe deſſus ce pont. Aujourd'hui le Roi d'Eſpagne l'entretient, moyennant quatre réaux qu'il exige de chaque charge; ce qui lui produit des ſommes conſiderables.

Comment Mr. de P. accordera-t-il la mal adreſſe, dont il taxe tous les peuples de l'Amérique avec l'admiration que leurs ouvrages excitent dans l'eſprit

des perſonnes mêmes accoutumées à voir les plus belles choſes ? Voyez les hamacs, les paniers de jonc, teints de diverſes couleurs, les tableaux de plumes des Mexicains, les ſiéges, les tables de bois poli des Caraïbes, leurs arcs, leurs flêches, & leurs carquois; les vaſes pour boire & pour manger, peints & enjolivés de mille groteſques; les broderies en or & argent faites par les Indiens du Chili, les ciſelures des Péruviens. Nous conſiderons toujours ces choſes avec un nouveau plaiſir; nous admirons la beauté de ces vaſes, la délicateſſe, la légereté de leurs arcs & de leurs flêches, l'adreſſe à y ajouter des plumes & des cailloux travaillés avec un poli admirable, les incruſtations d'os de poiſſons, & de différents bois diſtribués avec goût ſur leurs carquois, & dont les couleurs ſont ménagées, & diſpoſées de maniere, que leur ſymétrie même nous charme & nous ravit. Ou nous ſommes de grands ſots, plus ſtupides que ces Américains; ou Mr. de P. a grand tort de les traiter de gens hébétés.

Avant qu'ils euſſent communication avec les Européans, ils creuſoient le bois, & faiſoient tous leurs ouvrages avec des pierres dures aiguiſées, & emmanchées à peu près comme le ſont nos haches & nos outils : le travail étoit long & pénible; mais ils venoient à bout de faire ſans nos outils d'acier ce que nos ouvriers les plus habiles ont bien de la peine à faire avec les leurs. Depuis qu'on leur en a donnés, ils en font uſage ſans avoir appris à s'en ſervir, de maniere cependant à nous convaincre de leur aptitude, & de quoi ils feroient capables dans les arts,

s'ils étoient inſtruits par de bons maitres. (r) Le Chevalier de Rochefort & Briſtock, ne ſont pas les ſeuls qui rendent témoignage à l'induſtrie des peuples de l'Amérique. J'ai déjà cité Mr. de la Condamine & je rapporterai encore ici ſes termes; parce que cet Auteur ne ſera pas ſuſpect à Mr. de P.

„ Le défaut de fer & d'acier les a ſouvent arrêté, dit ce Savant, (s) quelquefois ils ont heureuſement ſurmonté ces obſtacles. Mais ſouvent leur „ induſtrie s'eſt arrêtée, où finiſſoient leurs beſoins.... „ Ils ont réuſſi à fondre l'or & l'argent, & à les „ jetter en moule... Le plus habile tailleur de pierre „ d'Europe; quelqu'adreſſe qu'on lui ſuppoſe, ſeroit ſans doute fort embarraſſé à creuſer ainſi un „ canal courbe & régulier, dans l'épaiſſeur d'un granit, avec tous les ſecours de l'art, & les meilleurs „ inſtruments de fer & d'acier. A plus forte raiſon „ ſera-t-il difficile d'imaginer comment les anciens „ Péruviens ont pu réuſſir avec des haches de pierres dures, ou de cuivre, telles qu'on en trouve „ dans leurs anciens tombeaux ou avec d'autres outils équivalents, ſans équerre ni compas--- les „ vaſes & la vaiſſelle d'or & d'argent, les habillements couverts de petits grains d'or plus fin que „ la ſémence de perles, & dont les Orphevres de „ Séville ne pouvoient concevoir le travail, ſont „ une grande preuve de leur induſtrie. J'ai vû pluſieurs de ces beaux vaſes, ajoute le même Auteur,

(r) Hiſt. Nat. des Antilles, p. 454.

(s) Mémoires ſur quelques anciens monuments du Perou. Dans les Mémoires de cette Academie de 1746.

„ j'en ai même encore quelques-uns entre les mains, „ d'une grande délicateſſe ; & je regrette la perte „ d'un grand nombre d'autres.

„ Il paroit par l'uſage que les Eſpagnols ont fait „ de ces richeſſes, qu'ils eſtimoient beaucoup plus la „ matiere que l'ouvrage. Il ne faut cependant pas „ en conclurre, qu'aucun ne méritât d'être conſer- „ vé : quelques morceaux précieux par leur matie- „ re, échappés depuis deux ſiècles au danger de „ changer de forme par l'ignorance & l'avidité des „ propriétaires, peuvent ſervir de preuve & de mo- „ nument, ſi non de l'habileté des Indiens dans la „ ſculpture, du moins d'une *rare induſtrie*, par la- „ quelle ils ont ſuppléé aux machines & aux outils.

„ Dans mon voyage de Lima, continue Mr. de „ la Condamine, j'avois fait acquiſition de diverſes „ petites Idoles d'or & d'argent, & d'un vaſe cy- „ lindrique de même métal, de huit à neuf pouces „ de haut, & de plus de trois de large, avec des „ maſques ciſelés en relief. A en juger par ces ou- „ vrages, les Péruviens n'avoient pas fait de grands „ progrès dans le deſſein ; celui de ces pieces étoit „ groſſier, & peu correct, mais l'adreſſe de l'ouvrier „ y brilloit par la délicateſſe du travail. Ce vaſe „ étoit ſur-tout ſingulier par ſon peu d'épaiſſeur. Ce „ ne peut être la rareté de l'argent, qui y avoit fait „ épargner la matiere ; il étoit auſſi mince que deux „ feuilles de papier collées enſemble ; & les côtés „ du vaſe étoient entés d'équerre ſur le fond à vive „ arrête, ſans aucun veſtige de ſoudure.

„ J'ai ſaiſis l'occaſion de faire voir le prix de cette

„ antiquité à ceux entre les mains de qui ce vaſe
„ peut être tombé; le peu de poids de la matiere
„ pouvant avoir préſervé le vaſe de la fonte."

Sur ce que Mr. de la Condamine avoit vû, il fut moins incrédule que Mr. de P., & paroit croire avec Pietro Ciéca, que les Péruviens ſavoient très-bien imiter en or de relief, les plantes, ſur-tout celles qui croiſſent ſur les murailles, & qu'ils les y plaçoient avec tant d'art, qu'elles ſembloient y avoir pris naiſſance. Sans doute conclut Mr. de la Condamine, que les Péruviens les jettoient au moule, ainſi que les figures de Lapins, de Souris, de Lézards, de Serpents, de Papillons, &c. dont parlent les Hiſtoriens.

Ces vaſes, ces figures ornent aujourd'hui les cabinets des Curieux de l'Europe. J'ai vû à Monte-Video dans le Paraguai, des ouvrages brodés en or & en argent par les mains des Indiens du Chili, dont nos plus habiles Brodeurs ſe feroient honneur. Don Joachim Joſeph de Viana, Gouverneur de cette Ville-là, nous montra un *Puncho* de cette eſpece, qu'il nous dit avoir payé mille piaſtres, & nous aſſura qu'on y en travailloit de plus riches & de plus beaux.

Pour prouver ſa theſe, Mr. de P. oſeroit-il ſe prévaloir de la ſimplicité des peuples de l'Amérique & de quelques-uns de leurs uſages, qu'il nous plait de regarder comme bizarres? ſi la ſimplicité de quelques Caraïbes leur a fait penſer que la poudre à canon pouvoit être la graine de quelque plante, & les a pouſſé à en demander pour en ſemer, on a vû une

marchande de St. Malo, correſpondante d'une Dame de la Martinique, lui mander de ſemer beaucoup de Caret (écaille de tortue, dont on fait les tabatieres & autres ouvrages;) parce que ce fruit ſe vendoit beaucoup plus cher que le tabac, & ne ſe pourriſſoit pas dans le vaiſſeau pendant la traverſée. (t) N'avons-nous pas vû des Magiſtrats d'une Nation Européane, vouloir condamner au feu un homme, pour avoir fait danſer des Marionnettes. Comus, le célebre Comus, ſi connu à Paris & à Londres par des expériences phyſiques, qui ont étonné les Savants, n'oſeroit encore aujourd'hui aller les faire chez les Nations méridionales de l'Europe, dans la crainte d'éprouver les funeſtes effets d'un Enthouſiaſme inquiſitorial; ni chez quelques Peuples de l'Allemagne même ſavante, parce qu'il redouteroit les ſuites de leur admiration.

Sur quoi donc Mr. de P. ſe fonde-t-il pour établir ſon paradoxe, que tous les peuples du nouveau Continent ſont inférieurs en tout au moindre des Européans? nous avons vû qu'en général les Américains loin d'être une race d'hommes dégradée & dégénérée de la nature humaine, ont tout ce qui caractériſe la perfection; belle taille, corps bien proportionné, aucun boſſu, tortu, aveugle, muet ou affecté d'autres infirmités, ſi communes dans notre Continent; une ſanté ferme, vigoureuſe, une vie qui paſſe ordinairement les bornes de la nôtre; un eſprit ſain, inſtruit, éclairé & guidé par une philoſophie vraiment natu-

(t) Hiſtoire des Antilles.

relle, & non ſubordonnée comme la nôtre, aux préjugés de l'éducation; une ame noble, courageuſe, un cœur généreux, obligeant: que faut-il donc de plus à Mr. de P. pour être véritablement homme? auſſi ces hommes qu'une vanité ſi mal fondée, fait traiter d'idiots, diſent que le titre de *Sauvages* dont nous les gratifions, nous conviendroit mieux qu'à eux; puiſqu'en effet nos actions ſont contraires à l'humanité, ou du moins à la ſageſſe qui devroit être le guide des hommes, qui ſe piquent d'être plus éclairés qu'eux.

Belle leçon dictée par les lumieres de la pure raiſon, plus ſaine dans ces habitants de vaſtes forêts, ou de pays abandonnés à la Nature, que dans l'enceinte tumultueuſe de nos Villes, où les paſſions authoriſées obſcurciſſent la raiſon; & où la ſociété eſt plus dangereuſe que le ſéjour des déſerts & des bois; où nos ſciences n'ont encore pu nous procurer le bonheur d'une vie tranquille, où nos beſoins ſe multiplient dans notre abondance même; & où cette abondance ne ſert qu'à nous rendre plus pauvres & plus malheureux.

J'avoue que nous ſommes faits les uns pour les autres, & que de cette dépendance mutuelle réſulte tout l'avantage de la ſociété. Mais la premiere intention de cette union, ou Contract Social, a été d'obliger tous les contractants à ſe prêter des ſecours mutuels, & non de laiſſer tout uſurper aux uns; de les authoriſer même dans leurs uſurpations & de laiſſer manquer de tout aux autres.

Les Sauvages Américains ſentent trop bien ce que

c'eſt que l'homme pour ſe conduire ſuivant des principes qui heurtent ainſi la raiſon & le bon ſens. La plûpart au moins d'entre eux ne vivent point ſeuls; mais contents du commerce des hommes qui leur reſſemblent, ils n'en veulent point avoir avec ceux qui les regardent comme très-inférieurs à eux. Prompts à ſe ſécourir dans tous leurs beſoins, ils refuſent d'adopter les loix & les mœurs de ceux qui croyent ne devoir rien aux autres. Plus leurs mœurs ſont éloignées de celles des peuples que nous appellons civiliſés, plus elles paroiſſent conformes à la loi primitive, gravée par la Nature dans le cœur de tous les hommes. Accoutumés au joug ſous lequel nous ſuccombons ſans nous en appercevoir, nous ne faiſons pas réflexion que nous ſubſtituons à cette loi les fauſſes idées d'une raiſon enchaînée, & corrompue par une éducation vicieuſe.

En effet, que ſont aux yeux d'un vrai Philoſophe ces Royaumes ſi floriſſants, & ſi riches ? ce qu'ils ſont aux yeux des Sauvages ; des objets de mépris, & ceux qui les compoſent, des objets de pitié ; parce que leurs richeſſes, & leur ſplendeur, ne ſervent qu'à exciter l'envie d'un voiſin ambitieux, & des guerres cruelles dans le ſein des Etats, pour la deſtruction de l'humanité : parce que ces richeſſes ſont une pomme de diſcorde toujours préſente, ſources de querelles & de diviſions, qui ſont la peſte de la Société.

Ne vaudroit-il pas mieux que les habitants de notre continent euſſent eu dans tous les temps, la même idée de l'or, qu'en ont encore les Sauvages ?

ne feroit-il pas plus avantageux pour nous, d'avoir laiffé l'or & l'argent enfevelis dans les entrailles de la terre, que de les en avoir tirés, pour former le tombeau de tant de milliers d'hommes, facrifiés à la cupidité de leurs femblables, & pour ne trouver, au lieu du bonheur que l'on y cherche, avec tant de peines & de foucis, que la fource funefte des maux dont nous fommes inondés ?

Qu'on ne s'imagine pas que ces raifonnements foient un jeu d'efprit, ou le fruit d'une imagination échauffée. C'eft le langage même, les fentiments des Sauvages, que divers Auteurs célèbres rapportent dans leurs rélations, comme ayant entendu tenir ces difcours aux différents peuples du nouveau Continent, avec lefquels ils ont vêcu. Ils font d'autant moins fufpects de partialité à cet égard, qu'ils ont rapporté avec la même franchife, ce qu'ils y ont remarqué de répréhenfible, comme ce qu'ils y ont trouvé de louable. Si l'on peut reprocher quelque chofe à ces Voyageurs, c'eft d'avoir obfervé certains ufages avec les yeux d'un préjugé national ; de les avoir conféquemment regardés comme bizarres & ridicules, faute de les avoir comparés avec les nôtres, ou d'avoir affez réfléchi fur les motifs qui ont pu les faire introduire. On les a qualifié de travers d'efprit ; mais voyons fi nous penfons mieux que les Américains. On pourra en juger fur le parallele de leurs mœurs & de leur caractère avec ceux des Nations Européanes, & par la comparaifon de quelques uns de leurs ufages avec les nôtres.

Doués par la Nature d'une ame noble, d'un cœur

généreux & de cet esprit calme, qui voit les objets sans se passionner, & qui donne aux choses leur juste valeur, les peuples du nouveau Monde sont bienfaisants, officieux, prévenans, rendant aux Européans amis, comme à ceux de leurs Nations, tous les services qui dépendent d'eux, sans attendre même qu'on les en prie. Ils ne se croyent pas aisément offensés ni injuriés. Dès qu'un homme n'est pas réconnu d'eux pour ennemi, ils ne soupçonnent même pas qu'il ait envie de leur nuire. Mais quand on a abusé de leur bonne foi, qu'on les paye d'ingratitude, & qu'ils se croyent réellement offensés, ils ne pardonnent jamais & poussent leur vengeance aussi loin qu'elle peut aller. Cette passion furieuse, & non le goût décidé pour la chair humaine, est le motif qui pousse quelques Nations à devenir Antropophages.

On a vû des Brésiliens mordre la pierre contre laquelle ils s'étoient heurtés, & mordre les flêches qui les avoient blessés. D'ailleurs vivant sans défiance les uns des autres, ils ne portent d'armes que pour la chasse des animaux, qui leur fournissent leurs vêtements & une partie de leur nourriture.

La même confiance fait que comme chez les grands Tartares, (v) leurs maisons n'ont ni portes ni fenêtres closes. Libres de leurs volontés & de leurs actions, ils ont de la peine à concevoir comment un homme peut avoir assez d'autorité pour empêcher les autres de parler & d'agir, & presque de penser autre-

(v) Voyage de Carpin & de la Mottraye.

ment qu'il ne lui plait. Contents de peu, ils trouvent dans leur prétendue pauvreté ce bonheur que nous ne trouvons pas dans le luxe, les richeſſes & les titres d'honneurs, dont ils ignorent preſque les noms. Ils ſe laiſſent aller tranquillement dans les bras du ſommeil, ſans ſouci & ſans inquiétude pour le lendemain, & voient enfin arriver le terme de leurs jours ſans crainte de la mort, & ſans regret pour la vie.

Que penſeroit un Sauvage des Européans, & quelle idée ne ſeroit-il pas fondé à avoir des Nations même de notre Continent, qui ſe prétendent les plus civiliſées, ſi au milieu d'une Religion qu'il a fallu établir, pour leur perſuader que tous les hommes ſont freres, il voyoit la miſere incarnée mendier un morceau de pain à la porte de celui-là même qui ne nage dans le luxe & l'abondance qu'à la faveur des flots de ſueur du miſérable à qui il le refuſe ? s'il ſe voyoit toujours environné d'hommes armés, à qui l'honneur & le caprice feront à chaque inſtant un motif ſuffiſant pour lui nuire; d'hommes qui vivent de maniere à obliger de les conduire par des loix, qui, à la honte de l'humanité, les font regarder comme des brigands & des bêtes féroces, contre leſquels il faut toujours être en garde.

Avons-nous donc bonne grace de reprocher la férocité à quelques Peuples du nouveau Monde ? agiſſent-ils plus cruellement que les Eſpagnols ne l'ont fait à leur égard ? Que diroient ces prétendus Sauvages, s'ils voyoient des Anglais bleſſés & vaincus à Fontenoy, égratigner, mordre de rage les

Français, qui s'empressoient à étancher le sang de leurs blessures, à verser du baume dans leurs playes, & à leur donner tous les secours d'une humanité bienfaisante? y a-t-il rien de plus cruel que le soldat Européan? je rougirois d'en rapporter les actes de cruautés & de scélératesse. Tirons le rideau sur des paralleles si odieux & passons à d'autres objets, qui ne seront capables que d'exciter le rire des Démocrites de nos jours.

On l'a dit, & on le dira long-temps: la moitié du monde se moque réciproquement de l'autre. On se passionne aisément pour les usages, comme pour les sentiments que l'on a adoptés; & rien ne nous plait qu'autant qu'il a plus de conformité avec notre façon de penser & d'agir. Les Européans dont les climats qu'ils habitent, ne leur ont pas permis de se passer de vêtements, blament les peuples de l'Amérique qui vont nuds, parce que les habits leur seroient plus à charge qu'avantageux.

La plûpart des Sauvages se peignent le corps d'une façon, qui nous paroît ridicule & bizarre, quelques-uns d'une seule couleur, d'autres y employent le rouge, le noir, le blanc, le bleu, le jaune, & représentent sur leurs corps diverses figures de fleurs & d'animaux: d'autres s'oignent d'une espèce de colle gluante, sur laquelle ils font soufler du duvet de diverses couleurs, par compartiments. Ils trouvent cet usage admirable, non seulement à titre de beauté, mais parce que ces onctions les garantissent des insectes, les rendent plus souples, & plus agiles: ils ont donc raison de les faire. Nous nous

en moquons cependant, ſans faire réflexion qu'on voit dans notre Continent, des Pélerins Turcs vêtus de robes longues, faites d'un millier de pieces de toutes couleurs, ſans pouvoir en apporter une bonne raiſon. On voit des hommes & des femmes dans tous nos pays, trouver de la beauté dans leur parure, porter ſur la tête des aigrettes de plumes, comme les Sauvages, & contraints de ſe vêtir, ſe rapprocher du goût des Américains, autant qu'il eſt poſſible, par des habits rayés de différentes couleurs, peints de fleurs, de papillons, d'inſectes, diſtribués ſouvent auſſi bizarrement que ceux des Sauvages.

En ſe peignant ainſi la peau, les Indiens y trouvent un avantage réel, dicté par la Nature, pour la conſervation de leur exiſtence; mais nos Européanes en employant le blanc & le rouge pour ſe farder le viſage, la gorge, & les parties du corps qu'elles portent nues, n'ont d'autres motifs & d'autres intentions que de cacher des défauts ou reçus de la Nature, ou imprimés par l'âge; ce qui eſt une hypocriſie & une fourberie véritable.

Les Américains aiment les cheveux noirs, ainſi que les Chinois, & ſe les oignent d'onguents & de jus d'arbres pour leur donner cette couleur.

La plûpart des Dames Eſpagnoles & Italiennes teignent les leurs, les parfument de ſouphre, les humectent d'eau ſeconde, les expoſent au ſoleil le plus ardent, pour leur donner la couleur d'or. Au contraire en France, en Angleterre, en Allemagne & dans tous les pays du Nord, on voit des femmes s'arracher la moitié des ſourcils, & peindre le reſte en noir

pour paroître plus belles, elles imitent en cela les Sauvagesses, qui se font des cercles noirs autour des yeux avec du jus de pommes de *Junipa*.

Au reste la mode de se peindre tout le corps ou quelques parties seulement, fut celle de tous les temps & de tous les pays. Le Prophete Jérémie l'a reproché aux Juifves, Tacite le dit des Allemands, (x) Pline, (y) Hérodiens, (z) nous apprennent que certains peuples de la grande Bretagne, n'ayant l'usage d'aucuns vêtements, se peignoient le corps de diverses couleurs, & y représentoient des figures d'animaux, d'où ils furent nommés *Pictes*. Les Gots se rougissoient le visage avec du cinabre; & les premiers Romains, si nous en croyons Pline, (a) se peignoient de *Minium* les jours de triomphe. On l'a dit de Camille. Les jours de fêtes, on enluminoit aussi le visage de Jupiter. Les Européanes faisoient de cette couleur le même cas qu'en font encore les Américains, & surtout les Patagons. Les principaux d'Ethiopie s'en rougissoient tous le corps, & même les statues de leurs Divinités.

En Amérique les Indiens portent des espèces de bonnets ou couronnes de plumes d'oiseaux très-bien tissues & arrangées avec goût : les femmes portent des aigrettes. En Europe les hommes ornent leurs chapeaux de plumets, & les femmes arborent aussi des aigrettes, & entrelacent des fleurs naturelles ou artificielles dans leurs cheveux. Les Indiennes de l'A-

---

(x) Livre des mœurs des anciens Allemands.
(y) Liv. 22. Ch. 1.
(z) Vie de Severe.
(a) Liv. 33. Ch. 7.

mérique se percent les oreilles & y mettent des pendants d'os ou de pierres de couleur travaillés & polis. Les Péruviennes & les Brésiliennes en ont d'or pur d'une grandeur deméfurée, quelquefois décorés de pierres fines ou de cristal, ou d'ambre jaune, ou de corail, ainsi que les Apalachites. Nos Européanes les imitent encore à cet égard, en portant des pandeloques de perles, de diamants ou d'autres pierres, qui leur descendent jusqu'au bas de la machoire. Les Dames de notre Continent portent aussi des bracelets comme les Américaines; vraisemblablement elles se peindroient aussi tout le corps, comme les Caraïbes, les Brésiliennes, presque tous les peuples du nouveau Continent & de plusieurs Cantons de l'Afrique, si le Climat qu'elles habitent leur permettoit de ne pas se vêtir. Nos Européanes se flattent cependant d'avoir du goût & de l'esprit : pourquoi donc mépriseroient-elles les Américaines, sur lesquelles elles ne l'emportent que par une plus grande envie de plaire? Quant aux autres usages, & aux idées relatives à ce que nous appellons agrément & beauté, chaque Nation les attache à diverses choses suivant le caprice, & le préjugé de l'éducation. Les Américains trouvent tant de difformité à nourrir leur barbe, qu'ils l'arrachent à mesure qu'elle croît. On assure même qu'ils ont le secret d'empêcher le poil de revenir quand ils l'ont arraché. Ils pensent que la barbe ne convient bien qu'au menton des boucs & des chevres. Tous les peuples orientaux de notre Continent regarderoient comme la plus grande injure, & ne pardonneroient jamais à celui qui leur auroit coupé la barbe.

Les Européans occidentaux d'aujourd'hui penſent comme les Américains ſur l'uſage de porter la barbe; ils laiſſent aux militaires & aux cochers le plaiſir de porter des mouſtaches & coupent la barbe le plus ras poſſible, pour ſe donner ſans doute un air plus efféminé, tandis qu'ils auroient honte d'avoir le menton dénué de poil, pour des raiſons que l'on ſait. Ainſi varient les opinions ſur la perfection & la beauté.

Chez les Maldivois plus un corps eſt vélu, plus il paroit beau. Ce ſeroit parmi nous, comme chez les peuples de l'Amérique, la beauté d'un Ours & non celle d'un homme. Par la même raiſon les Japonois, les Tartares, les Chinois, les Polonois, s'arrachent, ou ſe coupent preſque tous les cheveux, pour n'en laiſſer croître qu'un toupet au ſommet de la tête, tandis que les peuples occidentaux de l'Europe non ſeulement conſervent leurs cheveux, mais en empruntent d'autrui, quand les leurs ne peuvent s'arranger à leur fantaiſie.

De très petits yeux font un trait de beauté chez les Tartares, ainſi qu'un nez extrêmement camard. Pour en réléver l'éclat les femmes l'oignent d'onguent noir. Les Guinois aiment auſſi les nez écraſés & les grandes ongles. Les Calécutiens & les Malabares veulent des oreilles allongées juſques ſur les épaules. Ne pouvant donner cette forme aux leurs, nos Dames Européanes y ſuppléent par d'énormes boucles d'oreilles. Elles aiment dans les hommes un nez aquilin & les Européans aiment dans les femmes un petit nez rétrouſſé; ils ont leur raiſon pour cela.

Les Ethyopiens préferent les levres épaiſſes & ſaillantes,

lantes, avec un teint de peau le plus noir. Les Nègres de la Mosambique aiment les dents aigues & pointues; ils employent même la lime pour se donner ce trait de beauté; tandis que les Maldivois les veulent larges & rouges, & mâchent continuellement du Betel pour cet effet. Les Japonois n'estiment que les dents noires, & usent d'artifices pour les rendre telles, pendant que nous employons toute la science des Chirurgiens Dentistes pour donner à nos dents la plus grande blancheur.

Les Cumanois font consister la beauté de la tête à l'avoir allongée & applatie par les deux côtés. Dès la naissance les meres la pressent à leurs enfants pour leur donner cette forme. Ils se lient les jambes au dessus du mollet, & les serrent au-dessus de la cheville pour les faire enfler, parce qu'ils les aiment grosses. Les Européans, si l'on en excepte les Espagnols, préferent les jambes fines & les mollets d'une grosseur proportionnée.

Chez quelques Asiatiques, & dans plusieurs Cantons de l'Afrique, c'est une beauté aux femmes d'avoir des mammelles pendantes, & assez allongées pour être jettées par dessus l'épaule, nos Européanes les trouveroient affreuses.

Un petit pied est admirable à la Chine; pour l'avoir le plus petit possible, les Chinoises s'estropient au point de ne pouvoir presque se soutenir. Les femmes Turques regardent comme une grande faveur de montrer seulement le bout du pied, & découvrent aisément leur gorge; pendant qu'au milieu d'elles, dans l'Isle de Chio, les femmes se couvrent

exactement la gorge jusqu'au menton, & portent des jupons si courts qu'à peine descendent-ils jusqu'au genouil.

Mais si les Chinoises s'estropient les pieds, si les femmes Tartares s'écrasent le nez pour se donner des agréments & des appas, nos Européanes ne se mettent-elles pas le corps à la torture, pour se former une belle taille? à quoi néanmoins elles réussissent si mal, que si on les examine de près, on en trouvera au moins la moitié de contrefaites.

Je n'entrerai pas dans le détail des autres usages de l'Europe; le goût pour la beauté, & les idées de la perfection y dépendent comme ailleurs, des loix, du Climat & des principes de l'éducation que l'on y reçoit. Ce seroit entreprendre l'impossible que de vouloir fixer tant d'opinions différentes; de détruire des préjugés identifiés pour ainsi dire, avec nous. *Tot capita, tot sensus.* Ce proverbe dont l'expérience journaliere prouve si clairement la vérité, devroit nous rendre plus circonspects dans nos jugements sur les usages des Nations. La raison, le bon sens nous apprennent à ne condamner que ceux où l'humanité trouve des désavantages réels, qui tendent à sa destruction, ou ceux dont la Nature a lieu de se plaindre. Hé parmi nous combien n'en trouve-t-on pas qui la heurtent de front?

Dans la plûpart des cantons du vaste Continent de l'Amérique les naturels du pays ont, suivant nous, des travers d'esprit, d'inclination & de conduite. Mais si nous étions assez dénués d'orgueil, assez dépouillés de prévention pour nous rendre justice, ne

trouverions-nous pas, que très-ſouvent nous agiſſons plus mal, & raiſonnons auſſi peu conſéquemment qu'eux? des réflexions un peu moins intéreſſées de notre part, n'en ſeroient que plus philoſophiques; nous verrions les objets dans leur véritable point de vûe, & nous les eſtimerions ce qu'ils valent. Aveuglés par le préjugé, le nom ſeul de *Sauvage*, nous préſente l'idée d'un homme dur, brutal, inhumain, & tel que Mr. de P. nous l'a dépeint d'après ſa prévention. Mais s'il en avoit fait le portrait d'après nature, il nous l'auroit préſenté comme un homme qui ne connoiſſant preſque aucun excès, ne connoît preſque aucune des maladies qui en ſont une ſuite, & portent juſqu'à l'eſprit la foibleſſe qu'elles donnent au corps; comme un homme dont l'eſprit ſain, calme & tranquille, marche ſûrement à la lueur du flambeau de la Nature, & rend ſon corps dejà bien conſtitué, fort, vigoureux, robuſte; vivant de peu, mais vivant un ſiècle; parce que endurci de bonne heure au froid & au chaud, il n'eſt incommodé ni par les injures de l'air, ni par l'intemperie des ſaiſons: comme un homme dont la vigueur du tempérament eſt le principe d'une conſtance & d'une fermeté d'ame à l'épreuve de tout; fermeté qu'il a plu à Mr. de P. de métamorphoſer en indolence & en lâcheté, qui auroient leur ſource dans la dégradation phyſique de l'être des Américains.

Mais ces Sauvages incapables de s'élever dans la proſpérité, comme de s'abattre dans l'adverſité, ſont parvenus naturellement à ce degré de Philoſophie, dont les Stoiciens ſe vantoient avec ſi peu de fonde-

ment. Ces Philosophes rustiques reçoivent tous les événements avec la même tranquillité. Qu'on annonce à un pere de famille Américaine que son fils s'est signalé contre les ennemis, il répondra simplement, *voila qui est bien.* Vient-on lui dire : *vos enfants ont été tués : cela ne vaut rien* dira-t-il sans s'émouvoir, & sans demander comment la chose est arrivée.

Pleins de la droiture que la lumiere naturelle inspire, ils goutent ce qui est beau, ce qui frappe leur esprit ; mais ils ne saisissent pas toujours ce qu'on voudroit leur faire entendre, soit parce que ignorant le génie de leur langue, on le leur explique mal, soit parce qu'il répugne à des préjugés anciens, dont notre propre expérience prouve qu'il n'est pas aisé de se défaire.

Le Baron de la Hontan prête aux Indiens du Canada, & beaucoup d'Auteurs rapportent des autres Peuples du nouveau Monde, des raisonnements si justes & si abstraits sur l'Être souverain, sous le nom du *grand Esprit*, qu'on les diroit puisés dans les écrits des Philosophes.

Mais enfin quoiqu'ils n'ayent ni culte, ni religion, ils disent que ce grand esprit contient tout, qu'il agit en tout, que tout ce qu'on voit, tout ce qu'on connoit est lui, qu'il subsiste sans bornes, sans limites, sans figures ; ce qui fait qu'ils le trouvent en tout, & lui rendent hommage en tout.

Ces raisonnements que l'on trouve fréquemment dans le recueil des voyages de l'Abbé Prevost, sont-ils ceux de gens hébetés & stupides ? Les Brach-

mannes des Indes raiſonnent à-peu-près dans le même goût. Apollonius de Thyane fut autrefois chez eux, pour s'inſtruire de la philoſophie.

Non je ne ſçaurois me perſuader que Mr. de P. eût lu attentivement les Auteurs qui ont écrit ſur le nouveau Continent, lorſqu'il nous en a tracé un portrait ſi différent de celui que j'en ai tiré. Comment n'y a-t-il pas vû que la Louiſianne, la Virginie, &c. jouiſſent du plus beau climat du monde; (b) que tout y vient dans une abondance étonnante, comme dans le Chili, même ſans le ſecours d'une pénible induſtrie; que le divertiſſement ſeul des naturels du pays ſuffiſoit pour ſuppléer à leurs beſoins, lorſque la douce tranquillité dans laquelle ils paſſoient leurs jours, fut troublée par l'arrivée des Eſpagnols & des Anglois, qui apprirent à ces Peuples ce que peut l'avarice & la cupidité, & les firent paſſer de l'âge d'or à l'âge de fer? Il y auroit vû que la Nature n'a pas moins favoriſé les hommes qui habitent ces beaux climats; puiſqu'en général, ils ſont droits & bien proportionnés, ont les bras & les jambes d'une tournure merveilleuſe & n'ont pas la moindre imperfection ſur le corps; que preſque toutes les femmes y ſont d'une grande beauté; qu'elles ont une taille fine, des traits délicats, & ne manquent d'autres charmes à nos yeux, que de ceux du teint; qu'elles ſont pleines d'eſprit, toujours gayes, de bonne humeur, & que leur rire a même beaucoup d'agréments.

(b) Diſſertation de Guedeville, Tom. VI. p. 91. & ſuivantes.

Pour donner enfin des Peuples de l'Amérique une idée telle qu'on doit se la former, je croirois sans partialité qu'à beaucoup d'égards, ils sont plus hommes que nous dans toutes leurs manieres dignes de la simplicité primitive du vieux temps, qu'ils ne sont sauvages, suivant la rigueur du terme, que dans notre imagination & relativement aux préjugés des peuples ambitieux, avares, adonnés au luxe & à la molesse, & que la misere ou les soucis poignardent au milieu de leur prétendue abondance.

Lorsque j'entre dans les tapagies, Angloises, Hollandoises, Flamandes, ou dans les Musicaux Allemands, Danois ou Suédois, il me semble être transporté dans un Carbet de Caraïbes ou de Sauvages du Canada. La différence que j'y trouve, est à l'avantage de ces derniers. Avec une ame calme & un esprit tranquille, qui leur donne à la vérité un air oisif, phlegmatique, & sérieux, ils fument paisiblement leur calumet; mais on y lit en même temps l'affection mutuelle qui les rassemble, la satisfaction qu'ils éprouvent de se voir réunis.

Dans les tabagies de notre Continent on voit des gens assemblés pour passer des journées entieres appuyés nonchalamment sur le bout d'une table couverte de vases pleins de thé ou de bierre, ou retirés dans un coin le verre à la main, la pipe à la bouche; regardant les autres avec des sourcils rabatus, les étudiant dans un morne silence, examinant jusqu'à leurs moindres gestes, avec des yeux obscurcis par les vapeurs noires de la bierre & de la mélancolie, & qui ne s'ouvrent que pour manifester la dé-

fiance qu'ils ont de leurs voisins, avec les soucis & inquiétudes de l'intérêt & de l'ambition. Si la joye & le plaisir s'y rencontrent quelquefois, ils n'y sont amenés que par l'yvresse, qui alors en bannit la raison, pour y introduire la discorde, les querelles, & toutes leurs funestes suites. Voilà cependant ces Peuples civilisés. Hé, qui des Américains ou de nous mérite à plus juste titre le nom de Sauvages?

Il ne me seroit pas plus difficile de justifier l'Amérique des fausses assertions de Mr. de P. au sujet des quadrupèdes naturels à ce Continent là, ou qu'on y a transporté du nôtre. Suivant cet Auteur, (c) par un contraste singulier, les Onces, les Tigres & les Lions Américains sont entiérement abâtardis, petits, pusillanimes & moins dangereux, mille fois que ceux de l'Asie & de l'Afrique. Les animaux d'origine Européane y sont devenus rabougris; leur taille s'est dégradée, & ils y ont perdu une partie de leur force, de leur instinct & de leur génie.

Le P. Cataneo n'a pas tout à fait pensé à cet égard, comme Mr. de P., & Mr. Muratori nous assure dans sa petite histoire du Paraguai, que les Tigres y sont plus grands & plus féroces que ceux d'Afrique. Toutes les peaux de Tigres que j'ai vûes à Monte video étoient aussi belles & pour le moins aussi grandes que celles qu'on nous apporte de notre Continent. Quant à ces animaux vivants, je n'y en ai vû qu'un seul, dont le Gouverneur de Monte Video fit présent à Mr. de Bougainville, qui le fit por-

---

(c) Tom. I. p. 8. & 13.

ter à bord de notre Frégate, où l'on fut contraint de le tuer quelques jours après. Il avoit été élevé tout jeune, attaché à la porte de la Cour du Gouvernement; & quoiqu'il n'eut alors que quatre mois au plus, sa hauteur étoit déjà de deux pieds trois pouces. On peut juger de celle qu'il auroit acquise, si on lui eût permis de croitre jusqu'à sa grandeur naturelle.

Les Portugais de l'Isle Ste. Catherine, & ceux de la côte de la terre ferme nous exhortoient à ne pas nous exposer dans l'intérieur des terres, & n'osoient eux-mêmes aller à la chasse sur la lisiere des forêts; parcequ'ils regardent les Onces, les Tigres, les Leopards & les Lions de ce pays-là comme des animaux extrêmement dangereux & cruels. Les Ours de l'Amérique septentrionale, loin d'y être rabougris, y sont d'une grandeur effroyable.

Mr. de P. a sans doute confondu les Lions du Brésil, du Paraguai, du Mexique & de la Guyanne avec un animal du Pérou & des frontieres du Chili, plus petit, moins fort, moins courageux, & qui n'a pas la figure du Lion; mais auquel les Péruviens ont donné le nom de ce Roi des animaux quadrupèdes, nom qu'on lui a conservé dans les rélations qu'on nous a données de ce pays-là.

A l'égard des quadrupèdes qu'on a transportés de notre Continent en Amérique, peut-être la dégradation en a-t-elle atteint quelques-uns dans certains Cantons, comme il arrive presque à tous ceux que l'on en apporte pour les naturaliser chez nous. Mais Mr. de P. n'a pas moins de tort d'en conclure du

parti-

particulier au général. J'ai vu au Bréfil & fur le rivage de Rio de la Plata, des Taureaux auffi gros & auffi forts que les plus gros de France. Sans doute qu'ils font ordinairement plus grands; puifque dans le commerce prodigieux que l'on y fait de leurs cuirs, pour les porter en Europe, ceux que l'on appelle *Cuirs verts*, ou non préparés, doivent avoir dix pieds de la tête à la queue, pour être marchand. Les Chèvres & les brébis y font auffi de la plus grande taille. La race Efpagnole des Chiens de chaffe y eft admirable & y a fi peu dégénéré pour le corps, l'inftinct & le génie, que les Chiens d'arrêt du gouverneur de l'Ifle Ste. Catherine étoient hauts comme les plus grands Chiens qu'en France on appelle Danois, & gros comme des Limiers. Il nous en donna deux de l'âge de trois à quatre mois, qui arrêtoient déja naturellement, & que Mr. de Bougainville conduifit en France.

Les Chevaux Efpagnols qui fe font extrêmement multipliés en Amérique, loin de s'y être abâtardis, y ont acquis un degré de bonté fi fupérieur à ceux d'Efpagne même, qu'ils font jufqu'à foixante lieues de fuite, fans prendre aucune nourriture, & font pour l'ordinaire à Buenos Aires, & à Monte-Video, trois jours de fuite fans boire ni manger. Ils font malgré cela d'une vigueur, d'une légéreté & d'une allure au-deffus de toute imagination. J'en ai rapporté les preuves, dans le journal de mon Voyage aux Ifles Malouines, après en avoir été témoin oculaire.

Plus je réflechis fur l'idée que Mr. de P. s'eft efforcé de nous donner de l'Amérique, moins, je la

trouve conforme à celle que nous en avions. Cette partie du Globe eſt depuis ſa découverte, le grand, le puiſſant, le riche aimant des Européans. L'Europe, la moindre partie de la terre dans le partage qu'il a plû aux hommes d'en faire, viſe depuis ce temps-là à ſe dédommager de ſon peu d'étendue, & de ce qui lui manque, en cherchant ardemment les biens que la Nature lui a refuſés, & dont cette mere commune, qui n'aime pas également ſes enfants, a été prodigue à certains pays.

En effet, ſi les Européans penſoient comme Mr. de P., verroit-on cette émulation ſi vive, ſi empreſſée pour aller s'établir en Amérique & y chercher toutes ſes productions? La fatigue, les périls, les incommodités, rien ne nous rébute.

Quoique l'avarice & la cupidité ayent fait parcourir l'Aſie & l'Afrique, ce n'eſt rien en comparaiſon de l'Amérique. Depuis qu'on connoit ce vaſte Continent, avec quelle ardeur n'a-t-on pas tâché de profiter de ſes dépouilles? on peut dire ſans exagération, qu'il en eſt venu des richeſſes immenſes dans tous les genres. Il ne pouvoit même arriver aux naturels du pays un plus grand malheur que cette découverte. On ne s'eſt pas contenté de les dépouiller avec violence, des choſes dont ils nous auroient volontiers fait part en échange, on a ôté à quelques-uns le plus précieux de tous les biens, la liberté. Pillés, on a encore exercé contre eux des cruautés horribles. Enfin ces pauvres mortels, dont tout le crime étoit d'être nés dépoſitaires, ſans le ſavoir, des tréſors de la Nature, éprouverent les effets les plus

criants de l'injuſtice & de la violence; parce qu'ils employoient les moyens légitimes pour défendre leurs droits naturels contre l'invaſion des uſurpateurs. Il ne leur reſtoit que la qualité d'hommes, falloit-il que Mr. de P. eût encore la cruauté de vouloir les en dépouiller?

Non tout le ſpécieux de ſes raiſonnements ne ſauroit tenir contre la conduite des Européans. Elle prouve plus que tous les arguments; parce que le raiſonnement, eſt toujours en défaut quand l'expérience eſt contre lui.

Si je m'étois propoſé de rélever toutes les autres propoſitions hazardées des réflexions philoſophiques de Mr. de P. ces diſſertations formeroient un volume preſqu'auſſi conſidérable que l'ouvrage même. J'ai de la peine à me perſuader, malgré le ton décidé & affirmatif de cet Auteur, qu'il ait penſé & débité de bonne foi tout ce qu'on y trouve. Dans le délire preſque général qui fait mettre au jour tant de paradoxes & de contradictions, Mr. de P. s'eſt laiſſé ſans doute, emporter à la manie qui regne d'inonder le public de ſarcaſmes & de déclamations indécentes contre l'état religieux. (d) L'ordre des Bénédictins, ou plutôt les richeſſes dont ils jouiſſent avec des titres qu'on ne peut leur conteſter, ont réveillé la jalouſie & l'envie : la cupidité dévorante de ces Déclamateurs ne leur permet pas même de garder des ménagements, & ne laiſſe aucune équivoque ſur la nature des motifs qui les ani-

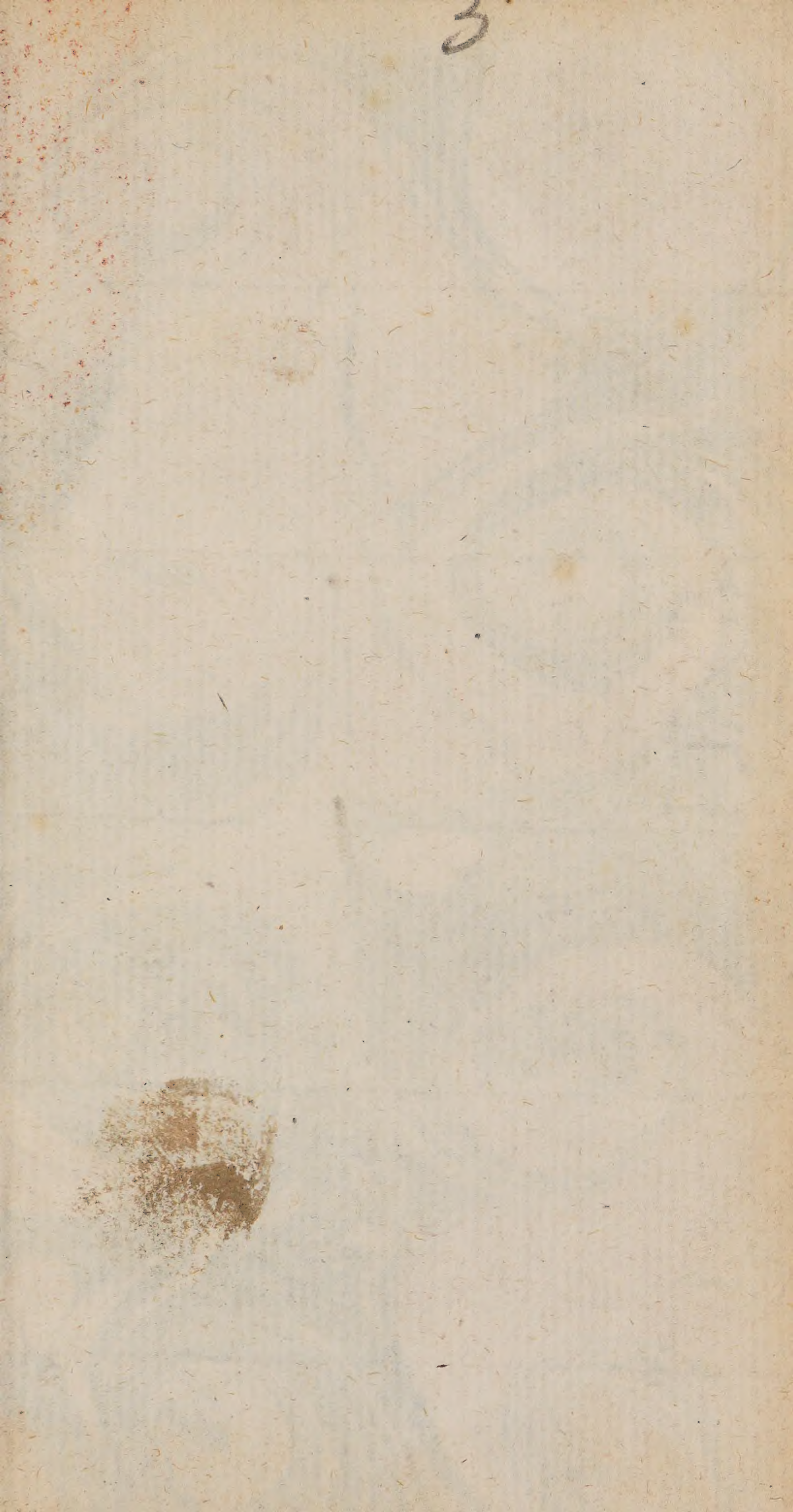
(d) Recherches philoſophiques ſur les Américains, Tom. II. p. 224.

ment. Ils se montrent à découvert. La soif des richesses les dévore, & leur fait exhâler mille extravagances contre les possesseurs des biens des Abbayes, qu'ils seroient charmés de s'approprier. On diroit, à les entendre parler, que leurs ancêtres n'ont été occupés que du soin de doter des Monasteres; & Dieu sait quels seroient les titres de ces Déclamateurs pour en revendiquer les terres, comme un bien de famille! Mr. de P. connoit bien peu les Bénédictins, puisqu'il leur rend si peu de justice. Trop occupé de son ouvrage, il n'aura lu que des Géographes, ou des rélations de Voyageurs, ou absorbé dans ses réflexions trop souvent peu philosophiques, il s'est étourdi au point d'oublier que les Magistrats dans leurs plaidoyers, (e) les Ministres d'Etat, (f) tous les Savants, Mr. de Voltaire même, n'ont jamais parlé des Bénédictins, sans faire l'éloge de leur science & sans exalter les services qu'ils ont rendus & qu'ils rendent encore à l'Eglise & à l'Etat. Si Mr. de P. a donc pensé qu'il gagneroit des applaudissements en se rendant l'Echo des sons bruyants de quelques trompêtes méprisables, je laisse à penser le cas qu'il doit faire de ces applaudissements. S'il rectifie au contraire son erreur à cet égard comme sur tant d'autres, il nous prouvera que ses réflexions sont quelquefois philosophiques.

(e) Mr. Joly de Fleury Avocat général du Parlement de Paris.

(f) Arrêt du Conseil d'Etat & Déclaration du Roi de 1765 & 1766.

FIN.


3





